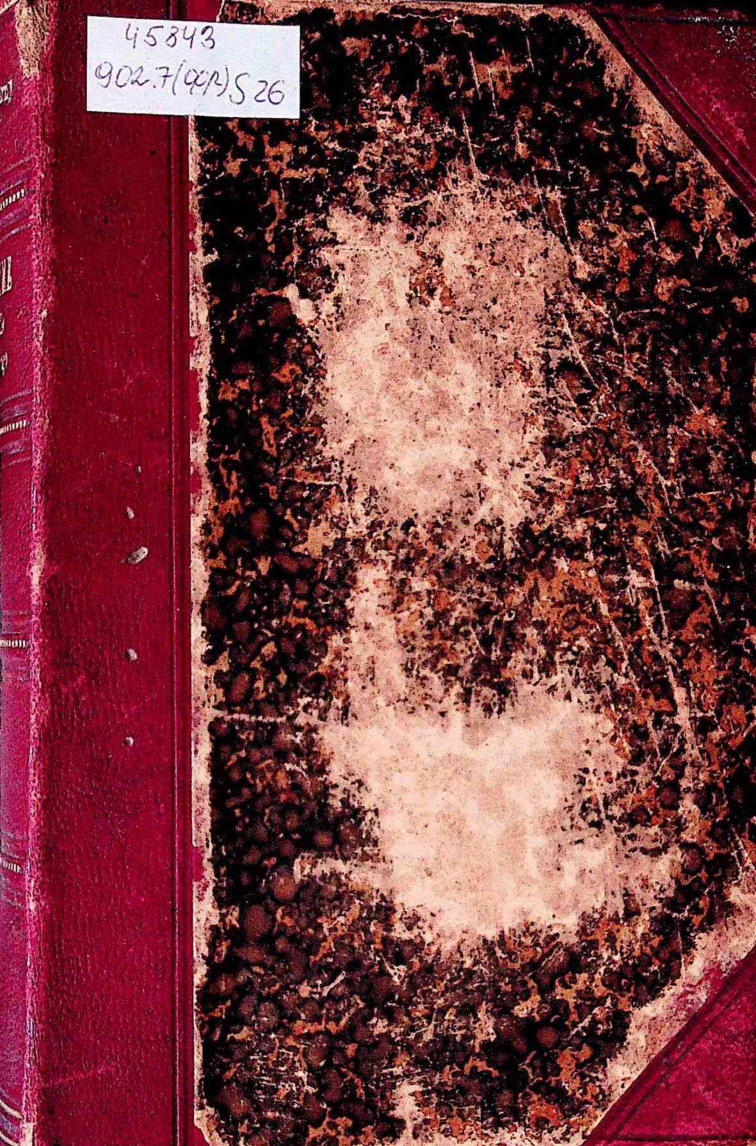

45843
902.7(47)S26



LA FEMME

CHEZ ÈLLE

ET DANS LE MONDE

PARIS. — TYPOGRAPHIE P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE. — 25757

BIBLIOTHEQUE DES FEMMES

LA FEMME

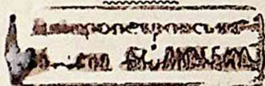
CHEZ ELLE

ET DANS LE MONDE

PAR

MADAME MARIE DE SAVERNY

DIXIÈME ÉDITION



PARIS
AUX BUREAUX DU JOURNAL *LA REVUE DE LA MODE*
13, QUAI VOLTAIRE, 13
1884

A MES LECTRICES

DE LA

REVUE DE LA MODE

A MES LECTRICES

DE LA

REVUE DE LA MODE

C'est vous, chères lectrices, qui m'avez donné la première idée de ce livre ; c'est vous qui m'en avez presque dicté le programme, en m'adressant chaque jour, dans vos lettres, de nouvelles questions sur les divers usages du monde ; en me prenant souvent pour votre conseillère intime dans les petites difficultés que vous rencontrez parfois dans votre double rôle de femme et de maîtresse de maison.

C'est donc à vous que je dédie ce modeste ouvrage.

En parcourant les cent et un traités plus ou moins puérils *et* honnêtes *qui ont été publiés jusqu'à ce jour, j'ai pu me convaincre que* tous, *sous des formes différentes et quel qu'en soit le titre, ne présentent guère qu'une réédition du premier opuscule en ce genre, paru en l'an de grâce* **1745**, *dans lequel l'auteur a bien soin de faire remarquer : « Qu'il est malséant de marcher sur les pieds de son voisin. »*

La recommandation a du bon, sans doute; mais le progrès de nos mœurs en a quelque peu diminué l'opportunité. Il en est de même pour bien d'autres conseils, qui, primitivement utiles, sont devenus, en quelque sorte, des lieux communs, et plus d'un précepte accueilli jadis comme un oracle de la bouche du marquis de Dangeau, par les courtisans du grand roi, ferait sourire aujourd'hui la plus mince bourgeoise.

Ce n'est pas d'ailleurs que je veuille médire de ces codes de la politesse, ou nier leur utilité; je me permets seulement de penser que la question importante, qui en fait l'objet, mérite assurément d'être prise de plus haut.

Il n'est pas difficile, en effet, de comprendre que toutes ces règles d'étiquette, de convenance, de savoir-vivre dérivent, non pas seulement de conventions acceptées dans un but quelconque, puis consacrées par le temps, mais qu'elles sont la conséquence et comme la manifestation de principes moraux et de sentiments élevés traduits dans cette forme convenue.

Il est certain, par exemple, que la véritable urbanité prend sa source dans la plus pure des vertus chrétiennes : la charité, et qu'elle est la plus simple, et comme la première expression des sentiments d'une âme droite et d'un bon cœur. Il est aisé de se plier aux règles et aux exigences de la politesse, quand l'esprit de charité préside à tous les actes de la vie ; on a tout naturellement l'intuition des égards dus à son prochain, quand on sait faire taire en soi l'égoïsme féroce du moi *humain.*

On peut donc affirmer que la théorie de la politesse et du savoir-vivre est basée sur la pratique des vertus sociales et chrétiennes ; mais quand je dis que c'est là le point de départ de la science du monde, je ne prétends pas, bien entendu, qu'on puisse en apprendre la pratique en restant sur ces hauteurs.

Ce n'est plus cette théorie qui peut suffire à la connaissance de ces mille petits devoirs, dont se composent les obligations intimes et sociales auxquelles la femme est soumise, et qui sont en quelque sorte son existence même.

Il ne suffit pas d'être une aimable et bonne créature pour savoir ordonner et présider convenablement un dîner; le sentiment le plus exquis des vertus charitables ne saurait apprendre les formalités en usage dans telle ou telle circonstance.

Aussi ai-je divisé ce livre en deux parties distinctes, qui se complètent l'une l'autre, et qui seront ensemble l'entière justification du titre que j'ai choisi comme la meilleure expression de l'idée qui a présidé à cette étude de « LA FEMME CHEZ ELLE ET DANS LE MONDE ».

Si j'ai cherché à éviter la banalité des codes de civilité, en prenant mon sujet à sa source véritable, au lieu de le traiter avec l'aridité d'un recueil de préceptes et d'usages plus ou moins émaillé d'anecdotes, je n'ai pas voulu, toutefois, faire de ce livre un cours de morale destiné aux femmes. Les observations et les réflexions, qui font le sujet des chapitres de la première partie, sont une sorte d'introduction nécessaire à la seconde et

donnent l'explication, la raison d'être des règles qui s'y trouvent exposées.

Je dirais volontiers, si je ne craignais de paraître afficher une présomption et des prétentions qui sont bien loin de mes pensées, que la première partie est la philosophie et la théorie de la science du savoir-vivre, dont la seconde partie donne les préceptes.

Mon but a été d'aider les femmes dans leur tâche, aussi bien au foyer de la famille que dans la société.

Le rôle qui leur est dévolu n'est pas aussi secondaire ni aussi simple qu'on pourrait le supposer; il en est peu qui demandent plus de tact, plus de finesse, plus de jugement; il n'en est pas d'aussi difficile parfois; et, dans certains cas, d'aussi périlleux. C'est à ce point de vue aussi que j'ai essayé de faire de mon livre un conseiller amical, autant qu'un guide sûr, et, en un mot, une sorte de complément à l'éducation de la femme.

Bien que j'attache une grande importance à tout ce qui est plus particulièrement théorique dans cet ouvrage, je ne me suis pas moins appliquée à rendre très claire la partie pratique, qui en est la conséquence nécessaire. Je suis loin de croire un pareil sujet au dessous de l'attention d'un esprit sérieux, et je le trouverais très-

digne, au contraire, d'une plume plus exercée que la mienne, en raison de la délicatesse de touche et du tact qu'il demande.

Les questions de bienséance ont leur côté important; le maintien d'une certaine étiquette, imposant une réserve prudente et une sage mesure, est assurément nécessaire pour perpétuer dans le monde le respect dû aux individualités, les mœurs honnêtes, le bon goût et la véritable élégance.

Le sans-gêne et le laisser-aller dans les petites choses ne sont-ils pas les compagnons inévitables de cette familiarité qui, ainsi que le dit le proverbe, « engendre le mépris. »

La seconde partie de cet ouvrage a donc été, non moins que la première, l'objet de mes soins. Je me suis efforcée d'éviter les puérilités auxquelles j'ai fait allusion au commencement de cet avant-propos; mais je me suis étudiée aussi à ne rien omettre de ce qui peut être utile à toutes les personnes auxquelles ce livre s'adresse.

A mes lectrices de juger si j'ai su atteindre mon but.

MARIE DE SAVERNY

TABLE DES SUJETS TRAITÉS DANS CE VOLUME

Pages.

DEUXIÈME PARTIE

Pages.

FIN DE LA TABLE

PARIS. — IMPRIMERIE P. MOUILLOT. 13, QUAI VOLTAIRE — 13773.

PRÉMIÈRE PARTIE

LA FEMME

CHEZ ELLE ET DANS LE MONDE

I

LE MARIAGE

L'acte le plus grave de la vie d'une femme est, certainement, celui qui lui fait abandonner la maison paternelle pour fonder, avec l'homme choisi par elle et par ses parents, une famille nouvelle.

Du jour au lendemain, sans transition, la jeune fille, devenue épouse, voit se dresser devant elle les devoirs sérieux que lui impose sa nouvelle situation, et les mille obligations qu'entraîne son

titre de maîtresse de maison. J'ai dit sans transition, j'aurais dû ajouter sans préparation aucune; car, il faut bien l'avouer, il est bien peu de mères assez prévoyantes pour former par avance leur fille à cette vie nouvelle, qui leur apparaîtra d'abord toute pleine d'enivrements et de joies ; mais qui a son revers et ses épreuves.

La première condition pour assurer le bonheur d'un enfant, est surtout de ne pas forcer son inclination. Je ne prétends pas qu'on doive approuver sans résistance un choix capable d'alarmer la sollicitude maternelle; mais je veux dire qu'il importe de prévenir le danger pour n'avoir pas à le combattre.

Quand on s'aperçoit du chemin fait dans un jeune cœur par un sentiment qu'on ne saurait approuver, il est en général trop tard, au point de vue de l'influence que ces premières impressions peuvent avoir pour l'avenir.

Le mieux est, je crois, dès qu'une jeune fille est en âge de raisonner et de réfléchir, de la mettre bien en face des difficultés réelles qui l'attendent dans le mariage, et de lui démontrer que de la sagesse de son choix dépendent le repos, le bonheur et la dignité de son existence entière.

Puis, quand on s'est assuré — autant que faire se peut — que ces conseils sont profondément gravés dans l'esprit de la jeune fille, on n'a plus qu'à se replier dans le rôle de sentinelle vigilante, c'est-à-dire de gardien fidèle du bonheur de son enfant, toujours prêt à conjurer le danger au moindre indice menaçant.

J'ai toujours trouvé follement imprudentes les mères qui ouvrent sans réserve leur maison aux jeunes messieurs frivoles et coureurs de dots, aux danseurs de profession, dont la tenue correcte et les jolis propos ont souvent, hélas ! plus de succès auprès d'une jeune fille, encore sans expérience, que les qualités sérieuses d'un homme de valeur.

Si l'on considère, d'autre part, que nos filles songent, pour la plupart, au mariage dès que leur petite tête commence à caresser un rêve d'avenir; que pour elles se marier signifie : être libres de sortir seules, de porter des dentelles et du velours, avoir le droit de dire ma maison, mes domestiques, mon mari! on concevra aisément que, pour ces enfants encore naïves et croyantes, un serrement de main furtif, un mot lancé à voix basse prenne les proportions d'un engagement

solennel et semble l'aveu d'un sentiment vrai et respectueusement contenu. Elles sont, de par leur ingénuité même, incapables de discerner et de comprendre la banalité ou la sottise de ces petites inconséquences mondaines, qui n'ont à vrai dire de danger qu'en raison même de l'inexpériente confiance de la jeune étourdie. Cependant, que de larmes répandues pour un motif semblable! que de secousses intérieures causées par ces chocs et ces luttes qui surgissent de quelque roman innocemment ébauché, et dont le moindre inconvénient est de troubler le repos du foyer domestique et parfois même d'altérer l'affection et la confiance qui régnaient auparavant entre une mère et son enfant.

Qu'arrive-t-il le plus souvent? La tendresse maternelle s'alarme de voir les joues pâlies, les yeux estompés de noir et le front soucieux de cette fille tant aimée, jadis si fraîche et si rieuse; à bout de force et de résistance, vaincue par ces muets témoignages de souffrance, on cède... et on laisse s'accomplir une union que la raison avait repoussée. Heureux encore si ce sacrifice n'est pas suivi d'une cruelle désillusion; si la jeune femme ne s'aperçoit pas rapidement que celui pour

lequel elle a contristé le cœur de ceux qui l'aiment n'est digne ni de son estime, ni de son affection. Je voudrais qu'il fût toujours possible aux parents de choisir, à l'insu de leur fille, celui qu'ils doivent nommer leur fils, afin de pouvoir s'édifier absolument sur la valeur morale et sur le caractère du jeune homme. Quand les situations sont bien nettes, quand l'esprit d'une jeune fille est complétement libre, rien n'est plus facile, pour une mère intelligente, que de faire partager à son enfant, sans qu'elle puisse soupçonner la moindre pression, sa manière de voir et son sentiment sur telle ou telle alliance, et même sur un prétendant quelconque. Mais, malheureusement, les exigences sociales de notre époque ne permettent pas toujours une direction aussi prudente et la rendent tout au moins fort difficile. Néanmoins, une mère peut toujours exercer une surveillance assez active pour empêcher sa fille de s'éprendre mal à propos, s'il ne lui est pas toujours loisible de chercher et de trouver le gendre de son choix.

Le plus souvent, les mariages se font par présentation, c'est-à-dire par l'intermédiaire d'amis ou de parents officieux, bien aises de jouer un rôle dans une *affaire* de ce genre. Je dis une

affaire, car c'en est une assurément aujourd'hui qu'un mariage ; il n'y a point à s'élever contre cette conséquence de notre état social, il faut l'accepter. Mais si l'on doit compter avec l'argent, il n'en faut pas faire la question la plus importante.

Quoi qu'il en soit, ce sont en général la dot de la femme et l'apport du mari qui sont les premiers motifs de rapprochement entre deux créatures ayant un cœur et une âme, et dont la vie va devenir commune au point de ne plus avoir un intérêt qui soit indifférent à l'un des deux, une joie ou un chagrin qui ne soit partagé. Ainsi le veut notre époque, où la première nécessité est de satisfaire aux besoins de la situation dans laquelle on est né. Il faut donc se soumettre quand on n'a point une fortune donnant cette indépendance, qui permet de dédaigner les exigences sociales. Mais il est une mesure. Et si l'on doit se souvenir que l'argent est aujourd'hui un élément nécessaire et presque indispensable du bonheur, il ne faut pas oublier qu'il n'est pas tout. Il est des choses que la fortune ne saurait ni acquérir ni remplacer.

Quand donc un mariage est proposé, la pre-

mière chose à faire est de s'enquérir avec soin, et avant que la jeune fille ne se doute de rien, de l'honorabilité du prétendant, de ses habitudes de vie, de ses antécédents, de son caractère. Cette enquête doit être faite discrètement, mais avec le plus grand soin, même quand la proposition vient d'une personne dont le jugement inspire la plus grande confiance. On doit aussi faire débattre à l'avance les questions d'intérêt et ne mettre les jeunes gens en présence que lorsque tout est absolument réglé sur ce point.

Rien n'est plus attristant, en effet, que les difficultés matérielles qui surgissent au milieu d'une joie générale, et rien de plus fâcheux qu'une rupture ainsi motivée. Le monde est toujours disposé à interpréter ces sortes d'incidents de la façon la plus malveillante ; aussi la prudence paternelle doit-elle prendre toutes les précautions pour empêcher qu'ils se produisent.

Je n'ai point à parler ici des divers usages usités en pareilles circonstances, ni des formalités à remplir : ces détails trouveront leur place dans la seconde partie de cet ouvrage. Je veux seulement dire mon sentiment sur la coutume, presque générale aujourd'hui, qui consiste à

commencer le jour même de la bénédiction nuptiale un voyage d'une durée plus ou moins longue.

Je ne saurais disserter longuement sur un sujet aussi délicat ; mais je suis certaine que plus d'une mère a pensé, avec moi, que cette sorte de fuite peut avoir une influence fâcheuse sur le bonheur à venir des époux.

La plupart du temps on agit ainsi pour sacrifier à la mode, à la tradition ; et puis, il est de bon ton de mettre au bas des invitations adressées aux personnes de ses relations : « On part ». Et on part en effet, tandis qu'on a à sa disposition un appartement confortable, paré avec amour, dans lequel on a pris soin d'accumuler tout ce qui pouvait contribuer à rendre plus riant le cadre d'un bonheur sans mélange.

Servez-vous, si vous désirez éloigner les fâcheux, de la fameuse formule : « On part » ; mais rappelez-vous le vers de La Fontaine :

> Amants, heureux amants qui voulez voyager,
> Que ce soit aux rives prochaines.

Et si vous partez, que ce soit pour revenir le soir, en cachette, à ce domicile conjugal où doit commencer votre nouvelle existence.

Plus tard, le souvenir de ces premiers jours viendra adoucir bien des peines, et l'aspect des lieux où le bonheur a lui pour vous sera peut-être une consolation dans les temps d'épreuve. Mon opinion n'a jamais varié sur ce point; mais elle s'appuie aujourd'hui sur le plus triste souvenir.

J'avais une amie que j'aimais aussi tendrement qu'une sœur. Son mariage fut pour moi une fête; je la voyais si profondément heureuse! Et Dieu sait quels projets d'avenir nous fîmes toutes deux dans sa petite chambre rose, encombrée de caisses à moitié faites et remplies de toutes les merveilles de la corbeille et du trousseau, car elle aussi partait le soir même de son mariage.

Je l'accompagnai à la gare, et le départ fut triste; mon amie pleura beaucoup et s'arracha avec peine des bras de sa mère et des miens. On ne dit pas adieu ainsi à tout un passé de bonheur et de joies innocentes sans de profonds regrets.

Elle partit pour Bruxelles, où elle devait simplement rester deux jours; mais, à peine arrivée, elle se sentit un peu malade. Elle écrivit à sa mère sans lui rien dire de ses souffrances pour ne pas l'effrayer, elle ne se plaignit même pas à

son mari pour le même motif; mais, le quatrième jour, elle fut forcée de s'aliter, après avoir lutté quarante-huit heures contre le mal qui la terrassait.

La maladie fit de tels progrès qu'on dut appeler la famille en toute hâte, par un télégramme; et, huit jours après, dans la même église où retentissaient, une semaine auparavant, les accords triomphants de l'orgue chantant une hymme d'allégresse, les pleurs des nombreux amis de la mariée d'un jour tombaient sur le cercueil de cette malheureuse jeune femme.

Le médecin avait formellement déclaré qu'elle aurait été sauvée, si elle avait, dès le premier moment, osé avouer à son mari le malaise qu'elle éprouvait.

Tous les voyages de noces n'ont pas, heureusement, un dénoûment aussi lugubre; néanmoins on ne peut contester que de semblables faits peuvent se produire. Il est certain aussi que rien n'est plus naturel que cette sorte de crainte et d'embarras inavoués de la jeune femme restée seule tout d'un coup en face d'un homme qu'elle aime sans doute, mais qui, il y a quelques jours à peine, n'était encore pour elle qu'un étranger.

II

LE MARI — LES ENFANTS

J'ai dit dans le précédent chapitre que les jeunes filles entraient dans le mariage sans avoir été préparées aux devoirs est aux difficultés qui les attendent dans ce nouvel état. L'insouciance joyeuse, qui est presque toujours la compagne de la jeunesse, colore en rose et illumine ces jours heureux d'une existence nouvelle ; la vie tout entière apparaît à travers un prisme merveilleux comme une longue suite d'enchantements et tout semble fait, pendant un certain temps, pour autoriser cette illusion.

Le mari se montre aimable, empressé, jaloux

de satisfaire aux moindres caprices de celle qui à son tour prodigue pour lui les grâces charmantes de son esprit, de son humeur tour à tour vive, enjouée ou tendre; car le bonheur, en épanouissant l'âme, rend doux, bon et facile.

Mais bientôt viennent les petits soucis, les contrariétés légères, les froissements imperceptibles qui passent comme des ombres rapides sur cet horizon si bleu. Le défaut capital, dissimulé pour un temps, laisse passer le bout de l'oreille; l'idéal perd un peu de son prestige.

Ce moment psychologique doit être signalé à toute femme intelligente. C'est alors que la jeune femme entre bravement dans le rôle qui est son partage et qui peut se résumer en ces quelques mots: douceur, patience, tendresse.

Il lui est facile, avec quelques efforts sur elle-même, d'assurer à jamais ce pouvoir tout d'influence et de persuasion, à l'aide duquel elle doit opérer en son mari les plus charmantes transformations.

Je sais bien qu'il n'est ni commode ni agréable de faire abstraction de soi-même au point de s'absorber dans une autre personnalité, de sacrifier ses goûts et ses idées aux idées et aux

goûts d'autrui; mais, en dehors même du charme qu'éprouve presque toujours une femme à se sacrifier pour ceux qu'elle aime, elle fait, en agissant ainsi, vis-à-vis de son mari, acte de sage et prudente politique. Cette *immolation* est en effet plus apparente que réelle; si le bon droit est pour elle, si sa façon de voir est conforme à la sagesse, à la justice, il est certain qu'à moins de se heurter contre un égoïsme féroce, ou de s'adresser à une âme basse, elle obtiendra bien plus, par la douceur et la persuasion que par la lutte et les violences.

Si, au contraire, elle est forcée de reconnaître plus tard qu'elle a sagement agi en renonçant à ses opinions personnelles, à sa façon d'être ou d'envisager les choses, combien ne devra-t-elle pas se féliciter d'avoir évité les discussions pénibles et toujours fâcheuses au point de vue de la dignité du ménage.

N'oublions pas, d'ailleurs, que Dieu d'abord, et les lois sociales ensuite, ont tracé à chacun de nous une série de devoirs qui nous rendent solidaires les uns des autres, et que si nous devons, nous autres femmes, nous efforcer d'exercer certaines vertus intimes, le chef de famille,

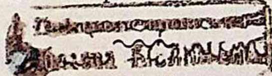
lui, a d'autres obligations d'un genre tout différent et d'une importance plus grande encore.

A lui le soin de gouverner sagement ses affaires, de faire prospérer la famille, d'assurer le bien-être et l'avenir de chacun. Ce souci perpétuel de l'avenir n'est-il pas fait pour assombrir un peu l'humeur et excuser certaines irrégularités de caractère?

Il faudrait, du reste, manquer absolument de jugement pour ne pas admettre que l'éducation, les habitudes de vie des hommes, les agitations de la politique ou de l'ambition — ce qui ne fait guère qu'un, à vrai dire — auxquelles ils sont en proie pour la plupart, les placent dans des conditions d'existence qui doivent nous rendre indulgentes pour les travers que nous constatons en eux. Un moyen à peu près certain d'adoucir cette humeur dont on redoute les éclats, de dérider ce front assombri, d'amener même une manifestation de contentement et de gaieté, c'est de rendre l'intérieur aussi élégant, aussi confortable, aussi séduisant qu'il est possible dans chaque situation de fortune.

J'ai une aimable amie dont l'esprit charmant

est apprécié de tous, qui professe cette théorie et la met en pratique avec un succès véritable. Un soir que nous devisions au coin du feu, laissant négligemment noircir les tisons et baisser les lampes, un coup de sonnette violent vint nous tirer de notre torpeur. « Vite, me dit-elle, voilà mon mari qui revient de Versailles, et bien sûr on a refusé son amendement, car il est agité, nerveux; prends deux bûches dans le coffre à bois, je vais raviver la lumière : un feu brillant, de la lumière, ton gai visage, voilà de quoi le dérider. — Si je me mettais au piano, répliquai-je entrant immédiatement en communion d'idée avec mon amie. — Non, ce serait trop, me fit-elle avec un tact exquis, il n'aurait qu'à ne pas avoir envie de musique. » On avait ajouté, en mon honneur, une friandise délicieuse, mais qui fit coup double, car c'était aussi le plat favori du député mécontent. Cet ensemble de choses gaies et de bonnes choses, nos physionomies riantes firent merveille; jamais repas ne fut plus agréable, jamais soirée ne fut plus charmante.



Dans ce rapide examen des devoirs de la

femme, je n'ai pas la prétention de traiter à fond le sujet le plus complexe, le plus varié d'aspect, le plus important, le plus grave qui soit peut-être : l'éducation des enfants. C'est tout au plus si, dans le cadre restreint où je me suis forcément placée, je puis examiner la question d'une façon pratique, poser quelques principes généraux dont je ne m'attribue pas la découverte, mais qu'il me semble utile de rappeler aux jeunes mères, lesquelles, pour accomplir cette tâche, n'ont souvent d'autre aide que leur tendresse exaltée et une grande inexpérience.

Et, d'abord, révoltez-vous, ô mères! contre l'opinion de certains philosophes qui, sous prétexte que la femme est un être incapable de raisonnement, la relèguent à la *nursery*, et la croient bonne seulement à assurer la santé, à favoriser, par les soins matériels le développement physique de l'enfance; c'est là une injustice et une erreur.

L'affection maternelle possède seule les trésors de patience, de douceur et de persuasion au moyen desquels on peut tout obtenir de l'esprit, du cœur, de l'intelligence des enfants; et jamais aucune influence, même celle du père, ne saurait

être ni meilleure ni plus féconde en magnifiques résultats que celle qu'exerce une mère dévouée. Je laisse de côté aujourd'hui tout ce qui touche à la première partie de la tâche qui incombe à la mère, c'est-à-dire les soins dont il faut entourer l'existence toujours menacée de ces êtres si chers et si fragiles. Chaque femme, en effet, apprend en quelques heures, dans les premiers sourires et les premières larmes de souffrance de son enfant, comment elle doit provoquer les uns et calmer les autres. Je me place ici à un autre point de vue, et je prétends que nous sommes, nous autres femmes, le pivôt et la base des sociétés.

C'est à nous qu'appartient l'honneur de faire des hommes honnêtes et bons; car c'est à nous que revient le devoir de jeter dans l'âme et l'esprit de l'enfant le bon grain qui produit plus tard les fleurs et les fruits de la sagesse, de l'intégrité, de la justice.

Une recherche curieuse serait celle qui consisterait à remonter aux premières années de ceux dont la place est marquée dans le souvenir des peuples par une suite de nobles actions. Je suis certaine à l'avance que tous ou presque tous avaient reçu ces enseignements salutaires et doux qui, en

sortant de la bouche aimée de la mère, se gravent au plus profond du cœur et n'en sortent jamais.

Cherchons au contraire dans la vie de ces hommes qui semblent avoir pris à tâche la perte de leurs semblables, qui paraissent avoir le mal pour but de leurs actes, et nous découvrirons souvent toutes les misères de l'abandon dès le premier âge, ou les exemples funestes de parents livrés au vice.

En dehors de ces deux extrêmes il ne serait pas moins curieux de chercher à analyser l'existence de certains *inutiles*, dont la banalité est le cachet indélébile. Incapables de faire le bien comme de faire le mal, ils passent dans la vie sans exciter ni l'affection ni la haine, remplissant le monde de leur fade personnalité, encombrant les emplois aux dépens de ceux dont le mérite est pourtant incontestable, étalant au soleil la sotte et puérile vanité que donne une fortune héréditaire. Ces êtres-là m'ont toujours paru non-seulement déplaisants, mais encore nuisibles. Ce sont, pour la plupart, les fils de ces femmes frivoles qui, dépourvues de jugement, incapables d'accepter un devoir un peu ardu et de l'accomplir jusqu'au bout, ne sauraient faire de leurs enfants autre chose que des inutiles comme elles.

Je dois convenir cependant que bon nombre de parents sont animés des meilleures intentions et décidés à ne rien négliger pour faire des êtres intelligents, instruits, éclairés; mais la bonne volonté ne suffit pas. Il faut encore que cette bonne volonté soit tenace, persistante et s'éclaire à la lumière de la raison; il faut savoir sacrifier à ce devoir les plaisirs du monde, au moins dans une certaine mesure, se résigner à une surveillance *personnelle* de tous les instants. Or, cette surveillance est parfois gênante et on tranche souvent la difficulté en choisissant une bonne institutrice. Mais, me dira-t-on, il n'est pas donné à tout le monde de garder ses enfants au foyer, de les élever soi-même ou du moins de les faire élever sous ses yeux. Je le sais, aussi ne parlé-je en ce moment que de la première éducation, de celle qui commence dès que l'enfant bégaye quelques mots et rassemble quelques idées, de celle, enfin, qui se termine au moment où la nécessité force la plupart d'entre nous à envoyer leurs enfants dans les institutions ou les couvents. Cette tâche qui incombe à toutes les mères est d'ailleurs bien plus facile qu'on ne le croit. Une seule chose est véritablement importante; c'est d'obtenir l'obéissance passive de

ces petits êtres toujours portés à la révolte. Et, en effet, habituer l'enfance à accepter sans l'ombre même d'une hésitation toutes les décisions maternelles, c'est rendre son humeur douce, égale; c'est lui éviter tous les accès de colère si funestes, la dissimulation et le mensonge. Pour l'enfant, savoir obéir, c'est toujours *faire bien*, sans effort, sans contrainte; c'est atteindre la plus grande mesure de sagesse possible en évitant ces réprimandes pénibles aux coupables comme à ceux qui punissent.

Quand une mère est arrivée à ce résultat, elle n'a plus qu'à jouir en paix du fruit de ses efforts et de sa persévérance. Elle entend s'élever autour d'elle un concert bien doux d'éloges vrais, sur l'aimable naturel de ses enfants, sur leur gentillesse, leur grâce, leur excellent maintien; elle a, de plus, l'immense satisfaction de voir ces chers objets de sa sollicitude constante absolument heureux aussi, et mille fois plus satisfaits de leur sort que ces petits indisciplinés toujours grondés, toujours punis et jamais corrigés, qui font le tourment des mères faibles et insouciantes.

Je ne veux pas terminer ce chapitre sans dire en quelques mots ma pensée sur l'éducation des

filles, qui est plus particulièrement du ressort de la mère.

Autant je suis d'avis que nos fils doivent aller au dehors, apprendre, au contact d'autres enfants qui seront comme eux des hommes, comment il faut se conduire dans la vie, autant je pense que les petites douceurs du giron maternel sont fatales à l'éducation forte et virile, qu'on doit donner aux garçons, autant, au contraire, je réclame pour les jeunes filles la direction immédiate de la mère, le séjour au foyer domestique. Les plus sages préceptes, les plus saintes observations ne vaudront jamais le spectacle de l'application pratique et constante de ces vertus domestiques, qui sont pour la femme la base de tout bonheur. Dire à une jeune fille : il faut se montrer bonne, charitable, il faut être humaine et douce envers nos inférieurs et ceux qui vous servent ; il faut savoir diriger votre maison avec sagesse, être économe sans avarice, généreuse sans prodigalité ; il faut parvenir à résoudre le difficile problème de plaire sans cesser d'être modeste ; dire tout cela, c'est bien, et c'est ce que ne manquent pas de faire toutes les personnes pour qui l'éducation est une profession. Mais ce qui est mieux encore, c'est de vivre côte à côte,

cœur à cœur, si je puis m'exprimer ainsi, avec une fille tendrement aimée, pour qui on s'efforce d'être le modèle vivant de toutes les vertus, afin de prouver ainsi par son exemple combien sont vives et vraies les satisfactions qu'elles procurent.

Quelle leçon peut être d'ailleurs plus profitable que celle qui vient d'une bouche toute prête à récompenser l'attention par un baiser! N'est-elle pas aussi la plus efficace des punitions cette larme qui brille à travers les cils de ce cher mentor; n'est-elle pas plus punie par le chagrin qu'elle cause à sa mère, l'enfant indocile et rebelle, que par quelque verte réprimande d'une maîtresse de pension?

Mais cette surveillance de tous les instants paraît quelquefois très-gênante à exercer.

Si on voulait être d'une absolue franchise, on conviendrait que le plus souvent la détermination prise par une mère de mettre sa fille au couvent ou en pension, a des causes absolument étrangères à la question de savoir si ce mode d'éducation convient mieux que tel autre. Sans se l'avouer tout à fait, on cherche à se décharger ainsi d'une surveillance trop constante et par suite ennuyeuse. On ne manque pas de prétexte pour motiver cette décision.

La situation du mari commande de voir le monde, et, pour ce motif, on sort ou on reçoit tous les soirs. On se couche si tard, qu'il est impossible le lendemain matin de remplir ses fonctions d'institutrice.

Mais ce dont on ne veut pas convenir, c'est qu'on redoute la contrainte qu'impose la sainte pureté de l'enfance, c'est qu'on ne veut pas faire trêve à la rage de gaspiller au dehors un temps qui pourrait être si bien employé au dedans. Avoir ses filles à son foyer, c'est être obligée de veiller à toutes ses paroles, à tous ses actes; c'est s'ordonner à soi-même de ne pas permettre à ses défauts, à ses passions, de compromettre l'autorité maternelle en forçant nos enfants à devenir nos juges.

On peut m'adresser une objection sérieuse et prétendre justement que si toutes les mères peuvent faire l'éducation morale de leurs filles, un petit nombre seulement est capable de donner le degré suffisant d'instruction exigé à notre époque. Sans doute, et il n'est pas sur ce point de règle absolue.

Néanmoins il est un système d'éducation très-répandu maintenant, et qui me semble résoudre la difficulté; je veux parler des cours.

Il existe, dans presque toutes les villes, un très-grand nombre de cours dont la direction est confiée à des femmes et même à des professeurs d'un mérite reconnu, dans lesquels les jeunes filles viennent recevoir une ou plusieurs fois par semaine la direction et les conseils nécessaires à leurs études.

L'émulation, ce stimulant si précieux, excite l'ardeur au travail, car un concours s'établit entre les diverses élèves des cours. Les progrès rapides des écolières constatent et proclament l'excellence de cette combinaison, qui joint à l'immense avantage de laisser la jeune fille sous la direction maternelle, celui d'être, en somme et expérience faite, le mode d'instruction qui produit les résultats les plus sérieux.

Mais il y a mieux encore. Deux femmes charmantes, professeurs émérites qui font à Paris des cours dont le succès est à l'apogée, ont eu l'excellente idée de venir efficacement en aide aux mères qui entreprennent la tâche toujours ardue d'instruire elles-mêmes leurs filles. Elles ont imaginé de développer la méthode d'éducation expérimentée par elles, et dont elles obtiennent de si merveilleux résultats, dans une publication heb-

domadaire qui paraît sous ce titre : *l'Éducation dans la famille*.

Cette publication est divisée en cours gradués : élémentaire, primaire, secondaire, supérieur, c'est-à-dire comprenant toute l'échelle des connaissances qu'une femme peut désirer acquérir, depuis les éléments de ces diverses connaissances, français, histoire, géographie, littérature, sciences exactes, jusqu'au savoir réel et sérieux dans chacune des branches de l'instruction.

La forme adoptée par M[mes] Fabre et Gentilhomme, auteurs de cette méthode, est une nomenclature raisonnée et expérimentée des doses de choses à apprendre par jour, — sous forme de leçons et de devoirs, — suivant la force et l'âge de l'enfant ou de la jeune fille. Elles ont obtenu le résultat presque fabuleux de faire se graver pour toujours, dans les jeunes mémoires, tout ce qui leur est présenté, et cela par ce fait même que ces habiles professeurs ont su trouver juste la somme exacte de savoir que peuvent absorber à la fois les intelligences confiées à leurs soins.

A cette excellente classification des devoirs et des leçons sont joints des conseils pratiques, à

l'aide desquels l'application de la méthode devient d'une telle simplicité qu'il n'est pas nécessaire d'être soi-même parfaitement instruite pour diriger l'éducation de ses filles.

On comprend aisément l'importance du service rendu par leurs auteurs. Plus d'institutrice insuffisante ou peu expérimentée, *l'Éducation dans la famille*, mise entre les mains d'une femme intelligente, mère ou professeur, supplée même au savoir, à plus forte raison à l'expérience.

J'ajouterai que *l'Éducation dans la famille* comprend, non-seulement l'instruction proprement dite, mais encore l'instruction musicale. Mme Fabre a su — par un véritable tour de force — classer les études musicales de façon à ce qu'une musicienne médiocre puisse faire des élèves remarquables, grâce à la clarté absolue de ses explications théoriques, à ses conseils pratiques sur le mécanisme, sur l'exécution des exercices, des études qu'elle indique, sur la façon de phraser, de rendre le caractère, le sentiment des morceaux classiques ou autres qu'elle fait apprendre à l'élève.

Cela paraît presque impossible, cela est.

N'ai-je pas eu raison, après avoir dit mon idée

sur l'éducation des jeunes filles, d'indiquer le moyen pratique connu de moi, capable d'appuyer mon sentiment et d'en faire mieux qu'une théorie? A mes lectrices de juger; mais, je suis certaine que plus d'une me remerciera en son cœur d'être entrée dans ces détails.

III

LES DOMESTIQUES

Nous n'avons pas, dit-on généralement, de plus cruels ennemis que nos domestiques. A certains égards, cet axiome ne manque pas de justesse; mais j'ose dire, cependant, que la faute en est souvent à la façon dont nous comprenons nos devoirs envers ceux qui nous servent.

Ces étrangers qui, moyennant salaire, consentent à faire abnégation de leur volonté, subissent tous nos caprices et supportent le contre-coup de toutes les variations de notre humeur, sont, il faut bien s'en souvenir, associés à notre vie de famille et initiés, heure par heure, à tous les petits

secrets de notre existence intime. D'où il résuite que l'impertinence, ou du moins la hauteur excessive du maître, sa dureté dans le commandement, son indifférence absolue en tout ce qui touche les intérêts particuliers du serviteur, jettent dans l'âme de ce dernier un levain de haine et souvent même de vengeance.

Rien de moins étonnant que de voir le domestique ainsi rabaissé, humilié, rudoyé chaque jour, mettre au service de ses rancunes l'avantage réel que lui donne sur nous la connaissance de nos affaires.

Je ne prétends pas dire qu'en usant d'humanité on puisse toujours éviter cet écueil. Le manque d'éducation et, par suite, de sens moral, porte à l'injustice, à la jalousie déraisonnée; à ce point souvent, que les bons procédés sont impuissants à neutraliser ces mauvais sentiments dans la classe inférieure.

Cependant, l'observation m'a démontré quelle énorme influence peut avoir, sur une nature inculte ou même disposée au mal, la bonté indulgente, unie à la juste sévérité d'un supérieur qui considère avant toute chose, dans le serviteur, la créature de Dieu ayant une âme semblable à la

sienne. Si l'on veut bien s'élever à cette hauteur de pensée, la tâche devient facile. Ces êtres, que leur situation met aux degrés inférieurs de l'échelle sociale, nous semblent alors dignes d'exciter notre intérêt, et les services que nous recevons d'eux n'impliquent à nos yeux aucun abaissement. De par l'autorité que nous confère notre supériorité intellectuelle et morale, nous nous sentons le droit d'exiger d'eux le respect et la somme de services qu'ils se sont engagés à nous rendre, par un contrat passé d'un commun accord.

Ici, une difficulté se présente; car la limite qui sépare l'indulgence de la familiarité est étroite. Je considère, à juste titre je crois, comme la première cause du défaut de respect de nos domestiques, l'irrégularité d'humeur que nous ne craignons pas de manifester à tout propos. Je connais bon nombre de femmes qui font subir à leurs femmes de chambre tous les caprices que leur inspirent les phases de gaieté ou de tristesse par lesquelles elles passent.

Si un événement heureux ou même un incident agréable survient dans leur vie, leur première confidente est souvent cette étrangère dont elles se méfient; elles agissent ordinairement ainsi par

légèreté de caractère, laissant déborder leur contentement en un flux de paroles inutiles, dans lesquelles plus d'une rusée camériste recueille de précieux renseignements.

Ce jour-là, madame a des trésors d'indulgence; ses mains s'ouvrent prodigues de petits cadeaux, et sa bouche ne profère que des éloges et des encouragements.

Mais qu'il survienne un orage, que l'humeur saute du rose au noir, quelle différence! La pauvre fille n'est plus qu'une sotte, une maladroite, une impertinente. On ne se sert peut-être pas de ces termes; mais on la toise avec hauteur, on ne lui parle que du bout des lèvres, on lui adresse la parole d'un ton brusque et impérieux, et tout cela sans autre motif, sans autre raison qu'un changement de disposition d'esprit.

On ne peut, en bonne justice, exiger de la part de nos subordonnés une dose de patience tellement grande, que tous ces soubresauts, ces inégalités d'humeur n'aient aucune influence sur leur caractère, ni croire qu'ils puissent passer à leurs yeux pour être le privilége de l'éducation ou de la richesse.

Le plus simple bon sens — et les natures peu

cultivées en sont souvent pourvues — suffit à nos subordonnés pour nous voir sous un aspect qui est loin de nous être favorable; en un mot, nous sommes jugés par eux, et jugés inférieurs à eux-mêmes.

De là, les sourires et les demi-mots impertinents, dont nos domestiques ne se font pas faute en maintes occasions, et qui m'ont toujours paru la chose la plus intolérable. Permettre une seule impertinence, c'est les autoriser toutes, mieux vaut les prévenir; or, je ne connais pour cela de recette infaillible, que celle qui consiste à commander le respect par la plus grande égalité de procédés.

Cette égalité doit se retrouver dans la justice, dans la surveillance. Il ne faut jamais accuser sans être certain de la culpabilité, comme il est aussi de première nécessité de ne jamais laisser le libre arbitre du bien ou du mal.

Exciter la convoitise de nos gens en laissant traîner sur les meubles des bijoux, de l'or, est une faute. L'occasion fait le larron, dit un vieux proverbe bien sage, quoique passablement vulgaire; en effet, sait-on ce qui peut surgir dans la tête d'une jeune fille qui voit sa maîtresse se

parer chaque jour de ces objets tentants; qui parfois, quand la glace reflète son image à côté de celle de la femme riche qu'elle habille et pare de tous ses atours, se prend à songer qu'elle aussi serait belle ainsi vêtue.

Puis un jour l'occasion se présente, la tentation est plus forte que la volonté, elle trouve là sous sa main un bijou séduisant oublié dans une coupe depuis plusieurs jours, elle est prise du désir de l'essayer et elle n'a pas le courage ensuite de le remettre à l'endroit où elle l'a pris. Je ne prétends pas dire qu'il suffise de permettre la tentation pour faire des voleurs; mais cela peut être, et mieux vaut l'éviter.

J'insisterai aussi sur un détail d'organisation intérieure qui ne me semble pas sans importance. Il est certains profits des domestiques, autorisés en quelque sorte par l'usage et dont on ne se préoccupe pas assez, car on autorise ainsi le gaspillage. Je parle ici principalement pour les gens riches qui ont à leur service plusieurs personnes.

Je conseillerai toujours à une maîtresse de maison de régler avec un soin minutieux les dépenses de toute sorte qui se font chez elle, et la répartition, soit par semaine ou par mois, des ap-

provisionnements en tout genre; de tenir un compte exact des dépenses de la cuisine, de l'office, etc., etc. Quand les domestiques sont bien assurés qu'un contrôle sérieux leur interdit tous les bénéfices malhonnêtes, ils se décident à quitter la maison qui ne les leur permet pas; ce qui n'est qu'un malheur minime, puisque les maîtres sont ainsi débarrassés des serviteurs d'une probité douteuse.

J'ai eu pour ma part une cuisinière dont j'étais excessivement satisfaite à tous égards; il paraît, malheureusement, que le train de ma maison ne répondait pas à l'idée qu'elle s'en était faite, car, après un mois d'essai, suivant son expression, elle vint me trouver et me dit avec une bonhomie qui me désarma : « Je regrette bien de quitter madame, car madame est assurément une très-bonne maîtresse; on est bien nourri, bien logé, et je ne puis me plaindre qu'on ait manqué d'égards pour moi (*sic*); mais je ne puis rester, parce qu'ici, —je demande pardon à mes lectrices d'écrire cette trivialité, — parce qu'ici il n'y a rien à *gratter*. » Je la laissai partir, bien entendu.

Je blâme la négligence autorisant le gaspillage, je désapprouve au moins autant la parcimonie,

qui, dans plus d'un ménage, est à l'ordre du jour.

Nos domestiques doivent, avant tout, être nourris de façon à ce que leurs forces soient amplement réparées, à ce que leur santé se maintienne dans un état satisfaisant. Dans les familles n'ayant qu'un modique revenu et une seule bonne, on ne peut faire deux ordinaires. Dans les maisons, au contraire, où il y a plusieurs domestiques, je conseillerai toujours de faire faire le repas de l'office composé d'un plat de viande abondant, d'un plat de légumes, de vin naturel. Mais ce sont là des questions de détails sur lesquelles je ne veux pas insister.

Il est un autre point fort délicat, je veux parler des rapports forcés de nos enfants avec nos domestiques. Je me contenterai de poser un principe qui est celui-ci : quels que soient relativement le degré d'éducation et l'honnêteté d'une bonne d'enfants, d'une femme de chambre, il faut, autant que possible, borner ses rapports avec l'enfant, au temps nécessaire pour les soins matériels qu'elle a à lui donner, au temps forcé de la promenade. Encore faut-il être absolument certaine de l'exactitude à remplir les ordres donnés, de la

moralité de celle à qui nous confions le soin de promener nos enfants.

En dehors de cela, je n'admets pas les visites à la cuisine, à la lingerie, les bavardages interminables de nos enfants avec leur bonne. On sait de quelles sottes superstitions les filles les plus honnêtes, mais dont l'intelligence est bornée, peuvent entretenir ces jeunes têtes, les peurs qui en résultent : à plus forte raison doit-on craindre que quelque mot mal sonnant, quelque parole inconvenante ne vienne frapper ces imaginations toujours en éveil.

Je me résume. Pour obtenir de nos serviteurs le respect, la fidélité, la probité, la discrétion, montrons-nous des maîtres bienveillants et doux; sachons leur persuader qu'ils trouveront en nous des appuis si leur conduite est irréprochable; maintenons notre autorité sans raideur, comme sans faiblesse; soyons souverainement justes dans nos réprimandes, et je réponds que nous obtiendrons ainsi des résultats auxquels nous ne nous serions peut-être pas attendus.



IV

LE CHEZ SOI

L'élégance de l'intérieur, du *home*, ou, pour employer une expression française qui dit tout aussi bien la chose, du *chez soi*, doit toujours être en rapport avec la position sociale dans laquelle on se trouve, avec la fortune dont on jouit.

Une vieille femme de mes relations, très-aimable personne, et possédant au plus haut degré cette distinction parfaite qui est à la fois une vertu native et une qualité acquise au contact du *vrai* monde, me disait : « Quand je vais pour la première fois dans une maison et que le hasard

fait que je reste seule un instant dans le salon, en attendant la maîtresse du logis, je sais à l'avance ce que sont ses goûts, son esprit, son éducation, et volontiers je dirais même sa figure, sa taille, sa physionomie, par le seul examen des objets qui m'entourent. »

Et ma spirituelle amie, en s'exprimant ainsi, n'avançait pas un paradoxe, car il est, en effet, presque impossible que les choses choisies par nous, disposées selon notre gré, ne divulguent pas ce que nous sommes en réalité à un observateur un peu fin.

Une femme d'un esprit vulgaire, d'une éducation imparfaite, ou qui aura été transplantée tout à coup dans un monde dont elle ne connaît ni les habitudes ni les mœurs, commettra toujours, dans le choix de son ameublement, les erreurs les plus funestes. Elle prodiguera les dorures, les couleurs éclatantes, le faux clinquant. Elle se laissera imposer par son tapissier, parce qu'ils sont plus *chers* que les autres, des meubles lourds, incommodes, disgracieux, qu'elle accumulera les uns auprès des autres dans un ordre prévu, classique, aussi disgracieux que son mobilier même.

En entrant dans un intérieur ainsi décoré, on est à peu près certain que les maîtres de la maison sont des êtres vulgaires, dépourvus de la dose de tact qu'il suffit d'avoir pour ne pas être ridicule.

Si on pénètre, au contraire, dans un réduit mystérieux où le jour n'apparaît qu'à travers de triples rideaux, où un vague parfum d'iris, de patchouli flotte dans l'air, où on ne peut se glisser jusqu'au siége qu'on doit occuper qu'en craignant de heurter quelque jardinière, de pousser un guéridon surchargé d'objets, ou risquer de renverser un bibelot, une potiche; on peut être à peu près certain que la déesse qui règne en ce temple obscur et sombre est une vieille coquette sentimentale et prétentieuse, craignant le grand jour et qui veut faire croire à une exquisité de sentiments qui la place au-dessus des autres mortelles.

Un autre genre, non moins ridicule, c'est le genre artiste. Dans un vaste salon, largement éclairé, se trouvent réunies toutes les choses possibles et impossibles destinées à témoigner d'un goût artistique poussé au suprême degré. Entre les deux fenêtres, un piano à queue toujours ouvert ; sur un pupitre déployé, une parti-

tion de Mozart ou un recueil de sonates de Beethoven; sur les meubles, de tous côtés, autant de cahiers ou de feuilles éparses que dans un magasin d'éditeur de musique, la dame de céans est à coup sûr grande musicienne!

Mais sa fille sans doute peint, car voici dans un coin un chevalet, une boîte à couleurs, un appuimain; d'ailleurs, les murs sont couverts d'études, d'ébauches, de tableaux.

La grande table du milieu est envahie par la littérature, la poésie surtout : Musset, Victor Hugo; puis toute la bande des poètes incompris sont reliés en rouge, ornés de tranches dorées; un livre ouvert... par mégarde, porte sur sa première page quelques lignes tracées à la plume, ainsi conçues : « A la muse qui m'inspire, Mme X...; son très-respectueux serviteur. » Suit un nom aussi inconnu que possible.

Qu'importe! Ce n'en est pas moins une dédicace d'un homme qui *fait des vers*, et on en est très-fier.

Comme accessoires, une mandoline pendue au-dessus du piano, une harpe dans le coin de gauche, un harmoni-flûte d'un côté, un harmonium de l'autre; la pendule représente Sapho;

les candélabres, l'un Euterpe, l'autre Melpomène.

Eh bien! quand vous vous trouvez en présence de ce fouillis artistique, méfiez-vous-en, et Dieu vous garde d'être livré tout un soir au monde qui peuple ce salon, vous subiriez le plus terrible supplice; car, évidemment, toute cette mise en scène a pour but de prouver que les maîtres du logis sont musiciens et peintres, qu'ils ont le sens exquis de la poésie et de la littérature, et tout naturellement on doit subir les manifestations de ces talents d'amateur.

Il serait facile d'étendre ces observations et de montrer *le chez soi* de la femme sottement économe, où les housses de toile couvrent tous les meubles, où la gaze enveloppe les pendules et les candélabres; celui de la femme étourdie et désordonnée, où règne sans cesse et à toute heure le désarroi le plus complet: l'étoffe des fauteuils est usée, les fleurs privées d'eau et de jour penchent languissamment leur tête, on marche sur des poupées cassées ou des chevaux de bois sans jambes...

Mais ces descriptions de ménages ridicules m'entraîneraient trop loin; j'aime mieux vous

dire comment je *comprends* l'intérieur de la femme véritablement élégante, artiste et comme il faut.

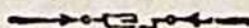
Chez elle, rien ne saute aux yeux d'abord; mais on est saisi et charmé par un ensemble harmonieux, qui plaît sans éblouir. Les tentures sont en rapport avec le style et la forme de la pièce, avec la somme de jour que distribuent les fenêtres. Les meubles sont de bon goût et sobres d'ornements. Les siéges, absolument confortables, semblent faits tout exprès pour retenir le visiteur et l'engager à prolonger sa visite, tant ils méritent le nom que leur donnaient les précieuses de Molière, en les appelant les *commodités de la conversation*.

Les tapis sont moelleux et de teintes sobres. Les bibelots en petit nombre : potiches, coupes, statuettes, etc., etc., ont tous une valeur réelle au point de vue de l'art ou de la rareté. Le regard se repose sur des arbustes verts ou des fleurs placés avec goût, en quantité, mais sans profusion. Il y a un piano, un excellent piano même; mais il est fermé, et les cahiers de musique sont rangés avec soin dans une bibliothèque *ad hoc*; et, si les murs sont ornés de tableaux, on est

certain de ne voir au bas des toiles que des signatures de maîtres.

Enfin, le grand art de rendre son chez soi élégant et confortable consiste dans l'arrangement qui préside à la disposition de toutes les choses de goût qu'on a su réunir, et qui doit être également éloigné de la prétention et du désordre.

Là est le grand secret. Ce secret est connu de quelques personnalités, qui ont ainsi le pouvoir de grouper et de retenir, autour d'elles, un cercle d'amis qu'attire d'abord le charme de leur personne et que fixe le doux bien-être qu'elles savent procurer à leurs hôtes.



V

DE L'ÉCONOMIE

La vie habituelle n'est pas faite d'actions héroïques, de sacrifices sublimes, de dévouements surhumains, mais bien d'une suite d'actes et d'efforts terre-à-terre, renouvelés chaque jour, à toute heure du jour, pour lesquels il faut déployer plus de vrai courage qu'on ne saurait d'abord l'imaginer.

Certes, rien n'est plus digne d'admiration que le spectacle offert par certaines natures richement douées, pour lesquelles le danger est un mot, la douleur un excitant énergique, qui n'hésitent devant aucun sacrifice, quelque grand qu'il puisse

être. Mais outre que l'habitude des petites vertus conduit nécessairement aux grandes, il est certain que nous sommes moins généralement voués aux suprêmes épreuves, tandis que nous sommes inévitablement destinés aux éventualités pénibles de la vie ordinaire.

C'est à ces luttes modestes, mais dont les triomphes sont féconds en bons résultats, cependant, qu'il faut se préparer en s'appliquant aux vertus nécessaires pour les bien soutenir.

Il est bon nombre de vertus, de second ordre si l'on veut, sur lesquelles se basent pourtant le bonheur et l'honneur du foyer, l'avenir et le repos de la famille; ces vertus, la femme doit s'efforcer de les acquérir, si elle veut être à la hauteur de la tâche qui lui incombe.

L'économie est la première, et l'une des plus précieuses de ces petites vertus.

Avant d'en parler plus longuement, il est à propos, je crois, de donner du mot et de l'idée qu'il représente, une définition exacte. L'économie donc, est cette qualité qui permet d'obtenir la plus grande somme de bien-être avec un revenu déterminé, et de conserver le bien-être acquis dans les meilleures conditions de jouissance bornées,

puisqu'alors c'est sur le *nécessaire* qu'il faut prendre. Mais c'est dans ce cas que cette vertu est plus indispensable puisqu'elle est destinée à parer aux plus graves périls.

La constitution du fonds de réserve est à la fois le but et la base d'une sage économie. N'est-il pas en effet le repos et la sécurité dans la médiocrité, l'assurance contre le malheur qui frappe inopinément, les maladies, les revers? n'est-il pas, pour les grandes situations, le moyen d'être assuré de pouvoir continuer un train de maison, et les bonnes œuvres auxquelles on s'est en quelque sorte obligé?

Le prélèvement qu'il nécessite doit être compté dans le budget du ménage parmi les dépenses reconnues nécessaires, et auxquelles on ne saurait se soustraire.

Ceci admis, il ne reste plus qu'à examiner les petits moyens à l'aide desquels on parvient à obtenir le résultat demandé sans s'imposer des privations trop sensibles.

L'économie est donc nécessaire dans toutes les situations. Elle est une loi de pondération pour les riches comme pour les pauvres, sans laquelle on ne peut se promettre d'augmenter ou même

de conserver ses ressources premières. Il est bien peu de fortunes, en effet, desquelles on puisse dire qu'elles sont inépuisables; et il est certain que nous devons dresser à l'économie un autel vénéré dans le temple domestique, que notre revenu se chiffre par centaines, par milliers ou même par millions de francs. La grande question est non-seulement de ne jamais dépasser le chiffre de son revenu, ce qui serait la ruine fatale inévitable au bout d'un temps facile à déterminer, mais encore de réserver toujours une part pour l'imprévu.

Ce *fonds* de réserve n'est pas toujours facile à constituer avec des ressources minimes.

Je l'ai dit, rien de plus difficile que d'économiser le *nécessaire*, mais rien de plus indispensable aussi.

C'est alors que l'économie doit être non-seulement une vertu, mais une science à la pratique de laquelle on doit s'appliquer sans cesse. Je m'adresserai ici surtout à ces fortunes modestes pour lesquelles la juste balance du budget est une nécessité absolue, aux femmes dont la position implique ce qu'on appelle : une *certaine représentation*, et qui n'ont pour faire face aux exigences de leurs situations que des revenus à peine suffisants.

La première loi de l'économie est de ne jamais faire une dépense mal à propos; la seconde est de faire avec intelligence toute dépense jugée nécessaire.

Il n'est pas utile, je crois, de développer longuement le premier de ces préceptes.

Un peu de bon sens, d'empire sur soi-même, suffit pour démontrer où s'arrête le nécessaire relatif, et où commence le superflu. Néanmoins, je pense que bien des femmes doivent se tenir en garde contre cet entraînement qui résulte de la comparaison, et qui pousse à régler sa conduite sur celle d'autrui. Il n'est pas rare en effet d'entendre donner comme raison de tel acte déraisonnable, l'exemple de madame une telle, qui agit toujours ainsi; comme motif d'une dépense imprudente la nécessité d'égaler, au moins en certaine circonstance, l'élégance ou le confort de personnes dont la situation est égale ou moindre parfois.

Ce sont là des raisonnements sans valeur, sans portée et indignes de tout esprit élevé, mais qui, malheureusement ont cours un peu partout.

A l'appui de mon dire, je citerai un exemple

qui ne laisse pas que d'avoir un certain côté comique.

J'étais allée passer un hiver chez d'excellents parents que j'aime beaucoup, et qui habitent une charmante ville du midi de la France. J'apportai dans cette famille patriarcale mes allures vives de Parisienne habituée à vivre beaucoup en un jour, à marcher de longues heures, à veiller tard. En un mot, je bouleversai de fond en comble les habitudes quasi-monastiques de mes parents, si heureux d'ailleurs, malgré le dérangement que j'apportai à leur existence, de me prodiguer les marques de leur affection.

Pour m'être agréable, on songea à réunir plusieurs amis un soir, dans le but de faire un peu de musique et de prendre une tasse de thé. Pendant la soirée même, une des personnes présentes à cette réunion intime, nous invita à passer une soirée semblable chez elle. Seulement à cette soirée, je remarquai que la tasse de thé et la brioche étaient escortées d'une tasse de chocolat et de force sucreries; on n'avait pas voulu rester en arrière.

L'exemple une fois donné, l'élan imprimé, toute la ville fut bientôt en mouvement. Mais la vanité

se mêla de la partie, et voici ce qu'il advint: A la troisième réunion, on servait des glaces et du punch; cela se passait chez Mme de B*** dont le mari remplissait de hautes fonctions administratives. On chanta, et, vers la fin de la soirée, les jeunes gens proposèrent timidement un quadrille.

La quatrième réunion fut bravement intitulée soirée dansante. Le corsage de mousseline blanche était admis, les plateaux circulèrent chargés de sirops, de glaces, de vin chaud, et vers minuit on servit des consommés et des petits pâtés; enfin on se retira après une heure du matin.

Que pouvait-on de mieux pour effacer les splendeurs de cette soirée?... Trois jours après, nous recevions une grande carte glacée sur laquelle nous lisions avec un étonnement profond: « M. et Mme de *** prient, etc... de leur faire l'honneur, etc... On dansera. »

On dansera!!!

C'était un bal, un grand bal pour lequel il fallut songer à une toilette décolletée. La fête fut brillante et se prolongea fort tard au son d'un excellent orchestre.

Nos étonnements n'étaient pas finis; le bou-

quet fut un autre bal donné par l'une des notabilités de la ville. Cette fois, à côté de la mention : « On dansera, » on lisait : « On soupera »... Et quel souper ! toutes les splendeurs imaginables.

Jamais le souvenir de ce festin mémorable ne s'effacera de la mémoire des heureux invités.

Mais qu'advint-il à la suite de cette réception princière? Comme personne ne pouvait songer à surpasser ni même à égaler ces merveilles, chacun se dit à part soi : Restons-en là. Et on ne se réunit plus, de peur de paraître mesquin ou ridicule.

Me voilà sans doute un peu loin peut-être du sujet de ma dissertation ; je me suis laissé entraîner par mes souvenirs.

Cependant ma petite histoire a sa morale.

En supposant que la situation de fortune de chacune des personnes qui avaient donné ces réunions leur permît de surenchérir ainsi sur le vanité et l'ostentation de leur voisin, ce qui aurait fort bien pu ne pas être, cette vanité a eu d'ailleurs une assez triste conséquence. Elle nous a privés du plaisir très-réel de nous réunir dans l'intimité et de nous amuser sans faste.

Ceci dit, je reviens à l'économie, mon sujet n'étant pas épuisé, tant s'en faut.

L'économie ne consiste pas seulement à ne faire aucune dépense mal à propos, elle est aussi, ai-je dit, l'art de bien faire les dépenses jugées nécessaires. Il ne faudrait pas confondre l'avarice ou la parcimonie avec l'économie.

Si une prudente administration de ses biens et de sa fortune est le premier des devoirs, et un élément de bonheur et de sécurité pour la famille, l'avarice est un vice dont souffrent cruellement ceux qui nous entourent, qui éloigne de celui qui en est possédé, les affections les plus vraies, pendant qu'elle dessèche son cœur et annihile ses plus nobles aspirations.

Je n'insisterai pas sur cette passion, assez rare heureusement; mais en revanche je m'occuperai de ce défaut ridicule et mesquin qui se nomme la parcimonie et qui n'est autre chose que l'économie inintelligente.

Les femmes, forcées qu'elles sont de veiller aux menus détails des dépenses de l'intérieur, et à qui incombe la plus grande responsabilité dans l'administration des ressources de la maison, tombent plus facilement dans cet excès. A celles

donc qui ne sentent pas bien quelles limites on doit poser à l'amour de l'ordre et de l'économie je dirai : Croyez bien que pour dépenser le moins d'argent possible il ne faut pas toujours rechercher les choses qui coûtent le moins cher.

Il est des cas où l'on doit savoir faire telle ou telle dépense et acquérir un objet coûteux, mais d'une valeur réelle, dont la durée, en somme, sera double ou triple de celle d'un objet beaucoup meilleur marché.

Entrons dans quelques détails.

En ce qui concerne la toilette, par exemple, si une femme est désireuse de se donner une robe de soie, je lui conseillerai toujours d'attendre qu'elle puisse, au moyen de quelques petites économies, faites de ci de là sur ses fantaisies, acheter une étoffe de bonne qualité. En agissant ainsi elle sera récompensée de sa sagesse, car elle possédera d'abord une toilette beaucoup plus élégante, et elle aura ensuite l'inappréciable avantage de pouvoir transformer plusieurs fois cette même robe, qui jusqu'à la fin de son règne représentera une certaine valeur. Je ne dirai pas qu'il n'est jamais possible de se donner quelque fantaisie sans importance, mais je pense que les

fantaisies en matière d'achats ne sont guère permises qu'aux femmes qui n'ont pas à calculer étroitement leur budget. Il faut se souvenir d'ailleurs que rien n'entraîne comme les *bonnes occasions*.

A notre époque où les façons sont si chères, à cause des ornements de tout genre qu'on prodigue, une robe bon marché coûtera autant, en somme, qu'une autre robe d'un prix plus élevé, et l'économie ne portera réellement que sur la différence des prix des étoffes. Dans ce cas l'économie ne sera pas réelle, parce que l'étoffe légère, de peu de valeur, durera peu, se fripera vite et ne fera pas, en un mot, un usage en rapport avec la dépense de la façon, qui, elle, reste absolument la même.

Pour mon compte personnel, je me suis toujours fort mal trouvée de certains essais d'économie exagérée, que j'ai tentés tout comme une autre. Les bottines de pacotille me brisent le pied et durent quinze jours au plus; expérience faite, je préfère mille fois des gants un peu chers qui se moulent sur la main et peuvent se nettoyer sans qu'il y paraisse, pour ainsi dire, à ceux qui craquent en les mettant et qu'il faut jeter quand ils sont sales.

Il en est de même pour l'ameublement. La tendance de notre époque à un certain luxe et à un certain confort tout d'apparence, favorise le travers des personnes qui pratiquent la fausse économie. On s'attache à l'extérieur et on ne songe guère à ce que cache le damas de soie broché ou le velours d'Utrecht. On ne cherche point à s'assurer si la dorure est solide, si l'étoffe est de bonne qualité; en un mot, on sacrifie la solidité au coup d'œil. C'est ainsi que, pour des prix relativement modiques, on parvient à posséder un mobilier représentant, comme apparence, le double de la somme réellement déboursée.

Aussi, qu'arrive-t-il? Au bout de très-peu de temps, la dorure rougit aux angles et aux saillies, la soie s'éraille aux bras des fauteuils, les tapis deviennent chauves, les passementeries se ternissent. Je me servirai volontiers, pour rendre ma pensée, d'une expression un peu vulgaire, mais qui dit bien la chose : on en a pour son argent! Mais, m'objectera-t-on, toutes les bourses ne sauraient suffire à l'achat de meubles à la fois beaux et de bonne qualité. Sans doute; aussi me permettrai-je de conseiller à mes lectrices de préférer le dernier de ces avantages

à l'autre, quand il n'est pas possible de les réunir tous deux.

Du reste, rien ne me semble plus ridicule que l'alliance grotesque du luxe extérieur et de la mesquinerie. Avoir de beaux fauteuils, de belles robes, et faire souffrir ses domestiques en ne leur donnant pas une nourriture suffisamment réparatrice et substantielle; couvrir ses parquets d'épais tapis et se priver de feu a toujours été, à mes yeux, le comble de la sottise et de la puérilité. Et pourtant cela se voit plus souvent qu'on ne pense, à Paris surtout.

Que l'on veuille bien se souvenir ici de ma définition de l'économie : une vertu qui permet d'obtenir la plus grande somme de bien-être possible avec un revenu déterminé et de conserver le bien-être acquis dans les meilleures conditions de jouissance possible.

Or, quel est le résultat du faux luxe que je blâme? Le plus souvent, c'est la privation habituelle de ce confort dont on fait étalage, car on ne fait pas un usage journalier de ces beaux meubles, acquis à grand'peine, et que l'on veut conserver dans le meilleur état possible, afin de n'avoir pas à les renouveler. On les couvre de

housses, ces meubles précieux; on place sur les candélabres, la pendule, le lustre, des sacs en mousseline gommée; on ferme étroitement les persiennes pour empêcher le soleil de pâlir la couleur des tentures; enfin, on condamne la porte et on interdit aux enfants l'entrée du sanctuaire; on relègue la vie de famille dans la chambre de madame ou la salle à manger; on s'asseoit sur des siéges incommodes, on supporte mille petites privations, afin de pouvoir, aux grands jours de réception, faire croire à ses invités qu'on vit dans le faste.

Voilà la mauvaise, la sotte économie. Combien est plus sage la maîtresse de maison qui, tout d'abord, songe à se créer un intérieur agréable dont elle fera jouir sans cesse son mari, ses enfants, ceux qu'elle admet dans son intimité! Elle sait, en femme intelligente, grouper autour d'elle, non point les objets qui émerveillent et éblouissent, mais ceux qui charment et qui retiennent. Des siéges bas, larges, confortables, où l'on est si bien assis, que la causerie semble plus douce. Un bon tapis moelleux aux pieds, une ou deux gerbes de fleurs ou quelques plantes vertes pour le plaisir des yeux, et surtout ce je ne sais

quoi de vivant, d'animé, de pénétrant qu'exhalent les pièces habitées, où l'on aime, où l'on souffre, où l'on espère, où l'on vit enfin; voilà ce qui fait le véritable confortable.

Jamais ce confortable-là ne sera réalisé dans ces grandes salles dorées où l'on *passe* seulement et qui rappellent, quoi qu'on fasse, l'image de l'isolement et de la tristesse. Le bien-être ainsi défini ne coûte pas bien cher et s'accorde avec la fortune la plus modeste.

Je plains sincèrement ceux qui ne sentent pas toutes les jouissances que procurent ces habitudes de vie à la fois larges et modestes, également simples et généreuses, qui excluent en même temps la parcimonie et la prodigalité; qui procurent mille agréments réels par le sacrifice des superfluités inutiles ou ruineuses.

C'est là, qu'on en soit bien certain, le secret de l'aisance héréditaire dans laquelle vivent certaines familles chez lesquelles on n'a point observé depuis des siècles aucune de ces fluctuations terribles, aucune de ces catastrophes dont tant d'autres sont les victimes. Une sage entente de la vie, une économie raisonnée, une grande simplicité de goût unie à l'instinct et à la science de l'élégance, voilà le secret de ces privilégiés.

VI

COMMENT IL FAUT S'HABILLER ET HABILLER SES ENFANTS

Petite théorie sur les parfums.

Savoir bien s'habiller est une science très-utile, j'oserai même dire une science indispensable à la femme.

Dans le rôle tout d'influence et de persuasion qu'elle est appelée à jouer dans sa famille et dans le monde, elle ne doit négliger aucun des moyens qui peuvent rendre cette influence réelle et efficace. Or, un extérieur agréable est certainement pour beaucoup dans l'impression première, et prédispose favorablement l'esprit ; on est tout disposé à prêter les meilleures qualités du cœur et de l'in-

telligence à une femme gracieuse dans ses allures, et vêtue avec goût et distinction.

Il y a, du reste, quelque chose de très-juste dans cette appréciation en apparence peu fondée. Il est réel que le sentiment artistique se révèle nettement dans certaines lignes du vêtement, dans la coupe d'une robe ou de l'agencement des garnitures, dans l'harmonie des couleurs et des teintes, dans le choix des bijoux. La simplicité et la modestie naturelle impriment aussi leur cachet dans le costume et font bien augurer de la femme, en dévoilant le côté sérieux de son caractère. Une exquise propreté, un soin minutieux des détails indiquent l'amour de l'ordre, l'esprit de rectitude dans les habitudes. S'il en est ainsi, n'ai-je pas raison de prétendre que la femme doit faire de l'art de s'habiller une étude sérieuse ?

Mais là se présente tout naturellement une observation :

Cette étude ne doit ni absorber un temps précieux aux dépens des devoirs et des occupations plus sérieuses, ni avoir comme résultat de conduire à des dépenses exagérées, fatales à l'équilibre du ménage.

Mes lectrices sont trop intelligentes pour ne

pas établir une ligne de démarcation entre ce qu'il est juste et raisonnable de faire, et ce qui serait mauvais et dangereux.

Le luxe poussé très-loin dans les vêtements, n'est véritablement autorisé d'ailleurs qu'avec une très-grande situation de fortune. Toute femme dans une position modeste fera sagement de n'affecter au moins aucune excentricité, fût-elle très-remarquablement belle, et quand bien même elle devrait à son industrie et à son adresse les toilettes tapageuses dont elle fait étalage.

Le monde est impitoyable pour les femmes en général, et juge toujours sur ce qu'il *voit*, sans prendre la peine de remonter à la source ou sans descendre au fond des choses; il est donc inutile de donner prise à sa malveillance en paraissant vouloir lui en imposer.

Une femme sensée doit d'ailleurs être extrêmement soucieuse de l'honorabilité parfaite et absolue du ménage, même dans les petites choses, et il n'est pas de meilleur moyen pour acquérir et conserver cette honorabilité que de rester fidèle à la grande règle de la sagesse en pareille matière, qui commande de ne jamais s'entourer que des choses en harmonie parfaite avec sa situation.

Après ces observations générales, je vais entrer ici dans quelques détails que je ne juge pas inutiles. J'ai bien souvent répété ailleurs que le grand art en toilette était de chercher à se bien connaître soi-même et à n'adopter que des modes qui conviennent à son âge, à sa tournure, à sa condition sociale. Certaines remarques faites dans le monde m'ont amenée à tirer des conclusions, à formuler en quelque sorte des règles; la vue des ridicules qui s'ignorent et qui ont souvent pour point de départ une fausse idée des véritables intérêts, m'a inspiré l'idée de venir en aide aux femmes qui, n'ayant pas fait comme moi une étude de ces diverses questions, seront bien aises de trouver ici ces principes généraux.

Une des plus grandes erreurs, je dirai même une des plus grandes hérésies féminines en matière de toilette, consiste à chercher l'atténuation des défauts physiques dans l'opposition des contraires; tandis qu'il faut, en fait de modes, suivre le système homœopathique et traiter ses imperfections par les semblables; c'est le seul moyen de les rendre plus supportables et d'éviter le ridicule. Exemple :

Une femme trop forte se serre dans son corset

et dans sa robe pour paraître plus mince ; elle paraît énorme ainsi à l'étroit dans l'étoffe tendue outre mesure et qui semble près d'éclater. Une femme mince et maigre, au contraire, se fait, elle, habiller très-large ; qu'arrive-t-il? Elle a l'air de *vaguer* dans ses vêtements et on la soupçonne d'être encore plus mince et plus maigre qu'elle ne le paraît. Il faut donc user du système diamétralement opposé.

Est-on un peu trop forte, a-t-on la taille lourde? il faut avoir grand soin de porter des robes assez larges pour avoir le libre exercice de ses mouvements, de sa respiration, et l'imperfection dont je parle sera infiniment moins visible ; tout au moins elle n'aura rien de ridicule.

Est-on très-mince? disons le mot, est-on maigre? le corsage doit s'adapter exactement au corps. En ayant soin de chercher le secret d'une coupe irréprochable, la taille ainsi habillée n'aura rien de disgracieux.

Il en est de même pour les gants. Des mains aux doigts gras et courts, à la paume charnue, étroitement serrés dans des gants de deux numéros trop petits, sont la chose la plus ridicule du monde ; une main trop fluette dans des gants trop

larges semble indiquer peu de soin dans les menus détails de la toilette. Même observation pour la chaussure.

Je pourrais étendre ces réflexions à la coiffure, au chapeau. Rien n'est ridicule comme une très-grande et forte femme coiffée d'un tout petit *objet* choisi le plus bas possible, sous prétexte qu'on n'a pas besoin de se *grandir*, comme une toute petite femme surmontée d'un édifice de velours, de plumes et de fleurs, commandé ainsi tout exprès dans le but d'élever sa taille de quelques pouces... mais je ne dois pas, en somme, donner plus d'importance qu'ils ne méritent à ces petits détails.

J'ai voulu simplement poser une règle générale et j'espère être suffisamment comprise de mes lectrices. Un mot maintenant sur la toilette des enfants et sur la façon dont on doit les habiller.

En aucun temps on n'a mieux qu'aujourd'hui compris quel genre de vêtements il convient d'adopter pour l'enfance. Aux costumes des années précédentes, ridicules imitations des toilettes de femme, ont enfin succédé les robes *sacs*, dites robes anglaises, larges à la taille et qui laissent aux enfants le libre exercice de leurs mouvements.

Nos bébés ainsi vêtus peuvent s'en donner à cœur joie sans craindre de chiffonner les volants de leurs jupes ballonnées, sans risquer de froisser les garnitures de leurs corsages enrubannés. Béni soit l'innovateur qui a introduit cette mode intelligente, laquelle sera durable, il faut l'espérer, car il serait impossible de faire mieux.

La mode anglaise adoptée dans toute sa *rigueur* exige généralement que l'enfant ait les bras et les épaules nus. Bien que je ne désapprouve pas en principe cet usage dans les temps chauds, je me permettrai de lui poser une limite en disant que je n'admets les chaussettes que jusqu'à six ans; passé cet âge, je trouve que rien ne saurait être plus inconvenant. J'ajouterai encore que, si je trouve cette mode acceptable l'été, je la crois imprudente l'hiver. Le passant se sent pris de pitié pour ce pauvre petit être dont le froid mord si violemment les épaules et les mollets qu'ils sont marbrés de rouge. Et puis, si on voulait être juste, combien de fluxions de poitrine, combien d'atteintes mortelles du croup, cet épouvantail des mères, combien d'angines sont le résultat de cette mode d'importation anglaise!

On oublie les différences qui existent entre les

races. On croit pouvoir soumettre nos pauvres bébés parisiens délicats et frêles, souvent insuffisamment pourvus d'un sang incolore, au même régime que les enfants robustes d'une population extrasanguine, qui entretient sa riche constitution par les aliments les plus substantiels, les boissons les plus fortifiantes. Et encore ne sait-on pas généralement combien est effrayante la mortalité des enfants en Angleterre. Certes, les enfants de nos voisins les Anglais sont frais, roses et solides, mais ceux-là sont ceux qui survivent, qui ont résisté; on ne parle pas des autres. Quelle mère voudrait tenter l'expérience, si elle doutait du résultat! Aussi, moi qui ai vu et observé ces choses, je crois, de mon devoir de mère, de dire toute ma pensée une fois en passant, laissant mes lectrices libres d'apprécier à leur façon cette opinion émise.

Je n'ai à m'occuper ici que des petites filles, car la toilette des jeunes garçons subit peu de modifications, et tout le monde sait comment on habille les petits hommes; quant aux *petites femmes*, c'est différent et il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet. Jusqu'à sept ans, c'est le bébé seul qui se présente, j'ai dit ce qui convenait le

mieux pour les bébés. A partir de huit ans, la fillette devient presque une demoiselle, c'est alors qu'on essaye parfois de l'habiller en *femme*. Or, c'est à mon avis ce qu'il y a de plus ridicule. Les robes les plus unies en laine, en drap, en cachemire, l'hiver; en toile, en percale, l'été; tel est ce que je trouve préférable à tout, jusqu'au jour où l'enfant a disparu pour faire place à la jeune fille. Et encore, je n'admets les robes de soie, les robes garnies qu'à partir de dix-huit à vingt ans, avec cette restriction même, qu'il faut en attendant de changer son titre de jeune fille contre celui de femme, se soumettre, quelque fortune qu'on ait, à une simplicité réelle. Laisser sa fille suivre la mode dans ce qu'elle a d'excentrique et d'extravagant, c'est faire porter sur elle le jugement le plus défavorable.



Les parfums font partie intégrante de la toilette des femmes; je crois donc utile de dire quelques-unes de mes pensées à ce sujet.

J'ai sur les parfums une théorie dont l'énoncé pourrait bien paraître paradoxal, mais qui a sa valeur, j'en suis convaincue. Je prétends que

tout parfum qui révèle sa présence est absolument odieux.

Qu'est-ce donc qu'un parfum, me dira-t-on, sinon une odeur faite pour se répandre et donner une sensation agréable au sens de l'odorat? Sans doute voilà une très-bonne définition, mais qui n'est nullement en opposition avec mon dire.

Je m'explique : l'odeur la plus exquise devient insupportable si elle est assez pénétrante pour se communiquer aux choses que touche et qu'approche la personne qui en est imprégnée, si elle se répand dans l'air de façon à le saturer et à le dénaturer, à le rendre irrespirable. Pour être acceptable, un parfum doit être assez subtil, assez léger pour se concentrer absolument sur celui qui en fait usage; à cette condition seulement, j'admets l'usage des parfums.

Peut-être me trouvé-je dans une disposition nerveuse spéciale. Je sais pourtant bon nombre de personnes qui sont de mon avis. Mais ce qu'il y a de sûr c'est qu'il me serait absolument impossible de rester dix minutes dans une pièce où se trouverait une femme exhalant une de ces odeurs irritantes qui ne respectent rien, qui s'attachent à tout, aux cheveux, aux vêtements, qui

vous poursuivent dans la rue, quelque diligence qu'on fasse et qui résistent enfin aux ablutions les plus prolongées.

Si vous avez eu le malheur de serrer la main de la personne ainsi parfumée, brûlez vos gants; si vous avez touché votre mouchoir avec ces mêmes gants, hâtez-vous de vous en débarrasser. Malgré tout ce ne sera qu'avec une peine infinie et après des heures de supplice que vous pourrez oublier une si fâcheuse rencontre.

Et notez bien ceci, c'est que lorsqu'on abuse des parfums on ne s'aperçoit pas soi-même de l'effet produit. On s'habitue à vivre dans cette atmosphère énervante; la finesse de l'odorat s'émousse, et il est littéralement exact qu'on ne peut plus apprécier l'intensité des odeurs que l'on porte sur soi et que l'on communique aux autres. Il est donc fort possible que parmi mes lectrices il s'en trouve qui, en lisant ces lignes, m'approuvent complétement, sans se rendre compte qu'elles-mêmes sont un peu atteintes du travers contre lequel je m'élève; et cela à leur insu, sans s'en douter.

Il suffit, en effet, d'user habituellement d'un parfum à base de musc, d'ambre ou de patchouli,

d'en faire un usage constant qui augmente insensiblement la dose employée, pour ne plus se rendre compte de l'effet produit sur autrui. En peu d'instants, cette odeur pénètre les vêtements, les pores de la peau s'en imprègnent, et on devient ainsi, sans l'avoir voulu, un sachet ambulant.

Je ne parle pas seulement ici de l'inconvénient très-grand cependant d'être désagréable aux personnes qui vous approchent, en affectant sérieusement leurs nerfs trop délicats; mais je suis absolument d'avis que la femme comme il faut doit éviter avec le plus grand soin l'abus des odeurs trop pénétrantes. Je base cette opinion sur le précepte que j'ai déjà énoncé à propos de la toilette féminine.

Il ne faut pas que la présence d'une femme se manifeste par quelque chose qui attire l'attention sur elle. La femme de bon ton ne doit jamais rien faire qui la fasse remarquer, elle cesserait sans cela d'être la femme de bon ton. Or, les parfums violents ont plus que tout, et mieux que la robe la plus étonnante, le privilége de forcer l'attention.

Je ne prétends pas, bien entendu, exclure de

notre toilette l'emploi des odeurs délicates et fines, qui est extrêmement agréable, je prétends seulement qu'il faut savoir les choisir et les employer discrètement.

Tous les parfums sont à peu près agréables, hormis ceux qui sont à base de musc; quoi qu'on fasse, cette odeur pénètre, se fixe et devient d'autant plus odieuse qu'elle s'affaiblit davantage. La mode en est d'ailleurs passée, grâce au ciel!

Pour donner une odeur agréable au linge, pour parfumer le mouchoir, je considère comme mauvais le moyen qui consiste à imbiber les objets de quelques gouttes d'une essence quelconque. Je préfère l'emploi des sachets qui, distribués parmi le linge, suffisent pour lui ôter l'odeur spéciale que laissent le blanchissage et le repassage, et lui communiquer un parfum agréable et doux.

Il est encore un petit raffinement que j'apprécie beaucoup, qui consiste à jeter parmi les draps et le linge de maison ou de table des fleurs de lavande ou des feuilles de verveine, de rose ou de violette, suivant la saison. Ces parfums de fleurs fraîches séchées entre les plis des draps et des

serviettes, les pénètrent d'une odeur extrêmement fine et douce, délicieusement agréable, qui éveille les idées d'ordre et dévoile les soins intelligents qu'une bonne maîtresse de maison donne aux choses de l'intérieur.

VII

LES PETITES VERTUS

La douceur. — La simplicité. — L'ordre et l'amour du travail

Les petites vertus, il ne faut pas s'y méprendre, ont une importance capitale dans la vie d'une femme ; on peut dire qu'elles sont un des plus grands éléments du bonheur intérieur du ménage.

Aussi leur donnerai-je dans ce livre une place que tout d'abord ne semblerait pas comporter leur modeste titre.

Parmi les dons que Dieu peut nous accorder dans sa bonté, il n'en est pas à mon sens de plus désirable et de plus précieux au point de vue social que cette facilité, cette douceur et cette éga-

lité d'humeur qui forment ce qu'on appelle un heureux caractère. C'est en effet un avantage considérable dans la vie que cette disposition qui présente toutes choses sous le meilleur côté, qui fait accepter les mécomptes et les peines avec une résignation facile, qui écarte enfin, par l'aspect riant d'un visage aimable, la triste pensée de la douleur et du chagrin.

C'est assurément un don précieux, que celui qui met à l'abri des déceptions ou bien des blessures de l'amour-propre, parce qu'il éloigne de l'esprit toute présomption mauvaise, et qu'il ne comporte pas cette clairvoyance funeste, qui pénètre trop profondément le mobile des actions humaines.

Mais cette heureuse disposition naturelle qui engendre tant de qualités aimables, est le rare privilége de quelques natures d'élite créées, sans doute, pour servir de modèles. Et c'est chez celles-là qu'on trouve ces grâces du caractère accompagnées des vertus solides qui dérivent du cœur et de la raison, et sans lesquelles un bon naturel ne serait plus que l'expression d'une nature insouciante, égoïste ou frivole.

Sans vouloir approfondir la question de savoir si nous naissons avec le germe de toutes les ver-

tus et de tous les vices, comme le prétendent certains philosophes, il est permis de croire cependant que nous venons au monde avec des propensions et des inclinations, que nous devons développer ou combattre, pour obéir à cette voix du juste et du bien qui est en nous. Nous ne naissons pas tous et toutes avec cette nature heureuse qui est prête à toutes les vertus, mais nous devons toutes nous efforcer d'acquérir cette facilité d'humeur qui en est le reflet.

Je voudrais pouvoir vous indiquer, mes chères lectrices, quels sont les moyens à employer pour parvenir à ce but; mais je crains que la tâche ne soit au-dessus de mes forces, et je ne voudrais pas tomber dans l'écueil du sermon. Je vais essayer toutefois de vous communiquer mes pensées sur ce sujet un peu sérieux sans doute, mais important.

Si je me suis bien expliquée, vous devez avoir compris que la facilité de caractère est le résultat et l'expression d'un heureux équilibre des facultés de l'esprit; j'ajouterai volontiers, et du cœur. Mais au point de vue des relations sociales, on peut dire que les qualités d'esprit seules pourraient suffire.

Je tiens à dire cependant, que je n'admets pas cette distinction des vertus apparentes et des vertus réelles, c'est-à-dire de celles qu'exige la société ou de celles que la religion commande. D'ailleurs quel meilleur guide pourrait-on avoir en ce monde que les divins préceptes? Ce sera donc toujours en s'inspirant des enseignements de la religion, qu'on trouvera le secret de cette bienveillance aimable qui séduit et qui plaît.

C'est surtout la pratique de la vertu humaine par excellence, la *charité*, qui donnera les qualités essentielles de l'heureux caractère. La charité en effet, qui est le désir d'être utile et agréable, ne prédispose-t-elle pas tout naturellement à un accueil bienveillant? ne prévient-elle pas la méfiance et le soupçon, et ne donne-t-elle pas, avec cette joie intime qui accompagne les bonnes actions, cette expression de bonheur et de cordialité qui attire la sympathie et désarme le mauvais vouloir?

C'est aussi par la charité qu'on apprend à pardonner sans efforts, à ne point s'offenser facilement, parce qu'on ne sait pas supposer les intentions mauvaises, à être heureux enfin du bonheur des autres, comme à compatir à leurs peines.

Un heureux caractère, on le voit, n'est donc pas simplement la manifestation de la bonne humeur et de la gaieté; c'est au contraire la cause de cet état de l'esprit amené par la pratique des vertus chrétiennes qui dérivent de la charité. Une joyeuse humeur ne vaudra jamais une humeur égale; une gaieté intempérante ou intempestive fait plus de mécontents que d'amis.

Si les qualités du caractère sont nécessaires à l'homme, et lui sont d'un grand secours dans le combat incessant de la vie, elles sont plus indispensables encore à la femme.

Notre mission n'est-elle pas en effet de préparer le repos et le bien-être de ceux qui nous sont chers, d'attirer autour du foyer des cœurs amis, des visages souriants, d'adoucir les chagrins et de les consoler? Comment pourrions-nous le faire si nous ne possédions pas le calme et la sérénité de l'âme, qui permettent de mettre en jeu toutes les ressources du cœur et de l'esprit?

Il nous faut donc prêcher d'exemple, enseigner à nos enfants la modération et la douceur, dominer ceux qui nous servent sans les offenser ni les humilier; et comment y parvenir si nous n'avons pas appris de bonne heure à

nous rendre maîtresse des mouvements de notre âme?

C'est de leur mère surtout que les enfants prennent les premiers enseignements qui laissent en eux une trace durable. Les vertus inculquées ainsi dès le bas âge restent comme une sorte d'héritage.

L'influence de la mère persiste dans toute la vie de l'homme; c'est donc la mère qui peut donner à son enfant, par ses exemples autant que par ses leçons, ces qualités du caractère si précieuses et si nécessaires dans la vie.

S'il est vrai, ainsi que le prétendent des observateurs pessimistes, qu'on est à soixante ans ce qu'on était à dix ans, combien n'importe-t-il pas de façonner l'enfance et de la bien doter! Quant à moi, je n'ai jamais accepté cette théorie consistant à faire prévaloir l'influence d'une sorte de prédestination originelle, je crois, pour en avoir vu maints exemples, que la volonté et la persévérance viennent à bout des tendances les plus fâcheuses; c'est pour cette raison qu'en faisant ressortir les avantages d'un heureux caractère j'essaye de montrer qu'il peut s'acquérir.

Je serai heureuse si ces réflexions peuvent ser-

vir à celles de mes lectrices qui ont quelques efforts à faire pour conquérir une vertu dont le ciel a voulu leur laisser le mérite, par compensation sans doute aux avantages qu'il leur avait accordés.

Le divin Créateur ne nous a pas créées parfaits, mais il nous a faits perfectibles assurément, et c'est dans la récompense qui est réservée à nos efforts qu'est certainement le grand secret de toutes ces inégalités apparentes contre lesquelles s'élève l'orgueilleuse sottise humaine.



Après la douceur, je recommanderai la simplicité, une petite vertu bien humble et bien modeste, et bien importante aussi cependant. Être simple, être vraie, c'est un charme beaucoup plus puissant qu'on ne se l'imagine généralement.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Ce précepte d'Horace, traduit par Boileau, m'a toujours paru s'adresser aussi bien aux femmes qu'aux poètes et aux artistes. D'ailleurs, les femmes, celles du moins qui sont bien dans le rôle qui leur

convient au milieu de notre société, doivent être, elles aussi, des artistes. Il faut de l'art pour ordonner agréablement un intérieur, de façon à plaire à ceux qui nous entourent, et à les charmer par un habile et élégant arrangement de toutes ces choses qui encadrent l'existence et font l'agrément de la vie entière. Il n'en faut pas moins encore pour utiliser habilement les ressources dont la femme dispose, pour atteindre le but très-avouable d'entretenir et de retenir l'affection conjugale par l'élégance de sa personne et le soin le plus minutieux apporté aux choses de l'intérieur.

Si nous devons donc être des artistes dans cet art de plaire, dont la pratique est si difficile, et sur lequel je reviendrai du reste, nous ne saurions trop nous inspirer des préceptes qui peuvent nous guider. Or, celui que je citais pour entrer dans le vif de mon sujet, me paraît un de ceux dont la jeune fille et la femme doivent se pénétrer le plus.

Rien n'est beau que le vrai, disais-je donc avec Boileau; mais ne vous effrayez pas, chères lectrices, je ne songe pas à vous interdire les fausses nattes ni toutes ces petites combinaisons de

toilette, qui ne trompent personne, et qui ne sont pas, par conséquent, un mensonge. Cependant, sur ce sujet délicat, je ferai mes réserves, en disant qu'il ne faut pas abuser de ce faux convenu et accepté, si on ne veut courir le risque de tomber dans le ridicule.

Le vrai absolu, en matière de toilette et d'usages, a fait place dans notre état social au vrai relatif, c'est celui-là qu'il importe de respecter et de comprendre, si on veut être ce qu'on appelle une femme distinguée, si on tient à plaire, à attirer, à retenir.

L'art du vrai, c'est l'harmonie en toutes choses, c'est la simplicité, la grâce, le naturel enfin, en toute circonstance, dans les relations du monde, dans l'intimité de la famille, dans tous ses actes, toutes ses démarches, dans sa façon de marcher, de parler, de s'habiller.

L'art du vrai, c'est, on peut le dire, essentiellement l'art de plaire avec les dons qu'on a reçus de la nature, avec les qualités et les vertus qu'on acquiert par une bonne éducation et par une attentive surveillance sur soi-même.

Ai-je besoin d'ajouter que pour plaire il n'est pas plus nécessaire d'être belle que d'être riche-

ment habillée, ou même d'une exquise élégance. La beauté, la richesse ne sont le lot que d'un très-petit nombre de natures privilégiées; le premier de ces dons ne s'acquiert pas, et, quant au second, les femmes, je l'ai déjà dit quelque part, subissent la plupart du temps leur fortune, et ne peuvent que bien rarement, trop rarement, hélas! travailler à la faire.

Mais il est une seconde beauté, c'est la grâce; une seconde richesse, c'est l'esprit d'ordre et d'harmonie, qui peut suppléer à bien des dons naturels, c'est le tact du bon goût. Et c'est ainsi que le ciel a permis que les déshérités de la fortune et de la beauté puissent plaire à l'aide des qualités qui s'acquièrent par la volonté, la force d'âme, et, ne l'oublions pas, ô mères! avec le point de départ d'une bonne éducation. Eh bien! je prétends que la grâce, le bon goût, le charme, l'élégance, ne peuvent s'acquérir sans l'observation du précepte qui exalte le vrai comme la qualité essentielle; et quand je dis le vrai, c'est la simplicité que je prône.

Être simple et vraie, voilà le secret de l'art de plaire; c'est par la simplicité que la femme fera le mieux ressortir ses qualités, accepter ses défauts

et supporter les supériorités qu'elle tiendra de la nature, de sa situation sociale ou de ses vertus. C'est avec ce talisman qu'elle se maintiendra dans l'estime et le respect du monde, en même temps que dans les affections; ce qui est fort difficile. C'est en étant simple et vraie dans sa personne, dans ses discours, que la femme se fait apprécier pour ce qu'elle est réellement et qu'elle ne s'expose pas à des reproches de coquetterie, qui sont l'équivalent d'une accusation de duplicité et de mauvaise foi.

Combien n'est-il pas de femmes qui sont restées stupéfaites devant une imputation de ce genre, dont elles avaient en réalité le droit de s'indigner, mais qu'elles avaient méritée en apparence par leur manière d'être; parce qu'elles avaient sacrifié au mauvais goût, qui enseigne l'affectation et la minauderie, comme moyen de plaire et d'être aimable!

Je connais une jeune fille d'une instruction variée et très-complète en même temps, qui n'est point une pédante assurément, mais qui, partant de cette idée fort juste, que la valeur intellectuelle est ce qui doit être le plus apprécié par les hommes de mérite, ne songe plus absolument, dans

le monde, qu'à faire valoir les qualités sérieuses et solides de son éducation.

Elle est douée d'une charmante figure, ses traits sont gracieux et enjoués, sa taille harmonieuse et svelte; mais tout le charme de sa brillante jeunesse est comme voilé par la sévérité de sa contenance et de ses allures. Elle a tout ce qu'il faut pour attirer les hommages, elle est bonne et n'a jamais songé à abuser de son esprit, aussi fin que cultivé, pour blesser ou froisser personne; cependant, elle éloigne d'elle ce qui est jeune comme elle. Ses amis l'appellent mademoiselle *Sérieuse*, épithète qu'elle accepte en souriant *sérieusement*, mais qui depuis quelque temps la préoccupe cependant. Aussi commence-t-elle à s'apercevoir qu'elle a exagéré le vrai et est tombée dans un petit travers.

Comme elle a en somme l'esprit droit et juste, j'espère qu'elle se corrigera, et alors, se laissant aller aux penchants naturels de son âge, elle ne donnera que plus de relief à ses mérites qui en seront appréciés davantage.

Qui n'a vu encore, de par le monde, ces jeunes femmes toujours rieuses et gaies dont la vie semble un continuel éclat de rire? Celles-là sont les

exagérées de l'entrain et du bon caractère. En admettant qu'elles soient toujours, dans leur intérieur, d'une humeur aussi rieuse, — ce qui n'est point du tout une conséquence de leur attitude dans le monde, — cet excès de verve chez une jeune fille ne peut-il faire naître quelque crainte dans l'esprit d'un homme qui songerait à se marier? Et, s'il s'agit d'une femme, ne peut-il pas prêter quelque peu à la raillerie?

Pour parler enfin du fâcheux effet de l'affectation au point de vue purement physique, ne suffit-il pas de rappeler ces charmants visages, enlaidis ou tout au moins changés à leur désavantage, par ces petites grimaces qu'ils croient être gracieuses et seyantes, mais qui dénaturent une physionomie; ces tailles harmonieuses déformées au mauvais goût du jour; ces chevelures surmenées par des coiffures trop chargées, sans originalité et sans vie; ces pieds déformés par des chaussures étroites; ces mains raidies par des gants trop serrés.

Je n'en finirais pas si je voulais détailler toutes les erreurs du mauvais goût, tandis que je n'ai que deux conseils à donner pour les faire éviter.

Soyez simples, soyez vraies, vous serez toujours

aimables, et j'ajouterai volontiers, chères lectrices, vous serez toujours aimées.



Parmi les petites vertus que je dois mentionner encore, il y a l'ordre et l'amour du travail.

L'ordre est un des fondements de cette vertu domestique importante dont j'ai parlé longuement, l'économie. Sans ordre, en effet, pas d'économie possible, puisque c'est par l'ordre seulement qu'on peut conserver ce qu'on a, en disposer utilement et avec fruit. Que de choses dont l'ordre éternise la durée dans un ménage, et combien deviennent profitables les dépenses bien ordonnées! C'est cette vertu qui donne à un intérieur cet aspect agréable et digne qui frappe tout d'abord; par elle, toute chose est à sa place, prête à servir en temps utile, sans qu'il soit besoin de perdre des heures précieuses en recherches longues ou vaines. On ne saurait s'imaginer, à moins d'avoir vécu au milieu de gens désordonnés, ce que l'ordre peut économiser de temps, ni les services qu'il peut rendre. On est, grâce à cette vertu seule, sœur de la prévoyance, toujours au courant de la vie; on sait ce qu'on doit faire

chaque jour, comme aussi où l'on doit trouver chaque objet nécessaire. A chaque instant on peut se rendre compte de ses ressources et de ce dont on manque.

Comme toutes les qualités, l'ordre à son excès, c'est la manie de l'arrangement qui fait consumer un temps précieux dans un classement minutieux des choses, qui attache une importance excessive à des dispositions puériles et sans utilité réelle. Je n'ai pas besoin de dire qu'il ne faut pas tomber dans ce travers, qui est du reste le défaut des esprits étroits. Il n'y a point à choisir entre deux extrêmes, et je ne dirai pas que j'aime mieux cet excès d'ordre que le désordre : suivant les circonstances, l'un peut être aussi fâcheux que l'autre.

A propos de cette exagération que je n'hésite pas à blâmer, il me revient à la mémoire une anecdocte qui m'a semblé tout à fait caractéristique, et je crois qu'elle peut trouver utilement sa place ici, quoique le sujet soit tout à fait étranger aux choses de la vie des femmes, puisqu'il s'agit d'un capitaine de frégate et d'une histoire d'échouage.

L'officier supérieur dont il est question, et qui

est arrivé par la suite au grade élevé de vice-amiral, s'était fait distinguer dès le début de sa carrière par un esprit d'ordre et de méthode très-remarquable. Mais ce brave marin, paraît-il, n'avait pas su se garder contre l'excès de ses qualités éminentes, et il s'égarait parfois dans la réalisation de ses excellents systèmes jusqu'au plus singulier entêtement. C'est ainsi qu'un jour il faillit perdre le superbe vaisseau à trois ponts dont il était le commandant en second.

Les évolutions de ces anciens vaisseaux à voiles demandaient, on le sait, le concours d'un équipage très-considérable, et ce n'était pas une petite affaire que de bien régler l'action de tous ces hommes unissant leurs forces pour exécuter les manœuvres des voiles. Aussi les matelots étaient-ils divisés par séries et numérotés de telle sorte que leur numéro était un signe mnémotechnique rappelant à chacun sa fonction. Le commandant en question était l'auteur de ce système fort ingénieux, devenu depuis réglementaire.

On conçoit que pour habituer les matelots à cette méthode il fallait, dans le principe, faire de fréquents appels au moment des manœuvres pour s'assurer que tout le monde était bien à son poste.

Or, un jour que le vaisseau courait vers la côte, devant à un moment virer de bord pour s'élever au large, il arriva qu'un des hommes de la manœuvre, le n° 607, manqua à l'appel. — Attendez qu'on ait trouvé 607, répondit le commandant à l'aspirant qui venait le prévenir que le moment de virer de bord était venu ; mais 607 n'arrivait point, le bâtiment marchait toujours vers la côte, tant et si bien qu'il échoua. Je me hâte de dire que le vaisseau ne fut pas perdu, fort heureusement pour le commandant trop occupé, de son *détail*.

Ce commandant me rappelle certaines maîtresses de maison qui, méticuleuses à l'excès, passent leur temps à étiqueter, numéroter, classer chaque chose, à les ranger dans l'ordre le plus parfait, qui comptent jusqu'aux morceaux de sucre que contient le sucrier, non par avarice, mais par esprit d'ordre, et qui, pendant ce temps, abandonnent aux domestiques la surveillance de leurs enfants. Celles qui, parce qu'un détail aura été négligé ou mal exécuté dans l'ordonnance d'un dîner, font attendre une heure leurs convives pour que tout soit absolument parfait et régulier. Celles encore, et ceci est plus grave, qui,

absorbées entièrement par les soins matériels du ménage, n'ont plus un instant à consacrer à leurs amis, à leur famille, à leur mari même, qui peut très-bien prendre alors son intérieur en dégoût, et aller chercher au dehors ce qu'il ne trouve plus chez lui. Qu'on me permette à ce propos une petite observation.

Les femmes n'imaginent pas ce qu'elles perdent à ne pas savoir être la *camarade* de leur mari, et si je pouvais m'étendre longuement sur ce point, j'expliquerais utilement, je crois, ce que j'entends par ce mot. Il suffit d'ailleurs que j'aie énoncé cette pensée pour être comprise par toutes les femmes intelligentes. Je reprends mon sujet et demande à mes lectrices si elles ne trouvent pas à faire un rapprochement entre ce commandant qui faisait échouer son bâtiment par excès d'ordre et la femme qui néglige ses plus chers intérêts pour la même cause.

J'aurai à peu près les mêmes observations a propos de l'amour du travail, petite vertu bien précieuse et même indispensable à la femme, mais qui ne doit pas dégénérer en petite manie agaçante. Il y a en effet des femmes qui poursuivent leur mari de leur tapisserie ou de leur

crochet, et qui toujours absorbées dans leurs combinaisons de laines ou de dessins, s'isolent des personnes qui les entourent. Mais je ne signale là en somme qu'un petit travers, tandis que je ne saurais trop appuyer sur la nécessité de donner aux enfants dès le premier âge, l'habitude de l'étude, l'amour du travail sans lesquels on ne peut parvenir, quelque bien doué que l'on soit, à acquérir aucune supériorité ni même le degré suffisant de savoir et d'instruction.

Il ne serait pas difficile, en effet, de prouver par des exemples, combien la persévérance, la régularité dans les études sont fécondes en excellents résultats; mais ce qu'on ne comprend pas assez, c'est qu'il faut, ainsi que je l'ai dit plus haut, dès l'enfance la plus tendre, contracter ces habitudes précieuses; on arrivera ainsi non-seulement à acquérir des connaissances et des talents, mais on prendra bien vite ce que l'on nomme *l'amour du travail.*

L'amour du travail est ce *goût* véritable pour l'étude, ce feu sacré, si je puis m'exprimer ainsi, qui centuple les facultés de l'esprit, de l'intelligence, les dispositions artistiques, et qui par suite fait les supériorités en tout genre.

VIII

LES PETITS DÉFAUTS

La susceptibilité. — La vanité. — La frivolité. Les enthousiasmes.

S'il est vrai que les petites vertus sont d'une importance réelle pour le bonheur et le repos de la vie d'une femme, il est également certain, que les petits défauts peuvent avoir, d'autre part, une influence très-fâcheuse sur sa destinée

Une femme peut être parfaitement élevée, bonne, dévouée à ses devoirs, à son mari, à ses enfants, pleine d'esprit et de charmes, et gâter tant de dons réunis par un de ces travers sans importance en eux-mêmes, mais qui rendent sa société difficile ou peu agréable; de ce nombre est la susceptibilité.

Puisque j'ai mis en tête de ce chapitre, au nombre des petits défauts, la vanité, j'ai dû montrer la susceptibilité comme un des côtés de ce travers qui pousse dans le cœur féminin de si vivaces racines dès l'âge le plus tendre.

La susceptibilité, en effet, a presque toujours sa source dans un amour-propre exagéré, et la conviction intime et profonde de sa valeur personnelle.

Cependant, il ne serait pas exact de dire que c'est là seulement le seul point de départ de cette exagération d'un très-louable sentiment de dignité; on peut encore en accuser les exemples reçus dès l'enfance, c'est-à-dire l'habitude de vivre avec des personnes susceptibles, comme aussi la succession de chagrins immérités, de perte de fortune, de situation, etc., etc.

En ce dernier cas, notre devoir le plus absolu est de ménager, avec le plus grand soin, l'amour-propre blessé de ceux à qui de longs malheurs ont laissé une certaine aigreur dans le caractère, et l'appréhension constante de se voir encore méconnus ou traités moins bien qu'ils ne méritent de l'être.

Autant il faut veiller sur soi-même pour ne pas

permettre à sa vanité ombrageuse de considérer comme une offense telle parole ou telle action qui, au premier abord, paraît blessante, autant il faut montrer d'indulgence, de douceur et de déférence aux personnes qui seraient assez malheureuses pour avoir ce défaut.

Je dis assez malheureuses, car nous pouvons être persuadées qu'elles en souffrent cruellement. Pour elles, il n'est plus de plaisir qui ne soit troublé par une arrière-pensée. Elles saisissent au vol la plus insignifiante moquerie et cherchent des allusions dans tout ce qui se dit devant elles; aussi, voient-elles s'écouler sans charme les soirées les plus agréables, les réunions les plus gaies.

C'est à la campagne, en famille, que ces caractères-là deviennent vite odieux. Vivre en contact habituel avec une personne constamment aux aguets pour surprendre une intention malveillante qu'on est bien loin d'avoir, est un véritable supplice. On n'ose plus parler ni rire de peur de la blesser sans le vouloir, et l'ennui ne tarde pas à se glisser dans le cercle, où sa susceptibilité est toujours prête à allonger ses griffes pour se mettre en défense contre un ennemi imaginaire. Le devoir

de toute maîtresse de maison, dont le cœur est bon et dont le tact est sûr, est d'abord d'user de toute son influence sur sa famille, ses amis, ses invités pour les persuader de ne donner aucun aliment à ce malheureux défaut, d'être, en un mot, remplis d'égards et de bontés pour celui qui en est atteint ; ensuite, de chercher à bien convaincre ce dernier, que *tout le monde*, chez elle, l'apprécie, l'aime et l'estime ; de rendre enfin à cette âme inquiète le repos et le calme, en lui persuadant qu'elle n'est entourée que de bienveillants. Une semblable guérison obtenue est un titre de gloire plus grand pour une femme que n'importe quel autre succès éclatant.

La vanité a, du reste, bien d'autres inconvénients. On pourrait même dire qu'elle est la mère de toutes les imperfections de la femme.

Une femme vaniteuse cesse d'être simple, car elle n'est préoccupée que de l'idée de se présenter toujours sous l'aspect le plus favorable à sa beauté ou à son esprit ; elle cesse d'être bonne, parce qu'elle devient impitoyable quand elle peut croire qu'une autre femme sera pour elle une rivale en succès. De là, la médisance, la moquerie, la facilité avec laquelle on prête l'oreille aux calomnies

jetées sur autrui. La femme vaniteuse à l'excès, qui fait de sa personne son idole, ne loue et n'aime que les femmes qui ne peuvent lui porter ombrage, c'est-à-dire les laides, les sottes, les disgraciées; elle voue, au contraire, aux belles, aux spirituelles, à celles qui charment et savent plaire, une haine sourde et constante qui se révèle de temps à autre par des éclairs de malveillance.

Mme Récamier était en butte à toutes les méchancetés d'un bas-bleu sans esprit et sans beauté qui la poursuivait d'épigrammes aussi mordantes que de mauvais goût; et comme ses amis s'étonnaient du calme souverain avec lequel elle écoutait le rapport qui lui était fait de toutes ses noirceurs par un de ses amis : « Mon Dieu, dit-elle, comment voulez-vous que je me trouve offensée des méchancetés de Mme X..., c'est un hommage qu'elle me rend sans s'en douter, car elle me proclame, par les témoignages de sa jalousie et de sa vanité outragée, plus belle et plus charmante qu'elle. »

C'était répondre en femme d'esprit.



La frivolité est aussi souvent le résultat d'une

vanité outrée qui, absorbant toutes les facultés d'une femme et ramenant toutes ses pensées sur elle-même, empêche l'âme, l'esprit et le cœur de s'élever vers les régions où on apprend à connaître les choses sérieuses et élevées de la vie ; mais la frivolité est surtout la conséquence de l'éducation et de l'exemple donnés par un grand nombre de mères, lesquelles ne songent à remplir les quelques années de jeunesse qui leur restent que par l'insouciance et les plaisirs.

Que voulez-vous qu'il advienne d'une enfant habituée à n'entendre autour d'elle, quand elle est près de sa mère et des amies de celle-ci, que d'interminables conversations sur les fêtes auxquelles on doit assister, des discussions sans fin sur une nuance, un nœud de ruban, une fleur, un bijou, ou bien le compte rendu léger et moqueur d'un bal ou d'un raout, émaillé de descriptions de toilette à rendre jalouse une chroniqueuse de modes ? Il est certain que la fillette ne manquera pas d'aller à son tour répéter ce qu'elle a entendu à ses petites camarades du cours ou des Tuileries, prenant ainsi dès l'enfance l'habitude des jacasseries ; stupide habitude qui ne fera que se fortifier plus tard.

Les femmes s'étonnent que les hommes, en dehors des bals où l'on danse, de la table où l'on dîne, de celle où on joue et des instants forcément donnés à la bienséance, semblent fuir leur société : rien n'est plus simple. Le nombre de ceux qui se plaisent à parler chiffons, à médire du prochain, ou à lancer des balivernes sans portée sur n'importe quoi, est rare heureusement, et encore parmi ceux-là, la plupart préfèrent ce genre de conversation entre hommes parce que nulle reserve ne leur est imposée. Quant à ceux qui dédaignent ce genre de conversation, n'est-il pas tout simple qu'ils ne trouvent aucun plaisir à la société des femmes, qui ne sauraient les suivre sur un terrain plus sérieux et donneraient des signes non équivoques d'ennui ou d'impatience, si on essayait de les éloigner de leurs sujets favoris?

Et le mari d'une femme frivole est-il assez à plaindre! Il la voit chaque jour négligeant les devoirs, les occupations, qui devraient la retenir au moins un temps dans son intérieur, pour courir chez ses nombreuses connaissances, visiter sans cesse les boutiques de parfumeur, de rubans, les salons des couturières et des modistes. Toujours affairée — car elle a toujours un projet en perspective

— elle semble absorbée par des occupations nombreuses, dont la plus sérieuse est souvent le choix d'une coiffure ou d'une forme de robe. Point de causerie intime auprès du feu, jamais de lecture attachante, rien que le vide avec l'agitation, l'activité inutile de l'écureuil en cage, qui passe les vingt-quatre heures du jour à faire tourner sa mobile prison.



Certes, ce n'est pas moi qui songerai jamais à arrêter l'élan et la spontanéité. Je ne suis pas du tout de l'avis de ceux qui pensent qu'il faut se méfier du premier mouvement, parce que c'est le mauvais. Le premier mouvement, par cela même qu'il est spontané, doit être bon chez les natures honnêtes et élevées ; je ne parle ici que de celles-là.

Le seul défaut du premier mouvement c'est de manquer du contrôle de la réflexion, contrôle nécessaire toujours, mais d'ailleurs généralement favorable aux impressions des âmes droites et bien dirigées.

Je ne suis donc pas ennemie de l'enthousiasme, et, loin de penser qu'il faille l'éteindre ou l'étouffer,

je crois, au contraire, qu'il est bon d'en conserver précieusement le principe et la source.

L'enthousiasme vient de la jeunesse du cœur et de l'esprit, jeunesse plus précieuse encore que celle du visage, et plus difficile peut-être à conserver, bien que la première ne puisse jamais résister aux attaques du temps.

La jeunesse de l'esprit a pour ennemie, elle, l'expérience, cette implacable logicienne, qui n'est écoutée, le plus souvent, qu'après coup, et jamais par la bouche d'autrui. C'est devant les dures leçons de l'expérience que s'éteignent une à une toutes ces vives lueurs de la jeunesse, qui sont les douces illusions, les enthousiasmes généreux. Je crois cependant qu'il est un moyen de conserver ces dons précieux de l'âge où tout sourit : c'est de prévenir l'expérience, qui n'instruit qu'en frappant, par la raison, qui dirige en avertissant et sait montrer amicalement le danger.

Mais la raison, je le sais bien, n'est pas toujours écoutée. Il ne faut pas qu'elle se contente de parler au nom de cette expérience des autres, qui ne sert jamais, ainsi que je le disais tout à l'heure ; il faut qu'elle pénètre par la persuasion,

par la logique, qu'elle s'impose doucement à l'esprit. La vérité, pour être accueillie, doit se faire intéressante et aimable.

C'est ainsi que je la voudrais rendre, chères lectrices, pour vous parler familièrement de ces enthousiasmes qui sont un danger chez la femme et chez la jeune fille.

Les penchants dominants se dessinent de bonne heure chez les enfants. Dès que le discernement et le jugement commencent à percer à travers les instincts de la matière, dès que l'âme se fait jour, on voit les tendances du caractère de l'enfant se dessiner, s'accuser peu à peu. C'est ce moment qu'une mère attentive doit surveiller avec soin; car, plus promptement elle verra les défauts, plus facilement elle pourra les corriger, et je dirai plus, les faire tourner au profit de l'enfant, puisqu'il n'est pas de tendance fâcheuse qui n'ait son revers utile. L'indolence et la paresse vont dos à dos avec la douceur et la bienveillance; la violence est tangente à l'énergie, et la fierté se dégage de l'orgueil. Il suffit donc de savoir, selon le cas, retourner doucement la médaille du bon côté.

C'est là une œuvre délicate où doivent se déve-

lopper les qualités essentielles de la mère : la patience, l'attention et la douceur unies à l'énergie. Mais aussi, quels résultats!

Voyons donc ce qu'il faut faire pour se prémunir contre les entraînements et les enthousiasmes exagérés.

Tout d'abord, dès qu'on se sent entraîné par un de ces engouements qui font voir tout en beau, il faut se demander si cet enthousiasme est justifié. Rien n'est plus important s'il s'agit des personnes, car rien n'est plus fâcheux que ces liaisons qui commencent par les tendresses et les effusions les plus vives, pour finir tout à coup par une indifférence, qui ne succède jamais à de tels sentiments sans laisser quelque amertume.

Ce n'est pas non plus, il me semble, sans un certain dommage pour sa dignité qu'on peut prodiguer légèrement ses effusions et ses confidences.

Il est donc important de bien réfléchir et de se consulter longtemps avant de s'engager dans une liaison intime, si l'on ne veut s'exposer à de cruelles déceptions, parfois à de fâcheux mécomptes.

D'ailleurs, quoi de plus facile, lorsqu'on se sent attiré vers une personne par ces qualités extérieures et ce charme qui appellent la sympathie, que de profiter des relations du monde qu'on peut resserrer ou distendre à volonté sans inconvénient, pour étudier à loisir et le caractère et les penchants de chaque individu?

Ce n'est pas en quelques rencontres qu'on peut juger de la sûreté des relations, de la justesse et de la portée de l'esprit, ni des véritables sentiments du cœur d'une personne sympathique; et cependant, c'est sur ces qualités seulement que se fondent les amitiés durables.

A côté de ces enthousiasmes pour les personnes, il y a les grands engouements pour les choses, qui n'offrent pas assurément des dangers aussi sérieux, mais qui ne sont pas sans inconvénients dans la pratique de la vie. Ces entraînements, d'ailleurs, peuvent dénoter chez les enfants une tendance particulière à la versatilité, à la légèreté de caractère, qu'il importe de combattre.

N'avez-vous pas connu comme moi cette jeune fille charmante que la nature a comblée de tous ses dons; elle a pour la musique une aptitude

remarquable, un goût exquis pour la peinture, une mémoire étonnante, une adresse incroyable pour tous les ouvrages féminins, elle est douée enfin d'un goût délicat, très fin en toutes choses. Mais il semble qu'une méchante fée ait voulu à son berceau annihiler par un don funeste la réunion si rare de qualités si précieuses. Avec toutes ces aptitudes si variées et si complètes, la charmante enfant n'est ni une excellente musicienne, bien qu'elle ait étudié tour à tour le chant et le piano, ni une véritable artiste en peinture, bien qu'elle ait essayé de tous les genres, depuis la peinture à l'huile jusqu'à la peinture sur porcelaine et sur éventail, et que dans chacune de ces spécialités elle ait donné les plus belles espérances. Malgré sa mémoire prodigieuse, elle n'a pas non plus une érudition extraordinaire, et en dépit de son adresse à tous les travaux, elle ne produit que fort peu de choses.

La cause de ce mince résultat de tant de dons exquis, c'est le manque de persévérance, la versatilité, une nature enthousiaste et irréfléchie qui lui fait tout entreprendre sans rien perfectionner ni approfondir.

IX

L'ART DE PLAIRE

En lançant hardiment un axiome qui est le fruit et le résumé de longues réflexions, je sais que je vais tout d'abord faire tressaillir mes lectrices et les étonner, mais je suis certaine qu'en suivant le développement de cette idée, qui peut tout d'abord leur paraître paradoxale, elles seront de mon avis.

Or voici mon axiome : l'existence tout entière de la femme repose sur un art unique qui est sa seule force, *l'art de plaire*.

Soit à cause de son organisation physique et morale, soit en raison des conditions sociales

dans lesquelles elle vit et se meut, la femme, dis-je, n'a qu'une vertu à pratiquer, qu'une qualité à acquérir pour accomplir sa mission : vertu et qualité portent le même nom et s'appellent le don de plaire. D'où il résulte que l'éducation de la femme doit avoir pour base et pour objet principal l'étude de l'art de plaire.

Je vois d'ici plus d'un sourire railleur éclore sur les lèvres de mes lectrices, et j'aperçois même dans les yeux de quelques-unes l'éclair de l'indignation, aussi je me hâte de compléter ma pensée.

J'ai la prétention de prouver que rien n'est plus sage, plus honnête et plus vrai que ma théorie, en apparence si frivole; pour cela je demande seulement qu'on veuille bien suivre mon raisonnement.

Et d'abord, qu'est-ce donc que l'art de plaire?

J'ai là sous la main une petite brochure qui porte ce titre. Elle est signée du nom d'un homme d'infiniment d'esprit et qui a eu son heure de vogue; dont les écrits jouissent d'une réputation incontestable dans ce genre périlleux, où la crudité du fond est corrigée par la souplesse de la forme.

Fidèle à ses théories matérialistes, il pose en principe que, pour notre sexe, l'art de plaire, c'est l'art de s'habiller, c'est-à-dire de mettre en lumière les perfections et de dissimuler les défauts physiques que la nature a repartis à chaque femme.

Sur ce thème, l'auteur a écrit quelques articles de mode, tels qu'un homme peut les écrire.

Je plaindrais fort la malheureuse, quelque séduisante qu'elle fût d'ailleurs, qui s'aviserait de suivre ces conseils en matière de robes et de fichus; et si l'art de plaire consistait réellement dans la science de se vêtir élégamment, le spirituel écrivain dont je parle ne serait certes pas le professeur que je recommanderais. Mais en admettant qu'il eût découvert le secret de transformer une femme laide et contrefaite en fée gracieuse, au moyen de quelques ajustements ou d'une coupe de corsage, il n'aurait pas encore enseigné l'art de plaire.

C'est plus haut que cela qu'il faut en chercher le secret.

Je ne trouve rien de mieux, pour me faire comprendre, que de raconter ici une petite histoire bien simple et bien vraie, qui me paraît con-

tenir toute la définition que je veux tâcher de donner.

Mon héroïne avait vingt-deux ans quand elle devint veuve, et il ne lui restait pour tout bien qu'un enfant, un petit garçon de dix-huit mois. Élevée dans la plus grande aisance, rien ne pouvait lui faire prévoir la double catastrophe qui vint la priver à la fois de l'appui naturel qu'elle s'était choisi, et de la fortune que ses parents lui avaient transmise. Mais elle avait su gagner à elle tous les cœurs et captiver l'affection de tous ceux qui l'approchaient, en leur dévoilant toutes les charmantes qualités de son âme exquise.

Bonne sans faiblesse, juste sans raideur, serviable sans servilité, spirituelle sans méchanceté, affable et digne, élégante et modeste, elle savait plaire naturellement, sans efforts. Qu'arriva-t-il ? C'est que son malheur excita au plus haut point l'intérêt et que chacun s'empressa de lui être utile.

Cet intérêt se manifesta parfois d'une manière un peu... vive, on le comprendra, chez certains personnages qu'elle eut à solliciter, pour obtenir une pension, bien due à la fille d'un général mort sur le champ de bataille ; c'est alors que se

montra dans tout son relief l'éclatant mérite de la femme qui sait plaire, et qui est cependant résolue à ne jamais transiger avec l'honneur et la vertu.

Qu'advint-il quand ces protecteurs trop empressés purent se convaincre qu'ils se trouvaient en face de l'une de ces honnêtetés à la fois natives et raisonnées devant lesquelles les passions et l'égoïsme humain doivent s'incliner? Devinrent-ils, comme on pourrait le supposer, des malveillants ou des indifférents? Non. Le charme qu'exerçait la jeune femme était si pénétrant, si irrésistible, qu'elle sut conserver au nombre de ses amis les plus dévoués, ceux-là même dont elle avait su, d'un regard, d'un mot, détruire les coupables espérances; et ces nobles et pures amitiés furent autant d'appuis solides sur lesquels elle édifia sa vie.

Enfin, quand la mort vint la surprendre après qu'elle eut accompli sa tâche, c'est-à-dire, après avoir fait de son fils un homme digne d'elle, et lui avoir donné une carrière honorable, elle ne laissa que des cœurs désolés et tendrement attachés à son souvenir. Son image, évoquée souvent par ses amis dans leurs conversations intimes,

leur apparaît encore tout imprégnée de cette grâce inimitable, de ce charme si doux, auxquels elle dut de voir sa vie de femme commencée sous de tristes auspices, s'écouler calme, presque heureuse, au sein des affections qu'elle s'était créées, en pratiquant ainsi l'art de plaire. — Voilà, je crois ma pensée assez nettement expliquée par un exemple ; l'art de plaire, n'est donc pas seulement l'art d'attirer les cœurs, mais encore celui de les fixer ; aussi ne faut-il pas confondre la femme coquette et la femme qui veut plaire.

La première n'est que vanité, fourberie, sottise et égoïsme ; elle peut provoquer un instant l'attention, mais la sécheresse de son cœur éloigne promptement ceux que ses petits manéges avaient pu d'abord séduire. La jalousie la dévore, elle ne peut supporter les femmes plus jeunes qu'elle, leurs succès la font cruellement souffrir. La coquette est fantasque, parfois aigre et caustique, et compte presque autant d'ennemis qu'elle a pu se créer d'adorateurs d'un jour ou d'une heure.

La seconde, la femme qui sait l'art de plaire, est toute charité, indulgence, bonté ; elle peut ne pas attirer tout d'abord le regard, mais si elle

parle ou sourit, elle captive. Chez elle, elle s'efface pour laisser briller l'esprit ou le talent des autres; au dehors, elle sait justement se conformer aux goûts et flatter les préférences de ceux qui l'accueillent dans leur maison, sans pour cela se contraindre, car elle trouve son plus grand plaisir dans le plaisir des autres. Elle est bonne, indulgente, gaie; aussi ne songe-t-on à lui causer le moindre souci, puisqu'elle est sans cesse occupée à éviter soucis ou ennuis à ceux qui l'entourent, et tout cela, dans le but assurément très-avouable, d'être agréable.

Eh bien! l'art de plaire ainsi compris, ne doit-il pas être, comme j'ai osé l'écrire plus haut, la base essentielle de l'éducation de la femme?

La femme n'est pas une *action*, c'est une *influence*. Elle ne parvient à imposer sa pensée, son désir, son opinion, que par persuasion, puisque la nature et la loi lui ont refusé, l'une, la force qui s'impose, l'autre le droit qui commande. Aussi voici le petit discours que toutes les mères devraient tenir à leur fille le jour où elles la jugeraient en âge de raisonner et d'apprécier:

« Mes enfants, la véritable force de la femme, c'est la grâce, c'est la tendresse, c'est le charme.

Il ne te servira de rien d'être belle, spirituelle, instruite, artiste, et d'avoir des talents sans nombre, si tu ne joins pas à ces mérites, *ce je ne sais quoi* de doux et de persuasif que toute femme doit s'efforcer d'acquérir, sous peine d'être sans puissance dans sa famille et dans le monde.

« Mais ne crois pas ce soit là l'œuvre d'un jour. Je t'aiderai dans la tâche que tu dois t'imposer, pourvu qu'à ton tour tu me prêtes tout le secours de ton cœur et de ton intelligence, car pour atteindre le but que je me propose pour toi, il faut surtout posséder trois vertus qu'il n'est pas toujours aisé de mettre en pratique : la charité, le dévouement, l'abnégation.

« Chaque pas nouveau que tu feras dans la vie, doit être marqué par une victoire sur le *personnalisme* qui étouffe tous les sentiments généreux. Mais si tu réussis à maîtriser ainsi tous tes instincts égoïstes, tu recevras la plus douce et la plus utile des récompenses, tu auras trouvé l'*art de plaire*.

« Tu te marieras un jour ; rappelle-toi *qu'il faut* plaire à ton mari, c'est là le secret le meilleur pour fixer à son foyer l'homme toujours

disposé par sa nature, ses instincts, son éducation à se répandre au dehors.

« Toutes les jeunes filles en se mariant croient, les petites présomptueuses! qu'il suffit d'une jolie figure pour fixer le cœur d'un mari; hélas! rien n'est plus fugitif que l'impression produite par la beauté, et on se lasse vite de contempler les plus jolies femmes. L'entretien de la beauté est certainement un devoir; mais ce qu'il faut surtout pour lui plaire, à ce maître accepté librement, c'est qu'il ne puisse trouver nulle part mieux que chez lui le calme, le repos, la douce et bonne gaieté qui délasse des préoccupations et du travail; c'est qu'il soit assuré de trouver auprès de toi, ma fille, comme auprès de son meilleur ami, parfois un bon conseil, toujours les sympathiques consolations d'un cœur qui ne craint pas de se prodiguer.

« Souviens-toi encore qu'il faut plaire à ses enfants. Sache accaparer leur âme tout entière, et tu seras mieux que leur guide, tu seras leur confidente et leur compagne préférée. Qu'ils ne voient rien de si bon et de si aimable que leur mère. Sois pour eux l'expression du beau et du bien, et je te réponds que tes fils deviendront

des hommes d'honneur et de mérite; tes filles des femmes sages et charmantes.

« Ne néglige pas de plaire à tes amis, et ta maison sera le lieu choisi par les esprits d'élite, les âmes élevées; tu deviendras le centre et le pivot d'une intimité précieuse qui saura te dédommager de plus d'un déboire.

« Enfin, il faut encore que tu plaises à tous, que tu plaises au monde, quand ce ne serait que pour tâcher de te mettre à l'abri de ses basses jalousies, de ses vengeances, de ses mesquines attaques. Songe à tout le bien que tu peux faire ainsi, et combien il est doux de se créer des sympathies assez vives pour disposer du crédit des uns, de la puissance des autres, au profit de ceux qui sont malheureux. »

Voilà, mes chères lectrices, les conseils que je donnerais à ma fille et à toute jeune fille qui me demanderait comment elle doit conduire sa vie. Ai-je réussi à faire passer en vous la pensée qui m'anime? Je crains d'avoir abusé peut-être de mon droit de discourir. Voilà que je tremble de vous avoir ennuyées! et c'est ce qui me prouve une fois de plus combien l'*art de plaire* est difficile à pratiquer.

X

LES RELATIONS SOCIALES

Les visites. — L'art de diriger la conversation, d'attirer et de fixer ses amis.

A la femme intelligente et sensée revient la tâche d'entretenir et de conserver les relations sociales, que les convenances ou la sympathie font nouer, ou que les traditions de famille commandent. C'est elle, par le tact et le savoir-vivre qu'elle manifeste, qui rend les relations agréables ou utiles, en sachant discerner celles qu'il convient de garder et celles qu'il est bon, au contraire, d'éloigner ou de rompre dans l'intérêt commun du ménage. Cette dernière observation est surtout applicable à Paris, où on se lie avec une facilité désespérante et dangereuse même.

On rencontre dans le monde une femme élégante, de manières gracieuses, pleine de charme et de distinction, portant un nom aristocratique, et aussitôt on se sent disposé à accueillir chez soi cette aimable personnalité qui, un soir de bal, fera très-bonne figure dans les salons. On s'informe bien, un peu au hasard, qui elle est, d'où elle vient, mais toutes ces questions sont faites superficiellement et on se contente d'à peu près

Naturellement, après le bal vient la visite de remercîments. La plus simple politesse exige que cette visite soit rendue; et on continue ces relations, qui deviennent parfois très intimes, jusqu'au jour où on s'aperçoit qu'on s'est absolument fourvoyé. On est forcé alors de rompre brusquement, ce qui est toujours fâcheux, car il n'est jamais indifférent de se faire des ennemis. Le mieux est assurément d'apporter une très-grande circonspection dans le choix des nouvelles connaissances; on s'évitera ainsi une foule de grands ennuis et même de petits chagrins. Cette réserve doit être observée aussi dans le cercle des relations masculines, bien que, cependant, les inconvénients et les dangers soient moindres en

ce sens, au point de vue de la bonne renommée d'une maison. D'ailleurs, c'est au mari, au chef de famille qu'incombe surtout le soin de ne laisser pénétrer dans son intérieur que des hommes d'une irréprochable honorabilité et dont les mœurs et les habitudes de vie soient à l'abri de tout reproche sérieux. C'est lui qui doit, avant d'ouvrir les portes du salon de sa femme à un étranger, s'enquérir avec le plus grand soin de ces détails d'une importance absolue. Néanmoins, nous pouvons, nous, avec cette délicatesse d'impression, qui est dans l'essence même de notre nature, deviner et pressentir parfois ce qui resterait lettre close pour un mari. Et soyons bien convaincues que ce dernier nous saura toujours un gré infini du soin que nous prendrons de sauvegarder la dignité de notre intérieur.

Autant nous devons être circonspectes et réservées dans le choix de nos relations nouvelles, autant nous devons être soigneuses de conserver celles qui présentent une sécurité absolue. C'est faire preuve d'un esprit frivole et d'un cœur sec, incapables tous deux d'aucune suite dans les idées ou dans les sympathies, que de négliger les devoirs de politesse qui entretiennent nos bons rap-

ports avec les personnes faisant partie de notre société.

Le but des visites est justement d'entretenir et de conserver ces relations qui sont un des charmes vrais de l'existence; aussi ai-je parfaitement raison de dire : c'est à la femme surtout que reviennent ce droit et cette tâche, puisque c'est elle surtout qui fait des visites.

Faire des visites est parfois, même la presque seule occupation d'un bon nombre d'entre elles, mais c'est alors une exagération blâmable et même ridicule.

Je connais certaines mondaines dont le temps est aussi réglé que celui des bénédictins... dans un sens différent, bien entendu, et qui, à les entendre, n'ont pas un instant à elles en dehors de ce qu'elles nomment : leurs obligations. Ces obligations consistent à aller se montrer successivement et chaque jour dans cinq ou six maisons différentes, à *jacasser*, — qu'on me pardonne ce mot, il rend bien ma pensée, — pendant dix minutes sur les petites niaiseries qui font leur existence, et à répéter, dans les cinq ou six maisons qu'elles visitent, les mêmes niaiseries, les mêmes lieux communs, de cette même petite voix à la

fois pointue et traînante, qui est si horriblement agaçante pour les gens nerveux, mais qui est à la mode en ce moment. Grâce à ce que l'on nomme les jours de réception, il est facile, pour peu que cela convienne, de mener cette existence vide et stupide. Mais une femme intelligente sait bien éviter l'excès et concilier la nécessité de faire des visites, avec la nécessité encore plus grande de remplir les autres devoirs qui lui incombent.



Le ton de frivolité, et même faut-il le dire, l'atmosphère de naiseries qui règnent souvent dans le salon d'une femme qui reçoit beaucoup, est en général la conséquence de la nullité d'esprit ou du peu de valeur intellectuelle de la maîtresse du logis; mais, souvent aussi le résultat d'une sorte de laisser aller, qui est un véritable manque de savoir vivre. Toute maîtresse de maison a pour obligation absolue de rendre son intérieur agréable, et si elle sait le vouloir, rien n'est plus facile. Une des premières choses à essayer dans ce but est d'apprendre à diriger les conversations.

C'est un art fort délicat et fort difficile que ce-

lui de tenir un salon, de savoir habilement et sans qu'il y paraisse, maintenir le ton, entretenir l'intérêt, et faire prendre à chacun le rôle qui lui convient le mieux pour sa satisfaction personnelle et pour l'agrément de tous.

On a prétendu que la conversation n'existait plus en France de nos jours ; je ne sais si cette assertion est parfaitement exacte, et n'ai pas à la discuter ici, mais je prétends que c'est à la femme surtout qu'il faudrait s'en prendre, s'il en était ainsi.

Je sais bien qu'on pourrait la disculper en objectant les habitudes de cercles et de réunions au dehors, prises par les hommes, et entrées dans les mœurs ; le besoin de fumer après le repas, qui appelle nos maris au fumoir en sortant de table ; les préoccupations de la politique qui, à notre époque troublée, donnent aux hommes des sujets d'entretiens auxquels nous ne pouvons guère prendre part.

Toutes ces raisons ne sauraient me faire admettre que la femme doive renoncer au précieux avantage de faire de son salon un terrain d'agréable récréation où les hommes aient plaisir à se trouver avec des femmes intelligentes et

aimables, et puissent les entretenir d'autres choses que de frivolité.

Je ne veux pas dire, bien entendu, qu'une maîtresse de maison semble ériger son salon en une sorte de succursale du cabinet de son mari, où les femmes auront à causer affaires, commerce, industrie, art ou politique, suivant la position sociale du maître de la maison. Tout au contraire, je veux que la femme qui reçoit, se montre avant tout femme du monde, et sache si bien grouper et disposer ses hôtes, que les conversations offrent d'elles-mêmes cette variété de sujets, et prennent cette légèreté d'allure, qui intéressent sans fatiguer, et qui permettent cependant d'aborder les questions sérieuses.

La conversation, d'ailleurs, varie de ton en raison du moment et du motif de la réunion, du nombre des visiteurs ou des invités, soit qu'on reçoive des visites, soit qu'on préside à une soirée.

Dans l'une et l'autre de ces circonstances, il est encore des nuances à observer, selon qu'il s'agit des visites qu'on attend à jour fixe, comme l'usage en est assez généralement répandu; — et, dans ce cas, il faut encore distinguer les visites de jour et celles du soir, — comme aussi les soi-

rées ou réunions périodiques du soir, ou celles pour lesquelles il est fait des invitations.

Dans les visites, se trouve-t-on entre intimes ou entre personnes se connaissant toutes, il est évident que la vigilance et l'attention de la maîtresse de la maison n'ont pas autant à s'exercer; elle laisse tout naturellement alors régner cet abandon de bonne compagnie, qui donne plus de vivacité et d'imprévu aux causeries. Chacun est naturellement à son aise et sait où trouver son interlocuteur; la conversation se divise ou se généralise au gré des assistants.

Dans ce cas, il suffit de se laisser aller soi-même aux inspirations de sa propre nature et à l'entrain de son esprit.

A-t-on à recevoir au contraire une de ces visites où le décorum préside, ou bien a-t-on chez soi des personnes ne se connaissant pas ou se connaissant à peine, il faut alors faire plus de frais, c'est-à-dire s'occuper plus particulièrement de mettre les arrivants à leur aise, pour les lancer ensuite dans le courant de la conversation.

Ce n'est pas toujours chose facile, je le sais, et la difficulté peut être fort grande quand on se trouve en face de certaines natures timides ou

d'individualités quelque peu revêches. Le grand art est surtout de ne pas paraître se douter de la difficulté; puis il faut chercher et trouver le moyen d'attraction, sans passer, bien entendu, par cette série de questions banales, qui sont autant de glaçons ajoutés à l'embarras de la situation, et dont se servent invariablement les personnes peu habituées au monde. Après les premiers compliments d'usage et les marques d'intérêt voulues, il faut hardiment se lancer sur le terrain des généralités intéressantes, la nouvelle du jour, le roman ou la pièce en vogue; et ne pas hésiter à changer de sujet, si on s'aperçoit qu'on n'a pas eu la chance de trouver celui qui convient à l'esprit ou au caractère de son interlocuteur.

C'est aussi une grande habileté que de se faire des auxiliaires des autres personnes présentes : si vous y réussissez, vous avez mis votre nouveau venu au niveau de l'atmosphère de votre salon, il est à son aise, il entre dans le groupe, vous n'avez plus à vous en occuper que collectivement.

Une maîtresse de maison peut avoir de l'esprit, mais avec circonspection; il lui faut surtout faire briller celui des autres, et dans la mesure nécessaire pour faire des satisfaits, sans exciter de

jalousie. Savoir faire dire par un autre une saillie, un trait qu'on lui amène à l'esprit, est un coup de maître.

Il est bon, pour certains moments, de savoir raconter; mais, en le faisant, il faut suivre dans les yeux et sur les traits de ses auditeurs l'impression qu'on produit, pour discerner comme il convient de mener son récit.

Une femme vraiment distinguée saura, quelque délicate que soit cette tâche, diriger la conversation, faire en sorte qu'elle ne tombe pas brusquement, qu'elle ne dégénère pas en discussion vive ou trop continue; elle saura aussi, sans blesser les bavards indiscrets, les empêcher de garder exclusivement la parole, et tâchera de faire valoir les mérites d'esprit de ceux de ses hôtes plus modestes. Toutefois elle devra encore observer l'humeur de chacun, et ne mettra aucune persistance dans l'exécution de ses intentions bienveillantes.

Comme on le voit, l'art de recevoir est un art difficile et qui exige bien des qualités. Pour le pratiquer avec succès, il faut se résigner à un rôle tout d'abnégation et de bienveillance; il faut de la simplicité et de la grâce, de l'entrain et de

la circonspection, de l'esprit et de la modestie, et, par-dessus tout, un tact parfait.

Quand une femme peut réunir au plus haut degré toutes ces qualités, elle attire auprès d'elle les gens distingués de toutes sortes, lesquels sont heureux d'être appréciés et de se trouver rapprochés de personnes qui les comprennent. Les femmes viennent avec plaisir dans cette maison où elles sont sûres de rencontrer un accueil franchement aimable, un empressement réel à les faire valoir, absolument dégagé de toute amère pensée jalouse ou de rivalité de coquetterie.

La maîtresse de maison par excellence doit donc s'étudier sans cesse à la pratique des vertus sociales les plus exquises, si elle veut bien remplir son rôle.

Ce n'est pas une tâche facile assurément, mais aussi comme elle en est récompensée! Il est bien peu de natures qui résistent à l'attrait de ces procédés délicats ne se démentant jamais, se continuant toujours; les cœurs sont bien vite gagnés par la femme qui sait recevoir avec tant de bonne grâce, de bienveillance et d'esprit, et il arrive qu'elle fait de ces relations, ordinairement banales ou indifférentes, des amitiés durables et dévouées.

XI

JEUX ET DIVERTISSEMENTS

Parmi les nombreuses obligations qui incombent à la maîtresse de maison, il n'en est pas, à mon avis, de plus difficile à remplir, parfois, que celle d'amuser ses invités.

Qui de nous n'a assisté à l'une de ces réunions d'un genre indéterminé, — dites *sans façon*, — dans lesquelles on doit faire un peu de musique et où chaque musicien ou musicienne amateur se récuse tour à tour; ou bien, — ce qui est pis encore, — se fait entendre sans pitié pour les auditeurs; où on essaye successivement plusieurs jeux sans se fixer à aucun; où, enfin, l'heure se traîne péniblement

jusqu'au moment où chacun pousse un soupir de satisfaction à la vue de la table où se dressent la bouilloire à thé et la brioche traditionnelle? C'est là, en effet, le signal d'une trêve momentanée à ces divertissements forcés, auxquels il faut prendre part malgré soi, sous peine d'augmenter encore la froideur et le malaise qui règnent dans ces régions glacées par l'ennui.

Je sais très-bien qu'il est plus aisé de signaler un ridicule et de lancer une critique que d'indiquer les moyens de ne pas tomber dans ce ridicule, d'éviter cette critique; aussi ne pensé-je nullement à enseigner ici l'art *de s'amuser en société.*

Cependant, je dois faire part à mes lectrices des observations que j'ai faites maintes et maintes fois, en des circonstances semblables à celles auxquelles je fais allusion plus haut.

Il dépend souvent du maître et de la maîtresse de la maison qu'il en soit tout autrement. D'abord, en faisant preuve d'un certain discernement dans le choix des personnes que l'on réunit ainsi dans l'intimité. Il est absolument nécessaire qu'à défaut de relations amicales, il y ait entre elles des affinités de situation, de tendances, d'idées, de principes.

Ces choses sont absolument indifférentes quand il s'agit d'une réunion très-nombreuse, où chacun se meut à sa guise dans des groupes variés d'individus, où l'on peut, sans attirer l'attention, fuir les uns, se rapprocher des autres, suivant ses goûts et son envie; mais dans un cercle restreint où pas un geste, pas une parole, pas une impression ne passent inaperçus, il faut que toutes les personnes qui composent ce cercle n'aient au moins l'une contre l'autre aucune malveillance, aucune prévention, encore moins, aucune rancune.

Cette première condition remplie, on constatera bientôt dans la réunion un ton général de cordialité, qui deviendra facilement de l'entrain et de la gaieté, sans qu'il soit nécessaire que le maître et la maîtresse de la maison fassent pour cela ces efforts malencontreux qui, le plus souvent, produisent l'effet contraire, c'est-à-dire qui augmentent encore la gêne et l'ennui.

Ce choix est facile à Paris, où chacun vit un peu comme bon lui semble, et où il est toujours possible, en somme, de scinder au besoin sa société en divers groupes qu'on peut inviter tour à tour; mais, en province, et surtout si l'on occupe une

situation officielle, cette distinction de personnes est presque impossible à établir sans se créer de cruels ennuis. Cependant il est un moyen d'obvier à cet inconvénient.

Je conseillerai toujours aux femmes de fonctionnaires arrivant dans une ville inconnue, de garder, pendant les premiers temps de leur séjour, une absolue réserve et d'observer beaucoup. Une fois le jugement porté sur les diverses personnes avec lesquelles on se trouve en relation, il est toujours permis de composer sa société intime de celles qui sont le plus sympathiques, tout en ayant soin de garder vis-à-vis des autres toutes les mesures de l'exacte bienséance, en donnant à chacun la part qui lui revient de déférence et de considération.

On voit donc qu'il est toujours à peu près possible, avec un peu de tact, de se faire un milieu agréable dans lequel on puisse agir librement et penser tout haut, dans une certaine mesure cependant : car, soit dit en passant, un peu de réserve, même dans la famille ou dans l'intimité, est toujours une preuve de bonne éducation.

Les soirées *sans façon* ne sont donc agréables, et on pourrait ajouter ne peuvent avoir de rai-

son d'être, que dans ces conditions-là. Inviter, au moyen de cette formule, les personnes avec qui on n'a eu que des rapports éloignés, officiels ou de pure convenance sociale, serait faire preuve d'un manque de savoir-vivre absolu. Reste maintenant à nous occuper de la manière dont on peut passer les heures de ces réunions intimes.

Parlerai-je du jeu? chacune de mes lectrices sait, à peu de chose près, ce que j'en pourrais dire.

Dans une famille honorable et où les traditions des mœurs honnêtes se perpétuent, on ne joue pas; c'est-à-dire qu'on ne joue jamais ces jeux de hasard où la carte qui tourne décide du gain ou de la perte. Quelque modeste que soit la première mise, ce que l'on nomme « la chance » peut faire monter les enjeux assez haut pour que cette perte ou ce gain représente des sommes importantes, et souvent trop considérables pour le budget du plus grand nombre.

Il est odieux, à mon sens, pour une maîtresse de maison, d'assister chez soi à ces scènes pénibles, qui sont à peu près inévitables autour d'une table où se pressent de nombreux joueurs. Il s'en trouve toujours parmi eux, — et j'ai pu constater que les gens du meilleur monde ne sa-

vaient pas mieux que d'autres, en semblable occurrence, modérer la passion qui les domine; il s'en trouve toujours, dis-je, à qui les alternatives de la chance communiquent une sorte de fièvre, dont les manifestations sont parfois incompatibles avec les lois de politesse et de convenance qui régissent les gens comme il faut.

Dirai-je même ici qu'il existe des femmes réputées bien élevées, qui perdent tout sang-froid, toute mesure devant une carte malencontreuse? J'avoue sans détour mon horreur et ma répugnance pour les femmes *joueuses*. La plus jolie créature du monde devient laide quand son regard brillant et avide se fixe sur un tableau de roulette ou une carte de lansquenet; elle perd à mes yeux — et aux yeux de bien d'autres — toute sa grâce féminine, tout son charme; elle n'est plus ni aimable, ni enjouée, ni spirituelle; sa voix est brève, son geste saccadé, sa pensée est absorbée par une seule idée; elle n'entend et ne voit rien autre chose que le jeu. Je suis certaine que mes lectrices ont remarqué comme moi, dans le monde, ces tristes personnalités aux prises avec leurs passions: il n'est pas, je trouve, de spectacle plus pénible.

Une autre considération doit aussi empêcher une maîtresse de maison de permettre qu'on joue chez elle les jeux d'argent, tels que le lansquenet, le baccarat, la roulette ; c'est l'impression que ne manqueront pas de conserver de leur soirée ceux à qui la fortune n'aura pas souri. Que de fois n'ai-je pas entendu un joueur malheureux critiquer et blâmer ceux qui, en somme, n'avaient eu d'autre tort que de lui offrir son passe-temps favori ! Remarques malveillantes, propos aigres et ironiques, telle est souvent la récompense d'une condescendance maladroite aux goûts malsains de l'époque.

En revanche, je ne vois rien à dire contre les innocentes parties de trente et un, de vingt et un, de nain jaune, si ce n'est que je ne trouve pas cela bien amusant. Je conviens toutefois qu'on est souvent heureux d'occuper de cette façon un petit nombre de personnes qui ne sont pas musiciennes, ou qui ont le goût de ces plaisirs tranquilles et un peu monotones.

Le whist et boston — qui se jouent encore dans certaines maisons — sont aussi des jeux de bonne compagnie et dont l'intérêt, par suite des combinaisons nombreuses dont ils se composent,

est assez grand pour qu'ils soient le divertissement préféré des esprits sérieux. Le whist, importé en France par nos voisins d'outre-mer, a conquis ses lettres de naturalisation en France, et il n'est pas de salon où il ne soit en véritable honneur.

Je donnerai à ce sujet un conseil aux femmes et aux jeunes filles : c'est de s'initier de bonne heure aux difficultés de ce jeu, dans le but unique de faire, à l'occasion, un quatrième, c'est-à-dire d'être agréable aux personnes plus âgées, qui seraient forcées de renoncer à leur plaisir favori, faute d'un joueur. On s'attire, par une petite complaisance de ce genre, le suffrage et l'amitié de ceux dont l'estime est un brevet de bonne éducation et de bonne renommée.

Je veux dire maintenant un mot de ce que l'on nomme les jeux innocents, qui, bien souvent, ne le sont guère. Ce genre de divertissement, si fort à la mode jadis, est maintenant peu goûté, et je ne vois pas, pour ma part, quel plaisir on peut avoir à ces jeux, dont le seul attrait est, en somme, la pénitence imposée aux gages; or, c'est là justement le point délicat. On ne peut pas répondre du bon goût, de la réserve, du tact de toutes les personnes qui prennent leur part de

cet amusement, et le rôle de la maîtresse du logis devient alors fort difficile. Laisser faire, c'est s'exposer à mécontenter ceux de ses invités qui pensent, avec raison, que les mauvaises plaisanteries sont absolument déplacées, et qui renonceront peut-être pour ce fait à revenir dans la maison où elles sont permises; arrêter les jeux ou faire des observations, c'est provoquer un incident très-pénible; le mieux est donc de ne pas proposer les jeux innocents quand on n'est pas absolument en famille.

Les jeux d'esprit ont un autre inconvénient : c'est de provoquer les petits froissements d'amour-propre. Néanmoins c'est en somme un plaisir plus intelligent que les autres du même genre : on peut, du reste, avec un peu de tact, éviter de faire naître ces susceptibilités puériles, en dirigeant les jeux de façon à ne pas forcer ses invités à dévoiler une infériorité quelconque, à montrer une lacune dans leur instruction. Les bouts-rimés ne sauraient être proposés qu'à des *lettrés*, et encore... Mais tout le monde connaît le jeu des définitions, qui consiste à faire choisir un mot que l'on donne à deviner à quelqu'un, d'après les définitions qui en sont faites par chaque personne, sur un petit

carré de papier soigneusement plié, puis déposé dans un chapeau où toutes les réponses sont mélangées, pour être ensuite retirées au hasard et lues l'une après l'autre; le jeu des questions, pour lequel on procède de la même façon. On écrit une question sur un carré de papier plié et ensuite déposé dans un chapeau ou une corbeille; puis, après que toutes les questions ont été mêlées, on tire au hasard une de ces questions à laquelle on fait la réponse que l'on veut; on replie de nouveau le papier et on le remet dans la corbeille. Une personne qui n'a pas pris part au jeu est chargée de lire les questions et les réponses tirées au hasard.

Il y a encore les portraits : on choisit un personnage vivant ou mort, une célébrité généralement, soit moderne, soit des temps passés, soit enfin quelqu'un connu de tous les joueurs, et il faut qu'une personne, qui ne sait pas quel nom a été choisi, le devine sur les réponses faites aux questions qu'elle pose successivement à chacun; il n'est permis de répondre à ces questions que par oui ou non. Il y a encore le jeu qui consiste à choisir aussi un mot, mais c'est alors un mot usuel, car il s'agit de le glisser dans une phrase que l'on dit en réponse à une question faite par

celui qui doit deviner ce mot. Il y a encore... mais je ne saurais ici étendre cette nomenclature; il est plus que probable que mes lectrices en savent, sur ce point, aussi long et même plus long que moi, qui, je le confesse, ai toujours pris un plaisir médiocre... aux jeux de société.

J'en excepterai cependant les charades, lesquelles ont, ce me semble, un attrait véritable, parce que les facultés de l'esprit peuvent y avoir une très grande part. C'est, à mon avis, l'un des plaisirs les plus intelligents que l'on puisse se procurer à la campagne ou dans les réunions intimes d'hiver. En les préparant un peu à l'avance, on obtient véritablement un très agréable résultat : celui de s'amuser beaucoup soi-même, en amusant beaucoup les autres, c'est-à-dire ceux qui regardent.

Quelques *amateurs* de charades ont même un véritable talent d'improvisation et de travestissement; il faut laisser à ceux-là le soin d'organiser les scènes; il n'est pas de jolies charades bien jouées sans un régisseur, un metteur en scène, auquel on obéit, ou plutôt aux avis duquel on se range sans discussion.

La maîtresse de maison qui fait jouer des cha-

rades doit se *résigner* à livrer sa maison au pillage et laisser sa garde-robe à la disposition des acteurs ; mais ceux-ci, de leur côté, devront s'efforcer de ne causer à leurs hôtes que le moins de dérangement possible. Du reste, je le répète, il faut, autant que faire se peut, préparer et organiser toute chose avant la soirée, afin d'éviter une confusion inévitable, qui est parfaitement ridicule. Annoncer un spectacle amusant et faire attendre indéfiniment ceux qui doivent y assister, ou leur présenter une suite de scènes non réglées, sans intérêt, sans gaieté, où chaque acteur parle à la fois, c'est presque manquer d'égard à un auditoire bénévole.



XII

JEUX ET DIVERTISSEMENTS

— Suite —

La comédie au salon. — La danse. — Le théâtre.

Certain esprit paradoxal et moqueur de ma connaissance ne manquait pas, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, de déclarer qu'il n'était pas dans le monde de plus grand fléau que les artistes amateurs, et surtout, ajoutait-il, surtout les comédiens de salon.

Je le vois toujours assis près de la fenêtre, dans un grand fauteuil à bascule, — nous étions cet été chez d'aimables campagnards, qui possèdent, à vingt lieues de Paris, une admirable propriété; — il tenait un journal comme s'il lisait,

écoutant, sans en avoir l'air, les tirades d'Alfred de Musset adressées à une *grande coquette* des plus gracieuses par un ravissant *jeune premier* plein d'enthousiasme, avec lequel elle devait jouer le soir même : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, — un petit chef-d'œuvre.

L'œil moqueur du vieillard disait clairement sa pensée, qu'il avait, du reste, exprimée souvent devant moi. Il avait été oublié dans ce coin, où il m'appela du geste et du regard : « Eh bien ! me dit-il, trouvez-vous que *ça* marche bien ? — Mais, répondis-je, pas trop mal vraiment ; Mme X... a du mordant, de la verve ; M. Z... est très bien dans son rôle ; son geste est naturel. — Ils sont absurdes, me dit brutalement le bourru ; et puis, seraient-ils véritablement artistes, ils seront ridicules et perdront tous leurs moyens, ce soir, entre deux paravents. D'ailleurs, ajouta-t-il, je suis de l'avis du malin vicomte de Launay, moi. De toute façon, une femme qui tient à l'estime, à l'affection de son mari, ne devrait, sous aucun prétexte, consentir à jouer ainsi un rôle en public. Elle est placée entre deux alternatives : ou elle sera *mauvaise*, ou elle paraîtra gauche et maladroite en scène, et causera ainsi une désillusion

et même un peu de chagrin à ceux qui la jugent avec leur cœur; ou bien elle se montrera comédienne accomplie, ce qui serait encore plus funeste pour ses plus chers intérêts.

« Eh quoi! ces élans passionnés, ces larmes qui semblent si vraies, ces accents émus et attendris, ces rires éclatants, cette fine moquerie, ces grâces exquises, tout cela est appris, étudié!

« Mais alors que faut-il augurer de ces rares dispositions à rendre, à exprimer ce qui est purement factice? Je vous laisse le soin de conclure. Moi, d'honneur! ajouta-t-il comme pour se résumer, si j'avais un fils, je m'opposerais toujours à son mariage avec une jeune fille qui jouerait la comédie. »

Mon vieil ami exagérait certainement; néanmoins, je dois reconnaître qu'il y a quelque chose de vrai dans son raisonnement, et j'envisage d'ailleurs la question à un autre point de vue

Je ne suis pas d'avis qu'une mère prudente et intelligente puisse permettre à ses filles de se produire ainsi en public, ou, du moins, je crois qu'elle devra, au préalable, s'enquérir avec soin des conditions dans lesquelles est organisé ce genre de divertissement..

Dans une famille nombreuse, à la campagne, cela n'a pas autant d'inconvénients, par le fait même de l'intimité qui existe entre gens se voyant sans cesse; intimité qui donne, en somme, la plus grande sécurité par la connaissance du caractère et de la valeur morale des acteurs, et enlève aux réunions les plus nombreuses cette apparence de *public*, qui doit effaroucher nécessairement toute femme modeste et bien élevée.

Mais il me serait impossible d'approuver ces exhibitions de talents toujours incomplets et toujours contestables, à Paris, ou dans un grand centre, devant des spectateurs nombreux, se connaissant à peine ou pas du tout, et pouvant, par suite, juger en liberté ceux qui viennent à plaisir se mettre à la merci de leurs critiques et de leurs jugements. Une mère qui permet cela me paraît, je le dis sans ambages, manquer totalement de raison et de bon sens, car elle porte volontairement atteinte à la considération de ses filles, et compromet, de gaieté de cœur, leur avenir.

Je ferai remarquer, d'ailleurs, que la représentation n'est, en somme, que la conclusion et le

couronnement d'une suite de répétitions, lesquelles sont, de l'avis de tous ceux qui ont joué la comédie de salon, le véritable attrait de ce genre de plaisir. Si l'intimité n'existait pas avant, elle est absolue après quelques soirées passées à se redire une foule de choses charmantes, de phrases gracieuses ou tendres, et ce danger-là ne laisse pas que d'avoir son importance.

Je ne parle pas, bien entendu, des susceptibilités froissées, des piqûres d'amour-propre, absolument inévitables, des jalousies féroces, qui grandissent, se développent et deviennent facilement de belles et bonnes haines.

« Vous ne sauriez croire, me disait une charmante femme, ce que m'ont causé d'ennuis mes petits succès de comédienne. Je vous citerai un seul exemple. Je ne vois plus de vieux amis de ma famille parce que j'ai reçu un bouquet de plus que la jeune fille qui jouait avec moi. »

Rien n'est plus curieux que d'assister à la lecture d'une pièce et à la distribution des rôles. Toutes les prétentions se font jour à la fois ; c'est à qui refusera les personnages effacés, sans importance, car chacun se croit le talent et l'étoffe d'un premier rôle.

Puis quand, après mille efforts et mille tiraillements, tout le monde est à peu près d'accord et que les répétitions commencent, c'est bien autre chose.

Généralement, on choisit un souffleur cumulant les fonctions de régisseur, de metteur en scène. On le prie instamment de dire son avis sur le jeu des acteurs, d'interrompre sans pitié, à chaque phrase mal dite, à chaque inflexion de voix mauvaise; mais, à la première observation qu'il se permet, on discute avec lui, on soutient son opinion, et on lui fait comprendre qu'en somme il n'y entend rien et ferait mieux de se taire.

Reste à savoir si la comédie de salon est, en résumé, un très-vif plaisir pour ceux qui regardent. Eh bien! franchement, je suis absolument convaincue du contraire. Il est une chose, en effet, qui manquera toujours à un théâtre de cinq mètres carrés: c'est l'illusion, c'est le prestige de la scène; à tout comédien de société, quelque intelligent qu'il soit, ce sont les planches, c'est-à-dire l'art pratique, qui est une chose spéciale. Au théâtre, on apprend à marcher, à remuer les bras et les jambes, à ouvrir la bouche, à pronon-

cer telle syllabe d'une façon, telle autre autrement, et c'est par ces moyens qu'on obtient le naturel, ou, du moins, ce que l'effet scénique nous fait paraître tel.

Tout cela, le comédien de salon ne l'ayant pas appris, ne peut pas le savoir ; d'où il résulte que la femme la plus spirituelle, la plus gracieuse, celle qui a le ton le meilleur, la façon d'être la plus élégamment aisée dans le monde, peut se montrer gauche, raide, empruntée dans ses gestes et dans ses mouvements, quand elle affronte le feu des rampes faites de bougies cachées dans des vases de fleurs. Quant aux *acteurs*, je n'en parle pas, car je dirais que j'en ai rarement vu un passable. La plupart de nos maris et de nos frères n'acceptent le plus souvent un rôle que par pur dévouement, et pour ne pas nous priver d'un plaisir ; j'aurais donc mauvaise grâce à leur dire trop durement leurs vérités.

Pour me résumer, j'ajouterai donc que j'admets la comédie de salon, dans l'intimité la plus grande, jouée entre parents ou amis, devant un public duquel on est connu et apprécié et dont le jugement ne saurait être défavorable ni malveillant. Dans ces conditions-là, cette distraction est inoffensive et

doit être comptée au nombre de celles auxquelles peuvent se livrer des gens intelligents.



Le plaisir par excellence aux yeux de la jeunesse, c'est la danse. Je commence par avouer hautement que je trouve le goût des jeunes gens et des jeunes filles pour ce que M. Prud'homme appelle « un exercice agréable et salutaire, » — absolument naturel. Les organisations vivaces et riches préfèrent, pendant un temps de la vie, le plaisir de la danse à tout autre, et s'y adonnent avec une ardeur véritable que je ne saurais blâmer. Néanmoins, il appartient à une mère de contenir cette ardeur dans de sages limites. L'excès en tout est un defaut, et il est certain qu'il est absolument mauvais à tous les points de vue de conduire une jeune fille trop souvent dans le monde. Sans parler des inconvénients graves, pour la santé, qui peuvent résulter d'une fatigue extrême, on peut comprendre aisément quelle influence cette vie, qui consiste à danser le soir, à se reposer et dormir dans la journée pour refaire ses forces et pouvoir redanser encore, doit avoir sur le côté sérieux de l'existence.

Chacun de nous a éprouvé, au lendemain d'un bal, cet état de langueur et d'abattement où jettent la lassitude causée par le bruit, l'éclat des lumières supporté pendant des heures et la fatigue de la danse. Le soleil le plus brillant semble terne et ses rayons glacés; on a la tête lourde, les jambes chancelantes; un petit frisson continu secoue les membres engourdis par une sorte de torpeur invincible; toute occupation apparaît comme une corvée; on ne peut ni lire ni soutenir une conversation. C'est tout au plus si on a le courage, à l'heure des repas, de se traîner jusqu'à la salle à manger, et la force de porter à ses lèvres quelques cuillerées de potage. Admettons que j'exagère un peu le tableau, mes lectrices conviendront néanmoins qu'il n'est pas cependant sans quelque vérité; comment, s'il en est ainsi, serait-on capable de remplir ses devoirs de maîtresse de maison, d'exercer sur ses enfants la surveillance nécessaire, quand on est mère de famille? comment pourrait-on se livrer à ses études de musique, aux soins du ménage, continuer à perfectionner son éducation par des lectures sérieuses, accomplir certains devoirs de charité, quand on est jeune fille, si cet état anor-

mal, fait tour à tour de surexcitation et d'abattement, était l'existence continuelle des femmes de dix-huit à trente-cinq ans et quelquefois au delà ?

Mais, me dira-t-on, il n'en est pas toujours ainsi. Il y a une saison consacrée à ce genre de plaisirs, et puis ensuite on se repose... On ne se repose pas, car on va retrouver au dehors, aux eaux, aux bains de mer, les mêmes plaisirs bruyants.

En supposant d'ailleurs que les mois d'été soient consacrés à se refaire des fatigues de l'hiver, il n'en est pas moins certain que l'effet produit par ces habitudes de vie frivole sera désastreux au point de vue de la famille, des enfants et de l'intérieur. L'éducation des enfants et la bonne administration d'une maison sont deux obligations absolues auxquelles la femme ne doit jamais se soustraire. Elles exigent une régularité, une exactitude, une surveillance continues, qui subissent de terribles intermittences si la maîtresse du logis, si la mère, sort tous les soirs, danse et veille tard chaque nuit, c'est-à-dire se lève à midi et se trouve incapable, le reste du jour, de se livrer à aucune occupation. Quand un mauvais pli est

pris, il est bien difficile de l'effacer ; la femme qui a vécu ainsi quatre mois durant, trouvera toujours trop pénible et trop fatigant de réagir contre les habitudes prises.

Les enfants, dont les défauts non corrigés auront grandi librement, trouveront, dans l'exemple donné, une excuse à leur paresse et à leur frivolité.

Les domestiques, dégagés de cette surveillance qui fait les bons serviteurs parce qu'elle ne laisse aucune porte ouverte aux négligences et aux abus, profiteront chaque jour davantage de cet excès de liberté, et le gaspillage et le désordre, sinon apparents, au moins très faciles à constater, s'organiseront bientôt sur une haute échelle.

Je m'aperçois que ces quelques conseils dégénèrent presque en remontrances, qui pourraient me faire prendre pour un esprit morose et chagrin, ennemi du plaisir et de la gaieté.

J'espère que mes lectrices ne m'ont pas jugée ainsi ; j'ai voulu simplement faire toucher du doigt l'excès dans lequel il ne faut pas tomber. Danser c'est bien, mais ne faire que danser, c'est trop. N'ai-je pas véritablement raison ?

Le théâtre, le vrai théâtre, est la distraction la plus agréable qu'on puisse goûter. En effet, le plaisir que procure la représentation d'un ouvrage intéressant est complexe et prend les formes les plus variées, suivant la personnalité, l'âge, le goût, les tendances d'esprit de chacun. Pour les uns, pour la masse même, c'est là tout simplement un amusement, quelque chose comme la mise en action d'une histoire plus ou moins émouvante, romanesque ou comique, dont les diverses péripéties rendues vivantes par les mouvements et le dialogue des personnages, par la mise en scène, en un mot, intéressent et captivent l'attention.

Pour ceux-là, le plaisir est toujours aussi vif, aussi nouveau; c'est le groupe des spectateurs naïfs, qui rient à outrance aux grimaces et aux facéties de Lassouche ou de Dupuis, ou pleurent à sanglots aux cris de douleur, aux élans de désespoir de Mme Marie Laurent ou de Mlle Rousseil. Ils viennent au théâtre sans prévention, sans parti pris, pour s'amuser, pour éprouver des sensations vives, quoique éphémères; ils veulent se réjouir, s'indigner, s'attendrir, s'exalter, rire ou trembler; et, si leur attente n'est pas déçue, ils

savent bien manifester bruyamment leur satisfaction en dépit de toutes les cabales de la critique. Et il ne faut pas s'y méprendre, c'est de cette catégorie d'auditeurs que dépend en partie le succès de la pièce : rien ne s'impose comme les sensations.

Il y a encore, mais ceux-là sont en petit nombre, les dégustateurs d'esprit, dont le sens artistique est assez développé pour éprouver une jouissance réelle à entendre bien dire, avec justesse, des phrases bien écrites, exprimant dans un langage élégant et correct des sentiments vrais. Il y a les gens du métier, qui vont essayer de surprendre le secret du succès en écoutant d'une oreille attentive et sévère l'œuvre d'un maître. Puis, enfin, il y a ceux qui vont voir la pièce en vogue, beaucoup plus parce qu'il est de bon ton de connaître tout ce qui paraît et de se montrer en un lieu où se donne rendez-vous le monde élégant, que pour goûter un plaisir purement intellectuel; les femmes forment les deux tiers de cette catégorie de spectateurs, et ce n'est pas, paraît-il, pour bon nombre d'entre elles, une mince satisfaction que de donner pour objectif aux jumelles chercheuses un frais visage

couronné par le chef-d'œuvre de l'une de nos modistes en renom.

Je faisais, un jour, ces réflexions, en assistant à l'une des premières représentations d'une œuvre de talent. La salle était comble et très-élégamment peuplée ; ce n'étaient que jeunes et jolies femmes, coquettement coiffées de chapeaux roses, blancs, bleus...

Presque tous ces jolis visages étaient souriants et portaient l'expression d'une satisfaction intime, résumant toutes sortes de petits bonheurs peu définis et pour ainsi dire inavoués. Ces yeux brillants, cette pose gracieusement abandonnée, disaient à l'observateur : Quelle charmante chose que le théâtre ! N'est-il pas vraiment délicieux de passer ainsi sa soirée sous les feux de ces lustres, au milieu de cette réunion brillante, quand on a une robe qui va si bien, une coiffure si parfaitement réussie, et que, dans cet état de doux bien-être, on écoute, un peu distraitement sans doute, mais cependant de façon à apprécier suffisamment ce qu'elle a de saisissant, une œuvre aussi intéressante !

En somme, le théâtre est en général, c'est-à-dire quand la pièce qu'on voit représenter n'est

ni immorale ni d'un réalisme répugnant, une distraction honnête et saine, que peut prendre sans danger ni remords toute femme raisonnable.

Si je dis raisonnable, c'est que je fais quelques restrictions, surtout en ce qui concerne les jeunes filles. Telle pièce, en effet, quelles que soient d'ail leurs l'élévation des sentiments qui y sont exprimés, l'honnêteté des tableaux qu'elle représente, peut aussi contenir certains détails, certaines situations trop romanesques, qu'il ne conviendrait pas d'offrir à l'imagination impressionnable d'une toute jeune fille.

Enfin, je blâme énergiquement et sans faire aucune réserve les mères qui conduisent au théâtre des enfants qui, à l'heure où ils écoutent, dans un air malsain, des choses qu'ils ne peuvent, très-heureusement, comprendre qu'à moitié, devraient, dans un sommeil réparateur, puiser la vie et la santé. Rien ne m'est plus désagréable, plus pénible, que d'apercevoir, sur le devant d'une loge, un de ces pauvres petits êtres, paré de ses habits du dimanche et luttant avec le sommeil, parce qu'on lui a dit qu'on ne l'emmènerait plus s'il s'endormait.

Il est aussi absolument nécessaire de choisir avec

soin les théâtres et les pièces où l'on peut conduire une jeune fille, et je suis d'avis qu'avant dix-huit à vingt ans il vaudrait infiniment mieux ne permettre que les théâtres de musique, qui peuvent être considérés à bon droit comme des écoles de goût et de perfectionnement musical. Le mal n'est pas grand, après tout, de garder pour l'avenir quelques surprises agréables, quelques primeurs de plaisir; soyez certaines, mères trop faibles, que celui à qui vous confierez le bonheur de votre fille ne vous fera jamais un reproche de lui avoir laissé la joie de lui donner ces petits bonheurs inconnus.

XIII

VILLÉGIATURE ET VOYAGES

Séjour aux eaux, aux bains de mer. — Les exercices du corps. L'équitation.

Quand partez-vous? Telle est la question que s'adressent les Parisiens dès que le premier rayon de soleil vient au printemps éclairer les bourgeons et les jeunes pousses des arbres.

L'amour de la villégiature et des voyages s'est singulièrement développé depuis quelques années et a envahi toutes les classes de la société. Riches ou pauvres, grands et petits, veulent jouir, dans la limite de leurs ressources, des plaisirs de la campagne.

Les uns quittent leurs hôtels ou leurs appartements somptueux pour aller visiter d'abord, soit

les glaciers de la Suisse, soit les palais et les curiosités artistiques de l'Italie ou encore les sites grandioses des Pyrénées. Ils vont, ces favorisés de la vie, se reposer ensuite de ces fatigues, soigner quelque maladie imaginaire à Vichy, à Aix-les-Bains, et terminent enfin leur campagne d'été dans quelque château admirablement installé, où ils exercent la grande hospitalité pendant le temps des chasses.

D'autres plus modestes se contentent d'aller, dès le mois de mai, prendre possession d'une blanche maison commode et confortable, située dans une vallée fertile et pittoresque, et de jouir en paix du doux *far niente*, que procure l'indépendance aisée, au milieu d'une nature riche et gaie. Ceux-là, à mon avis, sont les mieux partagés.

Viennent ensuite les travailleurs, ceux qu'un labeur forcé et quotidien attache à la glèbe, et dont le rêve ardemment caressé, le suprême *desideratum*, est la possession d'une maisonnette entourée de quelques carrés de terrain planté de poiriers et de lilas, à vingt minutes de Paris.

Cette maisonnette se transforme parfois en villa avec parc en miniature et jardin anglais

pour les plus opulents, parmi ceux qui doivent leur existence à leur travail, riches industriels, grands commerçants, magistrats et hauts fonctionnaires. Les chemins de fer de banlieue débarquent chaque matin dans les diverses gares tout un flot de Parisiens, en villégiature dans les environs, qu'ils ramènent le soir à leur femme et à leurs enfants, après une journée de travaux et de fatigues.

Je comprends ce besoin d'air, de repos sous les grands arbres ; je comprends ce désir excessif de fuir pendant quelques heures l'atmosphère brûlante des rues. Mais ce que je ne puis facilement admettre, c'est qu'on se croie à la campagne à Auteuil ou à Courbevoie. On retrouve là les mêmes rues pavées et au-dessus les mêmes émanations malsaines, et on a de plus l'aimable voisinage des cheminées de fabrique reléguées pour cause de salubrité publique en dehors de Paris.

Restent enfin ceux qui, par raison d'économie ou pour tout autre motif, ne peuvent songer à abandonner Paris pendant l'été, même pour aller habiter ces faubourgs de la grande ville, que l'on nomme Saint-Cloud, Vincennes, ou le Vésinet. Ceux-là ne renoncent pas pour cela aux plaisirs

champêtres, et ce ne sont pas toujours les plus à plaindre, car ils n'ont que l'embarras du choix; ils vont à la campagne chez leurs amis, suivant l'inspiration du moment et les circonstances, tantôt à droite, tantôt à gauche.

Le plus grand fléau pour le citadin en villégiature dans les environs de la ville qu'il habite l'hiver, c'est le visiteur du dimanche. Ce jour de repos désiré pendant toute une semaine, par ces maris qui font chaque jour de la semaine le va-et-vient dont je parlais plus haut, se change, grâce aux trop nombreux amis qui tiennent à vous prouver leur sympathie en venant vous distraire dans votre solitude, en un jour de fatigue excessive. Je n'ai qu'un seul conseil à donner à mes lectrices, c'est de ne jamais prendre au pied de la lettre une invitation banale formulée ainsi: « Viendrez-vous nous voir à la campagne? » et d'attendre pour y répondre qu'une lettre aimable et pressante fixe le jour de cette visite. Agir autrement serait faire preuve de fort peu de tact et s'exposer à surprendre sur la physionomie de ses hôtes une marque de fatigue et d'ennui qui, pour toute personne bien élevée, est très-facile à observer. Les maîtres du logis doivent, de leur côté,

chercher à dissimuler de leur mieux le léger mécontentement qu'ils peuvent éprouver à voir leurs projets de repos traversés par l'irruption inattendue de nombreux visiteurs. Les règles de la plus simple politesse et du savoir-vivre exigent d'eux que leur ennui soit dissimulé sous les dehors d'une grande urbanité et d'une cordialité amicale. Il leur est d'ailleurs facile de prendre plus tard et pour les semaines suivantes tel prétexte plausible pour éloigner les importuns ; mais il n'est jamais permis de blesser ceux qui se disent vos amis.



Disons un mot en passant du séjour aux bains de mer et dans les villes d'eaux, qui n'est souvent qu'une occasion nouvelle d'exhiber un luxe de toilettes plus exorbitantes les unes que les autres.

Pour un grand nombre de femmes, Trouville et Bagnères-de-Luchon n'ont leur prédilection que parce que là seulement elles peuvent se livrer à toutes les excentricités, à toutes les folies, que le bon goût et la bienséance interdisent à Paris ou dans les villes qui sont leur résidence habituelle.

C'est sur ce théâtre cosmopolite et bariolé qu'elles peuvent essayer l'effet de certains vêtements absurdes, qui ressemblent plus à des travestissements qu'à des toilettes de femmes comme il faut, et dont l'effet certain est d'attirer le regard... ce qui est vraisemblablement le but proposé. Le départ d'une femme élégante pour les eaux ressemble à un véritable déménagement, tant sont nombreuses les caisses à compartiments, à tiroirs, à étages, où sont renfermés les précieux chiffons destinés à fournir les éléments des trois ou quatre toilettes qu'on doit faire par jour. C'est là ce qu'on appelle aller se soigner, prendre l'air de la mer!... Si on ajoute à la fatigue inévitable de ces changements successifs de robes, de fichus, de bottines, les bals du Casino, les excursions à cheval, en voiture ou à pied, on pourra facilement comprendre pourquoi les femmes reviennent souvent des eaux ou des bains de mer plus pâles, plus languissantes qu'elles ne l'étaient après l'hiver.

Le séjour des stations balnéaires en vogue a d'autres inconvénients encore. C'est celui de se trouver forcément en contact journalier, en rapprochement inévitable, avec une foule de gens

parfaitement inconnus, dont on ne sait ni l'origine, ni le passé, ni les habitudes de vie, et qui en peu de temps, par suite de cette existence commune, deviennent des amis intimes.

Les relations se nouent vite quand chaque jour amène une nouvelle occasion de réunion. On a fait ensemble une excursion agrémentée par un orage, un incident; on a partagé les mêmes petits ennuis, peut-être les mêmes périls; il y a eu échange de petits services, de complaisances; bref, on s'adore en huit jours, et, au bout de quinze, on parle de ne jamais se quitter, on fait mille projets pour l'hiver suivant.

Il est fort difficile, je le sais par expérience, de se soustraire à cette attraction, à cette influence; mais, en supposant qu'on y cède plus ou moins, mon avis est que ces *concessions*, faites aux conditions d'existence dans lesquelles on se trouve, n'engagent pas à grand'chose pour l'avenir. On peut, ce me semble, sans crainte de se faire taxer de femme mal élevée, revenir sur ses pas quand on se retrouve dans son milieu, et en garder de ces amitiés d'occasion que celles qu'on eût faites de propos délibéré, après mûre réflexion et guidé par la raison et le jugement.

Malheureusement, on n'agit pas toujours ainsi. Que de mères, séduites par les dehors brillants de ces coureurs de dots, qui vont jouer leur va-tout et dépenser leur dernier écu dans les villes d'eaux en renom, dans l'espoir d'y rencontrer une héritière; que de mères imprudentes ont consommé le malheur de leurs filles en les donnant à ces êtres sans valeur et souvent dégradés par l'abus de la vie! Ce n'est pas, en général, dans ces caravansérails du monde entier qu'il faut chercher celui auquel on doit confier le bonheur et l'avenir de son enfant; j'ajouterai même qu'il serait absolument imprudent de permettre, par une grande liberté donnée aux jeunes filles, qu'une certaine intimité s'établît entre elles et les hommes, quelque bien d'ailleurs qu'ils paraissent, qui forment la société de tel ou tel casino. Jamais une mère prudente n'a, à mon avis, une plus grande surveillance à exercer que dans ces circonstances.

Le goût des voyages est devenu général. Nos pères aimaient peu à se déplacer, et la femme qui avait fait un voyage en Italie était considérée comme une créature véritablement intrépide. Aujourd'hui, il n'est pas de mince bourgeoise, ayant

une dot des plus restreintes, élevée dans le couvent le plus modeste, qui n'ait fait sa petite excursion en Suisse ou aux Pyrénées. Toutes les femmes voyagent donc, les unes par goût, les autres pour accompagner leur mari, les autres, — c'est le plus grand nombre, — pour pouvoir dire : J'ai vu le mont Blanc ou le Capitole, le pic du Midi ou le Vésuve, mais peu de femmes savent voyager.

Presque toujours, elles sont un obstacle et un embarras pour le mari à cause des innombrables colis qu'elles traînent après elles, de leurs exigences, de leurs mièvreries, de leurs caprices. Une femme intelligente sait changer de façon d'être suivant les circonstances dans lesquelles elle se trouve, et ne pense pas, avec cet égoïsme féroce, malheureusement trop commun, que tout doive se plier autour d'elle à ses fantaisies. Au lieu d'un *camarade* agréable, le pauvre mari ne voit auprès de lui qu'une créature exigeante, dont les plaintes continuelles, troublent sans cesse le plaisir qu'il s'était promis. Le soleil est trop ardent ou l'air est trop vif, les hôtels sont inhabitables, la nourriture horrible; il faut s'arrêter sous peine de succomber à la fati-

gue, ou brûler les villes sans voir ce qu'elles renferment d'intéressant ou de curieux, parce que la fantaisie pousse en avant. Les femmes qui sont ainsi faites et qui ne peuvent supporter aucun des petits inconvénients inévitables en voyage doivent rester chez elles et ne pas infliger à ceux qui les accompagnent le supplice véritable de leur compagnie.



Afin de prémunir autant que possible les femmes contre ces petits travers inhérents à leur sexe et qui se manifestent en plus d'une circonstance, je suis d'avis qu'il est bon de rompre leur corps à la fatigue, — dans une certaine mesure, bien entendu, — de communiquer à leur organisme délicat et nerveux une énergie très-utile parfois, et la vigueur de la santé au moyen des exercices du corps, tels que la gymnastique, la natation et l'équitation, si faire se peut.

La gymnastique et la natation sont à la portée de toutes les bourses et en rapport avec toutes les situations sociales. Dans chaque ville un peu importante, il y a un gymnase où on peut con-

duire les enfants, et, à défaut d'établissement de ce genre, quoi de plus simple que d'avoir chez soi, — dans les petites villes chaque maison a son jardin, — un trapèze, une corde à nœuds, qui sont plus que suffisants pour atteindre le but qu'on se propose : développer les forces par un exercice journalier !

La natation, elle, ne peut s'exercer que dans les endroits où se trouve un cours d'eau, aussi ne parlé-je ici que pour les personnes qui sont en situation d'apprendre à nager. Nul exercice, à mon avis, n'est plus favorable à la santé ni plus utile. Peut-on répondre de ne courir jamais aucun danger dans une promenade sur l'eau? Je ferai une observation en passant. Il en est de cela comme de tant d'autres choses ; ce qui peut avoir un très grand avantage peut aussi présenter des inconvénients.

Tous les exercices du corps offrent des dangers, et la natation en particulier. Je conseillerai donc toujours à une mère prudente de ne permettre à ses enfants de se livrer à ce plaisir très grand, — tous les nageurs diront comme moi, — que dans les meilleures conditions de sécurité. La femme est éminemment imprudente, et on ne

saurait trop poser de limite à son ardeur aventureuse. Aller seule, à la mer, au large, sans barque à sa suite, par exemple, est toujours une insigne folie, quelque habile qu'on soit dans l'art de la natation. Une remarque a été faite, c'est que ce sont toujours les meilleurs nageurs qui se noient; tout simplement parce qu'ils comptent au delà du raisonnable sur leur vigueur, leur force et leur sang-froid.



Mais l'exercice physique le plus agréable, celui qui offre le plus d'intérêt, qui passionne et entraîne au delà de tous, c'est celui du cheval.

Il n'est pas, en effet, de sensation plus agréable que celle du sentiment de domination qu'on exerce sur cet animal si fort, et qui, s'il n'était soumis à la puissance *morale* de l'être humain, pourrait, d'un seul de ses mouvements, briser et broyer celui qui le dompte.

Malgré sa faiblesse physique, imposer à un cheval énergique et brillant les allures les plus diverses, lui faire exécuter tous les mouvements, tous les changements, avec précision et rapidité, par la simple indication des aides, c'est-à-dire

par une légère pression du genou, des talons, une simple tension de la bride ou le frôlement de la cravache, renferme un attrait que seuls apprécient bien ceux qui font de l'équitation une étude sérieuse.

Cette étude peut être utile à la femme. Elle développe sa grâce et exerce son adresse ; elle l'habitue à faire preuve de sang-froid, de volonté, de courage même, enfin elle lui est fort utile, à l'occasion et dans certaines circonstances, où ce seul moyen de locomotion peut être offert en voyage et dans les excursions.

Il n'est pas inutile cependant de rappeler que l'exercice du cheval *n'est jamais sans danger* pour la femme, qui n'a à son service que des moyens incomplets pour diriger et dominer sa monture.

Une femme ne peut pas être sûre de réduire à l'obéissance un cheval qui se défend énergiquement ; aussi, est-il follement présomptueux de chercher à faire valoir son habileté d'écuyère en montant une bête vicieuse.

Les pères, les maris et les frères qui accompagnent leurs filles, leur femme ou leur sœur à cheval ont donc le devoir d'apporter la plus grande attention au choix de l'animal qui doit

servir de monture, et de surveiller minutieusement tous les détails du harnachement. Une sangle mal serrée, un mors mal placé peuvent amener les plus graves accidents.

A moins d'avoir un domestique d'écurie dont elle soit absolument sûre, une femme ne doit jamais monter à cheval sans que sa monture ait subi l'examen attentif d'un mari, d'un frère, d'un homme enfin capable de reconnaître ces négligences dans le harnachement ou ces dispositions mauvaises de la bête qui peuvent être si dangereuses.

XIV

LES ARTS D'AGRÉMENT — LES ARTS PRATIQUES

Il n'est pas d'éducation complète pour une femme sans l'étude des arts et principalement de la musique.

Malheureusement, cette étude est souvent dirigée d'une façon peu intelligente; aussi n'obtient-on pas toujours les résultats qu'on serait en droit d'attendre d'un travail persévérant et assidu. On veut faire des musiciennes *quand même*, et on ne se préoccupe nullement de savoir si l'enfant, qu'on fait asseoir de gré ou de force devant un piano, possède ou non les dispositions naturelles sans lesquelles on ne peut acquérir un véritable talent.

Il est évident néanmoins qu'on ne peut apprécier si l'élève est ou n'est pas doué, à ce point de vue, qu'après avoir essayé de l'intéresser à l'art de la musique et avoir constaté si son goût se développe, si ses progrès sont ou non satisfaisants. D'ailleurs, il est bon qu'une femme ne soit pas absolument ignorante en cette matière. La théorie musicale, plus tard l'étude de l'harmonie et de la composition n'exigent, à proprement parler, autre chose que du travail, de l'application, une certaine dose d'intelligence que tout le monde possède, et constituent, en somme, la véritable éducation musicale. Elles servent, tout au moins, à faire comprendre les œuvres de nos grands maîtres et apprennent à formuler une juste critique sur la partition nouvelle et sur son exécution. N'est-ce point assez pour donner aux femmes qui ont ainsi compris les études musicales, quand bien même elles ne seraient pas des virtuoses, une supériorité positive sur celles qui n'ont d'autre mérite qu'une exécution brillante?

Nous savons tous au prix de quel travail on acquiert ce qu'on nomme *des doigts*, et combien ces exercices journaliers, faits pendant des heures successives, sont fatigants pour les malheureux

parents, amis ou voisins condamnés à les subir; n'est-il pas véritablement insensé de s'imposer ce supplice à soi-même et de torturer ainsi de jeunes organisations qui souffrent de cet excès de travail pour n'arriver qu'à créer de demi-talents prétentieux, sans charme véritable, sans chaleur, qui laissent les auditeurs absolument froids et qui deviennent souvent de véritables fléaux de salon.

Je n'ai, pour appuyer mon dire, qu'à prier mes lectrices d'évoquer leurs souvenirs.

Si, après quelque morceau tapageur, criblé de notes se succédant en cascades, rempli d'accords bruyants et bizarres, de difficultés insensées, une phrase simple, largement dite et rendue avec sentiment, se fait entendre, on voit les visages se détendre, on sent les poitrines oppressées respirer à pleins poumons; chacun subit l'influence de l'harmonie, et l'âme du musicien fait passer dans celle du spectateur toute l'émotion qu'elle ressent elle-même en interprétant une belle œuvre. On aura sans doute donné à *la virtuose* qui a exécuté les morceaux *à difficulté* des applaudissements assez vifs, car enfin on ne peut s'empêcher de songer à tout ce qu'elle a dû

souffrir pour rompre ses doigts à un aussi violent exercice; mais comme ce murmure qui se fait entendre à chaque phrase bien rendue par *l'artiste* est autrement flatteur ! On peut admirer la première, la seconde charme, attendrit, remue.

Aussi je prétends qu'il est inutile de dépenser des sommes folles et d'imposer à ses filles les quatre ou cinq heures d'étude de clavier qui sont nécessaires, surtout quand les dispositions naturelles ne secondent pas le professeur, pour obtenir un résultat aussi mince.

D'ailleurs, ce résultat, on ne l'obtient même pas toujours, et bien souvent il advient de tant de labeurs que l'élève parvient à grand'peine à jouer quelques valses ou quelques quadrilles au grand désespoir des danseurs, lesquels n'arrivent jamais à se mettre d'accord avec la musicienne qui ne comprend qu'une mesure fantaisiste.

Qu'arrive-t-il le plus souvent pour les organisations peu musicales dont je veux parler? C'est qu'à peine mariée la femme forcée dans sa jeunesse de maltraiter son piano pendant les heures où elle eût préféré jouer, courir, se promener ou se livrer à des études de son goût, se hâte de

le fermer pour ne jamais le rouvrir, car elle garde rancune à ce malheureux instrument. La musique pour elle n'ayant jamais été, hélas! un art d'*agrément*, elle se hâte, dès qu'elle est maîtresse de diriger sa vie à sa guise, de tâcher d'oublier les tortures qu'elle a subies.

La musicienne *vraie*, c'est-à-dire celle dont le talent se compose de *sentiment* et de *savoir*; celle qui a pris toujours le plus vif intérêt aux études progressives qu'elle a dû faire, qui trouve dans la musique son meilleur passe-temps et une satisfaction intime, profonde, réelle, celle-là n'abandonne jamais un art qu'elle professe avec amour.

Elle le cultive avec ardeur, mais avec tant de charmes qu'elle n'en fatigue ni son mari, ni ses enfants, ni ses relations; elle a trop le sentiment musical ancré en elle pour chercher à toute heure les applaudissements d'un auditoire; mais elle fait de son talent une ressource infinie contre l'ennui dans ses heures de solitude à la campagne, ses instants de loisir et de repos dans son intérieur. Et comme chaque jour l'horizon de son talent s'élargit, elle arrive inévitablement à un degré de supériorité qui la classe au nomdre des artistes. En supposant même qu'elle ne dépasse pas la li-

mite qui sépare la bonne musicienne de l'artiste, elle peut au moins commencer l'éducation musicale de ses enfants et se montre, à coup sûr, le meilleur juge de leurs dispositions.

Un mot en passant sur les petites prodiges qu'on dresse à venir exécuter devant un auditoire, martyr de la vanité des parents, des morceaux à grande difficulté. Je n'ai qu'un mot à dire en effet. Je trouve cela absolument *ridicule*. Mettez vos filles dans un cours habilement dirigé, où à certaines époques elles seront appelées à se faire entendre devant un auditoire étranger, convoqué dans ce but et composé de parents et d'amis des autres élèves, par conséquent indulgent et bien disposé, afin de les habituer à vaincre leur timidité; mais n'infligez pas à des amis la véritable corvée de venir applaudir à leurs progrès; je le répète, rien n'indique moins de savoir-vivre que d'exhiber le talent naissant de ces Pleyel en herbe, lesquels souvent, hélas! ne tiennent guère ce qu'ils promettent.

Je n'ai rien dit du chant, qui est cependant, à mon sens, le côté véritablement attrayant de la musique. La première condition pour chanter n'est pas d'avoir une grande voix, c'est de bien

dire. Sans doute, on ne peut vouloir chanter si l'organe se refuse à une certaine émission de son, si on a une extinction de voix relative, qui rend chaque note sourde et voilée, mais je prétends seulement qu'avec une voix claire, juste, quoique faible, on fera plus de plaisir, si on possède l'art de la conduire, qu'avec une voix étendue et sonore, mais rude et dirigée sans goût et sans art. Pour cela, je ne connais qu'un moyen, avoir recours à un excellent professeur. Rien n'est plus nuisible au talent du chanteur que de se livrer à des études suivies avec un professeur qui laisse prendre de mauvaises habitudes de prononciation ou d'émission; la voix change et se modifie absolument sous l'influence de ces études, et le plus charmant organe peut devenir nazillard ou sembler sortir de la gorge, ce qui est au moins aussi affreux, avec un maître qui laisserait ces défauts se développer.



La musique n'est pas le seul art que puissent cultiver les femmes. D'ailleurs, celles qui ne sont pas douées au point de vue musical peuvent posséder les plus grandes dispositions pour la peinture et elles ne seront pas les plus mal partagées.

Quelle satisfaction de voir, en effet, éclore sous ses doigts des fleurs aux vives couleurs, des paysages pleins d'ombre et de soleil, de fixer sur la toile ou sur le papier un site qui a charmé la vue! Ce sont autant de souvenirs dont on s'entoure, avec lesquels on vit et qui font revivre plus tard toutes les fraîches matinées de la jeunesse. Quel charme de pouvoir retracer les traits d'un bébé tout blond qu'on adore, ou la tête vénérable d'une aïeule, à qui on doit fatalement survivre ! N'est-ce pas là un attrait bien grand et une récompense suffisante à quelques études qui n'ont, en somme, rien de pénible et qui entraînent avec elles les plus douces satisfactions?

Quelques femmes d'ailleurs atteignent un certain degré de talent.

Le nombre de celles qui exposent leurs œuvres au Salon augmente chaque année dans une proportion considérable. Parmi elles se trouvent des peintres d'un mérite réel, et le tribut d'admiration que leur paye le public les récompense des efforts tentés pour atteindre au talent, au succès.

Rien en effet ne doit mieux, ce me semble, satisfaire l'amour-propre féminin, que cet éloge impartial donné en passant par le visiteur aux

tableaux qui fixent et attirent son regard. Sans que sa modestie ait à rougir, puisqu'elle est perdue dans la foule, l'artiste recueille les impressions directes d'un public tantôt naïf, mais dont les appréciations ne sont pas à dédaigner, tantôt éclairé et compétent, qui sait rendre justice au vrai mérite.

Il n'est pas jusqu'aux critiques qui ne soient un encouragement; car signaler un défaut c'est en même temps mettre en lumière ce qui est bien, ce qui est irréprochable; entendre blâmer ou discuter son œuvre c'est avoir une preuve qu'on a en soi la puissance de création nécessaire pour produire. Quelle joie, quelle consolation que cette pensée, quelle ressource aussi pour l'avenir! Qui donc en effet, par ces temps troublés, à notre époque de bouleversements continuels, peut se promettre de conserver sa fortune? N'est-il pas d'une sage prévoyance de penser qu'à défaut de dot on peut toujours donner à ses filles un talent à l'aide duquel elles peuvent attendre sans effroi les éventualités de la vie?

Mais, comme il est évident que toutes les femmes ne sont pas douées de façon à devenir de grandes artistes, même avec un travail opiniâtre

et une direction habile, je n'ai pas l'intention de prétendre que toutes les jeunes filles doivent devenir des Rosa Bonheur ou des Henriette Brown ; ce serait vouloir l'impossible. Je veux au contraire fixer l'attention des mères sur ce que je nommerai l'art pratique, abordable pour toutes et dont les nombreuses ramifications offrent aux diverses aptitudes des ressources infinies. De ce nombre sont : la peinture sur porcelaine, sur ivoire, sur éventails, la gravure sur bois, qui ont leur débouché dans le commerce et dans l'industrie, et qui, par conséquent, ainsi que je l'ai dit, ont leur côté essentiellement pratique.

D'ailleurs, en cherchant à acquérir ce talent modeste, il peut se faire qu'une organisation véritablement remarquable trouve sa voie ; dans ce cadre restreint, l'artiste peut se révéler en abordant la miniature, la peinture sur émail que n'ont pas non plus dédaignées nos plus grands maîtres et qui ont fait la gloire des de Mirbel et des Herbelin.

Ce n'est donc pas couper les ailes au génie que de prendre l'art par ce moins large côté, c'est simplement faire preuve de sagesse, de raison, de prévoyance, que de choisir pour objectif un but

qu'on est sûr d'atteindre et qu'on peut espérer dépasser.

Je me place en ce moment à un point de vue absolument terre à terre et ne me préoccupe que d'une seule question, chercher pour la femme née dans un certain milieu social une ressource en cas d'infortune qui lui assure l'indépendance avec le pain de chaque jour. Or, ces ressources sont si limitées, si mesquines, que c'est à bon droit qu'on doit se préoccuper de les étendre, en ouvrant à l'esprit des horizons nouveaux, en mettant en lumière certaines idées destinées à faire leur chemin, par leur côté sérieux et véritablement utile.

Le mal est que personne ne veut accepter et prévoir l'éventualité du malheur, de la ruine, et cependant n'avons-nous pas sans cesse sous les yeux le tableau navrant de ces chutes terribles, de ces décadences effroyables, dont rien n'arrête la marche, qui ont pour étapes la misère, le désespoir, et parfois pour dénoûment final le suicide !

De quelle utilité, en effet, peuvent être, en ces tristes occurrences, ces demi-talents que donne généralement aux jeunes filles l'éducation superficielle, en vogue de nos jours ! Qu'il y a loin de l'exécution brillante b'un morceau de piano *rabâ-*

ché pendant des heures, pour le plus grand ennui de ceux qui subissent l'écho de ces études journalières, à la science musicale nécessaire même pour apprendre les premières notions de musique à un petit enfant. Qu'il y a loin de ces petits succès obtenus parmi des parents, des amis disposés à une bienveillance exagérée, au savoir indispensable pour professer avec utilité et pour communiquer à d'autres ce qu'il faut d'abord posséder soi-même.

D'ailleurs, l'enseignement de la musique, aussi bien que l'enseignement du français, de la littérature, exige des aptitudes particulières, absolument indispensables pour réussir. Toutes les jeunes filles n'ont pas une voix brillante, étendue, sympathique; seraient-elles très-favorisées en ce sens, il y a là un péril que je n'ai pas besoin de signaler aux mères soucieuses du bonheur de leurs filles; tout ce qui met forcément la femme en évidence et la force à sortir du cadre modeste où elle doit se mouvoir présente un danger; je n'insiste pas.

Le piano a moins d'inconvénients, sans doute; on peut toujours parvenir par l'étude à acquérir le talent nécessaire pour professer; mais que

d'obstacles pour se faire connaître, quels déboires et quels ennuis à essuyer... quand on parvient à avoir des élèves! Quelle perspective pour une enfant gâtée, habituée à toutes les aisances de la vie!

J'ai connu une charmante jeune fille, héritière de l'un des plus grands noms de France, dont le père, ruiné par une faillite, était mort de chagrin. Elle faisait vivre sa mère du produit de leçons de piano qu'elle avait réussi à se procurer. Je la vois encore partant à huit heures du matin sous la pluie battante ou par un froid rigoureux, couverte d'un waterproof qui cachait une robe démodée et défraîchie, chaussée de caoutchoucs sur de pauvres bottines aux semelles raccommodées; sa toilette était à peu près la même été comme hiver. Et cette enfant de dix-huit ans était jolie, bien élevée, habituée à toutes les douces choses qui rendent si charmantes les premières années de la vie. Pour elle, si bien faite pour le monde, où les plus brillants succès l'attendaient, plus de bien-être, plus de joie, plus rien que la misère, une vie rude, fatigante, remplie de petits déboires, d'humiliations...

La Providence, il est vrai, fut miséricordieuse et plaça sur le chemin de cette enfant si coura-

geuse un homme d'un cœur élevé, qui mit tout le bonheur de sa vie à faire cesser cette grande infortune et qui donna son nom à la jeune fille.

C'est aujourd'hui une fort grande dame, très-fêtée, très-heureuse; mais le souvenir pénible de ses cruelles années est encore vivant en elle.

Dernièrement, elle me montrait sa fille, enfant de cinq ans : « Savez-vous, me dit-elle, à quoi vont tendre tous mes efforts? A préparer ma petite Claire pour le malheur. Je ne *veux* pas, — et elle appuya fortement sur ce mot, —je ne veux pas qu'elle souffre ce que j'ai souffert et prétends la mettre en état de gagner sa vie si cela était nécessaire.

« Les misères des autres l'atteindront peut-être, et elle ne saurait raisonnablement compter sur un bonheur semblable à celui qui m'est échu en partage. Mais surtout, oh! surtout, je ne veux pas qu'elle courre le cachet; je veux lui trouver un métier qu'elle puisse faire *chez elle*, *près de moi*.

« Notre dénuement m'eût semblé bien plus facile à supporter, si je n'avais pas été forcée de le montrer à tous ceux qui nous avaient connues jadis; si je n'avais, aux privations de toutes sortes, joint les humiliations et les déboires que me faisait

subir chaque jour le triste métier auquel j'avais été réduite. De grâce, donnez-moi un conseil, » ajouta-t-elle.

Je lui répondis ce que j'ai déjà dit plus haut. Je ne connais rien en effet qui puisse mieux satisfaire à un désir semblable que ce que je nommerai les arts industriels, tels que la peinture sur soie, sur éventail, sur porcelaine, sur émail; qui trouvent chaque jour dans les fantaisies et dans les créations de l'industrie une application nouvelle, un débouché assuré.

On s'est beaucoup préoccupé depuis quelques années du sort des femmes qui ont à subir des revers de fortune imprévus, et, dans le but de donner aux jeunes filles des moyens d'existence honorables et productifs, la ville de Paris a créé dans les divers arrondissements des écoles municipales de dessin. Ces écoles sont dirigées par des femmes d'un véritable mérite, élèves pour la plupart de grands maîtres, et qui communiquent aux jeunes filles qui leur sont confiées le talent qu'elles possèdent elles-mêmes. J'en connais une entre autres, dirigée par une des plus brillantes élèves de M. Léon Cogniet, femme du monde par excellence, fille d'un géné-

ral de division, etc., etc., dont les œuvres ont plus d'une fois excité l'admiration des visiteurs au Salon. Sous la surveillance de cette aimable et gracieuse femme, une jeune fille peut, pour une somme si minime qu'on peut dire que le cours est gratuit, apprendre le dessin, l'aquarelle, la miniature, la peinture sur porcelaine, sur émail, sur éventail. Elle sortira de l'école municipale après quelques années de travail, en possession tout au moins d'un talent pratique qu'elle pourra exercer dans sa famille et qui la mettra à l'abri d'une triste éventualité. Peut-être même, si elle est une des privilégiées de la nature, si elle est douée, pourra-t-elle aspirer à d'autres succès, à d'autres gloires.

Du reste, partout, ou tout au moins dans les centres un peu importants, on trouve des professeurs capables d'enseigner les arts pratiques ; il est donc toujours possible aux mères de faire donner à leur fille un talent utile.



DEUXIEME PARTIE

I

LA POLITESSE ET LE SAVOIR-VIVRE

Nécessité de se soumettre aux usages et aux convenances

La société est régie par des lois auxquelles tous ses membres doivent se soumettre, et *le monde*, cette partie de la société qui se compose d'individus jouissant des avantages que donnent la naissance et l'éducation, est assujetti à des usages dont on ne saurait s'affranchir.

Ces usages se composent d'une série de traditions, passées à l'état d'obligations absolues, que doivent connaître tous ceux qui vivent en contact avec le monde. Il n'en est cependant pas toujours ainsi, et cela pour plusieurs motifs.

Notre siècle est celui des fortunes rapides, des élévations subites, dues souvent à ce qu'on ap-

pelle le génie des affaires, et parfois aussi à ces aptitudes spéciales dans les arts et dans l'industrie, qui sont aujourd'hui de véritables sources de fortune. Le jeu de nos institutions laisse carrière ouverte à tous, et les heureux arrivés prennent rapidement, grâce aux richesses acquises, leur rang au niveau des plus favorisés par la naissance.

A ces parvenus de l'intelligence il ne manque parfois, pour *être gens du monde*, dans la meilleure acception du mot, que ces traditions de savoir-vivre dont se parent, comme d'un mérite réel, ceux qui n'ont, en réalité, que celui de naître dans un milieu où ces traditions se perpétuent et se transmettent, pour ainsi dire, dès le berceau.

C'est à la femme surtout qu'il appartient d'acquérir promptement cette petite science du monde et des convenances, afin qu'elle puisse en quelque sorte se faire le professeur de savoir-vivre de son mari et de ses enfants. Ses tendances d'esprit, ses facultés intuitives, sa grande finesse d'observation dans les petites choses la rendent plus apte que l'homme, absorbé, d'ailleurs, par les affaires du dehors, à s'assimiler promptement le ton et les façons du monde. C'est donc aux femmes que

doivent s'adresser les conseils propres à répandre la science des petits usages mondains.

Un travail destiné à faire connaître ou à rappeler ces usages est d'ailleurs toujours opportun, car ils se modifient sans cesse. Si nous voulions croire sur parole le petit livre dont j'ai parlé à la première page de ce volume, nous commettrions les plus curieuses erreurs et nous nous donnerions tout au moins un air vieillot et suranné des plus comiques. Voit-on d'ici un mari entrer avec sa femme dans un bal, en tenant cérémonieusement celle-ci par le bout des doigts et à distance respectueuse; puis, s'avancer en marchant la pointe basse et terminer cette entrée par une de ces révérences dont nos grands parents avaient seuls le secret! Il y aurait là de quoi alimenter la gaieté de toute la jeunesse présente. Le savoir-vivre consiste donc: à se conformer aux usages reçus sans affectation, à ne blesser aucune convenance et à rendre à chacun la somme de respect, de déférence et de considération qui lui est due. Pour ne manquer jamais à cette science délicate, il faut, de toute nécessité, se soumettre à toutes les petites formalités de politesse, de bienséance, qui composent le code de

la bonne compagnie; agir autrement, c'est-à-dire s'obstiner à conserver certains usages, refuser de se plier aux autres, serait s'exposer à blesser un très-grand nombre de personnes, qui ne verraient dans cette façon d'agir qu'une offense personnelle. Je développerai cette pensée dans les chapitres suivants, car cette observation peut trouver son application dans une foule de circonstances puériles en apparence, mais qui ne laissent pas que d'exiger de nous une obéissance passive aux conventions établies dans le monde.

Le mot politesse n'implique rien autre chose, à mon sens, que l'urbanité dont toute nature bien douée fait toujours preuve. Une personne charitable et bonne sera toujours polie, tandis qu'une grande dame qui a le cœur sec, l'esprit vain ne l'est pas toujours. Je n'ai donc pas la prétention d'apprendre la politesse à mes lectrices, dans cette deuxième partie, qui est absolument pratique, et si elles avaient besoin de savoir de quels sentiments elles doivent s'inspirer pour pratiquer cette petite vertu qui vient du cœur, je les prierais de lire attentivement les chapitres qui précèdent, où j'ai traité toutes ces questions morales, desquelles découle la véritable politesse.

II

MARIAGE

La présentation. — La demande. — Les visites des parents et du futur.

Les mariages se font souvent par les soins de parents ou d'amis ; parfois, c'est le jeune homme qui s'adressera à un ami de la famille de la jeune fille qu'il a distinguée pour porter ses propositions; parfois, la première pensée de l'union projetée est venue à une tierce personne qui fait des ouvertures aux parents sans que les deux jeunes gens se connaissent, même de vue.

Dans le premier cas, la démarche doit être faite auprès des parents sans que la jeune fille en soit instruite. C'est à la mère qu'échoient le droit et le devoir de sonder les dispositions de sa fille.

Elle doit le faire avec tact, mais cependant très-nettement, et lui dire, avec le nom du prétendant, son opinion personnelle sur lui, dans le cas, bien entendu, où, d'accord avec son mari, elle ne voit, dans ce mariage, aucun obstacle sérieux au bonheur futur de leur enfant. Devant un refus formel, de bons parents ne doivent jamais passer outre, ni violenter une volonté nettement exprimée, quelque regret qu'ils aient d'ailleurs de ce refus. Mieux vaut mille fois, même pour obtenir une rétractation de cette décision, user de patience et, sans obséder la jeune fille, tâcher de lui faire comprendre qu'on se repent parfois d'avoir agi sans réflexion.

Dans l'autre cas, c'est-à-dire quand il s'agit simplement d'une proposition faite par un ami ou un parent, touchant monsieur un tel, qu'on n'a jamais vu, mais dont la fortune, la situation, les habitudes de vie, etc., après informations prises aux bonnes sources, présentent cet ensemble de choses rassurantes qui constituent les conditions exigées pour un *mariage de convenance*, il est d'abord absolument nécessaire que les jeunes gens se rencontrent dans une maison tierce. Si la jeune fille est prévenue qu'elle vient là

pour être examinée par un monsieur pouvant être prochainement son mari, quelque charmante qu'elle soit d'ailleurs, quelles que soient l'aisance et l'élégance habituelles de ses manières, elle ne manquera pas d'être sotte, maladroite, guindée.

Je ne sais rien de plus gênant que ces présentations qui ressemblent, en apparence, à une soirée quelconque, mais où tout le monde est dans le secret, ce qui jette un froid, une contrainte, que les désintéressés dans la question essayent en vain de rompre.

Il va sans dire que cette première entrevue ne doit avoir lieu qu'après que les parents ont pris soin de se renseigner sur la moralité, la situation sociale et pécuniaire du prétendant, afin que, si la jeune fille, après l'avoir vu, accueille favorablement ses propositions, on n'ait pas à revenir sur sa décision et à rejeter une union à laquelle on avait donné une approbation prématurée. Je l'ai déjà dit, il faut éviter de troubler les jeunes cœurs par des projets avortés qui ont au moins l'inconvénient de les détourner des pensées sérieuses et de leur faire prendre souvent en dégoût leurs occupations.

Toutes les conditions d'avenir paraissant satisfaisantes, on fait savoir au jeune homme qu'il est autorisé à venir demander la main de la jeune fille. Il se présente alors chez ses futurs parents accompagné de sa mère, si elle vit, ou de son père, s'il a perdu la première, ou bien encore de l'ami qui a proposé le mariage, si le futur est orphelin.

La jeune fille ne doit pas être dans le salon où attendent, au contraire, son père et sa mère; on la fait prévenir aussitôt la demande faite, et elle vient aussi simplement vêtue qu'elle l'est habituellement.

De ce jour, le jeune homme est admis à titre de fiancé, mais ses visites ne doivent, à mon sens, devenir quotidiennes que dans les quinze jours qui précèdent le mariage; en tout cas, la mère de la jeune fille doit toujours être dans la même pièce que les fiancés, tout en leur laissant liberté entière de causer entre eux. Le mariage est chose assez grave pour qu'on permette à ceux qui vont être éternellement unis de se dévoiler un peu leur âme et leur cœur. Du jour où une jeune fille est fiancée, elle doit cesser d'aller dans le monde, et ses parents de donner des fêtes; à moins qu'ils ne soient dans une position officielle où

ces réceptions sont obligatoires. En ce cas, les fiancés doivent être d'une excessive réserve et n'attirer en aucune façon l'attention des personnes au milieu desquelles ils se trouvent.

Pendant que les heureux jeunes gens font ensemble des rêves de bonheur, les parents doivent, dès les premiers jours, mettre en présence les hommes d'affaires et faire régler toutes les questions d'intérêt, faire arrêter toutes les clauses du contrat, afin qu'aucune difficulté ne puisse venir interrompre ces rêves et désunir deux cœurs qui battent déjà à l'unisson.

Il est d'usage que le fiancé apporte ou envoie, de temps à autre, un bouquet à sa future femme; du reste, cet usage doit être réglé par la fortuue du fiancé; s'il est très-riche, ce gracieux présent doit surprendre la jeune fille chaque matin à son réveil. Il est également d'usage d'offrir à sa future un bijou la première fois qu'on entre chez elle avec le titre de fiancé. Ce bijou peut être une simple bague en or ou un riche anneau enrichi de brillants, un bracelet très-simple ou très-riche, toujours suivant la position de fortune de celui qui offre. Un autre bijou serait moins de circonstance; en général, on choisit une bague ou un

bracelet, sans doute parce que ces objets affectent tous deux la forme d'un anneau ; le premier de la chaîne qui va unir ces deux existences.

Deux fiancés ne doivent jamais se donner leur nom de baptême, à moins qu'il ne soient liés depuis l'enfance et habitués à s'appeler ainsi. Ils ne doivent pas sortir ensemble, si ce n'est, pour certaines emplettes, avec la mère de la jeune fille.

C'est également la mère de la fiancée qui présente le futur mari aux membres les plus proches de sa famille; la jeune fille ne les accompagne pas.

Une trop grande liberté de manières entre les deux jeunes gens serait d'un goût détestable; une réserve glaciale serait ridicule. Une jeune fille bien élevée, sagement conseillée par une mère bonne et prudente, sait trouver un terme moyen et témoigner à l'homme qu'elle a accepté ou choisi une affection tendre, sans attirer sur elle la malignité des indifférents et même parfois, hélas! des amis. Si je ne parle point ici des mariages d'inclination, c'est-à-dire de ceux qui sont la consécration de deux sentiments un peu passionnés, c'est que les règles d'étiquette n'ont rien à y

voir. Je conseillerai toujours cependant à un jeune homme épris de s'adresser d'abord aux parents, afin d'éviter à celle qu'il aime un chagrin véritable, qui peut influencer toute sa vie; le devoir d'un galant homme étant, en cas de refus des parents, de se retirer sans laisser deviner à celle qui en est l'objet le sentiment qui l'anime. On est toujours coupable, au premier chef, de troubler une âme innocente et de lui ouvrir le chemin des larmes et de la douleur.

III

[illegible]

[illegible]

[illegible]

III

MARIAGE

Le contrat. — La corbeille et le trousseau.

Je ne veux pas ici marcher sur les brisées de messieurs les hommes de loi, et discuter les avantages de telle ou telle forme de contrat. J'avouerai cependant que je me révolte sincèrement contre le régime dotal qui est, à mon sens, une précaution exagérée contre celui à qui on confie bien plus que la fortune, le cœur, l'âme, l'esprit, l'avenir, le bonheur de son enfant.

Faites les restrictions qu'il vous plaira au régime de la communauté, assurez l'avenir des enfants par des réserves, des... Je ne sais trop comment tout cela se nomme, et je ne suis pas

notaire; mais n'agissez pas comme si vous disiez au mari, au chef de famille : « Nous vous savons à l'avance dissipateur et léger, aussi nous prenons nos précautions. » Si le futur est négociant ou industriel, les gens les plus honorables prétendent qu'il est sage de préférer le régime dotal. Moi, dans la sottise de mes impressions féminines, je pense que si j'étais la femme d'un négociant prêt à être déshonoré parce qu'il ne peut tenir ses engagements, je deviendrais folle de douleur et de désespoir, si je ne pouvais sauver l'honorabilité de son nom, de ce nom qui serait le mien et celui de mes enfants, en donnant ma fortune.

Quoi qu'il en soit, le contrat une fois préparé doit être signé deux ou trois jours avant le mariage.

Généralement on donne pour cette circonstance une soirée dansante ou simplement une réception, à laquelle sont invitées toutes les personnes liées avec les deux familles. On a eu préalablement à dîner le futur, son père, sa mère, ses frères et sœurs, les témoins et le notaire.

Le contrat est lu par le notaire avant que les invités à la soirée soient arrivés. Le futur signe

le premier et offre la plume à sa fiancée qui la donne à son tour à la mère du fiancé. La mère de la jeune fille signe ensuite, les deux pères après, puis les quatre témoins et enfin les autres personnes de la famille. Le contrat reste ouvert sur une table dans une pièce attenant au salon, et on invite à le signer les personnes à qui on veut donner ou demander une marque de déférence.

La corbeille a dû être envoyée par le fiancé avant la signature du contrat. Elle se compose de bijoux, de dentelles, — de cachemires si l'on veut, bien que maintenant ce dernier objet ne soit plus considéré comme absolument nécessaire, — d'une ou plusieurs robes de velours, d'autres en faille ou en satin, d'un éventail, d'un carnet de visite, un riche flacon, quelque objet d'art servant à la toilette, un missel d'un modèle curieux pour livre de mariage. Les cadeaux doivent être proportionnés à la fortune des époux. Autrefois la corbeille représentait une année des revenus du jeune ménage, mais de nos jours cette somme est bien souvent dépassée.

On exhibe toutes ces beautés ainsi que le trousseau le jour de la signature du contrat dans la

chambre de la jeune fille, et il est loisible à chacun de venir les admirer.

Je donne ici les divers usages reçus, mais je me hâte d'ajouter que ce ne sont pas là des lois auxquelles il faille se soumettre sous peine de sembler manquer d'usage. Tout dépend de la situation de fortune de ceux qui se marient, et il est évident que tout ce luxe et tout cet étalage ne conviendraient nullement à ceux qui apportent au ménage plus de projets de bonheur que d'argent.

Le trousseau est toujours donné par les parents de la mariée ainsi que la robe de mariage et celle du contrat.



IV

FORMALITÉS A REMPLIR

Le mariage civil. — La cérémonie religieuse.

Les pièces nécessaires à la célébration d'un mariage sont :

1° L'acte de naissance des futurs;

2° L'acte de décès du père ou de la mère, s'il y a lieu;

3° Pour le mariage religieux : un billet de confession;

4° Le certificat de mariage délivré à la mairie;

5° La justification de la publication des bans.

La publication des bans a lieu à la mairie deux dimanches de suite, sans qu'il soit possible d'obtenir de dispense. Il faut donc déposer ses papiers

le vendredi, si l'on ne veut pas subir une semaine de retard. Ces papiers sont l'acte de naissance et, en cas de vie du père et de la mère, leur consentement écrit. On fait trois publications de bans à l'église, mais on peut obtenir dispense des deux premières; aux pièces précédentes il faut joindre, pour les formalités religieuses, l'acte de baptême.

Les publications doivent se faire à la mairie de l'arrondissement où habite la future, et aussi à la mairie du futur; de même les bans religieux doivent être publiés aux deux paroisses.

Le mariage à la mairie a lieu, en général, vingt-quatre heures avant le mariage à l'église, et sans aucune espèce d'apparat. On envoie prendre l'heure du maire, et on se rend à la mairie en toilette sombre et très-simple, avec les ascendants des deux côtés et les témoins. Au retour de la mairie un dîner de famille réunit ce petit nombre de personnes.

On invite à la célébration du mariage religieux par lettres doubles, la première, au nom des parents de la jeune fille, la seconde, au nom des parents du jeune homme, les lettres se formulent ainsi :

« Monsieur un tel, » mettre le titre nobiliaire s'il

y en a un, les grades dans la Légion d'honneur, les titres honorifiques, la désignation de fonctions, etc., « et madame une telle ont l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle une telle, leur fille, avec monsieur... » suivent le prénom et le nom, précédés du titre, s'il existe, et suivi des mêmes désignations que pour le père. En dessous, une ligne plus bas, on ajoute : « Et vous prient d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée tel jour, à telle heure précise, dans l'église de ... » Au bas de la lettre se trouve la mention « On part », qui indique en tout cas, qu'après avoir assisté au mariage, on doit attendre la visite des jeunes mariés avant de se présenter chez eux.

Ces lettres doivent être expédiées, douze ou quinze jours à l'avance, à toutes les personnes avec qui on est en relation de visites, rapprochées ou non. Les autres lettres ne portent pas la phrase qui invite à la messe de mariage, et ne s'expédient qu'après la noce, en province et aux personnes que l'on connaît très-peu.

La jeune fille monte dans la première voiture avec son père, sa mère et la demoiselle d'honneur; le jeune homme dans la seconde voiture avec sa mère, son père et sa sœur ou un proche parent

de sa future. Celle-ci entre dans l'église et est conduite près de l'autel au fauteuil de gauche par son père, ou, si ce dernier n'existe plus, par son plus proche parent. Le futur mari donne le bras à sa mère et va prendre place au fauteuil de droite. La mère de la jeune fille donne le bras au père du jeune homme. On se rend dans le même ordre à la sacristie, où viennent présenter leurs hommages aux jeunes époux tous les invités à la messe.

Pendant la messe, la demoiselle d'honneur, qui est, en général, la sœur, ou à défaut la plus plus proche parente ou la plus chère amie de la jeune femme, quête au bras du frère ou d'un parent du jeune homme. Le garçon d'honneur va généralement prendre, en voiture, la jeune fille avec qui il doit quêter, — laquelle doit, bien entendu, être accompagnée de ses parents, — et lui offre un bouquet blanc. Il est autorisé aussi à lui envoyer, la veille, une boîte à gants avec six ou douze paires de gants dedans, mais ceci est absolument facultatif. Au sortir de l'église, le *mari* affirme ses droits récents en prenant le bras de sa femme, et en montant dans la même voiture qu'elle. Je dois faire une petite recommandation aux personnes qui sont invitées à une messe de mariage, c'est d'arriver

exactement à l'heure, et de ne pas causer aux jeunes mariés la petite humiliation de trouver l'église presque déserte à leur arrivée.

Autrefois, on ne pouvait venir en noir à une messe de mariage; aujourd'hui cela est possible, à condition d'égayer le noir par un chapeau clair ou le mélange d'une couleur claire.

Du reste, l'étiquette, pour me servir d'un vieux mot, est bien moins sévère qu'autrefois.

Maintenant, les hommes qui ne sont pas parents ou intimes, gardent leur paletot dans l'église, et parfois se dispensent de la cravate blanche; mais en général, dans un certain monde surtout, ils portent l'habit noir, la cravate blanche et les gants paille ou gris perle.

Moins on est lié avec les mariés et leur famille, moins on est obligé de revêtir une toilette élégante; les personnes qui font partie du cortège, c'est-à-dire qui entrent dans l'église à la suite de la mariée, sont tenus au contraire à une toilette recherchée et de teinte claire.

En général, maintenant, un grand déjeuner a lieu chez les parents de la jeune fille. Ce déjeuner peut être aussi nombreux qu'on le désire, suivant la grandeur de la pièce qu'on peut dispo-

ser à cet effet, et doit être aussi exquis que faire se peut.

Toutes les petites facéties du vieux temps sont absolument démodées. On mange gaiement — s'il est possible ; — puis, après une heure de causerie, après avoir pris le café et les liqueurs, on prend congé. Pendant ce temps, la jeune femme a le plus souvent échangé sa robe blanche contre un costume élégant, mais de couleur sombre. J'ai dit précédemment dans la première partie de cet ouvrage ce que je pensais du voyage immédiat, je n'y reviendrai donc pas. Quant aux visites de noces, ce point sera traité dans le chapitre qui concerne les visites en général.

Les dépenses qu'exige un mariage sont, à moins de conventions particulières, réparties de la façon suivante : la corbeille, les frais de contrat, la cérémonie religieuse, les voitures regardent le mari. Le trousseau, la toilette de mariage, le repas sont à la charge de la famille de la jeune fille.

V

LA NAISSANCE

Formalités à remplir. — Les obligations du parrain et de la marraine.

Les naissances doivent être déclarées dans les vingt-quatre heures, l'enfant doit être porté pour cela à la mairie de l'arrondissement et accompagné par le père lui-même, assisté de deux témoins.

Le baptême peut avoir lieu quelques jours après; mais, s'il en doit être ainsi, on fait ondoyer le nouveau-né. En cas de danger de mort subite, tout le monde peut baptiser, c'est-à-dire verser de l'eau naturelle sur la tête de l'enfant en prononçant ces mots « : Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit! »

Le parrain et la marraine sont pris en général

dans la famille. Pour le premier né, c'est à la grand'-mère maternelle qu'est réservé cet honneur et cette charge. Le parrain est en général le grand-père paternel, et le grand-père maternel pour le second enfant.

En dehors de cet usage, on choisit qui on veut, mais il faut avoir soin de savoir si en proposant d'être parrain et marraine à des étrangers, on ne commet pas un acte indiscret, car on leur impose ainsi des dépenses véritables dans le présent et une responsabilité dans l'avenir. En effet, la marraine offre généralement à l'enfant une timbale, une cuillère, sa robe et le bonnet de baptême; néanmoins, la charge la plus lourde est pour le parrain.

Il faut d'abord qu'il envoie à la marraine un bouquet et des gants dans une boîte, puis qu'il fasse un cadeau à la jeune mère, consistant, soit dans un objet d'art, une pièce d'argenterie et une belle boîte de bonbons ou plusieurs sacs de pralines, marrons glacés, etc., etc. Il donne enfin et la marraine aussi, 10 ou 20 francs à la nourrice.

Le père a à sa charge : les voitures, les boîtes de dragées offertes à ses amis et connaissances. On en réserve une plus grande que les autres,

destinée au prêtre qui a fait la célébration du baptême et dans laquelle on met une ou deux pièces d'or.

Généralement, un dîner est offert au parrain et à la marraine le jour du baptême, ou, si la jeune mère n'est pas rétablie, quelques jours après. Le dîner est rendu par la marraine.

On envoie des lettres de faire part de la naissance des enfants, à toutes personnes avec lesquelles on est en relations. Elles sont ainsi conçues :

M. et Mme X..., ont l'honneur de vous faire part de la naissance de leur fils ou de leur fille.
(Suit le nom de baptême.)

VI

DEUILS

Leur durée. — Comment on doit les porter.

Les formalités à remplir en cas de décès ne regardent pas une femme. Dans le cas où on serait forcé de s'occuper de ces tristes détails, le mieux est de conférer de toutes les formalités avec un parent ou un ami dévoué, de donner des instructions précises sur ce qu'on peut dépenser et de s'en rapporter ensuite à celui à qui on a confié ce soin.

Un père doit assister au convoi de son enfant; mais on ne saurait exiger cela d'une mère; une femme ne suit jamais le convoi de son mari; celui-ci, par contre, accompagne sa femme jusqu'à

sa dernière demeure. Un fils ou une fille ne laisse à personne le triste soin de conduire le deuil de leurs parents.

La tenue des personnes étrangères à la famille qui assistent aux enterrements doit être conforme à la situation. Parler et rire en suivant un enterrement ou dans l'église, c'est commettre non-seulement une inconvenance, mais insulter grièvement à la douleur de ceux qui pleurent. A la rigueur, on peut ne pas être tout en noir, mais il est indispensable d'avoir des vêtements sombres, des gants très-foncés; si on n'avait pas ces vêtements, mieux vaudrait se dispenser d'assister à la cérémonie.

Les lettres de convocation à un convoi se formulent ainsi :

Vous êtes prié d'assister aux Convoi, Service et Enterrement de M. ou de Mme une telle (tous les titres et qualités sont mentionnés), décédé en son domicile (rue et numéro), dans sa trentième année; (supposons) muni des sacrements de l'Église, qui se feront le (indiquer le jour et l'heure très-précise), en l'église de (le nom de l'église de sa paroisse, puis plus loin) :

Priez pour (elle ou lui).

Les lettres de faire part envoyées en province ou aux personnes moins intimes sont faites, au nom de tous les parents, en commençant par le plus proche : le mari, si c'est une femme mariée qui est décédée *et vice versâ;* le père et la mère si c'est un enfant; les enfants, si le mort est le père ou la mère; puis, suivent les noms de tous les parents en ligne descendante. La lettre se termine ainsi : ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent de faire en la personne de M. ou Mme une telle, leur femme, fille, sœur, belle-sœur, tante, etc., etc.

Le deuil de veuve se porte comme suit, à Paris : six mois de laine tout unie, garniture de crêpe, chapeau tout en crêpe crêpé ou crêpe anglais et grand voile de crêpe; cols et manches de crêpe, gants de soie ou de Suède; six mois de laine et crêpe lisse, gants de peau glacés, bijoux de bois durci. Trois mois de soie avec dentelle noire ou blanche, bijoux de jais, chapeau de tulle noir, orné de jais et de fleurs blanches. Trois mois de petit deuil en gris, ou violet, ou blanc.

Une veuve ne doit jamais, en aucun cas, passer brusquement du deuil aux couleurs vives, ni abré-

ger le temps voulu pour ce deuil; elle doit observer avec soin toutes les petites conventions sociales à cet égard, quels qu'aient pu être d'ailleurs les sentiments de son cœur, fût-elle même séparée de son mari.

Dans quelques pays, on ne porte pas le deuil des enfants, et j'avoue que je trouve cet usage odieux : car s'il est une douleur atroce, épouvantable, c'est de survivre à ces petits êtres, qui sont la meilleure partie de nous-mêmes. Ces morts-là ne jettent-elles pas un deuil sur toute la vie? Il n'est donc pas de règles à poser. Pleurez vos enfants selon les regrets de votre cœur, ô mères, et vêtissez-vous de noir si vous trouvez dans cet entourage lugubre en harmonie avec votre tristesse, un soulagement à vos larmes.

Un deuil de père ou de mère se porte généralement un an. Six mois de grand deuil laine et crêpe, long voile, gants de Suède. Le grand châle carré est abandonné et remplacé par une confection très-simple, garnie de crêpe; trois mois de crêpe lisse et de laine mêlée de soie; trois mois de soie avec lingerie blanche, chapeau de tulle.

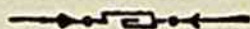
Le deuil de frère ou de sœur se porte six ou neuf mois : trois mois de deuil laine et crêpe, mais

pas de long voile; trois mois de laine et crêpe lisse, et trois mois de soie avec lingerie blanche.

Le deuil d'oncle ou de tante se porte trois ou quatre mois, mais en laine et soie, lingerie blanche. Le deuil de cousin germain se porte six semaines en petit deuil. On porte le deuil des personnes étrangères dont on hérite comme un deuil d'oncle ou de tante.

Observation générale : il vaut toujours mieux exagérer la durée d'un deuil que de la raccourcir d'une manière inconvenante : on s'expose à faire porter sur soi un jugement peu flatteur.

Au-dessous de sept ans, les enfants ne portent que le demi-deuil, c'est-à-dire du noir et du blanc mêlés. Les vêtements tout blancs sont également de grand deuil jusqu'à cet âge. A partir de sept ans jusqu'à douze ans, on fait porter aux enfants, pour un père ou une mère, trois mois de grand deuil et six mois de petit deuil; pour un grand-père ou une grand'mère, un frère ou une sœur, trois mois de noir, trois mois de petit deuil.



VII

INVITATIONS

Comment on y répond.

Les invitations pour bals, soirées, réceptions se font sur grandes cartes, en vélin ou en papier glacé. La formule est celle-ci : « M. et Mme X..., resteront chez eux, le..... » Au bas de la carte se trouve une mention indiquant le but de la réunion : « On dansera », ce qui est l'indication pour un bal; « On fera de la musique », ce qui annonce un concert avec artistes; « On jouera la comédie; on verra les pupazzi, etc. » Quand aucune mention n'existe, il s'agit simplement d'une réception ou d'une sauterie au piano; mais la carte de grande dimension indique tou-

jours une réunion nombreuse. Ces cartes ont 12 centimètres sur 10 environ. Toute invitation de ce genre doit être envoyée, pour un bal, douze ou quinze jours auparavant; la personne qui la reçoit, doit, qu'elle veuille ou non y répondre, envoyer immédiatement des cartes qui sont comme l'accusé de réception de l'invitation. Il n'est pas nécessaire, ordinairement, de donner une promesse ou un refus formel quand il s'agit d'un bal, d'un concert, d'une grande réunion. Les invitations à des réunions de huitaine se formulent ainsi : « M. et Mme X... resteront chez eux les mardis — par exemple, 1er, 8, 15, 24 et 29 janvier, 5, 12, 19; et 26 février. » De même pour les quinzaines avec l'indication des jours et leur date.

On doit une visite de remercîment dans les huit jours qui suivent la fête donnée, qu'on ait ou non assisté au bal ou au concert, à moins qu'on ne désire pas rester en relations avec les personnes de qui émane l'invitation, ni en recevoir une seconde.

Les invitations à dîner se font également sur grandes cartes et sont ainsi rédigées : « M. et Mme X .. prient M. et Mme X... de leur faire

l'honneur de venir dîner chez eux le . . . . . » Suit l'indication du jour, de la date et de l'heure. On ajoute au bas de la carte ces trois lettres: « R. S. V. P., » réponse s'il vous plaît. Ces invitations doivent être adressées douze ou quinze jours auparavant. La personne qui en reçoit une doit immédiatement répondre un mot poli, disant si elle accepte ou non, afin de permettre aux personnes qui donnent ce dîner d'inviter un autre convive dans le délai de temps convenable.

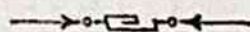
Un fonctionnaire qui donne un dîner officiel invite ainsi : « M. le Préfet du Rhône et Mme X... prient M., etc.; M. le premier Président de la cour d'appel de Toulouse et Mme X..., etc. » Quand un fonctionnaire a un titre nobiliaire, il ne le met sur une carte d'invitation que pour des invitations faites à ses relations personnelles. Un bal n'est pas une fête officielle; on peut donc rédiger ainsi ces invitations : « M. le comte X..., sous-préfet de Montargis et Mme la comtesse X... resteront chez eux; » de même pour un dîner non officiel.

On invite aux petites réunions par cartes de visite, sur lesquelles on ajoute à la plume la formule, « resteront chez eux, » formule ridicule mais acceptée partout, et la seule possible par suite de

l'usage établi. Il est de bon goût de répondre aussi par une carte sur laquelle on ajoute quelques mots de remercîments et dans lesquels on accepte ou on refuse.

La question de toilette est assez embarrassante à régler. Tout dépend des localités et des usages particuliers de chaque ville. A Paris, on peut donner comme règle à peu près certaine que l'on doit mettre la robe décolletée pour toute soirée à laquelle on est priée quinze jours à l'avance sur grande carte. Pour grands dîners priés, la toilette demi décolletée, c'est-à-dire ouverte, décolletée en carré avec manches au coude est adoptée généralement ; à moins que l'on ne sache à l'avance que la toilette basse est choisie par les autres femmes. Dans le monde officiel, la robe basse est à peu près exigée.

Les soirées auxquelles on est invité par cartes de visite ou par petite lettre particulière impliquent peu de cérémonie, par conséquent la demi-toilette est de meilleur goût que la toilette de bal et un *mezzo-termine* très-convenable.



VIII

ORGANISATION D'UN BAL, D'UNE SOIRÉE DANSANTE

La comédie de salon.

Pour donner un bal, la première condition est d'avoir des appartements assez vastes pour que la réunion ne devienne pas une *cohue* et que les danses puissent s'organiser dans un espace suffisant pour que la confusion ne rende pas tout plaisir impossible. Quand on est étroitement logé, on se contente de recevoir ses amis et on ne donne pas de bals.

L'appartement doit être préparé à l'avance; c'est-à-dire que les pièces où l'on doit danser doivent être débarrassées de leurs meubles, fauteuils, tables, gros meubles à angles. Les portes

doivent être enlevées, les tapis également. Des fleurs seront placées dans les angles, dans les embrasures des fenêtres; on doit faire du feu toute la journée dans les salles où l'on danse, afin que les invitées en robes de bal ne soient pas saisies à leur arrivée par une température trop froide; mais, à partir de huit heures, on n'entretient plus ces feux. On dispose la plus grande quantité possible de candélabres, un lustre et des appliques. L'éclairage avec lampes n'est pas admis pour un bal. Enfin il faut que ces préparatifs soient terminés bien à l'avance, afin que la maîtresse de la maison ait le temps de venir, avant de procéder à sa toilette, jeter le dernier coup d'œil du maître et de l'artiste.

Toutes les bougies doivent être allumées à neuf heures, le maître et la maîtresse doivent être habillés et prêts à recevoir leurs invités à cette heure là également, bien qu'il soit de bon goût aujourd'hui de n'aller au bal qu'à onze heures. Il pourrait se faire que quelqu'invité moins au fait des us et coutumes du *high life* arrivât de bonne heure, et il serait fort désobligeant pour lui d'être reçu par les banquettes.

Le maître et la maîtresse de maison doivent se tenir debout dans le premier salon, pour saluer et recevoir les personnes qui arrivent jusqu'à une heure assez avancée et jusqu'à ce qu'il ne reste plus guère à attendre que quelques retardataires. Dès qu'un quadrille peut être formé, l'orchestre doit jouer. Les fils de la maison, quand il y en a, sont occupés avec leur père à offrir le bras aux femmes et à les conduire à la placs qui leur convient, mais il se trouve toujours dans chaque société quelques jeunes gens faisant partie de l'intimité auxquels on confie le soin d'organiser les premiers quadrilles.

Le premier devoir des amphytrions est de veiller à ce que les jeunes filles et les jeunes femmes dansent toujours au moins autant que cela leur plaît; le rôle de tous ceux qui donnent une fête est en effet tout d'abnégation, ils ne doivent pas songer à leurs plaisirs, mais bien à ceux de leurs invités.

La maîtresse de maison, sa fille ou ses nièces, si elle en a, doivent toujours prier les danseurs qui viennent les inviter de faire danser à leur place les jeunes filles qui n'ont pas été invitées. Les fils de la maison ou les plus proches parents

doivent sacrifier leurs désirs personnels aux mêmes devoirs de l'hospitalité.

On a supprimé, ou à peu près, les présentations dans les bals particuliers. Il est évident que le bon goût exige que l'on suppose la réunion composée de façon à ce qu'on puisse permettre à sa fille ou à sa femme de danser avec tous les hommes présents. Dans les bals de souscriptions ou les bals officiels, on doit, au contraire, ne danser qu'avec les danseurs qui ont été présentés.

Les jeunes filles doivent rester assises auprès de leur mère ou devant elles, et revenir toujours à leur place après chaque danse; elles ne doivent donner à tenir à leur danseur ni leur mouchoir, ni leur carnet, ni leur éventail, encore moins leur bouquet; enfin elles ne doivent jamais aller au buffet sans leur mère ou un homme de leur famille, père, frère, beau-frère, oncle. Un jeune cousin est considéré dans le monde comme un étranger, car il peut être un prétendant.

Les rafraîchissements d'un bal se composent, pendant les premières heures, de sirops, de glaces, de fruits glacés et de petits fours, que les domestiques font circuler sur des plateaux. Un domestique portant un plateau chargé de sirops ou de

glaces est suivi d'un autre portant les menus gâteaux, un troisième vient ensuite avec un plateau vide pour recueillir les verres, les soucoupes, à glaces, les papiers des fruits glacés, etc. ; puis vers onze heures on sert du punch et du vin chaud. Dans les bals où on soupe, ces rafraîchissements suffisent jusqu'à une heure, où les soupers commencent à être servis dans une pièce préparée à cet effet. La table doit être servie autant de fois qu'il est nécessaire et présenter la même profusion de viandes froides, galantine truffée, mayonnaises de saumon, perdreaux froids, filet dans sa glace, volailles truffées, jambons. Les vins doivent être de premier choix.

Dans certaines maisons, le souper est transformé en buffet, servi par un maître d'hôtel et un ou deux domestiques et abondamment pourvu des mêmes mets, que les invités viennent visiter quand bon leur semble.

Tous ces détails doivent être très-soignés, et témoigner d'une grande libéralité. Ce n'est en vérité pas la peine de donner des fêtes, quand on ne peut pas faire largement les dépenses nécessaires. Il faut, en ce cas, se résigner aux réunions d'un aspect plus simple, inviter avec

moins de prétention, beaucoup moins de monde. On peut alors se contenter de faire servir, à minuit, des consommés, des sandwichs, mêmes des petits pâtés, sans parcimonie et sans interruption, par intervalles assez courts jusqu'à l'heure où on se retire.

Rien n'est de plus mauvais goût que de restreindre ses invitations pour le souper et de chuchotter à l'oreille des privilégiés cette sotte phrase : « Laissez partir tout le monde, nous souperons dans l'intimité. » Les *autres*, ceux qui sont exclus, finissent toujours par savoir quelque chose de ce projet, et on se fait ainsi des détracteurs et des ennemis. Quand on veut agir ainsi, on ne dit rien jusqu'à la fin de la soirée et on fait préparer une ou deux pièces froides; puis quand les derniers invités sont prêts à partir, comme ce sont en général les intimes de la maison, on improvise à la minute ce souper, en y conviant même ceux à qui on n'avait pas songé; le fait de leur présence à cette heure exige qu'ils ne soient pas évincés.

Un bal nécessite un petit salon de repos et un salon de jeu, pour les personnes qui ne dansent pas; mais je n'aurai jamais assez d'anathèmes

contre les tables de baccarat et de lansquenet où les jeunes gens, au lieu de danser, viennent passer des heures fiévreuses et vider leur bourse. Un maître de maison ne doit jamais souffrir qu'une grosse partie s'installe pendant un bal. Le whist, la bouillotte, l'écarté, tels sont les seuls jeux qu'il doive préparer et autoriser. Je ne puis admettre non plus l'existence d'un fumoir, d'où les danseurs sortent imprégnés de fumée de cigare, qu'ils ne manquent pas de répandre autour d'eux et dont ils parfument leurs danseuses.

Les concerts exigent moins de rafraîchissements, à moins qu'on ne danse après; mais si on se contente d'entendre de la musique pour se séparer une heure ensuite, des plateaux chargés de glaces, de sirops, de punch, de vin chaud, de fruits glacés et de petits-fours suffisent. Il en est de même pour les petites réunions dansantes. On ajoute, à minuit, pour celles-là, des consommés, quelques gros gâteaux, brioches ou babas, du thé et du chocolat, des sandwichs.

On peut également faire circuler des plateaux chargés de verres de vin de Bordeaux, de Malaga, de Xérès.

Pour ne pas être ridicule, en faisant jouer la comédie chez soi, il faut d'abord avoir un appartement assez grand pour pouvoir disposer un théâtre, et surtout pour que les spectateurs soient suffisamment à l'aise et placés de manière à voir et à entendre... même les hommes. J'ai trop entendu de fois critiquer amèrement les maîtresses de maison qui imposent aux malheureux hommes un supplice de trois heures, consistant à entendre le murmure des voix des acteurs et apercevoir le bord de la jupe des actrices, de l'encoignure de porte ou de fenêtre où ils sont blottis. Ce n'est pas déjà très-amusant d'assister aux débuts d'une comédienne de salon, encore ne faut-il pas supporter pour cela une véritable souffrance.

Je ne saurais trop recommander aussi à celles de mes lectrices, qui ont ce goût bien déterminé, d'être d'une sévérité absolue sur le bon goût des pièces jouées. Les plaisanteries un peu grivoises, acceptées à la scène, paraissent tellement énormes entre deux paravents, que le plaisir attendu se change en malaise général; et on rend naturellement responsable de cette gêne le maître et la maîtresse de la maison.

IX

LES SOIRÉES INTIMES

Une soirée de vingt à trente personnes et même au-dessus n'exige aucun préparatif. On laisse les meubles à leur place et le tapis sur le parquet. Néanmoins l'éclairage doit toujours être assez brillant pour que la réunion ne paraisse pas triste, mais il est parfaitement admis de se servir des lampes que l'on possède.

Les soirées de huitaine et de quinzaine sont très difficiles à rendre agréables, parce qu'il est évident qu'on ne peut compter toujours sur un nombre égal d'invités et il arrive fatalement qu'on est un jour très-nombreux, tandis qu'un

autre on se trouve en si petit comité, qu'une simple causerie doit faire tous les frais de la soirée.

Il faut savoir supporter philosophiquement ce contre-temps, et surtout, sous prétexte que les petits frais de rafraîchissements ou de lumière ont été perdus, ne pas se croire autorisé à diminuer ces frais le jour de la plus prochaine réunion; car s'il arrivait que ce jour-là on eût beaucoup de monde on serait profondément ennuyé de n'avoir qu'une réception mesquine. Quand les invités font défaut, au lieu de servir le thé dans la salle à manger, on fait dresser une table *ad hoc* dans le salon, et la maîtresse de maison fait les honneurs des friandises préparées. Rien n'est gai parfois comme ces soirées manquées, car tout le monde se croit obligé à redoubler d'amabilité pour faire oublier à la maîtresse de maison le mécompte qu'elle éprouve.

J'ai dit dans la première partie de ce livre que le rôle de la femme qui est chez elle et qui reçoit, était un rôle tout d'abnégation et d'oubli de soi-même; j'ajouterai que non-seulement elle ne doit pas faire parade de son esprit, de ses talents, de ses avantages personnels, mais encore

ne laisser passer aucune occasion de mettre en relief les qualités ou les mérites de ceux qui sont ses invités. C'est là, du reste, un des côtés remarquables de la véritable femme comme il faut, de celle à qui on a appris dès l'enfance, que pour se faire des amis, se créer des relations sûres, s'attirer la bienveillance d'autrui, il fallait avant toute chose faire abstraction complète du *moi* humain, c'est-à-dire s'oublier toujours et sans cesse pour les autres.

Une femme très-bonne musicienne, par exemple, doit s'abstenir de se faire entendre chez elle si elle reçoit des femmes moins bien douées et ne manquant pas cependant de prétentions; ou bien si elle est trop vivement sollicitée, c'est faire preuve d'un grand tact et d'une véritable bonté que de ne pas choisir ce qui peut la faire briller davantage; même observation pour le chant. Quand, au contraire, on est dans une maison amie et qu'on sait son talent apprécié, on ne doit jamais se faire prier un seul instant pour jouer ou chanter.

Je signalerai à mes lectrices un petit travers dont beaucoup d'amateurs musiciens sont atteints; c'est, après avoir longtemps résisté aux instances

et aux sollicitations, de ne pas abandonner le piano et de faire succéder les morceaux aux morceaux, les romances aux grands airs, de déchiffrer des partitions, sans se demander si les auditeurs éprouvent toujours le même charme à écouter. Quand on a cédé à la demande qui est faite, on doit se lever et ne chanter ou ne jouer qu'une fois, ou deux encore, si on réitère ces instances.

Dans une réunion de trente à quarante personnes, on sert le thé dans la salle à manger. On aura fait passer avant l'heure du thé, c'est-à-dire avant onze heures et demie, des plateaux avec sirops et petits fours. La table de la salle à manger est recouverte d'une nappe spéciale, ordinairement tissée blanc et bleu, ou blanc et rouge, ou écrue ornée de franges et d'un énorme chiffre en couleur avec ou sans couronne. Des tasses à thé sont disposées tout autour et posées sur de petites serviettes frangées semblables à la nappe, avec chiffre brodé également. Devant la maîtresse de la maison, au centre de la table, se trouve une bouilloire en argent ou en plaqué, et de chaque côté de la bouilloire une ou deux théières, une chocolatière pleine de chocolat; des

sucriers sont disposés de trois en trois tasses afin que les femmes qui sont assises autour de la table puissent se servir elles-mêmes. Les domestiques circulent alors, offrant du thé ou du chocolat, et repassent plusieurs fois afin de pouvoir prendre l'un et l'autre. La table est ornée de gros gâteaux, tels que babas, brioches, mousselines, puis de petits fours, de sandwichs au foie gras ou au jambon, d'oranges et de marrons glacés. Au milieu de la table, se trouve une corbeille de fleurs, aux quatre angles quatre coupes contenant des mandarines et des pommes d'api. Voilà les éléments d'un thé complet. Si la réunion n'est pas nombreuse et qu'on soit dans une grande intimité, on peut supprimer les fruits glacés, quelques assiettes de petits fours, deux coupes de fruits.

Quand on a réuni chez soi, le soir, moins de vingt personnes, on sert le thé dans le salon, sur une table spéciale qui forme deux étagères circulaires et sur lesquelles le domestique dépose la bouilloire, les tasses et les gâteaux, puis se retire, prêt à revenir au coup de sonnette de la maîtresse de la maison. Cette dernière fait elle-même les honneurs de ce thé; non point aidée des

domestiques, ce qui est parfaitement ridicule, mais bien de ses filles ou, à défaut des filles, de ses amies intimes, ou si elle est toute jeune femme, de ses amies non mariées et de son mari, ainsi que des jeunes gens parents ou amis.

X

L'ART DE DONNER A DINER

Détails de service.

Je ne parlerai ici que du grand dîner, du dîner de cérémonie, car chacun sait comment il faut traiter ses amis, suivant son état de fortune et ses ressources.

J'ai parlé des invitations. J'ai dit qu'il fallait inviter au moins douze ou quinze jours à l'avance, afin de pouvoir remplacer les personnes qui refusent dans le délai voulu par les convenances, pour que l'invitation ne soit pas considérée comme trop tardive.

On ne doit jamais inviter que le nombre de convives qui peuvent tenir à l'aise dans la salle à

manger et autour de la table. C'est faire preuve d'un manque de savoir-vivre absolu que de serrer des couverts au point que chaque personne ait les coudes pressés par ceux de son voisin. La salle à manger doit être chauffée, ornée de plantes vertes. La table doit présenter un coup d'œil harmonieux. Le surtout est une pièce d'argenterie ou de ruolz qui peut être un objet d'art d'une grande valeur, il est en général surmonté d'une coupe ou d'une jatte dans laquelle on met des fleurs. Des bouts de table, avec nombreuses bougies, sont indispensables, car l'éclairage ne saurait être trop brillant afin de faire scintiller les facettes du cristal et étinceler les plats d'argent ou de porcelaine de Sèvres et de Saxe. Autrefois, on faisait paraître, dès l'abord, sur la table, une grande partie du dîner; tout le premier service d'abord, servi sur des réchauds, et recouvert de cloches d'argent ou de plaqué. Aujourd'hui, l'usage généralement adopté est, au contraire, de couvrir la table du dessert, mettant aux quatre coins les plateaux à fruits, puis les compotiers, les assiettes de bonbons, etc. Le surtout peut être remplacé par une de ces corbeilles remplies de fleurs que tous les jardiniers-fleu-

ristes savent préparer. A défaut de jardinière, on met de la terre glaise humide dans une coupe déjà tapissée de mousse, et on pique dans cette terre des fleurs variées en les disposant avec goût. La table ainsi préparée, reste à nous occuper des invités.

La plus rigoureuse exactitude doit être observée quand on est invité à dîner; c'est donner une preuve de très-mauvaise éducation que de se faire attendre. Le devoir du maître et de la maîtresse de la maison est de ne pas retarder le dîner de plus d'un quart-d'heure pour un convive attardé. et cela, par respect pour les autres invités.

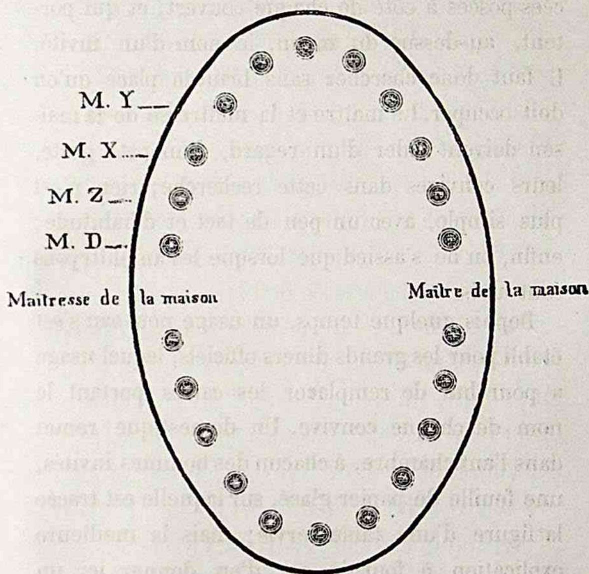
Quand le domestique vient dire, en ouvrant la porte à deux battants : « Madame est servie, » le maître de la maison va prier la personne qui doit occuper la place d'honneur, c'est-à-dire la droite de la maîtresse de la maison de lui offrir son bras. C'est manquer de savoir-vivre que de s'offrir de soi-même pour conduire à table la maîtresse de la maison. Le maître de la maison, lui, offre également son bras à la femme qu'il doit placer à sa droite. Les parents les plus proches offrent le bras aux femmes les plus âgées ou placées dans la position sociale la plus élevée

C'est le maître de la maison qui ouvre la marche; quelquefois la maîtresse de la maison vient ensuite, ou bien elle se met derrière tous ses invités; cela dépend des localités.

Les places sont désignées par des cartes glacées posées à côté de chaque couvert, et qui portent, au-dessus du menu, le nom d'un invité. Il faut donc chercher sans bruit la place qu'on doit occuper. Le maître et la maîtresse de la maison doivent aider d'un regard, d'un petit geste, leurs convives dans cette recherche; rien n'est plus simple, avec un peu de tact et d'habitude; enfin, on ne s'assied que lorsque les amphitryons sont assis.

Depuis quelque temps, un usage nouveau s'est établi pour les grands dîners officiels, lequel usage a pour but de remplacer les cartes portant le nom de chaque convive. Un domestique remet dans l'antichambre, à chacun des hommes invités, une feuille de papier glacé, sur laquelle est tracée la figure d'une table servie; mais la meilleure explication à fournir est d'en donner ici un exemple. Supposons que le dîner soit de vingt couverts, et que la personne à qui on remet la feuille de papier se nomme Monsieur X..., le

dernier prendra soin d'examiner attentivement dans quel ordre sont placés les convives, par rapport au maître et à la maîtresse de maison, suivant le côté de la table où se trouve le couvert.



Monsieur X... verra donc, après avoir étudié sa feuille, qu'il est placé entre Madame Z... et

Madame Y... Comme l'indication s'arrête à cette dernière, il saura également qu'il doit lui offrir son bras pour la conduire à table et la faire asseoir à sa gauche.

Les indications varient donc pour chaque convive. Chacun d'eux voit ainsi, à l'avance, la place qu'il doit occuper, et il sait qu'il doit offrir son bras à la personne dont le nom suit immédiatement le sien, et qui est le dernier indiqué. On conçoit tout l'avantage de ce nouveau système, qui a le mérite d'empêcher toute confusion au moment de se mettre à table.

Le potage est apporté à chaque convive par un domestique. Le service doit être complet, c'est-à-dire qu'il faut, pour un dîner d'apparat de vingt couverts, un maître d'hôtel qui découpe, cinq domestiques, un sommelier aidé par les domestiques pour les vins. Le nombre des domestiques diminue en raison du nombre d'invités ; mais, en dehors du maître d'hôtel et du sommelier, il faut un domestique par quatre convives. Le service anglais, qui consiste à ne faire paraître aucun mets sur la table, peut être modifié de la façon suivante : les plats font leur apparition sur deux réchauds posés devant le maître et la maîtresse de la maison,

puis disparaissent pour être découpés et sont remplacés par d'autres. Les domestiques offrent toujours le plat à gauche en nommant, à demi-voix, le mets qu'ils offrent. D'autres domestiques sont spécialement chargés d'enlever, aussitôt qu'un convive a fini, son assiette, son couteau et sa fourchette, en les remplaçant de suite par d'autres. On sort de table et on rentre au salon. Seulement cette fois c'est la maîtresse de la maison qui passe la première. Le café se prend toujours au salon; là, il est servi par des domestiques, dont l'un offre sur un plateau des tasses et du sucre, et l'autre verse le café. Puis ils reviennent enlever les tasses et présenter de même les liqueurs.

Quand on n'a pas le soir d'autres personnes que celles invitées au dîner, les seuls rafraîchissements à offrir sont des verres d'eau sucrée, des sirops, et du thé offert sur un plateau, à onze heures. Je ne conseillerai jamais de donner une soirée à la suite d'un grand dîner. Les personnes invitées pour la soirée seulement arrivent avec une légère pointe de mécontentement et trouvent des visages épanouis, des gens un peu excités par les bons vins et la chère exquise qu'ils viennent

de faire; la joie des uns agace les autres, tandis que le visage froid de ceux-ci finit par éteindre la gaieté de ceux-là; il en résulte un ennui général pour la soirée, et, dans la suite, peut-être quelques malveillances sourdes à droite ou à gauche. On se fait ainsi de petits ennemis avec lesquels il faut compter parfois, surtout en province.

Je ne saurais entrer ici dans de plus grands détails. Le reste convient plutôt à un petit traité que je ferai tôt ou tard sur les soins à donner aux choses de l'intérieur; dispositions minutieuses, ordonnance des repas, soins de l'office, entretien des meubles de l'appartement, des fleurs; enfin sur tous les petits devoirs de la maîtresse de maison dans son rôle de femme de ménage; ici, je dois me contenter de donner à mes lectrices des notions sur les obligations qu'imposent le monde et ses usages.

La question la plus difficile à résoudre est celle des préséances. Tout est nuance, en effet, dans l'art de satisfaire tous les amours-propres, de rendre à chacun la part de considération qui lui est due. Quoi qu'on fasse, hélas! on parvient difficilement à ne pas blesser quelque susceptibilité. Voici cependant quelques principes géné-

raux qui peuvent guider dans ces petites difficultés mondaines.

On donne les places d'honneur aux personnes les plus considérables et les plus âgées. Supposons que nous ayons à notre table les sommités du département, c'est-à-dire le préfet, le premier président, l'évêque ou l'archevêque. La place d'honneur appartient de droit à l'évêque, à moins que le dîner ne soit une manifestation politique; en ce cas, le préfet étant le représentant du gouvernement doit occuper cette place. S'il n'y a pas d'autres femmes au dîner, le premier président sera à la droite du maître de la maison, le général de division à sa gauche. Dans les villes où il n'y a qu'un tribunal civil, le préfet occupe toujours la première place d'honneur, le président du tribunal la seconde, à moins qu'on ne compte au nombre des invités un grand dignitaire de l'État, ministre ou ambassadeur, qui doit alors occuper la première place d'honneur. L'âge de ces divers fonctionnaires est aussi à observer. Un jeune préfet doit céder le pas à un vieux magistrat d'un rang élevé, surtout, je le répète, quand le dîner n'est pas purement officiel. Quand les femmes de fonctionnaires sont au

nombre des invités, elles doivent jouir des mêmes priviléges de préséance que leurs maris; cependant, si la question d'âge a un peu modifié l'étiquette, on rétablit les choses en l'état en plaçant à droite du maître de la maison la femme du fonctionnaire qui est à gauche de la maîtresse de la maison et *vice versa*. Les deuxièmes places d'honneur sont, pour les hommes, auprès des femmes qui sont placées près du maître de la maison, et de même pour l'autre côté de la table; on place à côté des voisins de droite et de gauche de la maîtresse de maison les femmes les plus âgées ou dont la situation est la plus élevée, socialement parlant.

Les parents et les amis cèdent les premières places aux étrangers. Dans les dîners plus intimes et entre gens de situation égale, on place près de soi les personnes avec lesquelles on est en relations moins fréquentes; mais les personnes agées doivent toujours avoir les places d'honneur.

XI

LES VISITES — LES PRÉSENTATIONS — LES RÉCEPTIONS

Visites de noces, de condoléance, d'arrivée, de départ, de jour de l'an. — Les cartes.

Chaque femme a son jour de réception. Les plus simples dans leurs habitudes ne peuvent se dispenser de *rester chez elles* un jour de la semaine pour ne pas faire autrement que les autres. Cet usage a son bon et son mauvais côté. Il sert à entretenir, à alimenter les relations sociales, mais il apporte, en revanche, dans la vie de la femme, un élément frivole qui l'éloigne de sa maison et de ses devoirs plus sérieux.

Si on voulait, en effet, remplir exactement ses obligations mondaines, la semaine ne suffirait pas à visiter ses amies, ayant chacune un jour dif-

férent. On reçoit, en général, de trois à six heures.

Le salon doit être bien chauffé en hiver, suffisamment aéré en été.

Un domestique ou une femme de chambre, suivant l'état de la maison, doit se tenir dans l'antichambre et introduire le visiteur. On n'annonce plus à haute voix. Le domestique se contente d'ouvrir la porte toute grande et de s'effacer pour laisser entrer la personne qui arrive.

La maîtresse de la maison doit être assise dans un fauteuil ou sur une causeuse, à droite de la cheminée. Si c'est une femme qui entre, elle se lève, va à sa rencontre et la conduit près d'elle, si la place n'est pas occupée, ou lui indique un fauteuil dans le cas contraire; la conversation s'interrompt un instant avec les autres visiteurs pendant que la maîtresse de la maison adresse quelques paroles gracieuses sur sa santé, sa famille à la nouvelle venue; si cette dernière a du tact, elle se garde bien d'accaparer la maîtresse de la maison, et laisse, au contraire, ceux qui l'ont précédée, reprendre le sujet qui les occupait. On choisit, en général, pour se retirer, l'arrivée d'une nouvelle visite. Quand une femme s'en va,

la personne qui reçoit se lève et l'accompagne selon son âge et le degré d'intimité qui existe, soit jusqu'au milieu du salon, soit jusqu'à la porte du salon, jamais au delà : ce serait traiter trop légèrement les visiteurs qui sont restés dans le salon. Les femmes qui sont en visite se lèvent un instant et saluent la femme qui s'en va, ou lui serrent la main si elle est de leurs relations.

Quand le maître de la maison se trouve là — par hasard — car il n'est pas généralement d'usage que le mari assiste aux réceptions de jour de sa femme, il accompagne les visiteurs jusqu'à la porte de l'antichambre. La maîtresse de la maison ne cède sa place qu'à une femme âgée ou dont le rang élevé commande cette marque de haute déférence.

On ne fait jamais asseoir un homme auprès de soi; on offre au premier arrivant, s'il n'est pas occupé, le fauteuil qui est de l'autre côté de la cheminée. On ne se lève pas pour recevoir un homme, ni quand il prend congé, à moins qu'il ne soit très-âgé, ou revêtu d'un caractère sacré. On se lève, en effet, pour recevoir un prêtre, à plus forte raison un évêque, et on le reconduit même jusqu'à la porte du salon.

Non seulement on n'annonce plus, mais encore on ne présente plus, à moins qu'on ne se trouve dans un cercle étroit, où la conversation ne puisse nécessairement continuer sans que les interlocuteurs soient connus, au moins de nom, les uns des autres.

Les éternelles présentations, avec leurs formules ronflantes, sont donc entièrement démodées. Plus le cercle est nombreux, moins on présente.

Tous ces menus usages, auxquels il est si facile de se conformer, paraissent, à certaines natures, autant d'épouvantails auxquels vient se heurter leur timidité. Entrer dans un salon, saluer, causer, s'en aller, tout cela leur semble hérissé de difficultés terribles. La première chose à faire pour vaincre cette fatale timidité, c'est de tâcher de se persuader à soi-même que rien n'est plus simple. Si on se préoccupe à l'avance de la façon dont on se présentera, il est probable qu'on commettra plus d'une maladresse. Il faut aussi mettre de côté tout amour-propre, ne pas songer à l'effet qu'on produira, ne pas se demander si on paraîtra gracieuse, aimable. La simplicité vraie est rarement timide, et la timidité cache souvent plus de prétention que de modestie. Je voudrais pouvoir dire

comment une jeune fille doit se tenir en visite ; mais j'ai l'intention de faire, pour mes jeunes amies, un petit livre spécial dans lequel je leur donnerai les conseils de ma *vieille* expérience sur tous leurs devoirs dans la famille et dans le monde. Cette promesse, je la tiendrai, car je crois que mon œuvre ne sera pas inutile.

On attend, pour faire une visite à de nouveaux mariés, que ceux-ci soient venus vous remercier d'avoir assisté à la célébration de leur mariage.

Le jeune ménage doit être très-soigneux de n'oublier personne dans ces visites, c'est ainsi qu'il conservera des relations agréables et souvent utiles. La toilette de la jeune femme doit être très-élégante, car ces visites se font toujours en voiture, mais elle doit éviter les nuances trop éclatantes, si en faveur jadis. On est dispensé aussi de choisir le jour de réception des personnes qu'on va voir, car il faudrait alors consacrer six mois à cette formalité.

Les visites de deuil ou de condoléance se font dans un temps plus ou moins rapproché, suivant le deuil de la personne à qui on veut donner un témoignage de sympathie. Accabler de visites

quelqu'un qui est plongé dans une douleur profonde, c'est faire preuve d'un manque de tact absolu. On envoie sa carte, on fait prendre des nouvelles, et on attend qu'un mot obligeant vienne provoquer votre venue. Au bout de quelque temps pourtant, on peut se présenter; mais il ne faut pas insister si on n'est pas reçu.

Ce sont les arrivants dans une ville qui vont faire la première visite aux personnes avec lesquelles ils doivent être en relation. Cette visite doit être rendue dans la huitaine.

Quand on quitte une résidence, il faut également faire une visite d'adieu, et si on ne trouve pas les personnes qu'on va voir on laisse une carte cornée, sur laquelle on a mis au bas ces trois lettres : « P. P. C., » ce qui signifie : pour prendre congé.

Les visites de premier de l'an doivent être faites dans un délai raisonnable et qui est un peu subordonné au degré d'intimité. On doit aller voir le jour même ses parents âgés, père, mère, oncles, tantes, et, dans la huitaine, les personnes auxquelles ont doit du respect, de la déférence, ou pour lesquelles on ressent de l'affection. On a, par contre, tout le mois de janvier pour accomplir ce de-

voir de bienséance et de politesse envers les simples connaissances et relations du monde. On a également la même latitude pour l'envoi des cartes, qui, du reste, n'excluent pas la visite en personne. J'insisterai sur l'exactitude à remplir ces petites formalités de savoir-vivre, car je ne suis nullement de l'avis de ceux qui, les trouvant puériles, s'en dispensent, sans réfléchir qu'ils peuvent ainsi se créer une foule de petites rancunes qui ne laissent pas que de susciter souvent de véritables ennuis.

D'ailleurs, l'envoi de ce morceau de vélin, sur lequel est tracé un nom et qui est chargé de rappeler le souvenir de celui qui porte ce nom, n'est pas, quand on y réfléchit, chose aussi banale qu'on peut le croire d'abord.

Que de fois une carte de visite n'est-elle pas venue raviver une amitié attiédie, sincèrement regrettée parfois, mais que, par apathie ou un sot amour-propre, on n'avait pas renouée! C'est une adresse perdue que l'on retrouve ainsi, c'est encore un reproche indirect, ce nom tracé qui fait ressouvenir d'une promesse faite et non tenue et, par conséquent, un moyen de réparer une négligence commise.

D'ailleurs, il suffit que cet usage soit établi et absolument général pour qu'il soit de toute nécessité de s'y soumettre.

Les cartes jouent un très-grand rôle dans la petite science du savoir-vivre, savoir les employer à propos est chose absolument indispensable. Généralement, il faut envoyer des cartes après toute lettre de faire part reçue : mariage, naissance ou deuil, après une invitation quelle qu'elle soit, à moins que ce ne soit une invitation à dîner qui exige une réponse directe contenant une acceptation ou un refus. Quelques personnes même répondent à une invitation à dîner par l'envoi d'une carte sur laquelle on ajoute après le nom : « aura ou auront l'honneur, » si l'invitation comprend monsieur et madame, « de se rendre à l'aimable invitation de M. et de Mme X... » Mais je trouve cela d'un goût douteux et préfère la lettre écrite directement.

On envoie également des cartes de visite après avoir reçu une lettre d'invitation à une messe de mariage et cinq ou six jours avant la célébration ; c'est d'après ces cartes de visite recueillies avec soin, que les jeunes mariés font dans les six semaines qui suivent le mariage ce qu'on nomme

les visites de noce. On adresse aussi sa carte aux personnes qu'on veut féliciter d'un événement heureux, d'un succès littéraire ou de tribune, d'un avancement, d'une décoration, en ajoutant à la plume : « Félicitations sincères » ou tout autre formule ayant le même sens.

Les femmes n'envoient de cartes qu'à des femmes ou par exception à quelqu'ami très-âgé et dans une haute situation, et encore est-il de meilleur goût de ne pas faire cette exception. Mieux vaut si l'on veut donner une marque de déférence à un homme placé, par rapport à la sienne, dans une position exceptionnelle, écrire une lettre où toutes les convenances soient observées et associées aux témoignages de respect dus à l'âge ou à la situation du personnage, que d'envoyer une carte.

Une femme ne met *jamais* son adresse au bas de ses cartes de visite, à moins qu'elle ne soit professeur de musique, institutrice, encore cette adresse doit-elle être mise au crayon si la femme est jeune. Les jeunes filles n'ont pas de cartes, on peut en faire faire portant la double mention : « Mme et Mlle une telle, » mais cet usage est un peu démodé. Si on veut mentionner qu'on était ac-

compagné de sa fille ou de ses filles, on ajoute au crayon : et Mlle X, ou bien et sa fille ou ses filles.

Généralement, on adresse trois cartes, deux portant le nom du mari et une portant le nom de la femme quand les destinataires sont le mari et sa femme. Maintenant, quelques personnes suppriment la double carte du mari, mais, il vaut mieux exagérer les petites exigences de la politesse que de paraître manquer de savoir-vivre, et cette modification pourrait aux yeux des formalistes prendre cette importance.

Les cartes du jour de l'an s'envoient sous enveloppes et non cornées. On ne corne pas non plus celles qui signifient : j'ai reçu votre invitation, mais, on corne toujours celles qui remplacent une visite, soit qu'on les ait déposées soi-même ne trouvant pas les personnes qu'on allait voir, soit qu'on les ait même envoyées par une autre personne. Les cartes de visite doivent être simples, sans bizarreries d'impression, sans devises et même sans armoiries. Une couronne est tout au plus acceptable, et encore je ne trouve pas cette exhibition de bon goût. Les plus jolies cartes de visites sont, à mon avis, en vélin un peu transparent et souple, portant le nom tracé en carac-

tères très-nets et suffisamment gros sans l'être trop. On met toujours le titre si on en possède un, sans ajouter ni Monsieur, ni Madame : « Le comte de Z..., marquise de T..., » etc. On ajoute, au contraire, « Madame » devant le nom qui n'est pas précédé d'un titre : « Mme de B..., Mme C...» Les noms d'hommes ne doivent jamais être précédés du mot monsieur : « Charles de P..., Fernand S...» et au-dessous on mentionne la situation ou l'emploi occupé par le possesseur du nom ; puis dans le bas, à l'angle droit, la rue et le numéro de sa demeure.

XII

DES LETTRES

Leur physionomie, leurs diverses formes, les formules qui les terminent. — Les pétitions. — Les demandes d'audience.

Un grand nombre de femmes occupent leur oisiveté à écrire, à entretenir une correspondance aussi fréquente que volumineuse, non-seulement avec leurs parents et avec leurs amis, mais encore avec toutes les personnes qui veulent bien se prêter à cette petite manie. D'autres, au contraire, cédant à leur paresse blâmable, laissent s'éteindre les plus vives amitiés, plutôt que de faire sur elles-mêmes le petit effort de prendre une plume et de tracer quelques lignes. Il faut autant que possible réagir contre ces deux exagérations et savoir, en cela comme en bien

d'autres choses, poser à ses tendances et à ses entraînements les limites imposées par la raison et le jugement.

En général, toute lettre exige une réponse dans les huit jours. C'est faire preuve de savoir-vivre que d'accéder à la demande d'une réponse immédiate, quand bien même l'urgence de cette réponse ne serait pas démontrée.

Le style d'une lettre, quel qu'en soit l'objet, quelle que soit la personne à laquelle elle est adressée, doit être simple, sans emphase, toujours clair et précis. On peut écrire aussi longuement qu'on le désire, à une amie, à une parente; mais il faut éviter de noyer dans les détails l'objet principal de la lettre, quand on écrit, soit pour affaires, soit pour solliciter la protection de quelqu'un, soit pour exposer une chose sérieuse, soit enfin quand on s'adresse à une personne très-occupée. Dans certains cas, écrire longuement c'est manquer de savoir-vivre; dans d'autres, c'est compromettre peut-être le succès de l'affaire qui a nécessité cette correspondance, en abusant de l'attention de celui qui est forcé de lire ces pages interminables. On n'écrit à la troisième personne qu'à ses

fournisseurs. Dans toutes les lettres, on fait précéder la première ligne du mot « Monsieur » ou « Madame » placé en vedette, à moins qu'on soit dans une très-grande intimité avec la personne à qui on écrit, ce qui permet de placer ce mot précédé du mot « cher » ou « chère » au milieu de la première phrase. « Cher monsieur, chère madame, chère mademoiselle, » sont des expressions bizarres, mais si absolument adoptées, qu'on ne saurait les remplacer par d'autres.

Néanmoins, il y a une infinité de nuances à observer. Ainsi, une jeune femme n'écrit que très-rarement : « Cher monsieur, » et un homme ne se permet d'appeler « Chère madame, » qu'une femme avec laquelle il est lié d'amitié depuis de longues années. Ces appellations servent surtout à la correspondance de femme à femme ou d'homme à homme. Je ferai remarquer, en passant, qu'une femme jeune donne une preuve de savoir-vivre en ne marquant pas le sentiment du *respect* dans sa correspondance avec une femme qui n'est pas franchement vieille. Elle doit donc en ce cas se servir de la formule : « Chère madame, » qui marque l'égalité et l'intimité. Par contre, elle prouve aussi sa bonne éducation, en donnant à la femme âgée

et qui avoue son âge, toutes les marques de déférence possibles, soit dans le corps de la lettre, soit dans la formule qui la termine.

Si cette personne porte à sa jeune correspondante une véritable affection, celle-ci doit corriger la sécheresse de l'appellation ordinaire en écrivant : « Madame et excellente amie. » On peut écrire ainsi à un vieil ami ; cette formule est affectueuse, et implique cependant le respect ou la déférence.

Bien terminer une lettre est une preuve de tact et de savoir-vivre. Ce n'est pourtant pas chose aussi difficile qu'on pense, il suffit de savoir appliquer avec justesse les diverses formules en usage.

Toute lettre écrite à une personne avec laquelle on n'a que des relations très-éloignées, mais dans une situation égale, doit se terminer par une phrase analogue à celle-ci : « Agréez, je vous prie, Monsieur — ou Madame, — l'expression de mes sentiments très-distingués, » ou encore : « l'expression de ma considération très-distinguée. » Quand on écrit à une personne dans une situation sociale, politique ou administrative très-élevée, on termine ainsi :

« Veuillez agréer, Monsieur (suit l'énonciation du

titre ou de la fonction), l'expression de ma haute considération. »

S'il s'agit d'un ministre ou d'un ambassadeur, on devra mettre : « Monsieur le Ministre » ou « Monsieur l'Ambassadeur ; » on agit d'une façon analogue avec un maréchal de France.

Quant à la correspondance familière, il n'est pas nécessaire de poser de règles, on termine en assurant de son amitié ou de son dévouement, dans les termes qu'on juge les plus propres à convaincre de la sincérité de ces protestations, la personne à qui elles sont adressées.

Les lettres écrites à des étrangers exigent un format de papier ordinaire, c'est-à-dire qu'on ne doit pas écrire une lettre de demande à un grand personnage sur un papier de fantaisie, timbré d'un chiffre bizarre ; ces petites excentricités en vogue sont consacrées à la correspondance intime. Une femme doit donc avoir du papier à lettre correct avec un chiffre bien net, placé au milieu de la page, et qui lui sert pour sa correspondance cérémonieuse ; et, si cela lui convient, un autre format avec papier teinté et à chiffre fantaisiste pour écrire à ses amies et à ses intimes.

Les chiffres se font généralement en couleur ;

quelquefois avec ornements dorés, ce qui n'est pas à mon avis d'un goût parfait. L'enveloppe d'une lettre écrite par une femme doit toujours être timbrée des mêmes chiffres que le papier.

L'écriture doit être, sinon correcte et moulée, au moins propre, élégante, nette ; rien n'est plus désagréable que de recevoir une longue lettre indéchiffrable, et c'est manquer d'égards envers la personne à qui on écrit que de la forcer à déchiffrer des hiéroglyphes.

On peut avoir l'occasion d'adresser une pétition, ou d'en rédiger une pour rendre service à quelqu'un : voici donc comment il faut écrire ce genre de lettre.

Toute pétition doit être faite sur papier ministre. On laisse comme marge la moitié de la feuille, et on écrit sur le côté droit, on place en vedette au milieu, les mots : « Sire, » si on s'adresse à un roi; « Monsieur le Ministre, » si on écrit à un ministre ; « Monseigneur, » si on s'adresse à un prince, à un évêque ; « Monsieur le Maréchal » à un maréchal de France ; à un général, on écrit : « Général, » etc. Dans le courant de la pétition, on dit : « Votre Majesté » à un roi, « Votre Excellence » à un ministre, « Votre Altesse » à un prince, « Votre Gran-

deur » à un évêque, « Votre Éminence » à un cardinal.

Une pétition doit être écrite en caractères un peu gros très-lisible, elle doit être courte, et ne doit jamais contenir une rature, un mot mis au-dessus de la ligne. On doit laisser un grand espace blanc au bas de la page, c'est-à-dire que le premier feuillet ne doit contenir que très-peu de lignes. Au bas de la première page, on met « A Sa Majesté le roi, » etc., ou « A Son Excellence monsieur le Ministre, » etc., ou « A Son Altesse le prince de..., A Sa Grandeur Monseigneur... évêque de..., A Monsieur le général... »

On n'écrit pas sur le verso de cette première page, on continue au recto de la deuxième en laissant la même marge. Enfin, on termine une pétition adressée à un roi ou à un prince de l'Église non en disant :

« J'ai l'honneur d'être, »

mais bien :

« Je suis,

« De votre Majesté,

« La très-humble sujette. »

« De Votre Grandeur,

« La très-obéissante servante. »

Vis-à-vis d'un ministre ou d'une Altesse

royale, une femme du monde est dispensée de cette formule. Elle termine simplement ainsi :

« J'ai l'honneur d'être,

« Monsieur le Ministre, »

ou

« Monseigneur,

« Votre respectueusement dévouée. »

Signer très-lisiblement sans aucune prétention de paraphe.

Les pétitions doivent être pliées en quatre et mises sous grande enveloppe carrée.

XIII

SÉJOUR A LA CAMPAGNE

Hôtes et invités.

J'ai déjà dit qu'on ne devait accepter qu'avec une très-grande réserve l'hospitalité offerte par nos amis à la campagne, à moins que ceux-ci ne soient dans une très-grande situation de fortune. Ceux-là même qui ont pour nous l'amitié la plus vive peuvent, subissant l'entraînement de ce sentiment amical, offrir de grand cœur cette hospitalité, insister même pour que cette offre soit acceptée, et reconnaître après qu'ils se sont imposés une trop lourde charge pour leurs ressources. C'est à nous d'avoir assez de jugement et de tact pour apprécier si notre séjour près de

nos amis doit être véritablement pour eux un plaisir exempt de tout ennui.

On n'a point à se préoccuper de cette question quand l'invitation émane de personnes dans une grande aisance ou dans une belle situation de fortune. Il est évident qu'il ne faut pas rechercher ni provoquer ces invitations, car il est toujours de mauvais goût de *s'imposer* dans quelque circonstance que ce soit; on doit même, à moins d'être absolument intime, laisser mettre une certaine insistance par ceux qui vous offrent de venir passer quelque temps à la campagne avant de se rendre à ce désir.

Il en est de même pour la durée du séjour qu'on doit faire chez ses hôtes. C'est là une question de tact sur laquelle je ne saurais trop appeler l'attention de mes lectrices. Il ne faut pas attendre que ceux qui nous reçoivent chez eux puissent désirer un instant notre départ, mais tâcher, au contraire, de laisser des regrets en n'abusant pas au delà d'un temps limité par le savoir-vivre, de l'hospitalité offerte, quelque cordiale qu'elle soit d'ailleurs.

Le séjour à la campagne chez des amis est une épreuve que peut seule subir à son avantage

une femme bien élevée. L'intimité absolue et forcée avec des personnes étrangères qui peuvent n'avoir ni les mêmes idées, ni les mêmes opinions, dont les habitudes même, dans une certaine mesure, peuvent différer des nôtres, sème la vie à la campagne de mille petites difficultés qu'on ne peut résoudre qu'en mettant en pratique toutes les petites vertus sociales qu'imposent le savoir-vivre; la douceur de caractère, la bonté, l'urbanité, la simplicité, l'obligeance, etc.

Une des premières lois à observer en ce sens, c'est celle qui commande de se conformer à toutes les habitudes de vie de ceux qu'on visite. Être d'une grande exactitude à l'heure des repas, se montrer toujours disposée à prendre telle ou telle distraction, n'entraver par son mauvais vouloir aucun plaisir, et, par contre, se proposer pour tenir compagnie à une personne souffrante et âgée, enfin faire régner la gaieté dans le cercle où on se trouve, l'entretenir par son humeur facile et sa douceur, c'est s'attirer les suffrages de tous, c'est se faire surtout apprécier du maître et de la maîtresse de la maison dont on allège ainsi le fardeau toujours assez lourd.

Il est aussi d'un goût médiocre de se faire

escorter à la campagne par un nombre considérable de caisses, contenant des multitudes de robes et de colifichets à moins qu'on ne sache par avance que l'on doit se trouver dans une habitation princière, au milieu d'un grand nombre d'autres femmes très-élégantes agissant de même. Et encore est-il toujours de très-bon goût de ne se munir pour un séjour à la campagne que de vêtements simples, faciles à porter et ne craignant ni la poussière, ni le soleil. Un conseil tout féminin à ce sujet. Rien n'est joli comme les robes de mousseline à travers les arbres et sur les gazons, mais rien n'est plus incommode à cause de l'entretien que ces robes exigent. Or, il est souverainement inconvenant d'accaparer quand on est en visite chez des amis, tous les domestiques pour son service personnel. Une robe de mousseline ne peut être mise deux fois sans être repassée, tuyautée, plissée, etc., etc. Si toutes les femmes qui vont passer quelque temps à la campagne, chez leurs amis, sans amener de femme de chambre apportaient de semblables costumes, la maîtresse du logis serait obligée d'engager une armée de repasseuses pour satisfaire ses invitées.

En thèse générale, il ne faut que le moins pos-

sible occuper les gens de la maison, à moins qu'on n'ait attaché spécialement une femme de chambre à votre personne; en d'autres termes, on ne doit réclamer des domestiques que les services qui sont absolument indispensables. On doit aussi en partant laisser à chacun d'eux une somme assez ronde pour qu'ils n'aient qu'à se louer de votre passage chez leur maître. On doit donner à la femme de chambre qui nous sert particulièrement, au domestique qui fait le service de l'antichambre et de la table à peu près dans la même proportion. On peut se dispenser de donner au cuisinier ou à la cuisinière, à moins que, ce qui peut arriver à la campagne, on n'ait eu à leur donner des ordres pour l'ordonnance d'un repas ou la confection d'un plat, etc. On peut aussi se dispenser de donner au cocher, s'il n'a conduit que pour des promenades où se trouvaient le maître et la maîtresse de la maison, mais on est tenu à lui donner une certaine somme en partant, s'il est venu à la gare, ou s'il a rendu quelques services directs.

Il est à peu près impossible de faire ici une appréciation exacte des sommes à donner aux domestiques; tout dépend du pied sur lequel est tenue

la maison dans laquelle on se trouve, et non pas jusqu'à un certain point de sa fortune personnelle. Quand on ne peut pas faire comme les autres invités et laisser dans les mains de ceux qui nous servent une somme à peu près égale à celles qu'ils sont habitués à recevoir, mieux vaut ne pas accepter l'hospitalité de ses amis et rester chez soi, où on peut vivre aussi simplement que l'exige sa situation de fortune. Il est convenable d'écrire à ses hôtes dans les huit jours qui suivent le départ, pour les remercier de leur hospitalité.

Le maître et la maîtresse de la maison ont aussi diverses obligations à remplir vis-à-vis de ceux qu'ils reçoivent.

Il ne faut pas, en premier lieu, inviter chez soi un trop grand nombre de personnes pour l'espace et le nombre de chambres dont on dispose. C'est manquer absolument d'égards envers ceux qui nous font le plaisir et l'honneur d'accepter notre hospitalité que de les loger dans de petits trous sans air et sans espace sous prétexte qu'on a chez soi un grand nombre d'invités. Mieux vaut scinder ses invitations et prendre, en somme, les précautions nécessaires, pour que chaque personne

retrouve chez ses hôtes le confortable et l'aisance auxquels elle est habituée chez elle. Ce serait aussi manquer de savoir-vivre et de charité que d'inviter chez soi une personne dans une situation de fortune médiocre, pour lui donner la plus mauvaise chambre, la dernière place à table, lui imposer des corvées et des humiliations. Ce sont les parents, les amis les plus intimes qui doivent, quand il y a lieu, supporter les petits inconvénients qui peuvent résulter d'arrivées inopinées de voyageurs ou d'invités, qui, dans le cas où un orage retiendrait chez leurs hôtes des amis qui ne devaient passer qu'une journée, doivent céder ou partager leur chambre, et s'offrir enfin à suppléer en tout le maître et la maîtresse de la maison; ce sont là les parties charges de l'amitié.

Il ne faut pas non plus réunir sous le même toit, forcer, par suite, à s'asseoir à la même table, à partager les mêmes jeux, les mêmes distractions des personnes qui ne sympathisent pas entre elles, encore moins celles qu'un dissentiment divise. Ce serait vouloir rendre insupportable à ses autres amis un séjour qui devait être pour eux un agréable passe-temps. Une hôtesse aimable et sachant vivre, doit veiller avec le plus grand soin

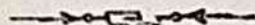
au bien-être de ses invités, surveiller elle-même le service de leurs chambres et s'assurer en personne si les ordres qu'elle a donnés ont été suivis. Elle doit aussi étudier discrètement leurs habitudes, remarquer si tel ou tel usage établi chez elle peut les gêner, bien qu'ils ne l'expriment pas, et tâcher d'arranger toute chose à la satisfaction générale. Je sais que cela n'est pas facile, quand on reçoit surtout un grand nombre de personnes, mais on y parvient cependant en faisant abnégation complète de soi-même, en ne songeant qu'au plaisir et au bien-être de ceux à qui on a tacitement promis, en les engageant à venir à la campagne, de leur procurer un temps de plaisir et de délassement.

Je ferai ici la même observation que plus haut. Quand on n'est pas dans une situation qui permette d'offrir une large hospitalité exempte de toute mesquinerie, il ne faut, sous aucun prétexte, chercher à imiter ceux qui peuvent agir ainsi. Rien n'est ridicule et n'indique mieux une mauvaise éducation que l'alliance de l'ostentation et de l'économie.

Ces observations tombent d'elles-mêmes quand il ne s'agit que de l'hospitalité offerte à un ami dans

son modeste chez soi, car on ne lui a promis à l'avance qu'un accueil cordial.

Néanmoins, il faut, même dans ce cas, et quelque médiocres que soient ces ressources, ne rien négliger pour rendre agréable à cet ami le séjour dans sa maison; dans la mesure bien entendu de ce qui est possible.



XIV

QUELQUES OBSERVATIONS

Sur la tenue qu'on doit généralement avoir dans la rue, dans le monde et au théâtre.

Il ne suffit pas d'être une femme bien élevée, sachant vivre et se conduire avec tact et sagesse dans toutes les circonstances de la vie; il faut encore avoir partout et en toutes occasions la tenue qui peut, dès l'abord, donner de soi cette opinion.

Je connais bon nombre de femmes et de jeunes filles, très-honnêtes, très-vertueuses, parfaitement élevées à tous autres égards, et qui, par leur façon de s'habiller, de parler, de marcher, peuvent faire porter sur elles, à première vue, un jugement défavorable.

Elles parlent haut, rient fort, portent des cheveux en broussaille, des robes à effet criard, font

assez de bruit partout où elles sont, pour que l'attention se porte à l'instant sur elles, toutes choses qui sont absolument incompatibles avec les allures de la femme véritablement comme il faut.

Celle-ci, au contraire, n'a qu'un objectif : passer inaperçue partout où elle se trouve, et qu'une prétention : plaire au petit nombre de ceux qu'attirent vers elles des affinités d'impressions ou d'éducation. Elle évite le tapage, le bruit dans ses façons d'être et tout ce qui peut attirer l'attention du vulgaire, dans ses vêtements, en un mot dans toute sa personne.

C'est surtout dans la rue qu'elle met le plus grand soin à ne pas se faire remarquer : ses robes sont simples de forme, modestes de couleur. L'hiver, le noir et les couleurs foncées font tous les frais de ses toilettes de course, de promenade et même de visite. Ses chapeaux affectent des formes sans excentricité. Elle marche assez vite, sans se retourner, sans stationner longuement aux vitrines des magasins. Si elle rencontre une femme de sa connaissance, elle ne parle pas tout haut, ni ne rit aux éclats, toutes choses parfaitement ridicules dans la rue. On répond au salut adressé par un homme par un

salut gracieux, mais ne marquant aucun empressement, et on ne s'arrête pour causer avec lui que s'il est d'un certain âge et s'il fait partie de son intimité. Une jeune fille, accompagnée d'une femme de chambre, ne doit jamais permettre à un homme de lui serrer la main et de causer avec elle au milieu de la rue.

Il n'est pas moins important d'avoir une bonne tenue dans le monde, en visite, en soirée ou au bal. Les airs évaporés, les façons dégagées, le verbe haut, peuvent procurer un certain succès auprès des hommes et des femmes ayant les mêmes allures, mais seront toujours sévèrement blâmés par les seules personnes de l'opinion de qui on doive se soucier. Tandis qu'un air simple sans modestie exagérée, ni fausse timidité, l'aplomb calme et discret que donne l'habitude du monde, une certaine tranquillité de ton et de manières, résultat d'une éducation intelligente, sont toujours singulièrement goûtés et entourent la femme d'une auréole de charme et de distinction.

Je ne saurais surtout blâmer trop énergiquement les mères qui laissent leur fille se conduire dans le monde comme des femmes, causer librement, rire et parler debout avec les hommes,

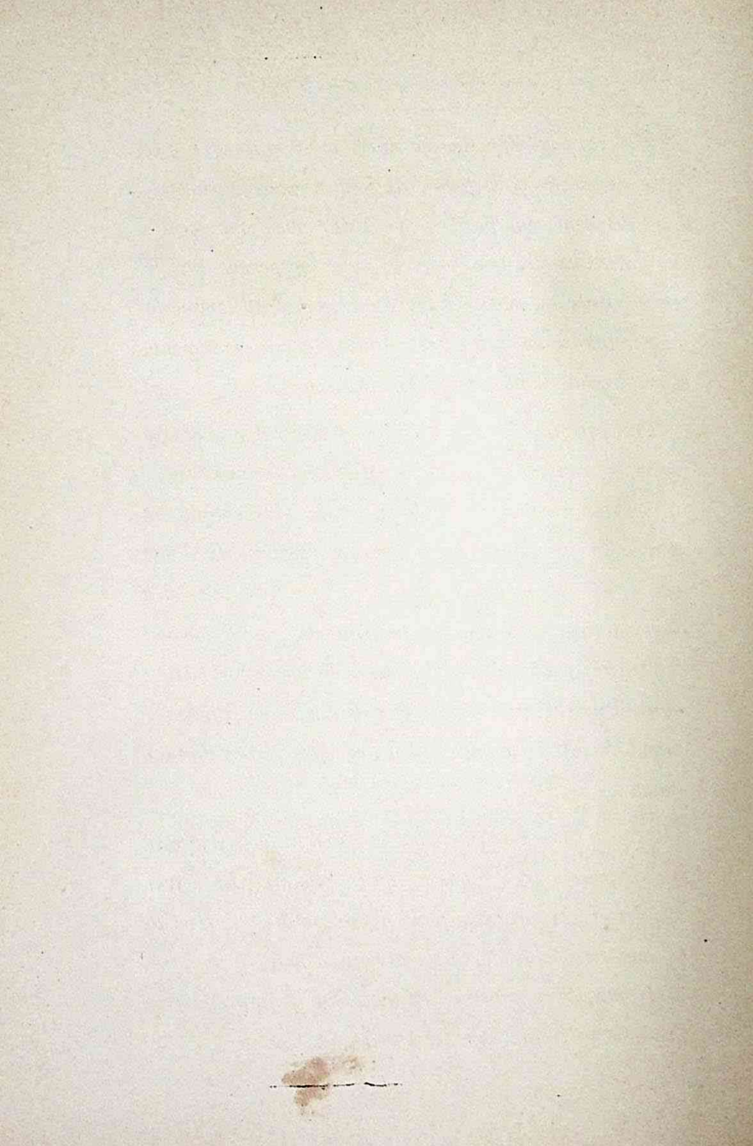
accepter leur bras pour changer de salon, aller au buffet, leur parler sur un ton d'intimité avec des expressions familières, en un mot, singer non-seulement les femmes, mais encore les femmes mal élevées. Je suis convaincue que ce travers, qui peut être sans importance réelle et qui n'est pas absolument incompatible avec une nature élevée et honnête, peut faire plus de tort à l'établissement d'une jeune fille qu'un défaut sérieux ; le monde juge sur l'apparence; et il est peu de prétendants qui ne soient effrayés par la perspective d'être le mari d'une petite personne qui, à dix-huit ans, a les allures d'une femme de trente, dont l'éducation laisserait fort à désirer.

Je sais bien que cette liberté d'allures est souvent une preuve de grande innocence; aussi, n'est-ce pas aux jeunes filles que je m'adresse, mais aux mères, qui sont, en somme, responsables des travers de leurs enfants.

Je terminerai en disant un mot de la tenue qu'on doit avoir au théâtre. Les règles sont toujours les mêmes en semblable matière; mais, dans *l'espèce*, comme disent les gens d'affaires, je ferai remarquer que le théâtre étant un peu un lieu d'exhibition et un lieu public dans lequel on

rencontre toutes sortes de personnes, on est peut-être obligée à une tenue plus réservée et plus correcte. Nos toilettes actuelles ont un aspect excentrique dont on ne peut facilement les dépouiller sans tomber dans la vulgarité. Il faut donc apporter dans la coiffure, dans le choix des bijoux, un soin particulier pour que rien, dans ces détails, ne vise à l'effet. Il est de très-mauvais goût, au théâtre, de parler haut, même pendant les entr'actes, de lorgner avec persistance une personne dans la salle. On ne peut pas non plus se promener dans les corridors et au foyer au bras d'une autre femme. Il faut aussi éviter les manifestations bruyantes, les applaudissements frénétiques, les témoignages exaltés d'un enthousiasme de mauvais goût. Quand on trouve un vrai plaisir à écouter les œuvres des maîtres, musicales ou littéraires, on n'a pas de ces exagérations d'appréciation. On jouit en soi du plaisir qu'on éprouve, et si on témoigne son sentiment, on ne doit le faire qu'avec la modération d'une femme comme il faut.

FIN



LA FEMME

HORS DE

CHEZ ELLE

PARIS. — IMPRIMERIE P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE. — 26457

BIBLIOTHÈQUE DES FEMMES

LA FEMME

HORS DE CHEZ ELLE

EN VOYAGE — A LA CAMPAGNE

PAR

MADAME MARIE DE SAVERNY

PARIS

AUX BUREAUX DU JOURNAL *LA REVUE DE LA MODE*

13, QUAI VOLTAIRE, 13

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA FEMME HORS DE CHEZ ELLE

DEUXIÈME PARTIE

LA FEMME EN VOYAGE

TROISIÈME PARTIE

LA FEMME A LA CAMPAGNE

QUATRIÈME PARTIE

DIVERTISSEMENTS. — JEUX

PREMIÈRE PARTIE

LA FEMME HORS DE CHEZ ELLE

LA FEMME

HORS DE CHEZ ELLE

I

DEHORS

Sortir de chez soi paraît la chose la plus simple; cependant il faut, autant que possible, s'habiller en vue de la course que l'on projette. Les motifs de sortie sont nombreux et différents : aller à l'église, faire des courses, des emplettes, des visites, se promener, promener les enfants, aller chez ses fournisseurs, au théâtre, aux courses, visiter les pauvres, etc.

La meilleure manière de circuler dans les

rues élégantes ou dans les quartiers pauvres, est, pour une personne bien élevée, d'être toujours vêtue d'étoffes sombres pendant l'hiver, de nuances point trop claires pendant l'été, et surtout de ne pas avoir les bras découverts ou un corsage qui ne soit pas absolument fermé.

On rencontre, dans les beaux quartiers en particulier, assez de gens disposés à remarquer les femmes qui paraissent chercher à attirer l'attention. Ceci doit être évité à tout prix, même en sacrifiant un peu la coquetterie bien naturelle à toute femme jeune et jolie.

Ainsi, pas de toilettes trop claires, pas de couleurs voyantes et tapageuses, pas de souliers ni de bottines trop ornés, point de chapeau à forme exagérée, à plume menaçante, pas de cheveux tombant sur les yeux, sous prétexte de frange à la mode; en un mot, rien d'*excentrique*.

Une robe simple de forme et sobrement garnie, mais *très-bien faite*, un manteau ou mantelet conforme à la mode, mais point chargé à l'excès d'ornements ridicules et coûteux, des bottines noires ou des souliers très-simples, des gants irréprochables, voilà le genre de mise qui fait reconnaître de suite la femme vraiment élégante. Les

seuls bijoux qu'on doive porter dans la rue sont les boucles d'oreilles, un ou deux bracelets perdus sous la manche, et la montre, bien entendu.

Tout ceci s'applique à la toilette de la femme qui sort *à pied*. En voiture, on est *chez soi;* par conséquent, libre de se vêtir comme il plaît.

La Parisienne excelle à se bien mettre, parce qu'elle sait justement choisir le genre de costume qui convient suivant le temps et le but qu'elle se propose. Elle possède surtout le secret de *savoir porter la toilette* et de faire valoir la plus modeste, par la façon même dont elle la porte. Parer sa toilette, voilà le grand art.

Un petit travers qu'ont beaucoup de femmes, fort bien du reste, c'est de causer très-haut dans la rue, de rire aux éclats, et de raconter tous leurs faits et gestes à une amie avec laquelle elles marchent ou qu'elles rencontrent en wagon, en omnibus ou dans les magasins. Récits fades ou piquants, exclamations, réflexions sur l'une ou l'autre, rien n'est épargné.

Pourquoi mettre les indifférents ou les railleurs au courant de ce qu'on a vu, dit, fait? pourquoi leur apprendre quels gens on connaît en les nommant tout haut?

Cette façon de se faire remarquer est tout aussi blâmable que d'avoir une mise extravagante. Rien n'est plus contraire à la bonne éducation.

Mes lectrices sont trop intelligentes pour ne pas savoir prendre l'esprit des conseils que je viens de leur donner, car il est impossible de poser des bases fixes et immuables au sujet des choses les plus variables du monde, la mode et la toilette. Mais le principe absolu qu'on peut dégager de ces réflexions générales est celui-ci : passer inaperçue dans la rue, au milieu de la foule; ne jamais attirer l'attention par sa mise ou ses manières excentriques.

Au temps jadis, jamais un homme ne donnait le bras à une femme. La mode d'offrir la main était seule reçue. Je la regrette dans les salons ; elle était bien plus gracieuse et plus respectueuse surtout. C'est, je crois, à la suite de la Révolution que l'habitude de donner le bras s'est introduite en France. Cet usage est plus cavalier, moins élégant, mais beaucoup plus commode pour marcher dans la rue. Il y a à ce sujet des nuances de bienséance qu'il m'est presque impossible d'indiquer ici; les rapports de politesse et d'intimité varient tellement que le tact, cette délicate pon-

dération de toutes choses, peut seul dicter la conduite à tenir. Règle générale, les jeunes femmes doivent éviter de sortir et de se montrer à la promenade, dans les rues, au théâtre, avec un homme autre que leur mari ou un membre de leur famille.

Cependant, si le hasard oblige de sortir avec un ami très-intime de la famille, celui-ci offrira tout naturellement le bras à la dame qu'il accompagne. Celle-ci doit alors l'accepter simplement et sans affectation, car aujourd'hui l'usage de donner le bras est tellement répandu, surtout à Paris et dans les villes, qu'il est mieux de se conformer à la loi générale. C'est toujours la meilleure manière de ne pas se faire remarquer.

Si, lorsqu'on donne le bras à son mari, un des amis de celui-ci vous salue, votre mari lui rendra le salut tout en continuant à marcher. Si on donne le bras à quelqu'un qui n'est ni votre mari, ni un membre de votre famille, la stricte politesse interdit à tout autre homme de chercher à vous arrêter. Quand on est seule, on ne doit s'arrêter pour causer avec un homme, que s'il est avec vous sur un pied de sérieuse intimité.

Bien entendu, ces règles générales sont sujet-

tes à une foule de modifications que le tact indiquera et ne concernent que les parents ou les vieux amis.

Les femmes bien élevées ne doivent marcher ni trop vite, ni très-lentement dans la rue. Trop vite donne un air affairé, affolé, qui n'est pas de bon goût; lentement, attire l'attention dans un autre sens. Or, ce qu'une femme doit éviter avant tout, c'est d'attirer l'attention. Les hommes se croiront encouragés à la regarder d'une façon indiscrète et familière, à lui adresser quelque parole déplacée ou même à la suivre.

Dans les grandes villes, Paris en tête, il arrive ainsi que d'indiscrets flâneurs s'amusent à suivre les femmes élégantes et jolies. Pour vous débarrasser d'un importun de cette espèce, faites absolument comme si vous ignoriez son existence. S'il se permet de vous parler, ne vous effrayez pas, cela l'amuserait prodigieusement; surtout ne répondez rien, ne souriez pas; soyez absolument sourde et muette. Il verra de suite qu'il s'est trompé, sera tout déconcerté et renoncera à vous ennuyer.

Mise élégante et soignée, mais simple de lignes et de couleur foncée, démarche modeste mais assurée, air de dignité douce, telle doit être la

tenue d'une femme dans la rue. Elle pourra aller et venir sans que jamais personne se hasarde à lui rien dire. La Parisienne de race a une démarche incomparable, vive, légère et gracieuse qui lui est naturelle, qui est tout un art. Ce n'est ni l'ondulation des hanches de l'Andalouse, ni la morbidesse italienne, ni le pas masculin de l'Allemande du Nord, ni la marche un peu raide de l'Anglaise ; non, c'est l'amble léger du cheval arabe, qui va vite, sans secousse et sans faire de grands pas.

Actuellement, il n'est pas d'usage de sortir à pied avec une riche toilette, une robe claire ou un chapeau voyant. Si l'on est obligée d'être ainsi vêtue pour aller faire des visites, il faut absolument prendre une voiture.

Bref, gardons nos parures pour l'intérieur de nos maisons, pour nos amis et ajouterai-je, pour messieurs nos maris, plutôt que pour les indifférents. En disant cela, j'aurai l'air d'avancer une énormité, un paradoxe, car aujourd'hui, quelle est la femme qui songe à se parer pour son mari? Eh bien, paradoxe ou énormité, je suis prête à les soutenir. Bien sûr, ces messieurs nos tyrans feront chorus avec moi.

II

A L'ÉGLISE

Je n'ai à donner, sur la manière de se conduire à l'église, que des conseils très-généraux.

A l'église, plus que dans le monde, plus que partout, la tenue d'une femme bien élevée ne se fera remarquer que par un mélange de réserve et de parfaite simplicité.

Il y a des personnes qui arrivent généralement en retard, ce qui oblige une foule de gens à se déranger pour leur laisser trouver une place. Là, elles s'installent non sans peine et non sans faire un vacarme de chaises et un *frou-frou* de soie chiffonnée. Tous les yeux se

tournent de leur côté ; c'est sans doute ce qu'on veut. Sourires tout aimables, petits saluts aux personnes que l'on connaît, traîne gênante étalée sur les genoux des voisins, chuchotements avec l'amie qu'on retrouve, tels sont trop souvent les préliminaires de la dévotion mondaine.

Le tour de Celui qui devrait être le premier, le seul objet de vos pensées, ne vient qu'ensuite.

N'est-il pas de haute convenance et de bien meilleur goût d'arriver au moins juste à l'heure des offices, de se glisser sans bruit à sa place, et de s'absorber autant que possible dans les pensées pieuses et sérieuses que comporte seule la sainteté du lieu?

Un autre genre, tout aussi blâmable, est celui de certaines personnes, qui affectent de faire à tout propos de grands signes de croix, de se prosterner de façon à témoigner une humilité que je soupçonne fort être cousine de l'orgueil, et qui marmottent à demi-voix et d'un ton lamentable leurs oraisons, de manière à troubler tout le monde.

Mon humble avis est que la sincérité d'une

dévotion qui s'affiche risque fort d'être suspectée. On est pieux pour Dieu et pour soi, et non pour faire la leçon au voisin, ou pour tirer vanité de sa piété.

Remplissons donc nos devoirs religieux tout simplement, sans bruit, sans affectation, avec le calme de personnes qui accomplissent un devoir sérieux, sans souhaiter qu'on le remarque.

Les femmes qui vont à l'église en dehors des offices, pour y exercer quelque pratique de dévotion particulière, savent bien qu'il est strictement convenable d'être habillées avec une rigoureuse simplicité, — le noir est toujours préférable en pareil cas, — fussent-elles les plus riches, les plus élégantes et les plus haut placées dans la société d'une ville. Il faut surtout être scrupuleusement exacte quand on vient trouver un prêtre dont le temps est toujours utilement occupé. Pendant la semaine sainte surtout, il est de toute bienséance de n'aller à l'église qu'en costume sombre. Le vendredi, beaucoup de femmes se mettent même en deuil.

A la campagne, je conseillerai au contraire d'aller le dimanche à la messe avec une mise plus élégante qu'à la ville. Le bon curé vous saura gré

de voir sa pauvre église visitée et parée par votre présence. L'office dominical est aux champs le rendez-vous de tout le pays, et il n'est point mauvais d'y donner l'exemple de la tenue et de l'assiduité.

III

COURSES DU MATIN — CHEZ LES FOURNISSEURS AU MARCHÉ

Une femme qui a beaucoup d'ordre et d'exactitude peut très-bien arriver à concilier deux choses difficiles : la vie du monde et celle de la mère de famille bonne maîtresse de maison.

Midi est l'heure généralement adoptée maintenant pour le déjeuner. Quand on se lève à sept ou huit heures, on a devant soi tout le temps nécessaire pour faire les courses utiles de la maison. Les enfants levés, habillés et envoyés à leur pension ou occupés à faire leurs devoirs pour les cours, il reste un peu de liberté. On s'habille alors d'une robe simple et point neuve, d'un

manteau commode et d'un chapeau peu voyant, — en pareil cas, ne jamais achever d'user un chapeau élégant. — Les gants foncés, mais toujours soignés, n'auront point de doigts décousus ou de boutons absents, grande marque de négligence.

Ainsi vêtue, la femme sérieuse et tout occupée de remplir ses devoirs de religion ou de maîtresse de maison, s'en va à l'église, chez les hommes d'affaires, ou chez ses fournisseurs, leur donner ses ordres ou régler *elle-même* ses notes, soins qu'elle ne doit jamais abandonner aux domestiques. Même réflexion pour les petites gratifications à donner à l'un et à l'autre, qui font qu'on est servi avec zèle et promptitude.

Autrefois, dans la classe élevée, les hommes étant pour la plupart oisifs, s'occupaient davantage de leur famille et du train de leur maison.

Aujourd'hui qu'un oisif est une exception de plus en plus mal vue, car tout homme doit compte à son pays de l'éducation qu'il a reçue et des facultés qu'il possède, il est devenu impossible au chef de famille de veiller lui-même aux mille détails de la vie ordinaire.

Pressé, absorbé par le travail, il doit gagner

le plus possible. Le rôle de la femme est donc devenu plus complexe, c'est elle maintenant qui doit savoir équilibrer le budget commun avec ordre et intelligence pour le plus grand bien-être de la famille.

Le ménage est donc devenu un véritable ministère des finances et de l'intérieur.

Tenir sa maison est le premier talent d'une femme. C'est peut-être le plus difficile de tous.

Quand on sait acheter et qu'on paye régulièrement les marchandises, on atteint deux buts fort essentiels aux yeux de toute femme économe et sensée : 1° on est très-bien servi ; 2° on est beaucoup moins volé. Je sais bien que beaucoup de personnes n'ont ni la santé ni même le courage nécessaire pour faire ces sortes de tournées ; mais je trouve que la femme la plus élégante et la plus favorisée de la fortune ne sera nullement ridicule si elle va elle-même chez son épicier, choisir les produits qui lui conviennent et dont les domestiques ne savent souvent pas discerner la qualité, ou si elle va elle-même payer quelque autre fournisseur.

« Mais une femme *comme moi* ne peut pas aller au marché ! »

Et pourquoi non? Cela est peut-être ennuyeux, fatigant, mais nullement déshonorant. Tous les soins, toutes les peines matérielles ayant pour but d'apporter aux siens plus de bien-être, en épargnant un argent souvent fort pénible à gagner par le père de famille, tous ces soins, dis-je, méritent d'être pris par la femme économe et sérieuse. Si on a une bonne domestique sachant acheter avec intelligence, on fait très-bien de l'envoyer aux provisions, mais cela ne dispense pas de faire de temps à autre sa tournée, pour se tenir au courant du prix de toutes choses; cette surveillance maintient l'anse du panier dans un calme relatif. Apprendre à discerner l'état de fraîcheur réelle d'un morceau de viande, du poisson, des légumes et des œufs, et se débrouiller au milieu des ruses des marchands, n'est pas l'affaire d'un jour.

Un certain nombre de maîtresses de maison commencent à inaugurer un nouveau système d'achat que je trouve excellent et qui épargne la corvée d'aller au marché. Mais il convient surtout aux personnes qui ont une maison considérable à diriger. On se met directement en rapport avec des fournisseurs de toute espèce, et ils

vous apportent à jour fixe, dans la matinée, chacun la ou les denrées qu'il vend. La maîtresse de maison consulte sa cuisinière sur la fraîcheur des pièces ou l'opportunité de l'achat, et désigne ce qu'elle veut. C'est la cuisinière qui paye, mais elle compte ensuite avec madame qui lui donne régulièrement un sou par franc sur la somme dépensée. Ce sou par franc représente le 5 pour 100, que *toutes* les cuisinières ou les chefs prélèvent sur les marchés. L'usage fait loi, dit on. Aucun de ces fonctionnaires gastronomiques ne se regarde comme infidèle en exerçant ce droit, parfaitement légitime à leurs yeux.

La maîtresse de maison fait donc une chose intelligente et raisonnable en leur payant elle-même cette légère commission. Si toutes les femmes qui ont la direction d'un grand ménage, avaient le courage de prendre cette peine, elles réaliseraient une très-forte économie et enlèveraient tout prétexte au vol et au pillage, dont se plaignent tant les maîtres aujourd'hui, sans rien faire pour l'empêcher.

V

AU THÉATRE

Au théâtre comme dans la rue, il ne faut pas mettre un instant en oubli que l'on se trouve sous l'œil du public. La tenue la plus correcte est donc de rigueur, là plus qu'ailleurs. J'entends par *tenue* un ensemble de manières calmes et distinguées, un air tranquille et décent, une mise appropriée à la place que l'on occupe. Se trop décolleter, s'agiter, parler et rire tout haut, se pencher en dehors des loges, fixer quelqu'un avec sa jumelle, applaudir bruyamment, sont autant de signes qui indiquent la mauvaise éducation, le sans-gêne le plus blâmable.

J'ai connu des femmes pleines de vertus et de mérites ayant ce travers de s'imaginer que dans

leur loge elles étaient chez elles et avaient le droit de s'y conduire comme dans leur salon. Petits bancs remués avec un bruit agaçant, conversations à voix haute pendant que les acteurs sont en scène et se donnent beaucoup de peine pour jouer ou chanter, éventails tapageurs agités avec trop de vivacité, programmes chiffonnés, rien n'y manquait. Les *chut!* et les grognements irrités des spectateurs troublés dans leur plaisir ne les inquiétaient nullement. Elles étaient dans leur tort ; au théâtre comme partout, il est bien facile de se guider d'après ce principe si simple : ne pas faire aux autres ce que l'on n'aimerait pas qui vous fût fait. Respectons donc le plaisir des autres, car nous sommes bien aises qu'ils respectent le nôtre. La femme bien élevée n'entrera pas bruyamment pendant que l'acteur est en scène, en dérangeant quinze personnes pour atteindre sa place ; elle saura se glisser sans bruit à sa place et ne fera absolument rien qui attire l'attention sur elle. Tout est là. Si on la regarde parce qu'elle est jolie et bien mise, elle aura l'air de ne pas s'en douter et d'être fort au-dessus de ce médiocre triomphe de vanité. Il y a des pays où les femmes reçoivent dans leur loge comme dans leur salon ;

la politesse exige en pareil cas que l'occupant cède la place à celui qui arrive. En France, on vient simplement saluer les femmes dans leur loge, mais on n'y reste pas, à moins d'une invitation formelle. L'usage interdit également aux gens du monde d'applaudir les acteurs. A peine si l'on peut frapper une ou deux fois dans ses mains aux moments où l'on est le plus charmé.

La toilette au théâtre est presque la même que celle portée dans le monde : à l'Opéra d'abord, aux Italiens ensuite, on va souvent en grande loge avec une toilette élégante et riche, parce qu'ensuite on se rend au bal ou à des réceptions du soir. Cependant, il y a une foule de nuances dans la manière de s'habiller. Cela varie d'après la place que l'on occupe. La grande toilette n'est de mise que dans les premières loges et les avant-scènes où l'on est très en vue. Aux fauteuils de balcon, de galerie, la robe montante ou décolletée en carré, ouverte en cœur est parfaitement suffisante ; mais toujours la coiffure doit être soignée et les gants très-frais. Dans les baignoires, on n'est pas obligée de faire de toilette, mais cela n'est pas défendu, et la clarté moins vive qui y règne ne fait que mieux ressortir une

savante demi-toilette. Pour les théâtres de second et troisième ordre, on en fait encore moins. Aux représentations de gala, les diamants, la robe décolletée sont de mise à toutes les places. Généralement les femmes ne vont au théâtre qu'accompagnées de cavaliers qui se chargent de régler les petits comptes du cocher et de l'ouvreuse ; mais il peut arriver que deux amies, deux sœurs, une mère et sa fille aillent ensemble seules au théâtre. Dans ce cas, on doit toujours payer le cocher d'avance. Autrefois on gardait chapeaux et manteaux dans les loges et on les suspendait à des patères. Cela donnait à la salle l'aspect d'un bazar de vêtements ; on a eu beaucoup de peine à faire passer cette habitude. A présent, toutes les femmes gardent leur chapeau quand elles ne sont pas dans les loges qui exigent une grande toilette. L'ouvreuse prend soin des manteaux, laisse pour les retrouver, un numéro, donne l'indispensable petit banc et gagne bien ainsi la légère rétribution qui lui est due. Il y a des femmes qui ne savent pas assister à une représentation théâtrale sans manger des bonbons, des quartiers d'orange glacés, etc. Ce n'est pas un crime, mais encore faut-il le faire avec

délicatesse et discrétion, sans qu'on voie des joues gonflées par un quartier d'orange, sans poisser ses gants ni faire un bruit de mâchoires. Surtout ne pas prendre de glaces en exécutant une symphonie avec les petites cuillères.

Autre chose : quand d'avance on arrête une loge ou des places pour aller voir une pièce de l'ancienne littérature, il est prudent de se procurer les ouvrages de l'auteur et de faire un peu connaissance avec lui. Le plaisir sera d'autant plus vif quand on saura bien à quelle époque la pièce a été faite, dans quel temps elle se passe.

Une robe un peu fatiguée, habillée ou non, se met volontiers pour aller au théâtre. De loin, elle fait encore figure, et on évite d'abîmer les robes fraîches. J'entends par grande toilette, la robe décolletée, la coiffure en cheveux, simple ou ornée de pierreries, peignes, diadème, épingle, etc., avec fleurs, nœuds, rubans, plumes ou bonnet imperceptible, suivant la mode du moment ; des manches courtes ou demi-longues, des gants longs de six à dix-huit boutons, un éventail très-élégant et de nuance plutôt claire. On ne met généralement les parures de diamants ou

d'autres pierreries qu'avec une toilette décolletée et très-élégante.

A l'Opéra, aux Italiens, dans les secondes loges; aux Français et à l'Opéra-Comique dans les premières et les secondes, la demi-toilette suffit. Dans tous les autres théâtres, on n'est pas obligée de s'habiller, mais il est de bon goût de n'avoir nulle part l'air négligé, des gants ternis, un chapeau fané. Dans les salles où les femmes vont aux fauteuils d'orchestre, il faut se mettre en robe montante ou légèrement entr'ouverte.

J'entends par demi-toilette une robe claire ou foncée, dont le corsage demi-décolleté est ouvert en carré ou en cœur, garni de blanc, dentelles ou crêpe lisse; un chapeau élégant ou une coiffure soignée ornée d'un simple ruban, d'une fleur, d'une épingle en diamants ou d'un peigne garni d'or ou de pierres; toujours des gants clairs très-frais, un joli éventail.

Aux premières représentations, à un bénéfice, on doit être très-élégamment habillée.



AUX COURSES

Les courses sont une importation des mœurs anglaises en France. Mais nous avons naturellement modifié cette institution d'après nos mœurs et surtout suivant nos goûts.

Chez nous, les courses sont avant tout un brillant centre de réunion où la société mondaine se donne rendez-vous et se retrouve avec plaisir.

C'est pour les femmes l'occasion de faire assaut d'élégance, ce dont les messieurs ne sont nullement fâchés. On garde donc pour cette circonstance l'apparition d'une toilette nouvelle savamment élaborée avec une artiste de *primo*

cartello. Cela est tellement entré dans nos habitudes que je ne saurais le blâmer, mais je dois mettre en garde contre l'entraînement fâcheux que ce besoin de parure peut amener. On veut lutter, rivaliser de luxe avec la voisine, qui est plus riche. Lutte absurde! car il y a des choses que l'argent seul peut donner. On risque d'être battue de plusieurs encolures en voulant avoir la même robe, le même chapeau que Mme Z..., tandis qu'en ayant simplement une toilette élégante et en rapport avec son budget, on restera dans le cadre qui sied et l'on évitera toute comparaison avec un chétif animal qui se gonfla tant....

Mes lectrices se souviendront aisément de la charmante fable du bon La Fontaine, sans que j'aie besoin d'insister.

Revenons aux courses... chevalines.

Toujours dans le but d'être agréable à nos tyrans, il faut savoir se mettre un peu au courant des chevaux et des opérations du *betting*.

Vraiment il serait honteux pour une élégante habituée, d'ignorer le nom du cheval favori ou vainqueur. Il faut bien aussi avoir quelque teinture de l'importance et de la pratique de la cote. Pensez un peu à la drôle de figure que l'on fait

lorsque, n'ayant aucune idée des paris, on s'entend dire par une amie plus instruite :

« Je te donne *Saint-Christophe* à égalité ou *Rabagas* à quatre contre un. »

Ce qui signifie dans le premier cas : « Je t'offre un pari d'un louis contre un louis, et dans le second cas, je t'offre quatre louis si *Rabagas* arrive premier et tu me donneras un louis s'il n'est *pas placé*. »

Un cheval qui n'est pas placé est celui qui n'est ni premier ni second.

Je serais désolée de donner à mes aimables lectrices des tendances fâcheuses à l'égard des paris de courses. Telle n'est point mon intention, je leur déclare très-sincèrement que l'on perd toujours et que rien n'est moins comme il faut de voir une femme faire de gros paris aux courses. La parieuse enragée n'est ni plus ni moins qu'un monstre à mes yeux. Néanmoins il est très-pardonnable de se laisser aller une petite fois à un modeste pari, non pour gagner de l'argent, mais pour la distraction et l'émotion que procure le galop du cheval que l'on a choisi.

Quand les courses sont terminées, chacun regagne sa voiture, et le défilé du retour com-

mence. C'est le couronnement de la journée, et l'un des moments les plus animés; on a le plaisir de passer en revue et tout à son aise les célébrités du sport, hommes et femmes, les équipages, les toilettes et les mondaines qui les portent.

Des buffets bien garnis et toujours dévalisés sont dressés près des tribunes, mais quand les hippodromes sont placés *extra-muros* loin de la ville, comme à Chantilly par exemple, on est autorisé par la coutume à emporter de quoi *luncher*.

Dans ce cas, on se réunit plusieurs amis, on fait atteler un break ou une calèche à quatre chevaux : le coffre est bourré de terrines de foies gras, d'une foule de bonnes choses, sans oublier l'indispensable champagne, et l'on part gaîment.

VI

CHEZ LES AUTRES — EN VISITE.

Les visites sont de deux sortes : celles que l'on fait par amitié et avec plaisir, celles qui sont un pur devoir de bienséance et de politesse. Pour les premières, on s'habille comme on veut, mais toujours d'une façon soignée. Même dans l'intimité, on doit garder un certain décorum, et ne paraître négligée ni dans sa tenue ni dans ses paroles.

C'est toujours un grand plaisir pour les femmes comme pour les hommes, de trouver ses intimes seuls ou à peu près. On échange librement ses

idées, ses remarques, les nouvelles du monde et les mille confidences de la vie ordinaire. Mais pour goûter ce genre de plaisir, gardons-nous d'imposer une gêne à nos amis en allant les déranger aux heures où nous les savons occupés. Nous devons donc respecter l'heure du travail ou du déjeuner, l'heure où l'on s'occupe des soins du ménage, de la toilette ou de celle des enfants et de leurs leçons. L'amie qui reçoit fait bonne figure, mais pense en elle-même : « Cette chère X... est bien aimable, mais elle aurait dû choisir un autre moment pour venir, voilà toute ma journée dérangée. Mes domestiques attendent des ordres, les enfants profitent de cela pour esquiver une leçon. Le professeur va venir et je suis obligée d'être présente, sans quoi rien ne va. »

C'est tout simplement parce que cette chère X... ne s'est inquiétée que de sa propre convenance en oubliant que celle des autres mérite d'être respectée. Au fond de cette façon d'agir, trop commune hélas, il y a toujours une bonne dose d'égoïsme.

Les hommes font peu de visites de jour ; leurs occupations les retenant au dehors ou dans leur

bureaux. Mais en revanche les femmes se visitent beaucoup. L'habitude de rester chez soi un jour fixe fait qu'un grand nombre d'entre elles se trouvent fréquemment réunies chez une amie commune. Un principe bien simple peut servir de guide dans toutes les visites que l'on fait.

S'occuper peu de soi et beaucoup d'autrui; c'est la première des amabilités.

Un talent trop rare aujourd'hui est de faire parler les autres de ce qui les intéresse et de s'oublier le plus possible.

Souvent les femmes ne vont se voir que pour trouver des oreilles complaisantes à qui raconter leurs succès de vanité, leurs querelles de ménage, les scélératesses de leurs cuisinières et enfin leurs maladies, ce qui est le comble de l'ennui. Je ne parle pas de celles qui exhibent une toilette neuve et chère dans l'espoir charitable d'exciter l'envie chez d'autres femmes; j'aime mieux penser que ce sont des exceptions.

Le développement de la personnalité a pris de nos jours une extension incroyable. Nous chérissons tellement notre *moi* qu'il ne nous vient pas à l'idée que cet intéressant personnage puisse paraître ennuyeux ou fatigant. Et cependant

croyez-vous que ce soit amusant d'entendre raconter avec volubilité ou d'un ton plaintif d'interminables histoires de ménage ou de gens inconnus dont on s'inquiète fort peu ? La femme discrète et bien élevée parle peu d'elle, jamais de ses petites discussions avec son mari. Se plaindre de son mari, c'est le déconsidérer, et soi en même temps. La médisance y trouve son compte ; si une femme savait combien elle se nuit en racontant ce qui se passe dans son intérieur, et surtout, en tournant en ridicule celui qu'elle doit respecter avant tout, elle en serait honteuse et désolée. Certes, il est très-amusant de montrer qu'on a de l'esprit, qu'on sait décocher un trait, lancer une plaisanterie plus ou moins mordante, faire voir à la galerie émerveillée, que l'on n'est ni une sotte ni une femme vulgaire. Non, non, Dieu merci, on a son jugement indépendant, et si l'on rend toute justice aux qualités de son mari, on connaît aussi ses défauts, et on a aussi la faiblesse de les faire connaître aux indifférents qui rient derrière vous de vos indiscrétions.

Tel est malheureusement un des travers qu'on rencontre fréquemment chez nos jeunes femmes

aujourd'hui. Un autre défaut, moins fâcheux et plus ennuyeux, consiste à occuper tout le monde de ses enfants. Détailler avec complaisance leurs bobos, raconter leurs *mots* plus ou moins spirituels, vanter leur intelligence extraordinaire, en faire l'unique sujet de la conversation, est une des faiblesses maternelles les plus ordinaires. Parler avec complaisance de sa fortune, de sa voiture, de ses chevaux, toilette, etc., devant des gens qui sont privés de tout cela est encore un défaut très-répandu. La bonne éducation empêche de tomber dans ces travers.

Reste la médisance, alimentée par la curiosité et les commérages ou cancans de toutes sortes.

Certes il est amusant de rire entre soi des ridicules ou des faiblesses d'autrui, je serais bien fâchée de vouloir l'interdire et de passer pour une personne revêche et chagrine. Mais combien il faut prendre garde de se laisser entraîner par le plaisir de briller, à dire de ces choses blessantes pour l'amour-propre du voisin. Ce qui est pire, c'est la facilité avec laquelle certaines femmes mordent dans la réputation des autres. Rien n'est si choquant. N'est-il pas plus digne et plus charitable de se soutenir en se

défendant mutuellement, au lieu de se déchirer à belles dents? Si nous manquons d'esprit de corps, ayons au moins de la bienveillance. Quand on attaque une femme devant nous, défendons-là si c'est une amie; ou si c'est une étrangère, montrons par un silence discret et un air sérieux qu'il nous déplaît d'entendre blâmer la conduite d'une personne qui n'est pas là pour se défendre.

Les visites du monde sont souvent de véritables corvées; aller voir ses amis est un plaisir. rendre une visite de politesse ou de digestion est un devoir; il doit donc passer le premier et être accompli avec beaucoup d'exactitude et de ponctualité. On fait ces sortes de visites courtes, quinze à vingt minutes suffisent parfaitement.

Quand vous entrez, la maîtresse de la maison se lève et vient à vous, à moins qu'elle ne soit malade ou fort âgée. Au temps jadis, on faisait force révérences; cet usage vénérable est aujourd'hui remplacé par le « shake-hands » anglais, la secousse de la main, qu'on distribue familièrement à ses amis, trop familièrement aux gens qui ne sont que de simples relations. Il reste encore le gracieux mouvement de tête

pour saluer ; peut-être le supprimera-t-on bientôt. Après avoir été reçue par la maîtresse de la maison, on s'incline légèrement vers les autres personnes que l'on connaît peu ou point, et l'on s'assied soit à la place que la première vous désigne, soit sur le premier siége venu. Autrefois, la femme qui recevait occupait toujours un fauteuil à droite de la cheminée ou le canapé, considéré comme place d'honneur ; elle y faisait asseoir près d'elle ceux auxquels elle voulait témoigner des égards particuliers. Tout cela est passé de mode et on n'a plus de règle fixe à ce sujet. On fait ce que l'on veut et l'on part de ce principe qui n'est point mauvais : la femme est maîtresse absolue dans son salon ; tout ce qu'elle juge à propos de faire est accepté comme bon. Elle peut donc céder sa place au coin du feu ; abandonner le canapé à plusieurs amies sans déroger en rien aux lois du savoir-vivre. En général on ne fait pas asseoir les hommes sur le canapé, cela est considéré comme trop familier ; mais on fait exception pour des amis intimes d'un certain âge.

Encore quelques avis au sujet des visites de noce. Ce début des jeunes mariées dans le monde

où elles paraissent pour la première fois, fières de leur nouveau titre, doit être fait avec beaucoup de tact. Hélas ! comment enseigner le tact? Les jeunes époux se présentent réciproquement à leurs amis, à leurs relations. On marie trop souvent aujourd'hui les jeunes filles avec des hommes qu'elles n'avaient jamais vus trois mois auparavant. Il s'agit donc de plaire à tout ce monde inconnu, un peu curieux de voir la nouvelle venue, et volontiers porté à la critique. Le plus sûr est de rester dans une grande réserve, de parler peu, de mettre « monsieur » en avant-garde et de faire la visite très-courte. On a le temps d'observer les nouveaux visages et de pressentir le terrain. Le sûr instinct féminin, dont la plus ignorante est douée, lui fait deviner très-vite si elle rencontre des amis ou des indifférents.

Aller voir les amis malades ou convalescents est encore un devoir qu'il ne faut jamais différer. Aux premiers on témoigne ainsi de l'intérêt porté à leur santé; les seconds vous sont bien reconnaissants de leur aider à passer les heures si longues quand on sent revenir ses forces et qu'on ne peut encore reprendre le cours de l'exis-

tence ordinaire. Si le médecin défend à un malade de recevoir, gardez-vous de vouloir forcer la consigne sous prétexte que vous êtes sa plus intime amie, que vous ne resterez qu'une minute. Rien n'est plus indiscret. Il faut si peu de chose pour troubler un être souffrant, aggraver son mal par une contrariété. Certaines femmes détestent d'être vues au lit, en petit bonnet, la figure défaite, sans aucun prestige de toilette. Cela leur est souverainement désagréable. Vous avez beau dire :

« Chère, chère, je sais ce que c'est ! Moi aussi, j'ai été malade ! Vous redeviendrez jolie, etc., etc. »

Chère ne vous pardonne pas d'avoir pénétré chez elle malgré les ordres donnés à la femme de chambre. Chère veut souffrir, geindre et faire la grimace tranquillement, tout à son aise.

Elle a bien raison.

Les réunions du soir diffèrent beaucoup des visites de jour. Ce n'est plus seulement pour voir ses amis qu'on va chez eux en soirée intime ou priée ; c'est aussi pour y rencontrer soit d'autres amis, soit cette foule bigarrée qu'on appelle *le monde*, exhiber une toilette, conduire ses filles, entretenir des relations utiles ou agréables.

Aucun autre principe que celui-ci ne saurait à ce sujet être posé en fait de toilette : s'habiller suivant son âge, sa figure, sa fortune et sa position dans la hiérarchie sociale. Porter des modes trop jeunes, laides ou excentriques, des toilettes plus riches que ne le permet son budget toujours très-connu des bonnes amies, se décolleter outre mesure sont choses inconvenantes et déplacées qui n'attirent sur vous ni l'estime ni le respect ; bien au contraire. Être jeune, jolie, élégante sont trois avantages charmants. Je suis loin de vouloir prêcher en pareil cas la sévérité des quakers ; mais on peut être tout cela, sans cesser de garder une chaste réserve, une tenue de femme comme il faut. Si les femmes savaient ce qu'elles gagnent à rester enveloppées dans ce prestige exquis, elles renonceraient bien vite aux étalages de chiffons coûteux, aux exhibitions outrées de bras et de poitrine.

Dans les soirées peu nombreuses où presque tout le monde se connaît, il y a mille manières d'occuper le temps d'une façon agréable et de contribuer au plaisir général par les talents que l'on possède. Mais là encore, que d'écueils à éviter ! Il est si facile, avec les meilleures intentions,

de se rendre fatigant, ennuyeux ou même ridicule. Recueillir des louanges et des applaudissements est chose, certes fort agréable, mais il faut faire attention à ne jamais imposer sa personnalité. La maîtresse de la maison vous demande-t-elle de jouer, de chanter un morceau, ne vous faites point prier, même si réellement vous êtes mal disposée ou un peu fatiguée. Levez-vous de suite, exécutez simplement et sans prétention ce qu'on vous demande, sans chercher à écraser la voisine qui chante ou qui joue moins bien que vous. Quand son tour vient, applaudissez, ne fût-ce que par politesse et pour n'avoir jamais l'air de paraître fâchée si son talent est supérieur au vôtre, ou pour ne pas l'humilier si vous êtes plus habile qu'elle. Le monde est rempli de susceptibilités qu'il faut ménager sans cependant se rendre esclave de la bêtise d'autrui.

Une chose que je recommanderai particulièrement, c'est de ne pas jouer de morceaux trop longs et de ne chanter que des choses appropriées à la voix et à la force que l'on possède. Il y a des gens qui ne peuvent souffrir la musique et un grand nombre d'autres qui n'y comprennent pas grand

chose. Vous serez sûre de ne jamais ennuyer, en ne tenant pas les assistants pendant quarante-cinq minutes sous le charme douteux d'un interminable morceau.

On voit également des femmes très-fortes venir chanter en faisant la bouche en cerise : « Je suis une barque légèèèère » ou « Si j'étais petit oiseau », etc., etc.; ou une figure rieuse dire la romance : « Mon triste cœur... » Cela fait pouffer de rire derrière les éventails.

Les gens qui n'aiment ni la causerie ni la musique, se réfugient dans les délices du jeu : whist, écarté, piquet, besigue, échecs, dominos, etc. Pour les personnes âgées, c'est une ressource précieuse que la maîtresse de maison a soin de tenir toujours prête. Mais si par hasard il manque un partner pour permettre à une partie de s'organiser, qu'il est aimable à vous de sacrifier quelques instants au plaisir des autres. Quand on est jeune, qu'on aime à causer, à rire, à plaisanter, le whist « des vieux » paraît un ennui formidable, mais c'est justement l'occasion de montrer qu'on possède la véritable amabilité, qui est de s'oublier pour être agréable aux autres. Tout le monde vous en saura gré,

et vous en recueillerez le bénéfice sous mille formes.

Bien des choses que j'ai dites à propos de la tenue au théâtre s'appliquent également à celle qu'on doit avoir dans un salon. Le monde est un théâtre d'un autre genre; on y est à la fois acteur et public. Il est donc nécessaire de s'y observer et d'y observer beaucoup. Là non plus il ne faut pas viser à attirer l'attention en parlant haut, en riant aux éclats, en babillant à tort et à travers sans écouter ni attendre la réponse aux questions que l'on fait. Une chose doit être évitée par-dessus tout sous peine de passer pour une personne fort mal élevée; c'est de se mettre en colère quand on rencontre des personnes qui se permettent de ne point penser comme vous.

Les deux plus jolies parures qu'une femme puisse apporter chez ses amis dans les réunions intimes, c'est sa bienveillance et son esprit aimable. Grâce, beauté, élégance ne viennent qu'après. Cela fera aimer et rechercher cent fois plus qu'une belle robe. On dit et l'on répète que la causerie s'en va, disparaît; il n'y a plus moyen de causer avec les femmes, parce qu'elles ne savent que parler de leur toilette. Hélas! il y a

bien un peu de vrai. Les hommes sont enchantés de trouver des femmes capables de les écouter, de les comprendre et de les faire parler; mais quand ils se trouvent en face de poupées ignorantes, ils s'en vont fumer ou jouer.

Un grand nombre de ces conseils s'appliquent également aux séjours que l'on fait à la campagne chez ses amis. Là aussi il s'agit de ne point penser qu'à soi, à son plaisir, à sa fatigue. Savoir se prêter aux petites exigences des autres est un talent qu'on pratiquera tout aussi bien qu'à la ville. Partout on peut combattre ce maudit brin d'égoïsme qui se glisse si volontiers en nous. Je ne veux pas dire qu'il faille sans cesse s'offrir en holocauste aux caprices des autres. Loin de là. Mais il y a mille occasions de se montrer bonne amie, bonne camarade, point susceptible et toujours désireuse de plaire. Le caprice, la maussaderie, trop de vivacité ou d'indolence constituent une famille de petits défauts ennemis de l'amabilité et de la bonne éducation.

Il est un point délicat sur lequel j'insisterai particulièrement au sujet des visites à la campagne; c'est la manière de se conduire avec les domestiques des autres. Votre arrivée leur impose

un surcroît de besogne qu'il est juste de récompenser. Croirait-on que certaines gens vont passer huit jours, un mois chez des amis et ne songent pas un instant à donner aux domestiques surchargés la moindre gratification, après s'être fait servir par eux, et leur avoir même imposé une foule d'exigences et de manies ! C'est inouï.

Il y a cependant un principe d'équité bien simple.

On ne doit jamais accepter de services des domestiques d'autrui sans leur en tenir compte dans une juste proportion.

Ainsi, pour huit jours ou un mois passés à la campagne, la gratification sera la même. Elle variera naturellement suivant votre position et la quantité de gens qui se seront employés pour vous. Par exemple, on donnera à la cuisinière 20 francs, à la femme de chambre ou au domestique qui sert à table et prend soin de votre appartement, de vos chaussures, etc., 20 francs; au cocher qui a sellé votre cheval, qui vous a conduite à la gare, à la promenade, 20 francs; au jardinier, si vous l'avez prié de vous expliquer un procédé de culture, demandé des fleurs, etc., 5 ou 10 francs.

Chez des amis ou des relations qui ont plusieurs domestiques, il faut ainsi répandre une centaine de francs qui seront reçus avec reconnaissance, vous feront regarder comme une personne généreuse. Aussi quand vous reviendrez, vous serez entourée de petits soins qui, bien qu'intéressés, n'en sont pas moins précieux et agréables à recevoir. Si on est souffrante, indisposée, un peu gourmande : les tisanes, le bon feu, le plat fin arriveront à la file, à propos et bien soignés. Les amies diront : « Comment fait cette chère X...? Tout le monde s'empresse autour d'elle ! »

Le secret n'est pas difficile, mais encore faut-il le savoir et le mettre en pratique.

Chez des amis qui n'ont qu'un ou deux domestiques, donnez 20 ou 25 francs à chacun sans lésiner. Vous acquerrez à peu de frais la réputation d'une *Laurent la Magnifique*, et l'on vous rendra en sus une foule de menus services que vous n'eussiez osé exiger.

C'est ainsi que tous les employés inférieurs des gares, tous les paysans ou les ouvriers auxquels vous aurez fait faire quelque travail, si léger qu'il soit, devront recevoir une pièce de dix sous, de

1 franc, de 2 francs, de 5 francs même, suivant les circonstances. Nul argent n'est mieux employé. Et maintenant celui ou celle qui ne sait ou ne veut pas entrer dans ce système généralement reçu dans notre pays passera pour un ladre ou une avare.

Chez nous, ce sont généralement nos pères ou nos maris qui se chargent de distribuer les pourboires et gratifications de tout genre. Cependant il est mieux qu'une femme le fasse elle-même vis-à-vis des gens qui l'ont servie personnellement. En ce cas, on enveloppe la pièce d'or dans une papillote de papier blanc et on la glisse dans la main du domestique en y joignant un gracieux merci pour tous les services rendus. La politesse n'est jamais superflue. Je trouve mieux de ne pas attendre le moment juste où l'on part et de répandre sa rosée le matin ou la veille au soir du jour où on quitte la maison. Le zèle et l'empressement pour aider aux préparatifs de départ, faire les malles, les emporter, habiller les enfants, tenir le chocolat prêt de bonne heure en seront doublés.

VII

CHEZ L'AVOUÉ OU LE NOTAIRE

Beaucoup de femmes, des plus riches et des plus distinguées, s'occupent personnellement de leurs affaires d'intérêts, soit pour gérer leurs propriétés, soit pour suivre un procès et en accélérer la marche. Les maris sont absorbés par leur profession, n'ont pas toujours de temps disponible et quelquefois n'y entendent rien du tout. Quand les femmes possèdent assez d'esprit et de bon sens pour savoir les remplacer en pareil cas et débrouiller des procès ou des affaires litigieuses, ces messieurs sont enchantés.

Les hommes de loi, avocats, avoués, notaires,

etc., n'aiment pas à avoir affaire aux femmes, — j'en excepte messieurs les juges, dont la patience et l'amabilité sont généralement exemptes de limites. — Cela se comprend; en général, les femmes perdent la tête, s'obstinent dans une idée fixe, n'écoutent aucun raisonnement et s'expliquent trop longuement sans la moindre clarté.

Quand on va voir son avocat ou son avoué, il faut tout d'abord songer que ce sont des gens fort occupés, dont le temps est compté et qui ont dans la tête bien d'autres choses que votre affaire. S'il s'agit de la leur expliquer pour la première fois, il faut faire une note très-courte en une demi-page au plus, écrite lisiblement et résumant d'une façon nette et claire les points principaux de l'affaire en question. On remet cette note à l'homme de loi, il la gardera et sera enchanté de n'avoir pas à la faire lui-même. Puis on répond à ses questions avec clarté et brièveté, en expliquant en deux mots ce dont il s'agit. Il faut surtout éviter les plaintes, récriminations, doléances et répétitions; ce dont les aimables clientes abusent volontiers. On ne doit donc rester chez ces sortes de personnes que le temps strict

d'expliquer nettement son affaire ou de demander où elle en est, puis on se retire. Cette discrétion est parfaitement appréciée ; on en recueille le fruit sous forme de déférence et de rapidité plus grande dans la marche de ses intérêts.

VIII

VISITES DE CHARITÉ ET DE CONDOLÉANCE

Un certain sage prétend qu'il y a trois cent quatre-vingt-quinze mille manières de faire le mal. N'y en a-t-il pas plusieurs, pour faire le bien ? A la ville comme à la campagne, un devoir trop négligé par les femmes qui ont le bonheur d'être riches et entourées de leur famille, c'est d'aller *elles-mêmes* visiter et secourir ceux qui sont privés de tout cela.

Le grand talent, pour faire le bien, est donc d'y mettre tant de bonne grâce et de délicatesse que le pauvre sente en vous un ami véritable auquel il ose tout dire, tout demander, et non

un étranger plus riche et plus heureux qui vient lui porter les miettes humiliantes de son argent, le superflu de son bien-être. Rien d'odieux comme d'imposer une dette de reconnaissance, si légère qu'elle soit. Le fait seul de l'imposer en décharge presque.

La première condition pour faire le bien, sous n'importe quelle forme, est de le tenir absolument secret et caché. Certes, il est très-doux à la vanité de faire savoir ou seulement deviner à notre entourage, qu'on est bonne et généreuse et qu'on a donné ceci ou cela. Mais alors toute la bonté vraie disparaît ; on n'est plus qu'un être égoïste et vaniteux.

Ces sortes de visites se font le matin, de bonne heure. Assurément il est très-pénible et quelquefois répugnant de grimper force étages malpropres, de pénétrer dans de véritables bouges pour porter des secours aux malheureux ; bien des femmes fort capables de prendre cette peine s'y refusent et se croient quittes en envoyant « leur modeste offrande » à des comités de bienfaisance Certes, il y a des personnes auxquelles leurs occupations ou leur santé ne permettent pas ces pèlerinages fatigants. D'autres ont simplement peur d'aller

seules dans des quartiers malpropres et populeux. En ce cas, il est bien facile de faire à deux cette partie chrétienne. Gardez-vous de mettre alors, seule ou accompagnée, autre chose que les vêtements les plus modestes. Dans les quartiers pauvres, une riche toilette excite l'envie, irrite ceux qui travaillent durement sans pouvoir se donner la moindre jouissance de bien-être ou d'un luxe relatif le plus modeste. Depuis les tristes événements de 1871, on a pu voir quel horrible et terrible levain d'envie couvait dans bien des âmes. Cette maladie morale, lèpre hideuse du cœur humain, doit être traitée avec tous les soins possibles.

C'est si dur d'être pauvre! c'est si triste d'être souffrant! Quelles mains plus délicates que celles des femmes peuvent panser de pareilles plaies? Allons donc assidûment visiter les malheureux, simplement, sans que rien dans notre mise ou nos paroles offense leur misère. Il n'est déjà pas si agréable de recevoir l'aumône. Elle perd tout son prix, tout ce qui la fait accepter sans honte, quand on a l'étourderie ou l'égoïsme de faire sentir au pauvre le contraste douloureux de la richesse avec sa misère.

Sans avoir l'air rebuté ni dégoûté par l'aspect de la pauvreté ou l'odeur particulière qu'elle exhale souvent, questionnons doucement les malheureux sur leurs souffrances, leurs désirs, leurs espérances. Cela nous guidera pour faire le possible. Nous autres qui avons le nécessaire et le superflu, nous n'avons pas l'idée qu'une chose très simple à nos yeux et de peu de prix puisse apporter d'ineffables satisfactions à ceux qui sont privés de tout. J'ai vu une pauvre femme âgée, malade, mourante, me dire en joignant les mains : « Je sais bien que je n'en ai pas pour longtemps, Dieu merci; mais si seulement, avant de mourir!...

— Et que voudriez-vous, ma pauvre femme?

— Si seulement je pouvais avoir auprès de moi, *à moi*, un petit rosier avec des roses qui sentent bon, c'est ça qui m'aiderait à mourir en pensant au bon Dieu. Jamais je n'ai eu ce luxe-là, c'est pour les riches. »

Une autre, aveugle, infirme, dénuée de tout, vivant abandonnée dans un taudis, au rez-de-chaussée où l'eau pourrissait ses vêtements, se cramponnait à la vie dans l'espoir d'obtenir une place aux Quinze-Vingts. Manger tous les jours,

coucher dans un lit, quel rêve ! « Mais, me disait-elle, ceux qui y sont ne se dépêchent guère de me faire une place ! »

Ce qu'on découvre dans de pareilles tournées inspire un sentiment de pitié douloureuse et une profonde reconnaissance pour ceux qui nous entourent de bien-être.

Les dons en argent sont les plus faciles à faire, mais souvent ils profitent moins à ceux qui les reçoivent. Les secours en nature se gaspillent moins aisément. C'est à soi de juger quelle est la meilleure manière d'aider une personne ou une famille à se tirer d'affaire. Tantôt on paye un loyer en retard, on fait porter du linge, des matelas ; tantôt, ce qui est un des plus efficaces moyens d'aider les gens laborieux, on leur fournit des outils de travail.

A mon humble avis, une des choses les meilleures à faire dans la voie de la charité bien entendue, c'est de favoriser par tous les moyens possibles les établissements où l'on enseigne aux jeunes filles des métiers ou des professions qui leur permettent de gagner leur vie par leur travail. Des âmes généreuses, intelligentes et dévouées ont créé à Paris un certain nombre de

ces établissements, en pleine prospérité aujourd'hui, véritables modèles d'ordre et de travail. Non-seulement on peut encourager ces admirables institutions en y portant son argent, mais encore en y offrant son temps et sa bonne volonté, seules ressources dont disposent bien des femmes. J'ai vu des dames du monde le plus riche et le plus élégant passer des heures à faire des cours, ou bien à surveiller les leçons de couture des jeunes filles. Si chacun, ou plutôt chacune, faisait tout ce qu'il peut pour faire le bien, le monde n'en irait que mieux; c'est l'histoire du grain de sable qui amoncelé, forme des montagnes. Plus que jamais les femmes ont besoin de trouver à gagner de quoi se suffire ou ajouter au bien-être de la famille; on ne saurait donc trop encourager les efforts faits pour atteindre ce noble but.

Le prix de la vie s'élève de plus en plus. On ne peut prévoir où s'arrêtera ce qu'un savant écossais, l'illustre Darwin, a si bien nommé : la concurrence vitale, — la lutte pour la vie.

Quant aux malades des hôpitaux, ceux-là, hélas! sont privilégiés parmi les malheureux; aussi n'avons-nous à leur porter ni remèdes ni secours.

Mais il est cependant un immense plaisir que nous pouvons leur faire à bien peu de frais. Deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche en général, le public est admis à entrer dans les salles, où les malades gisent étendus sur les files de lits blancs et proprets adossés aux murs. Tous n'ont qu'un désir, qui souvent tourne en idée fixe, en envie folle comme en ont les souffrants ou les mourants, avoir des fleurs, de belles fleurs vivantes parfumées d'air pur, imprégnées de soleil. Rien ne peut rendre l'expression de joie et de satisfaction que ces pauvres gens si déshérités de tout éprouvent à regarder, à toucher, à sentir pendant quelques heures une poignée de fleurs. Ils ne sont pas difficiles, giroflées, lilas, roses, violettes, herbes fraîches et vertes, tout les ravit. Naïvement ils le disent : « Voyez-vous, madame, ça change les idées; on n'est plus si triste, on se rappelle le pays et le temps où la misère et la maladie n'étaient pas encore venues. »

A l'Hôtel-Dieu de Paris, par exemple, amis et parents savent bien le plaisir qu'ils font en apportant cette fraîche verdure. Mais il y en a qui n'ont ni parents ni amis.

Pourquoi ne les remplacerions-nous pas pour un jour, pour un instant?

En terminant ce chapitre, j'ai gardé pour la fin un genre de visites bien délicates à faire, car on ne peut les ranger parmi les visites de charité, et cependant le cœur doit y apporter tout ce qu'il a de sentiments affectueux et réellement charitables. Je veux parler des visites qu'on fait aux amis atteints par la perte de leur fortune ou par celle d'une personne chère. Ce sont peut-être les plus difficiles à faire, celles où il s'agit de déployer tout ce qu'on possède de tact et de bonté. Le chagrin et l'infortune exaltent la sensibilité et la susceptibilité ; toutes deux doivent être ménagées et traitées avec une extrême douceur. A une amie qui a perdu un être chéri, on tâche d'offrir les consolations possibles. Pleurer avec elle, partager ses regrets, rappeler les qualités de celui qui n'est plus, ce qu'il ou elle a fait dans des circonstances dont on a souvenir, est encore la meilleure manière d'adoucir ses regrets. Si par hasard — le monde est si bizarre, — on sait pertinemment que la disparition d'un parent ou d'un ami n'apporte pas le chagrin véritable que montre la personne affligée, ou que les douceurs d'un

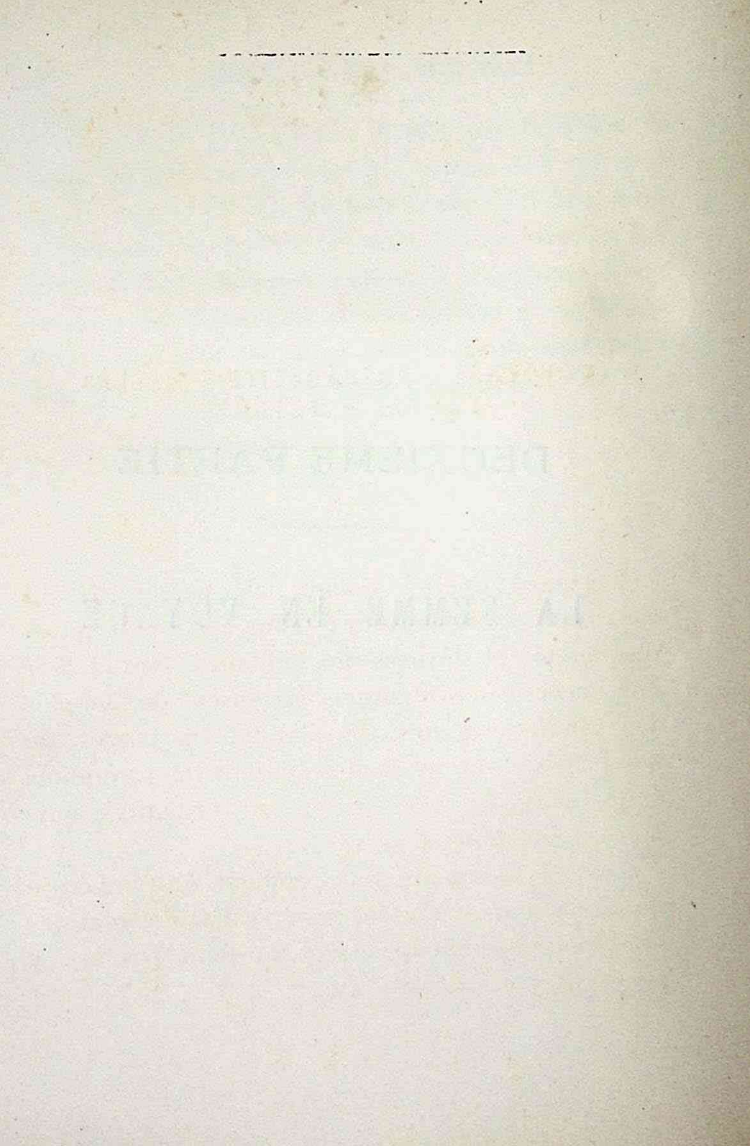
bel héritage adoucissent considérablement son deuil, on aura grand soin de ne point paraître s'en douter. Mais alors, naturellement, les consolations offertes seront moins sincères et plus banales. Tout doucement on arrivera à parler des projets d'avenir, d'un voyage nécessaire pour se remettre de l'ébranlement reçu, etc. Vous serez trouvée pleine de tact et charmante. Cela s'appelle du savoir-vivre.

Quant à ceux de vos amis qui auront subi quelqu'une de ces pertes de fortune qui bouleversent toute une existence, allez vite les voir; montrez-leur que vous ressentez vivement leur malheur; voyez si bien délicatement, sans offenser leur amour-propre endolori, leur juste fierté, vous pouvez leur proposer de leur être utile, soit par une démarche auprès d'amis puissants, soit par quelque prêt d'argent. Évitez-leur surtout l'amertume de vous rien demander. C'est à vous de chercher, à deviner comment vous pouvez leur rendre service en ayant l'air enchanté de leur être agréable. En un mot, mettez-vous à leur place, et soyez pour eux comme vous aimeriez qu'ils fussent pour vous en pareil cas. Surtout, ne faites point d'allusion blessante à ce qui peut

avoir amené leur ruine, si elle provient de la faute du mari ou de quelque sottise des enfants, et ne cessez jamais de leur témoigner le même empressement à aller les voir, les recevoir et les inviter. Cette dernière réflexion s'applique à de simples relations tout autant qu'aux amis. N'oublions pas que les gens malheureux sont deux fois plus sensibles aux bons procédés.

DEUXIÈME PARTIE

LA FEMME EN VOYAGE



I

LE VOYAGE — PRÉPARATIFS — MALLES CAISSES — COSTUMES

Voyager ! quelles visions fait passer devant vous ce mot enchanteur ! Tous les récits pittoresques lus et dévorés dès l'enfance font défiler une succession de ruines curieuses, de peuples aux mœurs étranges, de splendides paysages, de mers bleues sur lesquelles glissent les paquebots majestueux, de villes inconnues, brillantes, animées d'une foule bigarrée…

Grâce à la vapeur, aux prodiges de l'industrie humaine, tous ces rêves sont réalisables maintenant pour beaucoup qui n'auraient pas osé y penser il y a quarante ans.

Pour nous autres femmes qui n'avons point à lutter de prouesses et d'exploits avec les Livingstone et les Stanley, il s'agit simplement de savoir circuler sans encombre dans notre chère vieille Europe.

« Ce n'est pas difficile ! va-t-on s'écrier. Il n'y a pour cela qu'à prendre le train ! »

Erreur très-grande. C'est moins simple qu'on ne pense. Savoir voyager est un art qui s'apprend tout comme autre chose.

Trop habituées à compter sur un père, un frère ou un mari, les femmes ne s'inquiètent guère en général de tous les préparatifs à faire pour voyager. Jeune fille, prennent-elles le moindre souci de tout ce qu'il faut arranger, prévoir, disposer pour aller seulement passer l'été dans la campagne d'une grand'mère ou chez des amis? Elles sont, qu'elles me pardonnent mon irrévérence, un colis de plus Leur vie est toute faite. Elles n'ont à s'inquiéter de rien.

Mais une fois devenues femme, mère et maîtresse de maison, les voilà investies des trois importantes dignités qui comportent une lourde part de responsabilité.

Aujourd'hui que les voyages sont devenus plus faciles à exécuter commodément et sûrement, beaucoup de femmes voyagent seules avec leurs enfants. Le père de famille retenu par sa profession ou ses occupations, ne peut toujours les accompagner. Aussi faut-il que les femmes apprennent un peu à se tirer d'affaires par elles-mêmes.

En premier lieu, quand on part, il n'est pas mal à propos de savoir où l'on va et ensuite, par où l'on doit passer.

Je conseillerai donc de prendre avec soi le plus sûr et le plus commode des compagnons de voyage : un *Guide Joanne* format diamant. Grand comme la main, bien serré dans son petit habit de percale rouge ou noire, il contient les indications précises sur les contrées parcourues, les lieux et heures de départ, le prix des places, les distances, les hôtels à choisir, etc., etc.

Avec cet ami si bien renseigné et l'indicateur des chemins de fer, rien n'est plus facile que de tracer son itinéraire.

Départ pour les Pyrénées par la gare de..... par le train de..... à telle heure. Arrêt à..... pour déjeuner.

Il est préférable, si l'on voyage par exemple avec un jeune enfant, de ne pas partir le soir.

Départ le..... à telle heure; arrivée à telle autre heure à Pau, je suppose, où je descends à l'hôtel de..... pour m'y reposer et passer une journée. Et ainsi de suite, en fixant toutes les heures, prix, genre de transport, jusqu'au lieu d'arrivée.

Une fois tous ces détails tirés au clair, on s'occupera des caisses. Si l'on a beaucoup de toilettes à emporter, le mieux est de les loger dans la grandissime caisse à costumes, longue de *cent trente centimètres*. On n'a qu'à faire venir un emballeur pour les plier et les disposer dans les compartiments. Cela évite une grande fatigue et l'on prendra une excellente leçon, car ces braves gens ont une adresse merveilleuse. Grâce à eux, tout arrive sans être chiffonné. La grande malle bien fermée, il faut la faire prendre par le camionnage et l'envoyer à la gare, puis l'adresser, soit en gare, soit à l'hôtel ou chez les amis où l'on descendra.

L'important, c'est d'avoir avec soi le moins possible de caisses et de bagages.

« Les femmes ne savent pas voyager. Elles

s'embarrassent d'un tas de paquets gênants, elles sont l'inexactitude même, etc., etc. »

Voilà la bonne opinion que ces messieurs ont de nous. Prouvons-leur que ce sont d'horribles calomnies.

Commençons donc par faire emplette d'une bonne et fermée caisse de voyage de grandeur moyenne, quatre-vingt-cinq centimètres de longueur environ, avec un grand fond, deux compartiments et le dessus bombé.

La malle américaine, pourvue de roulettes, est en bois recouvert de toile à liteaux préservateurs, et l'intérieur est capitonné.

Plus chère est la malle *cuirée* garnie de nickel brillant et fermée avec bonnes serrures. La malle à tiroirs est bien commode, le devant s'abaisse et l'on tire à soi les compartiments au lieu de les soulever péniblement. Peut-être est-elle un peu plus lourde.

Il y a encore la légère malle d'osier dite malle anglaise. C'est un grand panier en rotin plein, revêtu de toile-cuir noire, contenant deux châssis doublés de toile bise. On peut loger dedans énormément de choses. Elle est bien moins pesante que les autres, mais aussi

moins résistante pour la fatigue d'un très-long voyage.

Le choix fait, il faut encore un sac de voyage : il y en a de tous prix et de toutes dimensions, — un *buffet*, jolie boîte-panier en osier, contenant un, deux ou trois couverts est un élégant et utile petit meuble.

Les bouteilles clissées sont propres et commodes; mais il ne faut pas dédaigner, même pour une voyageuse, la solide *gourde-chasseur* en peau de bouc, très-soignée, sans aucun goût désagréable, incassable et facile à loger n'importe où quand elle est vide. Un bouchon double, pourvu d'un pulvérisateur, permet soit de verser le liquide, soit de se l'envoyer en rosée sur la figure ou dans la bouche, pour rafraîchir ou désaltérer.

N'oublions pas plusieurs courroies à poignées en cuir résistant. Elles permettent d'emporter proprement enroulés la couverture de voyage, l'imperméable ou les petits manteaux d'enfant, tous objets qu'on doit avoir sous la main. Il est même facile d'emporter ainsi, bien roulé dans une grande serviette en toile bise, un costume qui ne peut loger dans la malle, et qui n'en souffre nullement.

La trousse ou nécessaire de toilette est indispensable pour emporter immédiatement les brosses, éponges, peignes, glace, boîte à poudre, flacons, etc. Les plus simples sont en toile imperméable double divisées en pochettes. Je recommanderai surtout la boîte à savon, en métal, en porcelaine ou en ivoire fermant hermétiquement.

Il y a des nécessaires de voyage en cuir russe ou en maroquin, garnis d'objets montés en argent qui reviennent à des prix très-élevés. Libre à chacun de choisir un objet simple ou luxueux.

On peut encore ajouter à ses bagages un *Gladstone-bag*, sac-valise en solide moleskine, très-léger, divisé en plusieurs compartiments attachés de courroies, fermant par une serrure et muni de deux bonnes poignées. Ce qu'un *Gladstone-bag* peut contenir en linge et en vêtements est indéfini. N'y rien mettre de trop fragile. Il y en a de toutes grandeurs et de tous prix.

Occupons-nous maintenant de tout ce qu'on doit emporter pour écrire; il faut toujours avoir cela sous la main. Rien d'ennuyeux comme d'avoir à réclamer les plumes rouillées de l'hôtel,

ou son papier douteux. Un petit nécessaire-écrin, contenant deux porte-plumes garnis, un crayon, un couteau à papier et un couteau-canif, suffira parfaitement avec un encrier en métal, bien bouché et un buvard en cuir natté à coins en métal.

Un détail très-important en voyage, c'est d'avoir dans sa poche de quoi réparer un accroc. rattacher un volant ou un plissé arraché, recoudre un bouton, réparer enfin les menus accidents sans attendre que l'on puisse ouvrir sa caisse et y chercher ce qui est nécessaire. On a donc pour cela une mignonne trousse-portefeuille contenant quelques aiguilles, des épingles ordinaires, et surtout des épingles doubles anglaises de différentes longueurs, un dé, de bons ciseaux, une tresse de fil blanc, une autre de fil noir et une natte de soie de toutes couleurs.

N'oublions pas le flacon de sels parfumés si utile en cas de malaise ou d'accident.

La couverture de voyage devra être choisie avec soin. Je conseille fortement un *plaid* ou tartan anglais ou écossais, tout gris foncé, à minces filets rouges ou bleus, ou à carreaux gris-noir. Cette nappe, en lainage solide et léger,

inusable et robuste, qui ne craint ni taches ni poussière, est un des objets des plus utiles. Un enfant a-t-il envie de dormir en wagon, on l'enveloppe dedans, et le voilà comme dans son lit. Roulé, le plaid sert de coussin, d'oreiller, de couverture : on n'est pas plus complaisant. En cas de pluie, de froid soudain, circonstances très-fréquentes dans les montagnes, il se met sur les épaules, et, roulé dedans, on peut rire du frisson ou de l'averse : la moindre courroie suffit à le tenir.

Un autre objet très-utile, mais moins nécessaire, à mon avis, c'est le manteau imperméable, faisant en même temps office de cache-poussière. Celui-ci doit être léger, solide et le moins laid possible. Ces deux dernières conditions doivent toujours être recherchées pour les choses, les bêtes et les... gens.

Le mieux est de le faire faire sur commande, et dans ce cas, j'engagerai à lui faire ajuster, au lieu de la demi-pèlerine qui laisse le bras découvert au moindre mouvement, une manche très-large à l'épaule, allant en diminuant, froncée au poignet ou fermée par un élastique, ce qui est préférable et pratique.

De cette façon, jamais les manches ne seront mouillées.

Occupons-nous maintenant de la manière dont il faut s'habiller pour voyager commodément.

Les voyages étaient autrefois une corvée désagréable et souvent dangereuse.

A présent, on est dans un wagon de première classe comme dans un salon. Les paquebots sont de petits palais et les hôtels de splendides maisons où tout est réuni pour la sécurité et le bien-être du voyageur. Cela se paye cher, mais aussi combien on en jouit !

Le costume de voyage doit avant tout être simple et commode. La coupe exquise de la robe, la façon dont elle est portée, une chaussure à la fois élégante et solide, un chapeau de nuance éteinte, un ensemble à la fois sévère et gracieux révèlent la femme comme il faut, en voyage et loin de chez elle.

Tous ces objets doivent avant tout, être commodes et répondre parfaitement à leur destination.

Il faut donc choisir pour la robe un tissu en laine légère et très-solide, gris de fer, bleu marine ou mieux encore, beige. Le cheviot est aussi très-

bon. Point de plissé, point de volant, rien qu'un ourlet à grosse piqûre; cependant, je permets un simple biais avec liséré ou un velours de nuance très-foncée : marron, bleu, rouge, grenat ou noir, ou bien encore un large galon de laine brillante tressée, assorti à la nuance de la robe, ou noir avec le bleu et le marron.

Chaque année, il est bon de suivre les variations de la mode, mais l'esprit de ces conseils sera toujours le même; la simplicité la plus grande dans les vêtements est en voyage surtout une chose excellente; on n'est pas gêné pour aller et venir, s'apprêter est vite fait, et l'on est moins exploité. Voilà, je pense, assez de bonnes raisons, sans parler de l'économie.

La chaussure est un détail auquel il faut apporter grande attention. D'un pied gêné ou bien chaussé dépend souvent tout le plaisir d'une excursion ou d'une promenade. La moindre souffrance de ce côté rend la marche pénible et le caractère maussade; on devient un embarras pour les autres et on gâte leur plaisir avec le sien.

Il faut donc emporter aux eaux des souliers mignons et des bottines élégantes; mais, pour

courir rien ne vaut une forte paire de demi-bottes à boutons, à *double semelle*, détail important. En chèvre mate, elles sont moins chaudes qu'en étoffe, mais pas toujours aussi solides ; un petit talon *en cuir*, et non en bois ni en métal, donne une bonne assiette au pied ; mais, de grâce, pas de ces hauts talons, fatigants et même dangereux pour la marche et qui donnent au corps un balancement peu gracieux. Que ces bottines soient très-aisées, même si le pied est petit, et s'il ne l'était pas, je donnerais le même bon avis. En voyage il faut mettre des bottines légères, ou s'il fait très-chaud, des souliers à brides ou demi-couverts ; ne pas oublier surtout d'emporter dans un coin de la malle une paire de pantoufles, précieux serviteurs qu'on retrouve avec tant de plaisir après une journée de fatigue.

Le chapeau doit être intimement associé, de tournure et de ton, à l'ensemble de la toilette. Ainsi, point de fleurs, à peine une plume courte, arrondie sur la forme, ou quelque oiseau mignon, une petite écharpe enroulée et relevée derrière, en bourrette piquée de points brillants, ou en gaze épaisse et tournée par des doigts experts. Rien qui pende, qui accroche ou qui flotte ; le

premier devoir de ce chapeau est d'aller divinement, d'avoir une tournure à la fois simple, fière et coquette. Il peut se placer en avant; de côté, si les bords sont étroits; au milieu de la tête, si les bords sont larges; comme il plaira, pourvu qu'il soit seyant et très-bien attaché, afin de n'être pas exposée à le voir s'en aller au premier coup de vent coiffer un sapin ou rouler dans le torrent. Il aura encore plus de grâce avec une voilette en gaze, qui préservera le visage d'un soleil trop ardent ou du vent chargé de poussière.

Quant aux gants, je n'ai pas grand conseil à donner, si ce n'est que l'on fait bien d'emporter des gants d'amazone, si l'on doit monter à cheval, et des gants à trois boutons en chevreau mat, un peu épais, pour cueillir des herbes, des branches, etc.

Un objet encore très-utile et qui tient peu de place, c'est un bon *bachelick* long, en lainage fin. Cela se met sur la tête, sur les épaules, en fichu, comme on veut; et dans maintes occasions, on est enchanté de le trouver sous la main. Le *capulet* carré est aussi très-commode pour les soirées fraîches.

Tous les voyageurs que je connais me répètent

que les vêtements de laine sont les plus utiles et les plus en usage en voyage, même dans les pays chauds.

Si l'on emmène un jeune enfant, il n'y a pas à se préoccuper beaucoup de sa toilette ; la petite robe anglaise ou le sac en tissu écru est ce qu'il y a de mieux, mais pas de blanc, la poussière le ternit en un rien de temps. Les Anglais, gens pratiques en fait de voyages, ont pour habiller les jeunes enfants une sorte de grosse toile bise à dessins blancs, tissu robuste qui ne craint rien et sur lequel glissent poussière, sable, fumée de houille, etc.

L'enfant peut aussi être vêtu d'un sac de toile garni d'une dentelle torchon blanche ou écrue, décolleté et à manches courtes, avec le petit paletot pareil à manches, en cas de besoin. Il sera toujours à croquer, car rien n'est gentil comme un joli enfant très-soigné, mais simplement mis, sans plumets, ni rubans, ni choses coûteuses.

Le talent de faire une malle s'acquiert surtout par la pratique. On peut cependant poser deux ou trois principes : mettre d'abord au fond les objets les plus lourds; ensuite plier les vêtements dans

le sens de la longueur, en rangeant avec soin les plis suivant leur place naturelle; puis les placer de manière à ce qu'ils soient *aussi serrés que possible*, sans aller jusqu'à fouler ou chiffonner. C'est là tout le secret.

On commencera donc par plier les vêtements sur une grande table après avoir pris la longueur du compartiment; ensuite on rangera chaque pièce à sa place, et la malle sera faite en un clin d'œil. Même, si l'on a une femme de chambre adroite, il ne faut pas s'en rapporter entièrement à elle; il faut savoir emballer soi-même, quitte à ne le faire que quand il faut, car c'est très-fatigant.

Bientôt il n'existera plus personne qui ait connu le beau temps où l'on croyait sage et prudent de mettre sur sa malle son nom en toutes lettres, joint à l'adresse détaillée de l'endroit où l'on allait, de la maison où l'on descendait.

A présent, on se contente de faire graver ses initiales sur une plaque de cuivre fixée sur le dos de la caisse et qu'on fait, si l'on veut, répéter au-dessus de la serrure ou de côté, afin de reconnaître de suite son bien.

Quand on a beaucoup de bagages, comme par exemple, la grande malle contenant la garde-

robe de madame, la malle plus petite des enfants, celle de monsieur, soigneusement enveloppée de toile grise, plus les sacs, manteaux, cannes, ombrelles, etc., on fera bien de retenir la veille un petit omnibus du chemin de fer qui vient à l'heure exacte, stationner devant la porte. Bien entendu qu'avec l'ordre et l'exactitude qui caractérisent une femme soigneuse, on aura su s'arranger pour être prête à temps. Que de fatigue et de petits ennuis on s'épargne en arrivant à la gare un quart d'heure avant le moment de la bousculade et de la presse occasionnée par les retardataires, les gens pressés et les brouillons, race agaçante qu'on retrouve partout et qui font perdre un temps précieux.

Arrivée à la gare, payer d'abord le cocher avant de laisser toucher aux bagages. Ne jamais, dans aucune gare, permettre de prendre ses caisses à d'autres qu'aux employés portant l'uniforme du chemin de fer, reconnaissables soit à leur casquette numérotée, soit à la plaque de cuivre qui danse à leur boutonnière. Les suivre avec soin et ne jamais les perdre de vue tant qu'ils n'ont pas déposé les bagages au bureau d'enregistrement. Dans la foule et le tapage,

rien n'est plus aisé à de hardis pick-pockets que de dire aux facteurs ahuris : « Par ici, par là, c'est à moi, posez cela ici. » Puis de faire prendre à vos pauvres caisses une voie très-différente de la voie droite.

Les bagages déposés et en sûreté, on revient prendre les billets au guichet. Si l'on voyage avec des gens âgés ou des enfants et une femme de chambre, on les dirige vers la salle d'attente en leur donnant leurs *tickets*, comme on appelle maintenant les billets de circulation, d'après l'expression anglaise. Une fois tranquille sur leur sort, on retourne vite aux bagages, pour les faire enregistrer. Les employés pèsent les malles, les enregistrent et leur collent sur le flanc un laid petit papier indiquant leur destination. Cela fait, on est parfaitement tranquille, elles vous suivront comme un chien fidèle.

Dans la petite poche du paletot, placée à gauche sur la poitrine, vont loger ensemble ticket de bagages et billet de parcours; ils sont là, prêts à toute exhibition nécessaire, sans avoir à retourner ses poches et à chercher partout. Encore un bon avis : tant que l'on n'est pas en voiture, en voyage, il est bon de surveiller sa bourse, en

gardant, autant que possible, la main dessus dans la poche. Les voleurs sont gens plus observateurs et plus physionomistes que M. Lavater en personne. S'ils voient qu'on est sur ses gardes, ils chercheront une autre proie. Et, par malheur pour la probité humaine, les gares, surtout dans la saison des voyages, fourmillent de Lavaters mal pensants. Quelques compagnies de chemins de fer ont maintenant adopté l'excellent usage anglais, qui est de laisser les salles d'attente ouvertes de manière à ce qu'à partir de tant de minutes avant le départ, les voyageurs puissent monter de suite dans le train. Tant mieux pour les premiers arrivants, qui choisissent leur côté, leur coin et le sens dans lequel il leur convient de circuler. Tant pis pour ceux qui arrivent tard; il leur faudra se contenter comme ils pourront.

Les employés des gares où l'on a conservé l'habitude d'enfermer le voyageur, se servent de trois mots fort expressifs; ils disent : *introduire* les premières; *ouvrir* les secondes; *lâcher* les troisièmes.

Car il y a deux façons de considérer l'utilité des voyages et des chemins de fer. La puissante

compagnie et MM. ses fonctionnaires, du plus grand au plus petit, considèrent généralement le voyageur comme un troupeau docile et productif qui doit servir à remplir les wagons et la caisse des actionnaires. C'est là l'esprit de la maison dans beaucoup d'endroits.

De son côté, le voyageur doit considérer le chemin de fer comme un serviteur qu'il paye, Dieu merci fort cher; et la compagnie, comme devant le transporter, veiller à sa sûreté, à ce qu'il soit traité avec égard et pourvu d'un confort proportionné à sa dépense.

De ces deux manières d'envisager la question naissent souvent quelques conflits. J'avoue que quand je me crois dans mon droit, je suis fort exigeante, et je conseille à tous les voyageurs de l'être également, en conservant toutes les formes de la politesse. Comme il faut être juste, je dois dire que les employés sont généralement polis en France. Cependant, il n'est pas mal de loger dans sa mémoire le nom du directeur de la compagnie, d'un administrateur ou d'un inspecteur, afin de le prononcer à propos en cas de réclamation non écoutée. Cela fait toujours très-bon effet quand on peut dire d'un ton digne :

Fort bien, monsieur, j'en parlerai à M. X..., qui est de mes amis, et nous verrons.

Vous voilà donc installée dans le wagon, dans le coin, à contre-sens, si cela n'occasionne aucun trouble; on est ainsi plus maître d'ouvrir la vitre sans que le vent où la poussière vous gêne. S'il s'agit de traverser un beau pays, consultons encore le *Guide-diamant*, il dira de quel côté du wagon il faut se placer pour jouir d'une vue, apercevoir une belle ruine ou un ancien château.

La femme qui voyage seule avec une femme de chambre ou des enfants fera bien de les faire asseoir en face ou à côté de soi, afin d'éviter des voisinages quelquefois gênants et d'exercer une surveillance constante sur les bébés, toujours enclins à être turbulents et indiscrets.

Sacs, canne, panier, cache-poussière, etc., enserrés dans les courroies, tout est placé dans le filet. La locomotive siffle et l'on quitte à toute vitesse cet adoré Paris où l'on sera si content de revenir dans quelques mois.

II

DAMES SEULES. — REPAS EN WAGON

Pendant que la vapeur nous emporte dans un endroit tranquille et riant, loin de la ville poussiéreuse, vide d'amis, où l'on ne rencontre plus que des visages d'étrangers, nous allons disserter sur des sujets divers se rapportant toujours aux us et coutumes du voyage.

Tout d'abord je réponds à cette question, faite si souvent :

— Si je voyageais seule, faudrait-il monter dans le compartiment réservé aux dames seules ?

— Oui et non.

Dames seules! Deux mots bien simples qui

provoquent chez beaucoup d'aimables voyageuses une grimace légère.

— Commode, mais ennuyeux, pensent-elles, sans trop oser le dire.

Elles ont raison ; je le dirai tout haut pour les encourager.

Une femme qui voyage de nuit et qui a, par conséquent. besoin de s'accommoder à l'aise ; une malade dont l'état nécessite des soins spéciaux ; une mère qui nourrit, dont le bébé exige les soins particuliers de la première enfance et dont les cris sont un ennui cruel pour d'autres que pour la maman ; un besoin d'isolement causé par un de ces deuils ou de ces chagrins profonds qui s'irritent de la présence d'autrui ; voilà plusieurs des circonstances dans lesquelles on est enchantée de pouvoir se réfugier dans le compartiment des dames.

Mais une femme qui voyage seule le jour, ne doit nullement se croire obligée à se priver de la société des autres femmes et de celle des hommes dont les conversations, les allées et venues, les physionomies souvent amusantes sont une distraction des plus innocentes.

On dit à cela, non sans quelque raison, qu'une

femme voyageant seule est exposée à être l'objet d'importunités désagréables.

C'est parfois vrai; mais n'y a-t-il pas souvent un peu de leur faute?

Le voyageur français comprend trois types distincts : l'indifférent; l'homme du monde, bienveillant et courtois; et enfin le voyageur volontiers disposé à être plus que poli.

Au premier, on rend sa monnaie; du second on peut accepter avec réserve de légers services; quant au troisième, il faut sans timidité le remettre à sa place par un mot sec et poli : affaire de tact. Les hommes savent très-bien juger de suite à qui ils s'adressent.

C'est pourquoi il faut se tenir à distance égale de la hardiesse, chose détestable, et de la pruderie, chose bête et maladroite.

Attirer l'attention en parlant haut, en s'agitant, en occupant tout le monde, ou bien prendre à tout propos des attitudes de ville assiégée, sont deux manières d'être également blâmables et qui vaudront souvent des mésaventures ennuyeuses ou ridicules.

Des manières simples, un air réservé, une tenue parfaite, voilà qui place à son rang et fait

toujours respecter une femme du monde, aussi bien quand elle est jeune et jolie que quand elle ne l'est plus.

Tel est mon humble avis à ce sujet, qui soulève parfois d'assez vifs débats.

Faut-il emporter de quoi déjeuner en wagon ou est-il préférable de descendre au buffet? Quand on est plusieurs, il vaut mieux descendre, surtout si on accorde une heure entière pour cela. Après avoir mangé, on n'est pas fâché de faire quelques pas pour se délasser. Mais il faut avoir soin, en descendant, de bien regarder le numéro du wagon et de ne jamais y laisser son petit sac de voyage, s'il contient des valeurs ou de l'argent. Celui-là ne doit pas vous quitter d'une ligne; qu'on se garde même de le poser à terre à côté de soi; il pourrait lui pousser des ailes ou des pattes. En remontant, demandez toujours aux employés si c'est bien le train qui va à X... Pendant que le voyageur déjeune, on profite souvent de ce temps pour faire manœuvrer les wagons, retourner la locomotive, etc., toutes choses qui vous exposent à vous tromper; le n° 363, que vous avez laissé en face du buffet, peut se trouver à l'autre bout de la gare, et rien

n'est ennuyeux comme d'être obligé de courir et de se presser, pour risquer encore de grimper à la hâte chez le voisin.

Il sera pourtant prudent de garnir le panier dit *buffet* d'une foule de bonnes choses bien préparées et faciles à manger sans se salir les doigts, ce qui est très-important. Tout le monde ne saurait attendre les repas sans souffrir; l'estomac d'un enfant, d'une femme ou celui d'un vieillard, doit être le moins possible dérangé dans ses habitudes.

La viande — volaille ou jambon — doit être préparée en sandwiches, c'est-à-dire coupée en lames fines et placée entre deux minces tartines beurrées; cela prend peu de place et l'on évite les installations embarrassantes sur les genoux, les découpages laborieux et disgracieux.

Les choses les plus simples se peuvent faire avec grâce, ce qui double leur prix et décèle la bonne éducation.

Je ne suis pas d'avis de mélanger l'eau et le vin. Nous remplirons donc la bouteille clissée avec du bon vin de Bordeaux ou mieux encore, du vieux vin d'Espagne, généreux et réconfortant sous un petit volume. La grande gourde con-

tiendra l'eau, qu'on renouvelle facilement à chaque halte. Après ces choses essentielles, plaçons au fond du panier une ou deux serviettes à thé, très-nécessaires pour s'essuyer la bouche ou le bout des doigts, quelques prince-Albert, des tablettes de chocolat fin, une orange, des macarons, etc., pour faire grignoter aux enfants qui s'intéressent peu au paysage et s'ennuient facilement.

Avec ces provisions, si l'on ne se souciait pas de descendre, afin de n'avoir point à remonter dans nos wagons si peu commodes pour les gens délicats, âgés ou infirmes, on n'aurait qu'à faire demander au buffet une tasse de bouillon, de café, n'importe quoi enfin, et à le faire apporter dans le wagon, chose très-facile avec un petit pourboire au garçon.

Les personnes qui voyageront par une grande chaleur peuvent parfaitement emporter un peu de glace, qui permettra de boire frais, luxe agréable et sain. Pour cela il n'y a qu'à faire casser une demi-livre de glace par fragments gros comme de petits œufs, et à les envelopper dans un morceau de laine blanche épaisse et rendoublée ; cela se place dans une de ces boîtes

en fer-blanc fermant hermétiquement, que l'on trouve partout, ou dans un bol posé bien en équilibre dans le panier buffet, car malgré les précautions, la glace donnera un peu d'eau.

J'ai vu des personnes malades ou délicates faire cent lieues en emportant avec elles la précieuse roche, qu'elles n'auraient pu trouver en route ni pour or ni pour argent.

Criez au raffinement, complication de l'existence, peu m'importe. Le raffinement, les soins délicats et intelligents ne sont-ils pas ce qui nous sépare des bêtes... et des maladroits?

III

A L'HOTEL

Choisir son gîte et se faire servir en voyage sont deux talents qui s'acquièrent surtout par la pratique. Cependant, avec quelques conseils, fruits d'une vieille expérience, on y arrivera bien vite.

Occupons-nous aujourd'hui de l'installation dans les hôtels où l'on passe soit un jour soit un mois. Il s'agit d'y être le moins mal possible sans se laisser rançonner par la gent aubergiste qui n'a point été élevée dans les principes généreux de l'hospitalité écossaise.

A l'arrivée, je ferai encore la même recomman-

dation qu'au départ à propos des bagages : ne les laisser enlever que par les gens de la Compagnie, et ne les pas perdre de vue un instant.

Le choix d'un hôtel est très-important. On peut faire retenir des chambres par le télégraphe, pour être sûr d'en trouver dans certaines villes d'eaux où par moment c'est difficile ; mais je ne conseille ce moyen qu'aux personnes trop souffrantes pour pouvoir chercher elles-mêmes ce qui leur convient. Il est toujours préférable de s'informer d'avance, s'il est possible, de l'hôtel où l'on sera le mieux et de ses prix. Mais dans la saison des voyages, on paye en général près du double. C'est l'usage. Faute d'informations, on consultera encore le petit *Guide-Diamant*.

Une des meilleures manières est d'aller dans les hôtels de second ordre et d'y prendre ce qu'il y a de mieux. Mais tout cela est très-variable, suivant les contrées et les saisons. Dans les hôtels de premier ordre, on est plus luxueusement logé, mais point mieux servi ; ce n'est même que dans les hôtels de troisième catégorie que l'on peut trouver, dans certains pays, des plats nationaux, un maître d'hôtel qui guette vos désirs et des garçons qui volent, — comme des zéphyrs, expli-

quons-nous, — pour exécuter vos ordres. Messieurs « les directeurs » des hôtels de premier rang daignent vous accorder un appartement à prix d'or; les garçons vous répondent : « Ui, ui, maame », et vont lire la gazette ou se faire mettre de la pommade au lieu de vous servir. Les femmes de chambre font la moue si vous ne leur ordonnez pas d'étaler dix-sept costumes sur les meubles. Foin de tout ce monde.

Par tous pays du reste, le personnel d'un hôtel accorde ses égards et son attention aux voyageurs en raison directe de la quantité et de la bonne apparence des bagages qu'ils amènent.

Se faire servir vite et bien est un vrai talent en voyage. Il est assez difficile de l'enseigner par théorie. Cependant, voici je crois les trois principes qu'on peut poser en général : 1° payer très-bien et donner des pourboires à propos; 2° être exigeant et commander d'un ton bref, ferme et poli; 3° NE JAMAIS PARAITRE SATISFAIT.

Plus on semblera difficile et exigeant, mieux on sera servi. Si l'on se fait accommodant, humble ou bon enfant, on est toisé, négligé. On vous nichera n'importe où, et vous mangerez les restes. Les gens d'hôtel, qui voient tant d'échan-

tillons différents de l'espèce humaine, ont le flair le plus exercé pour estimer ce qu'il faut se donner de peine pour tel voyageur et le produit net que ledit voyageur rapportera.

Ainsi donc, en descendant dans un hôtel, qu'on ne se gêne en aucune façon pour parler net et haut.

Demandez tout de suite ce qu'il y a de mieux. Faites sans le plus léger scrupule, tout exhiber, ouvrir portes, fenêtres, armoires, etc.

Jetez sur toutes choses la moitié d'un coup d'œil dédaigneux. Vous commencerez à être fort considéré.

Si la chambre ou l'appartement ne paraît pas convenable, dites tranquillement que vous allez autre part et faites mine de vous en aller. Vite on en trouvera de meilleurs.

Si tout convient, se garder de le laisser voir.

— Vous n'avez rien de mieux?

— Mais non, madame! exclamation du garçon étonné.

— C'est bien, je m'en contenterai.

Coupez court aux questions, aux bavardages, donnez vos ordres avec précision; gardez un sérieux parfait, contemplez tout d'un air pas trop

content, et recommandation particulière, commencez par ne jamais regarder ceux qui vous parlent; toutes les femmes un peu fines savent parfaitement bien voir sans regarder. C'est un don de nature dont voici l'instant de se servir à propos. Ainsi donc, le menton haut, sans morgue ni orgueil, le maintien tranquille et assuré, l'œil occupé à toiser toutes choses, et les mains dans les poches du paletot ou de la polonaise. Voilà une tenue qui, jointe à une parfaite distinction, fera toujours impression sur le personnel d'un hôtel. A la première opportunité, une bonne gratification montrera qui vous êtes, et l'on vous servira vite et bien.

Il y a des tables d'hôte excellentes et parfaitement bien tenues, d'autres où l'on mange fort mal. Dans certaines contrées, la variété des figures qui s'y trouvent rassemblées est amusante; mais souvent aussi il est fatigant et ennuyeux de se trouver à côté de gens bavards ou curieux. En pareil cas, les gens du monde ne desserreront les dents que pour manger, tandis que beaucoup d'hommes qui ne sont pas du monde (j'entends par là pas très-bien élevés) profiteront de cette réunion d'oreilles pour par-

ler à tort et à travers, ou ce qui est pire, pour raconter devant des femmes des histoires peu convenables, sans gêne ni discrétion aucune.

Les femmes sont généralement d'une extrême susceptibilité en pareille matière et pourraient bien être souvent soumises à rude épreuve; je conseillerai donc de se faire servir dans sa chambre. Cela coûtera un tout petit peu plus, et l'on sera à l'abri des conversations déplacées et des attentions importunes que le Français trop galant croit devoir infliger à toute femme jeune et jolie qu'il rencontre en voyage.

IV

AUX EAUX

Dans les villes d'eaux, bains de mer ou autres, il y a toujours trois manières de s'installer : 1° dans les maisonnettes qu'on loue au mois ; 2° chez l'habitant, comme disent les militaires, qui vous cède une ou plusieurs pièces de son logis et vous nourrit si l'on veut ; 3° dans les hôtels.

Les uns préfèrent une maison particulière si modeste qu'elle soit ; on s'y arrange à sa guise avec ou sans ses domestiques et l'on s'y fait un fac-simile de chez soi. Les autres préfèrent le bruit et le mouvement des hôtels. Chacun son

goût. L'important est de le satisfaire le mieux possible.

Ce que j'ai dit au précédent chapitre s'appliquait bien entendu, aux tables d'hôtes des hôtels où l'on ne fait que passer. Aux eaux, c'est tout différent. On choisit sa place, on retrouve avec plaisir les mêmes visages, connus ou non. On se juge et l'on se trie bien vite. Une certaine intimité s'établit, souvent fort agréable, entre gens qui doivent passer un mois ou plus ensemble.

Le séjour des eaux, presque passé dans les habitudes, autorise à présent une grande liberté. Pour une femme bien élevée, elle ne sera jamais trop grande. Une parfaite réserve et une tenue irréprochable poseront toujours des limites infranchissables à toutes les familiarités, à tous les genres d'audaces.

Je regrette d'avoir à constater cependant, que beaucoup de femmes, fort bien du reste, se croient trop affranchies aux eaux d'une foule de conventions sociales qui ont leur raison d'être. C'est un tort, car on risque ainsi d'être jugée plus sévèrement qu'il n'est juste, même par ceux ou celles qui profitent de votre insouciance ou de votre inexpérience.

Ce n'est pas à dire qu'il faille faire la prude ou la bégueule, deux fausses vertus qui ne sont guère exercées que par des femmes sans esprit ou sans franchise.

On se lie très-facilement aux eaux. Il en résulte souvent des relations charmantes qu'on est enchanté de continuer après la rentrée. Souvent aussi il est prudent de les rompre et de ne pas admettre dans sa société intime des gens, fort aimables du reste, mais qui ne présentent pas de garanties sérieuses. Ceci s'applique aux femmes comme aux hommes.

Il est donc parfaitement admis que ces rapports, fort agréables entre deux familles, peuvent se rompre très-facilement une fois qu'on est rentré dans sa vie ordinaire.

J'engagerai donc à apporter une extrême prudence dans les relations que l'on pourra former aux eaux. On se repent quelquefois cruellement d'avoir introduit dans sa pauvre bergerie certains loups féminins ou masculins, qui y exercent ensuite impudemment toutes sortes de ravages et qu'il est devenu très-difficile d'en expulser. Il ne faut donc point donner sa carte légèrement.

Prudence est mère de sûreté. N'oublions pas ce vieil adage, que toute femme doit regarder comme une sage règle de conduite. Sous ce rapport, il vaut mieux pécher par excès que par insuffisance. Les eaux sont maintenant devenues le rendez-vous d'une foule de gens d'apparence fort aimable, mais qu'il ne faut pas admettre dans sa société sans savoir un peu quels sont leurs tenants et aboutissants.

Encore un conseil de tenue générale. Aux eaux, la société se divise presque invariablement en « Grande Bande » et en « Petite Bande. » La première se compose des gens du monde qui s'intitulent avec une forte dose d'aménité pour eux-mêmes : « la bonne société; » Parisiens, Parisiennes, étrangers de distinction, provinciaux, fonctionnaires ou propriétaires terriens, qui tous appartiennent à une coterie urbaine ou campagnarde et se connaissent de nom ou par relations mondaines; ils s'étayent sur de bons biens, une famille solide, un titre de noblesse (ô mon Dieu! la moindre particule leur suffit) ou sur une fonction administrative, un nom connu dans la très-haute industrie, etc. Tous se tiennent et se soutiennent comme une franc-maçonnerie.

La Grande Bande, côté des dames surtout, affecte d'être un peu collet monté.

Mais on va le lui faire expier.

La Petite Bande se compose d'éléments moins homogènes, c'est-à-dire de tout ce qui n'entre pas dans la Grande. Monde moyen, petit monde, monde un peu douteux parfois, commerce, industrie, gens de plume, artistes, étrangers peu connus, étrangères philosophes, Parisiens et provinciaux dépourvus de titres et de châteaux, point fonctionnaires du tout, célibataires très-gais ou gens mariés en rupture de pot-au-feu, sous prétexte de santé; voilà un aperçu du bouquet varié qui forme la Petite Bande. Peu sont aux eaux pour cause de santé. Tous y viennent pour se distraire, pour rompre le chapelet monotone de leur existence ordinaire, pour se refaire le corps et l'esprit dans un milieu différent. Souvent il s'y glisse des célébrités artistiques appartenant au théâtre ou à la littérature, des femmes fort aimables, mais dont le mari ne vient jamais les rejoindre.

J'en suis fâché pour la respectable Grande Bande, très-collet monté, — elle a d'ailleurs tout mon profond respect, — mais la Petite est tou-

jours et partout la plus gaie, la plus aimable, la plus spirituelle...

Cela ne manque pas d'irriter nos gens de la Grande, surtout la partie féminine. Cette dernière, parquée dans sa morgue, n'a pas la possibilité comme l'escadron masculin, d'aller voltiger sur la frontière de la Petite Bande, où l'on rit, où l'on s'amuse, tout en se moquant de la Grande dont on voudrait cependant bien faire partie.

Ces deux camps sont souvent très-tranchés, et leurs rivalités, leurs combats occultes, leurs petitesses, donnent la comédie à l'observateur qui sait se tenir en dehors de la mêlée.

Bien entendu que les batailles se passent à coups de politesses ou d'impolitesses :

— Saluera-t-on Mme X..., qui est de la Petite? C'est une femme des plus aimables, il n'y a pas à dire.

— Trop aimable! Tous nos messieurs l'entourent.

— Cependant sa tenue est irréprochable.

— Oui, mais elle est seule; personne ne la connaît.

— Pas de mari? ni d'enfant, ni de famille?

— Mais si charmante, si bonne musicienne!

— Très-vrai, mais elle ne tient à rien, et puis elle a des toilettes!...

— Il ne faut pas être impolie cependant. Quand elle vous salue, on ne peut pas...

— Eh bien, saluons tout juste, mais ne lui parlons pas...

Cent fois j'ai entendu de ces dialogues.

Ainsi, on choisit sa place à table de manière à ne pas coudoyer les irréguliers, à ne pas être obligé de causer avec ce que l'on considère comme le fond du panier, dont on se figure modestement être le dessus. Au petit théâtre, au concert, à la promenade, à la buvette, à la piscine, on se trie partout.

La place d'une femme du monde est toute marquée dans la Grande Bande. Elle ne saurait s'entourer de trop de *respectability*, excellent vocable d'outre-Manche dont nous n'avons pas l'équivalent. Mais grâce au caractère élevé, à la position indépendante d'un mari, on pourra et l'on fera bien, *fraterniser* avec la Petite Bande.

Cependant il y a encore des échelons dans la société triée de la Grande Bande. Ainsi Mme de Z..., qui a un petit bout de titre, qui possède une fortune peut-être bien supérieure à la vôtre, ou

dont le mari tient au monde officiel, Mme de Z..., dis-je, qui est une enfant gâtée, pourra s'imaginer que tout cela lui donne dans le monde une valeur supérieure et qu'il est bon de vous le faire comprendre par ces mille nuances où les femmes excellent. Il va sans dire que Mme de Z... est un type qui prend cent formes différentes.

Ici, chère lectrice, je suis bien affligée de vous le dire, mais la modestie naturelle et l'humilité chrétienne ne seraient d'aucun secours. Il s'agit de guérir doucement Mme de Z... de sa sotte vanité ; pour ce faire, employons l'homœopathie, elle est à la mode du reste ; opérons par l'application des semblables. Mme de Z... est désobligeante ; — soyez un peu désagréable... — elle fait la fière... — soyez dédaigneuse... — elle devient légèrement impertinente... — tâchez de l'être une fois tout à fait et donnez sur ses ongles roses. Le tout avec ces formes exquises que toute femme bien élevée possède du reste si parfaitement.

Vous verrez les Mme de Z... et tous ses dérivés s'apprivoiser admirablement quand ils auront reconnu leur maître et senti que sous la patte de velours il y a au besoin une jolie petite griffe.

Alors on est libre de redevenir ce qu'il aura coûté de ne plus être avec tous et toutes : gracieuse, aimable et douce.

Il est bien entendu que toutes ces escarmouches se passent avec ces formes parfaites que donne l'habitude du vrai monde où la moindre nuance est sentie, comprise, appréciée. Savoir dire sa pensée, gaie ou sérieuse, par un mot, un silence, un geste, un sourire, c'est tout un art, escrime délicate dans laquelle bien des femmes sont passé maître, soit par l'effet de l'éducation, soit par ce tact inné dont sont douées les natures fines et supérieures, peu rares parmi elles.

Ainsi, que de nuances dans la manière de saluer ! Il y a le salut respectueux, amical, froid, glacé, poli, aimable, impertinent; le demi-salut, le quart de salut, l'ombre de salut. On peut saluer de la tête, du cou, de l'épaule, du profil, du menton. Autant de nuances que la musique peut en offrir avec les dièses, les bémols, les pauses, soupirs, demi-soupirs, etc.

Les Mme de Z... ont leur pendant parmi les hommes. La vanité est toujours le fond de ces caractères. Il y a par exemple, la catégorie des aimables railleurs, des ironiques par système.

L'aplomb ne saurait leur manquer et en se moquant de tous et de tout, ils s'imaginent dominer et accaparer l'attention, surtout celle du public féminin ; on les craint, on les admire ; les voilà contents. Mais il peut se faire que leur langue malicieuse attaque ce qui vous touche, ce que vous respectez. Gardez-vous de vous fâcher ! Ce serait sottise. Bien au contraire, renchérissez sur eux, prenez-le gaîment sur un ton encore plus piquant, retournez leur batterie et tirez sur eux à boulet rouge, toujours en plaisantant. Les voilà ébahis, déconcertés... on ose leur répondre sur le même ton ! Leur feu est éteint. Ils n'auront garde de recommencer avec vous, savoureront leur leçon et dorénavant vous respecteront profondément. Moralité : dans le monde, pour se faire respecter, il faut avoir bec et ongles. Les colombes et les moutons sont faits pour être mangés, et personne ne les plaint. Mais dans notre société, pour vivre en paix, il faut montrer qu'on est toujours prêt à fait la guerre

A peine est-on depuis huit jours aux eaux qu'on se sent tout étonnée d'éprouver un appétit féroce, de voir reparaître de fraîches couleurs sur les joues. Les forces reviennent et les fem-

mes les plus délicates, à peine capables de faire à la ville trois cents pas sans fatigue, passent des journées entières à courir la plaine et la montagne. Quel miracle! Bénies soient les eaux! Je ne veux pas dire du mal de ces dernières, mais j'attribue volontiers les trois quarts du miracle au pur oxygène des champs qui renouvelle le sang de la Parisienne et de l'habitante des villes, où en général on est privée de grand air pendant les deux tiers de l'année.

V

AUX BAINS DE MER

Les mêmes conseils donnés au sujet du séjour des eaux s'appliquent également aux bains de mer.

La plage est le rendez-vous des oisifs autant que celui des malades. La société y est très-mêlée. A chacun, à chacune de savoir s'y conduire comme il le doit. Mais il est bien admis maintenant que pendant cette trève à la vie ordinaire, on jouit d'une liberté plus grande qu'à la ville pour aller, venir, en un mot, se donner le plaisir de rompre la monotonie de la vie ordinaire et de faire une foule de menues infractions au code

des convenances mondaines. Ainsi on y porte des toilettes plus voyantes, on y arbore avec délices de ces modes légèrement excentriques interdites à la ville. Cela ne détonne pas dans le milieu où l'on est. Tout le monde en fait autant. C'est différent, amusant et fort innocent. Cependant au milieu de cet entraînement général, il y a toujours certaines bornes que la femme du monde ne franchira jamais. Comment les indiquer? C'est très-difficile, tant les circonstances sont variables pour chacun. Disons seulement que tout en menant une vie un peu plus agitée que d'ordinaire, en organisant des parties, des courses, des danses, il faut toujours faire ces choses avec sa société, ses amis et relations, et ne point s'en aller à l'étourdie avec des personnes inconnues pour le seul plaisir de remuer et de courir.

Comme habillement, je conseillerai d'emporter beaucoup de lainages, et pour tous les jours, des toilettes blanches, écrues, rouges ou bleues; car l'air de la mer dévore les couleurs tendres.

Pour se baigner dans la mer, la question du costume est très-importante. On en fait maintenant de fort jolis, de trop jolis. A mon avis, le plus simple est toujours le meilleur, le plus com-

mode. Certaines femmes en sont arrivées à se faire confectionner de véritables toilettes de nymphe marine : nœuds, pompons, franges en boules, ruchons, etc., rien n'y manque ; elles n'ont qu'un chagrin, c'est qu'on ne puisse s'habiller ainsi qu'en laine vulgaire. Celui qui inventera la soie aquatique aura un fier succès près de ces dames.

Les femmes raisonnables et modestes, se contenteront d'une blouse-caleçon ou d'une blouse et d'un caleçon séparés, en laine épaisse, montant jusqu'au cou et descendant jusqu'à la cheville ; les bras nus, cela va sans dire : mais l'onde amère n'est-elle pas déjà assez indiscrète pour qu'on n'aide en rien à ses trahisons ? Il y a même des femmes qui s'enveloppent d'une grande draperie en laine par dessus leur costume, pour aller à la mer quand la plage est un peu distante des cabines. L'excès de pudeur n'est jamais blâmable en pareil cas. Je ne vois aucune nécessité d'informer la galerie curieuse et moqueuse des détails beaux ou laids que les baigneuses sont forcées d'exhiber.

Ajoutons que la galerie féminine est au moins aussi maligne que la galerie masculine.

Sur les plages où hommes et femmes se baignent séparément, les premiers ne se gênent nullement pour braquer sur les voisines d'énormes lorgnettes qui raccourcissent singulièrement les distances.

Maintenant surtout que l'on mène tant les jeunes filles aux bains de mer, si bons pour leur santé, je trouve qu'on ne saurait trop les dérober à toute indiscrète exhibition.

Les femmes ne sauront jamais assez combien elles gagnent à rester enveloppées de pudeur, cette grâce particulière qui est la première de toutes.

TROISIEME PARTIE

LA FEMME A LA CAMPAGNE

I

AMEUBLEMENT D'UNE VILLA

PRINCIPES GÉNÉRAUX

La première chose à faire, quand on veut habiter la campagne dans une propriété à soi, c'est de s'y établir avec tout le confort, sinon avec tout le luxe que vous permettra votre état de fortune.

J'ai donc cherché à réunir ici toutes les indications qui pourront aider à meubler une maison qui sera installée, non comme un château, mais comme une villa élégante.

La variété des formes des meubles, des étoffes, des tentures étant aussi infinie que la diversité des goûts, j'ai tâché de poser des règles géné-

rales que chacun appliquera suivant ses moyens et ses convenances particulières. J'y ai joint plusieurs exemples d'ameublement différents pour chaque pièce, afin de mieux me faire comprendre.

Qu'on ne me reproche pas surtout de les avoir composés dans un style trop riche, car il est bien évident que personne n'a besoin de mes avis pour acheter un mobilier en acajou plaqué ou en palissandre dans un magasin à bon marché.

Je me suis surtout efforcée de bien faire apprécier ce que le goût des formes gracieuses et le choix des nuances, peuvent apporter d'harmonie dans l'arrangement d'une maison.

Une tenture en coton imprimé, choisie avec un juste sentiment de la couleur, peut être aussi gaie, aussi agréable à l'œil qu'une tenture en étoffe plus riche. Dieu merci, la lumière et la couleur appartiennent à tous. C'est à chacun à savoir les employer d'une façon judicieuse, de manière à donner au plus modeste intérieur un aspect de bien-être et de gaieté qui fait qu'on rentre toujours chez soi avec plaisir.

Examinons en premier la maison, et voyons si elle a l'air aimable.

— Comment ! l'air aimable, est-ce que la maison a une physionomie ?

Certes oui. Je prétends même que son aspect indique de suite le genre de personnes qui les habitent, leurs caractères, goûts, habitudes de vie. Ne vous est-il jamais arrivé, en passant devant certaines habitations rustiques, simples, élégantes ou somptueuses, de vous dire : « Comme on aimerait à vivre là ! » et de vous y installer en imagination ?

Telle maison a une tournure maussade, un air mal peigné et grognon, on passe vite... ; telle autre semble être la demeure d'un directeur de prison en retraite : gros volets, grosses portes noirâtres, fenêtres étroites, odeur crime et mystère. Ni enfants, ni fleurs, ni bêtes... Fuyons-les.

Et ce prétentieux petit château du moyen âge qu'on pourrait monter en épingle, avec ses minces poivrières, ses fossés, délices des grenouilles, et son escalier extérieur en vrille, pas commode quand il pleut et qu'on est sujet au vertige... N'y entrons point.

Notre chère maison, retraite préférée de notre mari, abri de la jeune famille, doit avoir un air

de solidité gracieuse, de bonhomie simple et hospitalière. On doit ressentir du plaisir à penser qu'on va demeurer là un jour, un mois, des années. Laissons donc aux pierres du pays le ton grisâtre que le climat leur donne, habillons les grands murs de treilles, de plantes grimpantes, de rosiers remontants, suivant les expositions au sud ou au levant. Gardons pour l'ouest, fouetté par les grands vents de mer, le fidèle et solide lierre en y mêlant quelques glycines et de la vigne vierge ; ces plantes vivent en parfaite harmonie. Laissons l'été y apporter un peu de poussière, l'orage le poudrer de sable, quelques pauvres araignées y tisser le fin réseau où elles attraperont les mouches et les guêpes étourdies qui rôdent autour de nos fenêtres. C'est un préjugé absurde de croire que le lierre détruit les murs ; ce sombre feuillage est pour eux une si belle parure !

Une installation à la campagne n'est pas une mince affaire, surtout quand on veut y recevoir beaucoup et pouvoir y passer l'hiver.

Il faut donc meubler et disposer la maison de manière à n'y pas souffrir pendant les mois de froidure. Les bons amis qui viendront demeurer

avec vous pendant un mois ou deux doivent être installés confortablement. Ainsi se forment ces intimités vraies et précieuses si rares aujourd'hui où l'on vit trop vite, où l'on se voit en courant.

Un vieil ami qui depuis nombre d'années, recevait à la campagne de la façon la plus hospitalière, avait invité un auteur célèbre à venir passer quelques jours chez lui, pensant ainsi obtenir une faveur très-enviée. Notre auteur daigne accepter Il arrive, s'installe, se trouve bien, reste un mois, et se trouvant très-bien, il resta trois ans. Là furent achevés ses plus beaux travaux. Voilà l'inconvénient — si toutefois c'en est un — de recevoir les gens de manière à ce qu'ils se trouvent chez vous aussi bien et peut-être mieux que chez eux. C'est le grand art, chères lectrices.

Posons d'abord quelques principes.

L'ameublement d'une maison doit en premier lieu être combiné de manière à servir de cadre — je dirai même d'écrin — à la maîtresse du logis, surtout si elle est jeune et jolie.

Brunes et blondes doivent être *encadrées* d'une façon absolument différente. De même, une

femme qui n'est plus très-jeune peut encore s'arranger une charmante habitation dont elle sera toujours l'âme, si elle n'en est plus la parure.

La femme doit être reine et maîtresse dans son intérieur. Elle a déjà bien à travailler pour y faire régner l'ordre et l'harmonie dans toutes les acceptions de cet aimable mot. Si elle a ce talent, le seigneur et maître sera trop heureux de n'avoir pas à s'en occuper. En rentrant fatigué, irrité par l'exercice d'une profession pénible ou par les luttes de la vie politique qui envahit tout, il peut au moins se reposer dans un nid bien aménagé en vue du comfort et du plaisir des yeux. Ses nerfs se calment, son esprit se détend, et le bonheur intime de se sentir bien chez soi, dans un intérieur aimable, le pénètre et le charme.

Le luxe de l'intérieur, quand il est en rapport avec la situation qu'on a dans le monde, est le plus honnête, le plus légitime de tous les luxes. En inspirant l'amour du chez soi, il contribue à développer les vertus privées. Celui qui n'a pas de goût pour la vie de famille se soucie peu que le bien-être et l'élégance règnent dans sa demeure.

Quand on aime la vie intime au milieu des siens, la première préoccupation est naturellement de déguiser la nudité des murs sous des tentures et de réunir des meubles utiles, commodes, élégants.

La femme qui saura comprendre l'esprit de ces réflexions s'efforcera d'organiser son intérieur d'une façon commode et agréable. Elle fera ainsi, pour y retenir son mari et ses enfants, bien plus que celle qui s'imaginera arriver au même but en se fardant le visage et en se couvrant de chiffons coûteux.

Le goût de notre époque exige que le travail du menuisier et de l'ébéniste disparaisse presque pour les siéges, sous les tentures et les capitons.

Ce travail donne seulement la silhouette du meuble ou bien orne les légers contours en bois apparent. La couleur appliquée sur les tissus a donc aujourd'hui, une importance plus grande que la sculpture, excepté pour les grands meubles : dressoirs, bahuts, cabinets, etc.

Heureusement la couleur, cette fête du regard, n'est un privilége pour aucuns, puisque l'industrie la met à la portée de tous sous

forme de papier peu coûteux, d'étoffes imprimées ou tissées avec une multitude de tons, une variété de nuances répandues sur les tentures et les tapis avec une généreuse profusion.

Mais ce qui n'est pas l'apanage de tous, c'est le goût nécessaire pour savoir faire un emploi judicieux de ces richesses en décorant une habitation.

Suivant la pièce qu'on veut meubler, on doit rechercher l'unité de ton, un aspect calme, doux ou sévère, ou bien la vivacité des couleurs, le mouvement, la vie éclatante et joyeuse. Le vestibule, l'antichambre, la salle à manger, la bibliothèque, le billard et même le salon destiné à la vie en commun, ne sauraient être décorés comme les pièces de l'appartement où se passe la vie intime, telles que la chambre à coucher, le cabinet de toilette, le boudoir, le cabinet d'étude, la chambre de jeune fille ou de jeune homme. Un sentiment de tenue, de dignité hospitalière, par conséquent une certaine uniformité doit présider à l'ameublement des premières, tandis que dans les autres la fantaisie, la liberté, le caprice même peuvent se donner toute carrière ; la bigarrure,

l'extrême variété de couleurs et d'objets y est parfaitement admise.

Tâchons donc d'appliquer ces principes très-généraux à la décoration des différentes parties de la maison.

II

LA FORME — LA COULEUR

L'art de la décoration dans l'ameublement exige aujourd'hui une certaine connaissance des lois de la couleur, qui y trouvent chaque jour leur application la plus variée.

Je vais donc emprunter à l'un de nos maîtres le plus éminent, M. Charles Blanc, la définition de ces lois admirables:

« La lumière blanche, dit-il dans une de ses remarquables études sur les Arts décoratifs, la lumière blanche contient trois couleurs primaires: le jaune, le rouge et le bleu, entre lesquelles se placent trois couleurs binaires: l'orangé, com-

posé du rouge et du jaune; le vert, composé du jaune et du bleu; le violet, composé du bleu et du rouge. Séparées, ces couleurs (et les nuances intermédiaires qn'elles produisent en se combinant entre elles ou avec le blanc et le noir) nous font distinguer tous les objets de la création. Réunies, elles disparaissent, et se neutralisant dans la lumière, elles nous donnent la sensation du blanc. La lumière blanche, contenant les trois couleurs primitives: jaune, rouge et bleu, chacune de ces couleurs sert de *complément* aux deux autres pour former l'équivalent de la lumière blanche. On a donc appelé complémentaire chacune des trois couleurs primitives, par rapport à la couleur composite qui lui correspond. Ainsi, l'orangé est la couleur complémentaire du bleu, parce que l'orangé, se composant de jaune et de rouge, contient les éléments nécessaires pour compléter la lumière blanche. Par la même raison, le violet est la complémentaire du jaune, le vert est la complémentaire du rouge... et réciproquement. Il existe on le voit, dans tout rayon de soleil, trois couleurs chaudes: le jaune, l'orangé et le rouge, qui ont pour complémentaires trois couleurs froides: le violet, le bleu et le vert.

« Prenez deux couleurs complémentaires, juxtaposées, elles s'exaltent mutuellement ; mêlées, elles se détruisent. Le vert mis à côté du rouge le fait paraître plus rouge et paraît lui-même plus vert. Le bleu mis auprès de l'orangé le fait briller plus vivement et devient lui-même plus bleu. Enfin le rapprochement du jaune et du violet augmente l'intensité du violet et l'éclat du jaune. En revanche, ces mêmes *complémentaires*, qui triomphent dans leur juxtaposition, s'anéantissent par leur mélange. Si l'on fusionne à quantités égales du rouge et du vert, par exemple, on aura pour résultante un *gris.* »

Plus loin, le maître dit encore, à propos des enseignements recueillis par lui dans son beau voyage d'Orient, lors de l'inauguration de l'isthme de Suez :

« ... L'harmonie des couleurs doit être cherchée non pas dans leur atténuation, mais dans leur plus haute puissance ; cette harmonie s'obtient au moyen du jeu des complémentaires, qui tour à tour s'exaltent par leur rapprochement et se neutralisent par leur mélange, ou sont apaisées par les teintes analogues ; toutes les couleurs rabattues peuvent résulter du mélange des *complé-*

mentaires à doses inégales ; par exemple : dix quantités de rouge mêlées à huit de vert produisent un gris légèrement rouge, tandis que dix quantités de vert mêlées à huit de rouge produiraient un gris légèrement vert ; que ce mélange à doses égales et à égale intensité donne un gris absolument incolore ; le blanc et le noir sont des épices dont il faut user dans une petite mesure pour assaisonner le spectacle décoratif d'un tissu..... »

Tels sont donc les principes fixes qui serviront toujours de guide sûr dans la composition d'un ameublement, mais une chose que le goût seul peut apprendre, et qui vient modifier cette théorie générale, c'est qu'il ne faut jamais dans l'application pratique de la loi des couleurs complémentaires à propos de mobilier, employer à doses égales le jaune et le violet, le rouge et le vert, le bleu et l'orangé. Quand ces couleurs sont associées, juxtaposées, l'une des deux doit être la principale, l'autre l'accessoire. Exemple : un fauteuil en satin violet aura des lézardes, une frange, des glands jaunes et des boutons jaunes, s'il est capitonné ; une étoffe verte aura les mêmes accessoires en violet. Autre exemple :

la passementerie du meuble, celle des rideaux et des portières, aujourd'hui très-chargée et abondante, telle que galons, embrasses, lisérés, torsades, glands, franges lourdes ou légères, boutons, cordelières, etc., devra être de la couleur complémentaire de l'étoffe choisie comme principale.

Ceci est une règle générale mais non absolue. Si l'on veut se tenir dans une gamme plus douce et plus fondue de ton, il faut simplement assortir à la couleur principale des accessoires de cette même couleur plus clairs ou plus foncés, c'est-à-dire employer *deux tons* de la même couleur. Par les nuances de la coloration peuvent très-bien s'exprimer celles de la pensée, du sentiment ou d'une situation particulière. Tel mobilier offrira une impression de calme, de sévérité, de puritanisme sec et austère, exprimera l'orgueil de la richesse lourde et cossue, la distinction d'un esprit délicat, raffiné, ou bien le caprice extravagant, la fantaisie de haut goût, la bêtise épaisse et criarde, l'amour du clinquant ou d'un luxe intelligent. Un rapport harmonieux doit donc être établi entre le meuble et le fond sur lequel il se détache.

La lumière doit toujours être la bienvenue dans un appartement, mais il faut en rester maître et ne pas lui permettre une entrée indiscrète et tapageuse. Les reflets doivent en être atténués, dirigés avec intelligence, dans le but de faire valoir certains objets, d'obtenir des effets de coloration voulue, éclatants ou suaves. De là, la science profonde du *clair-obscur*. Non-seulement l'ouverture des fenêtres et des portes, l'éclairage par le haut servent à obtenir ces résultats, mais les rideaux, les écrans, les stores, la coloration des tentures y contribuent également. Trop souvent on néglige en France, de soumettre les plafonds à cette loi générale. La crudité de cet espace nu et blanc est contraire à tout sentiment de décoration. Domptée partout excepté là, la lumière s'étale sur cette fade blancheur et produit un effet criard froid et déplaisant. Rien n'est pourtant plus simple que de les faire peindre d'une nuance douce, d'y laisser les poutres ou le solivage qu'on peut peindre ou moulurer, et d'y bien adapter la tenture de papier, de soie, ou de tapisserie sur les murailles. On se sent abritée, enveloppée de toutes parts, et il en résulte une agréable impres-

sion de sécurité. Les couleurs vives des meubles acquièrent plus de force et sont plus chaudes à l'œil, le teint des femmes, leur parure gagnent plus d'éclat et de vivacité. Tous les objets brillants en reçoivent une valeur double comme effet.

Outre les plafonds blancs, deux autres choses sont encore l'objet de mon antipathie dans les appartements : les portes, les angles des pièces. La brusque rencontre de deux murailles à angle droit produit une impression de heurt et de brisure infiniment désagréable à la vue. Une plante à tige élevée, une étagère, un grand vase peint placé sur un support, une jardinière d'encoignure portant des livres, une statuette, des fleurs, n'importe quoi, suffisent à rompre la raideur de ces deux lignes. Quant aux portes, je les regarde comme une entrave à la circulation libre et facile ; ce sont les ennemies de la liberté individuelle.

« Mais, dira-t-on, c'est là un paradoxe. Il faut bien que les maisons soient closes et les chambres aussi ! »

En effet, on peut admettre quatre genres de portes dans une maison : la porte d'entrée,

celle qui sépare les gens de service (cuisine, office, etc.,) du reste de la maison et celles des chambres à coucher ou du cabinet de toilette. Mais entre le grand et le petit salon, entre la salle à manger et le salon, la salle de billard ou la bibliothèque, pourquoi mettre des portes? De lourdes portières doublées ou doubles, si l'épaisseur des murs le permet, intercepteront l'air, le bruit ou l'odeur du repas cent fois mieux qu'une porte ordinaire et seront de plus un motif de décoration favorable à des combinaisons variées d'étoffes et de couleurs.

III

LE VESTIBULE

Ces données générales une fois posées, commençons par le vestibule de la villa.

Cette pièce est un terrain neutre, une frontière entre le dehors et l'intérieur ; il est permis d'y entrer avec du sable ou de la terre aux pieds, mais on ne doit la quitter, pour pénétrer dans le reste de la maison, que débarrassé des chaussures de jardin, des cannes, fusils, gibecières, enfin de l'attirail de la promenade ou d'un sport quelconque. Tout doit donc y être disposé principalement en vue de l'utilité ; il faut qu'on puisse aller, venir, s'y asseoir avec des

vêtements mouillés, des pieds crottés, sans se préoccuper d'abîmer le mobilier. Amis, enfants, domestiques, garde-chasse inséparable de son chien, pêcheur du village, paysans, bonnes femmes, doivent pouvoir entrer dans le vestibule spacieux, s'y asseoir, circuler, y attendre des ordres ou des réponses.

Le sol doit donc en être gai d'aspect, facile à tenir propre. C'est l'entrée qui donne aux arrivants la première impression sur les maîtres du logis. Voilà une maison qui est habitée par des gens hospitaliers, soigneux, élégants ou par des négligents, des imbéciles ou des avares. Cela se devine de suite, car les maisons sont toujours le reflet fidèle des personnes qui y demeurent. N'ai-je pas dit qu'elles avaient une physionomie?

Le dallage en couleur est certainement préférable; bleu, si la maîtresse de la maison est blonde; rouge et noir, à dessins de fantaisie, si elle est brune. De toutes les couleurs, si elle le préfère. La céramique industrielle fournit aujou - d'hui une grande variété de carreaux en faïence émaillée très-solide, décorée de dessins renaissance, mauresques, italiens, persans, arabes, hispano-arabes, etc.

Ce genre de revêtement est d'une durée infinie, et si quelque accident arrive à l'un des carreaux, rien n'est plus aisé que de le faire remplacer. Autre avantage : les ouvriers de province sauront parfaitement établir et réparer ce dallage.

Outre la porte d'entrée, très-simple mais extrêmement lourde et solide, ouverte le matin pour toute la journée, on aura soin de faire placer une porte à vitres en verre double, munie d'un ressort pour se refermer toute seule. L'été, on est enchanté de les laisser grandes ouvertes, mais dès l'automne, il faut se défendre du froid et de l'humidité, hôtes incommodes qui se glissent dans toute la maison.

Si l'on ne peut employer, pour le revêtement des murs, le stuc, mode fort dispendieux, on se contentera d'y faire appliquer une couche de peinture à l'huile d'un ton uni traversé par des bandes plus foncées, — deux verts, par exemple ; — ou bien, sur un fond uni violacé rougeâtre, ton plus chaud à l'œil, on peindra des rinceaux ou des fleurons.

L'ameublement d'un vestibule doit être d'une grande simplicité : une table en chêne, de larges

banquettes tout en chêne, à dossier, formant coffres, ou couvertes de solide coutil rayé sur fond bis ou écru, deux ou quatre chaises à dossier élevé, deux fauteuils forme anglaise, recouverts du même coutil; voilà pour les siéges. Il faut qu'en arrivant on puisse s'asseoir commodément pour se déchausser, ôter guêtres, jambières, bottes, etc., pour mettre la chaussure d'intérieur que les domestiques tiennent à votre disposition.

Rideaux en coutil pareil aux meubles.

Le long des murs, on posera des porte-manteaux pour suspendre chapeaux et vêtements, puis quantité de porte-fusils, porte-parapluies et porte-cannes. Dans une maison où il y a des enfants, il est prudent de placer les fusils assez haut pour que leurs petites mains curieuses n'y puissent atteindre.

Les porte-manteaux les plus convenables paraissent être ceux en cuivre ou en bronze doré formant rinceaux et fixés sur une planche de chêne du même ton que les siéges. Les mêmes, tout en chêne, sont plus simples et moins chers.

Une glace de grandeur suffisante, encadrée de chêne, est très-essentielle dans le vestibule, sur-

tout s'il n'y a pas de seconde antichambre. L'invité, la voisine, le voisin, qui vient « en passant » n'est jamais fâché de s'assurer d'un coup d'œil si tout est correct dans sa tenue de voyage ou si son chapeau de campagne n'est pas plus sur l'oreille qu'il ne faut. Les hommes sont au moins aussi préoccupés que les femmes de l'effet à produire. Qui ne *pose* en ce temps-ci? Les uns pour faire une impression calculée, d'autres avec une vanité naïve. Un petit nombre désire simplement ne point paraître négligé.

Le soir, pour éclairer le vestibule, rien de mieux qu'une grande lanterne suspendue au milieu de la voûte ou du plafond. On place à l'intérieur une lumière à l'huile, de la bougie ou une lampe à essence. Ajoutons auprès de la glace des appliques à quatre ou cinq bougies pour les jours de fête et gala.

Pour compléter la décoration de l'entrée, il faut mettre sur la table ou dans les angles de grandes plantes très-rustiques, ou d'énormes vases de nuance foncée remplis de feuillages verts.

En fait d'ornements, les bananiers font une excellente figure dans le vestibule.

J'engagerai fort toute maîtresse de maison pré-

voyante à faire provision de chapeaux de campagne en jonc tressé, en paille, en n'importe quoi. Le moindre pompon de laine suffit à les orner, à les distinguer; les invités seront enchantés de s'en servir à discrétion, cela ménagera leur teint. Même recommandation au sujet des chaussures. Il est fort ennuyeux d'avoir continuellement à changer de bottines quand il fait humide; on fera donc bien de mettre dans le vestibule un choix varié de sabots découverts, en frêne travaillé, munis d'une bride en cuir pour maintenir le pied. Chacun enfile ceux qui lui vont et peut les ôter facilement. Personne n'est obligé de s'en servir, mais bien des gens seront très-contents d'aller à pied sec sur la grève ou dans quelque coin humide de la campagne.

Quant à la manière de chauffer le vestibule, la meilleure chose est toujours le poêle chauffé au bois, ou à la houille. A ceux qui font bâtir une maison, je conseillerai toujours d'installer un calorifère, c'est bien le mode le plus économique et le plus intelligent pour chauffer une vaste habitation, sans avoir la fatigue et l'incessante préoccupation d'alimenter des foyers sépa-

rés, qui peuvent en outre devenir une cause de danger. Les calorifères à eau chaude sont préférables, la chaleur qu'ils répandent étant plus douce et plus saine.

Dès que les temps secs auront cessé, il faudra jeter sur le dallage du vestibule une natte épaisse en sparterie et mettre un grand paillasson-brosse devant la porte, à l'extérieur, puisque le perron est abrité par une marquise. De cette façon, aucun prétexte pour que gens et bêtes entrent avec des provisions de terre aux pieds ou aux pattes.

Un meuble indispensable dans un vestibule de maison de campagne, c'est un bon baromètre qui indique avec exactitude et clarté les variations de la pression atmosphérique. Il y en a de trois sortes : le baromètre ordinaire à cuvette, celui à cadran et à mercure, et le baromètre anéroïde rond. Chacun peut choisir celui qui lui plaît davantage. Le thermomètre, qui sert lui, à indiquer les variations de la température, doit se placer sur le mur du dehors, et toujours au nord. Mais il faut avoir soin de prendre ces deux objets chez un bon opticien, afin d'avoir de bons instruments qui ne se dérangent jamais.

IV

LA SALLE A MANGER

La salle à manger est une des trois pièces principales de la maison. C'est un lieu de réunion pour prendre plusieurs fois par jour les repas, dans l'intimité de la vie de famille. Les étrangers qui y sont admis participent donc à cette intimité. Un déjeuner ou un dîner bien ordonné, servi dans une salle meublée avec goût, est une véritable fête.

Sous prétexte que les toilettes féminines, les cristaux, l'argenterie voyaient leur éclat doublé par un cadre sévère, splendidement éclairé, on n'admettait depuis un certain nombre d'années,

que des salles de festin du style le plus sérieux. Tentures foncées, meubles presque noirs, plafond sombre, tapis noir sur noir, rien n'était assez noir. Vers 1865, un richissime financier bien connu à Paris, avait fait arranger dans son nouvel hôtel une salle à manger en bois noir indien, qui avait coûté des sommes insensées. On se serait cru invité chez Pluton en personne. Par raffinement les domestiques même étaient nègres. En mangeant son potage, on se prenait à murmurer : *Roi des Enfers!...* Le maître de la maison était enchanté.

— Est-ce assez noir comme cela? disait-il en se frottant les mains.

Ce système a encore sa raison d'être à la ville, les dîners de cérémonie s'y donnant à la lumière. Le goût a cependant changé, et l'on revient aux salles à manger moins sombres. Exceptons le bois d'ébène, rehaussé de b onze, permis aux fortunes princières; mais encore faut-il que tout le reste soit à l'avenant.

A la campagne surtout, la première condition d'une salle à manger est d'être claire, aérée, spacieuse. La meilleure manière de la chauffer, la plus pratique au point de vue du confort et de

la facilité du service, c'est évidemment le calorifère monumental en bronze, ou encore en faïence avec chauffoir pour plats et bouches de chaleur. En le disposant de manière à ce que ces bouches s'ouvrent dans la bibliothèque, placée à côté, on évitera le feu ouvert, toujours dangereux dans cette pièce.

Ne pas prendre surtout un de ces grands poêles imitant *en faïence* les anciens cabinets italiens *en bois*, ce qui est un contre-sens et une fort laide invention. Le calorifère doit être en faïence de couleur, d'un seul ton, brun — rouge, vert bronze ou encore formé de carreaux imitant les faïences anciennes.

Si la maison est assez *château* pour pouvoir installer dans la salle à manger une immense cheminée, style Renaissance ou Henri IV, ce sera parfait. On y brûle des bûches géantes qui forment ces brasiers réjouissants devant lesquels il fait si bon rôtir quand vient la froidure. Quelle compagnie plus gaie, plus aimable et plus saine que le feu!

Et le plancher, comment doit-il être?

Pas de planches, et surtout pas de cire. Un dallage simple ou riche est cent fois préférable.

Les dalles noires et blanches ne sont pas laides ; on peut en disposer soixante-quatre, exactement comme un échiquier, et faire avec ses amis, *en guise de pièces*, une partie d'échecs très-gaie ; de plus, c'est une excellente façon de faciliter la digestion quand on ne peut sortir après dîner. Inutile d'être plus de huit ou dix pour cela. Que l'on ne sourie pas, j'ai vu faire ainsi des *mat* et des *pat* très-amusants.

Ce dallage peut se recouvrir d'un tapis ou d'une natte de Chine.

La mosaïque à dessins variés est assurément le mode de pavage le plus élégant ; mais il faut faire venir des ouvriers de Paris avec tout leur attirail. Question d'argent. Bien entendu que je n'entends pas conseiller les mosaïques de porte cochère ou de vestibule mais un travail artistique et soigné.

Voici maintenant plusieurs modèles d'ameublement parmi lesquels chacun peut choisir :

SALLE A MANGER TRÈS-SIMPLE

Meubles en sapin de Norvége se composant de : un buffet à deux corps fermé, une ou deux

crédences également fermées, une ou deux servantes, suivant la place disponible et la symétrie.

« Mes pauvres placards ! ils vont être condamnés ! Mes grand'mères, les livres de ménage, la tradition depuis notre mère Ève recommandent les placards ! »

Eh bien, foin de ces respectables autorités ! laissons les placards à celles qui les aiment et préférons-leur de bons meubles sains et solides, qui ne sentent ni le moisi ni le chat en pénitence.

Comme siéges économiques, solides, de bon goût, pouvant aller avec ce mobilier modeste, mais point banal, je recommanderai les meubles en bois courbé de Vienne, à fond canné. On choisira parmi les différents modèles six, huit ou douze chaises et deux ou quatre fauteuils ; un de ces derniers à balançoire, pour les paresseuses ou les personnes qui aiment le siége américain dit *rocking-chair*.

Table à rallonges, également en sapin de Norvége.

Avec ce mobilier, il suffit de revêtir simplement les murs d'un papier fond bis, gris, bleuté, rougeâtre ; un semé de lions héraldiques rouges

sur fond clair de nuance douce et indécise fait aussi son effet.

Si on le préfère, on peut choisir aussi un papier imitant l'étoffe, cretonne ou vieille verdure. Alors il faut mettre des rideaux assortis. Avec ce genre de papier, des rideaux de cretonne fond *mat* indécis, chamois doux, bis, vert d'eau ou bleu, avec fleurs roses, et branchages légers, iront parfaitement.

La variété des nuances et des dessins est infinie parmi ces cretonnes, larges de 80 centimètres.

Les siéges de Vienne vont aussi avec des meubles en noyer à bordure noire d'une fabrication très-soignée. En ce cas, il faut un papier fond bois avec de grands rinceaux ou couleur cuir avec un petit fleuron. Rideaux en reps de nuance calme.

Tentures et rideaux se font également avec des indiennes imitées du siècle dernier, fond blanc, à grands ramages de fleurs et d'oiseaux comprenant douze tons différents.

Une nouveauté, c'est le tissu en *ramie*, plante textile qu'on mélange au coton et avec laquelle on obtient des imitations de velours de Gênes ancien à fond vert d'eau ou chamois clair, semé

de grandes fleurs vert mort ou rouge éteint. Ce genre d'étoffe, d'une chaude coloration, est large de 1 mètre 30; et l'on est sûr qu'aucun insecte ne ravagera, pendant votre absence, rideaux et tentures.

SALLE A MANGER ÉLÉGANTE ET RICHE

Une pareille pièce admet tous les raffinements possibles. Du moment où l'on est libre de choisir la forme des meubles et la matière dont ils sont faits, le goût et la fantaisie peuvent se donner toute carrière. Cependant, ce qui doit passer en première ligne, c'est le bien-être des convives. Beaucoup d'air, un bon feu l'hiver, de la fraîcheur l'été, des siéges commodes, une table assez grande pour n'être point serrés ni gênés, un entourage d'objets intéressants rappelant la chasse, la pêche, l'horticulture, etc., voilà pour la disposition générale. Gaieté, bien-être, tel est le programme de la décoration et de l'ameublement d'une salle de festin.

Les murs se revètent soit de bois ou d'étoffe, soit de cuir de Cordoue, des Flandres, de Venise,

que l'on refait admirablement aujourd'hui en copiant les anciens dessins des quatorzième, quinzième, seizième et dix-septième siècles. On fait le panneau de cuir sur la largeur demandée. Cette tenture, dont la durée est indéfinie, a toujours grand air. Il y a de très-beaux papiers imitant les mêmes cuirs, mais ils sont beaucoup moins solides, naturellement, et ont toujours quelque chose de prétentieux. La plus grande simplicité, quand on ne peut dépenser, est assurément de meilleur goût que le faux luxe.

Cette tenture exige impérieusement des meubles d'une époque spéciale ou très-voisine. Si l'on n'est pas assez heureux pour en retrouver d'authentiques, ce qui n'est guère facile, on peut parfaitement en faire exécuter de belles copies en noyer foncé, qui gagnera avec le temps. Les musées offrent de magnifiques modèles et l'on trouve à Paris et à Tours d'excellents ouvriers qui exécutent cette sorte de travail avec autant de goût que d'intelligence. On peut choisir depuis le quatorzième jusqu'au dix-septième siècle.

Avec ce genre de mobilier, il faut mettre, à défaut d'étoffes anciennes, des rideaux de drap

avec bande en bordure imitation du temps, ou en tapisserie véritable ou imitée.

Le plafond d'une salle à manger de ce genre doit être peint et orné dans le style de l'époque choisie. En pareil cas, un plafond blanc est contraire à tout sentiment de décoration. Le blanc et le noir doivent être employés très-sobrement dans l'ameublement; le blanc est dur et cru, le noir est triste. Il ne manque pas d'habiles ouvriers capables d'exécuter ce travail; on peut aussi faire placer des poutrelles ou disposer des caissons pour figurer des plafonds moyen âge ou Renaissance, ou faire appliquer sur le plafond blanc des toiles peintes toutes préparées imitant les plafonds anciens. Mais, encore une fois, le *vrai* est toujours supérieur à la plus belle imitation.

La quantité de meubles dépendra naturellement de la grandeur de la pièce. Mais il en est deux qui doivent être choisis avec plus de soins encore que les autres. Buffets dressoirs et crédences seront plus ou moins bien travaillés, ornés, décorés suivant le style que l'on préfère, mais la table et les siéges concourant directement au bien-être des convives, demandent une

attention particulière. Ils doivent être de la même matière que les gros meubles; la table ronde est commode et gaie, mais la table rectangulaire fait toujours meilleur effet dans un mobilier d'époque ancienne : toutes deux doivent être très-grandes et offrir un aspect de solidité élégante; mais si l'on préfère la table carrée, ne jamais placer personne aux angles, rien n'est plus inhospitalier. Il vaut mieux mettre une rallonge de plus et ne pas infliger cette gêne à un convive, fût-il le plus modeste de tous.

Quant aux siéges, il les faut larges et commodes, à dossier suffisamment élevé pour permettre de s'appuyer commodément quand la conversation prend le pas sur la gastronomie. Les chaises moyen âge à dossier très-élevé ont quelquefois l'inconvénient d'accrocher les coiffures des femmes dans le fouillis du bois sculpté; d'un autre côté, ce fond sombre fait ressortir les toilettes claires, les jolies épaules et les ornements de la chevelure. L'étoffe des siéges doit être pareille aux rideaux, à moins qu'ils ne soient recouverts en cuir semblable à celui de la tenture. Ils doivent être aussi confortables que possible, afin d'acheminer les convives vers une

digestion facile et les maintenir en bonne humeur. On fait aussi de très-belles salles à manger avec le chêne sculpté, mais ce genre est devenu bien banal. On n'ose plus guère le choisir qu'à condition d'exécuter une véritable œuvre d'art.

Ce qui est plus nouveau et plus beau c'est le chêne ciré, et par-dessus tout, le noyer ciré. Les meubles vraiment anciens en chêne noir ou brun sont encore assez rares : aussi les marchands ont-ils depuis longtemps dressé d'excellents ouvriers à imiter dans la dernière perfection les vieux bois aux tons sombres *culottés* par le temps — c'est l'expression technique — et tout rongés par les vers. Ils y mêlent des fragments de vieux meubles, font imiter dans les parties neuves les trous produits par les insectes et composent ainsi des buffets et des crédences que les naïfs payent un prix fou. La couleur, la *vieille couleur*, se donne avec des applications successives et savantes de brou de noix et de jus de tabac. Il faut terriblement s'y connaître pour démêler la supercherie.

Jadis le noyer a été également employé. Nos premières maisons qui font des meubles artistiques l'ont remis en honneur. Elles ont bien

raison, car c'est vraiment un des plus beaux bois d'ameublement. Sur ce noyer naturel, on n'applique rien que de l'encaustique. Le bois prend alors un ton mat aux reflets soyeux d'une extrême douceur et d'un aspect élégant et fin. On obtient ainsi du noyer ou du chêne presque blanc, demi-blond, blond et châtain clair. Le plus beau à mon avis, comme effet décoratif, c'est le ton le plus clair, sobrement rehaussé d'or. Ainsi traité, le noyer se marie admirablement avec les tentures en maroquin ou en tapisserie. Ce procédé s'applique également au chêne ciré. Des filets d'or, placés dans les rainures et dans les parties rentrantes du bois composent un ameublement d'une extrême élégance et d'un grand goût, mais qu'il vaut mieux réserver pour la ville; une certaine simplicité étant préférable à la campagne. Ces mobiliers se font généralement sur commande et demandent quelques mois pour être convenablement exécutés. Le dessin en est fait par des artistes spéciaux ou copié sur les beaux modèles que l'on conserve à Cluny ou dans les autres musées. De simples moulures encadrant les portes et les panneaux et laissant voir les riches veines du

bois sont peut-être encore préférables à toute imitation de l'antique; l'ameublement garde alors une singulière empreinte d'originale simplicité.

Le noyer ciré est au moins aussi beau que le chêne. Quelques amateurs le préfèrent même; les veines sont plus fines, les tons du bois sont plus doux et plus riches. En outre, il acquiert plus vite que le chêne ce fondu, cette harmonie de nuance qui en doublent le prix.

Les tentures, panneaux encadrés de moulures en bois, rideaux, portières et siéges en tapisserie sont certainement ce qui va le mieux avec le chêne ou le noyer ciré. A défaut de tapisseries anciennes ou nouvelles véritables, on peut employer du Beauvais imité.

L'art industriel exécute maintenant des imitations de tapisseries anciennes, *tissées* en 80 centimètres de largeur, qui sont vraiment merveilleuses comme effet décoratif. Les bandes qui servent à encadrer portières et panneaux se font à part, d'après des dessins Renaissance à rinceaux élégants, ou de style dit Louis XIII; fruits et fleurs aux tons passés sur fonds indécis; feuille morte, vert et rouge éteints. C'est encore fort beau et l'on peut s'en contenter, même si on est difficile.

Les deux bois dont je viens de parler vont très-bien aussi avec des tentures en simple drap uni de couleur éclaircie; mais comme cette étoffe est peu pratique comme siége, on garnit ceux-ci de maroquin de telle nuance qu'on préfère, assortie ou non à la couleur des rideaux de tenture.

Pour bien meubler une vaste salle à manger de ce genre, il faut d'abord un grand buffet à deux corps fermé ou bien un buffet dressoir à découpoir; ce découpoir est une plaque en marbre blanc doublée de bois qui se tire et se rentre à volonté. Le maître d'hôtel y découpe les viandes avant de les faire passer autour de la table. Le buffet-dressoir est plus élégant, car il permet aux amateurs d'étaler une riche vaisselle ou des pièces de céramique ancienne ou moderne.

Deux crédences fermées et deux servantes-étagères achèvent de garnir les côtés. Il va sans dire que telle moulure augmente le prix, telle sculpture d'angle ou tel fronton plus ou moins orné doublent de suite la valeur de ces très-beaux meubles, dont la fantaisie de l'artiste et le travail de l'ouvrier-maître font de véritables objets d'art. Aux chaises toutes pareilles aux meubles on fera bien

d'ajouter deux grands fauteuils de même style et de même bois, mais recouverts d'une vieille étoffe rouge éteint, bistre ou vieux vert.

Le complément d'une salle à manger de ce genre est cette variété de bibelots curieux qu'un amateur de goût sait rassembler : belles pièces d'orfévrerie ou de céramique, trophées d'armes, cuivres repoussés, plats anciens, tableaux de maîtres représentant des scènes de chasse, de pêche, des fleurs, des paysages rapportés de voyage ou dénichés dans l'amusante chasse aux curiosités. Mais tous ces objets ne doivent pas être accrochés pêle-mêle aux murs comme dans une boutique de bric-à-brac. Chacun se doit placer selon le jour qui le fait valoir, sans nuire au voisin ou attirer le regard d'une façon exclusive et irritante. Ce principe doit surtout être observé dans une salle de festin, où rien ne doit attirer plus particulièrement l'attention des convives et la détourner de la table. Le goût de l'arrangement est en quelque sorte la musique des yeux ; il exige avant tout une harmonie parfaite dans les rapports des objets ; la gamme des tons est semblable à celle des notes. Toute discordance doit être évitée ; elle est aussi pénible

à l'œil qu'à l'oreille. Chaque chose doit concourir suivant sa nature à l'harmonie générale de la décoration. Seul, un très-bel objet d'art a le droit de réclamer l'isolement qui lui laisse toute sa valeur; mais alors on ne le mettra pas dans une salle à manger. On comprend que ce sont là des principes généraux dont les personnes intelligentes feront leur profit, mais qu'il est impossible d'en démontrer par écrit l'application pratique.

Le tapis d'une salle à manger sera toujours composé de tons formant une gamme sobre. Il ne faut rien de criard, et les dessins smyrne, turc, ou grosse moquette ton sur ton, feront parfaitement ressortir les meubles dont j'ai parlé.

Une horloge n'est pas nécessaire dans une salle à manger; le temps y passe si vite et si gaiement qu'il vaut mieux laisser oublier à ses convives et à soi-même la marche des heures. Si l'on y tient, cependant, je recommanderai sur la cheminée une énorme pendule surmontée d'un beau bronze représentant des chiens, des chevaux ou des animaux quelconques.

On pourrait encore faire accrocher au mur une belle pendule Louis XIV avec sa console ou

un cartel Louis XV. Je dirai en passant que ces cartels Louis XV sont devenus d'un rare et d'un prix qui en font une véritable rareté.

Quant à l'éclairage, il n'y a que l'ancien éclairage à l'huile que je puisse recommander. Le gaz est commode, le gaz est économique, c'est convenu, il a toutes les vertus; mais ce qui est incontestable, c'est qu'il n'a pas cette *respectability* que l'huile modeste a su conquérir et garder. Les belles et jolies lampes à l'huile éclairent tout aussi bien que les lampes à gaz parfaitement laides, que l'on a pris la peine de fabriquer jusqu'à présent; ensuite on peut les poser où l'on veut et elles donnent peu de chaleur.

SALLE A MANGER DE GRANDE FANTAISIE

Celle-ci ne plaira pas à tout le monde, mais ceux qui sauront l'apprécier ne lui refuseront pas une certaine originalité. Disons d'abord qu'elle convient surtout à un jeune ménage ou bien à un riche célibataire.

Meubles en noyer cirés à filets d'or. Tenture de grands panneaux fond clair à sujets brodés en couleur. Ces panneaux que l'on exécute

sur commande en très-peu de temps et dont on peut fournir le dessin, se brodent sur fond blanc bis, gris pâle, beige, gris russe, rouge et vert clair, etc. Le sujet doit être un motif très-fantaisiste, représentant un oiseau fantastique, un héron s'envolant la grenouille au bec, ou se tenant sur une patte au milieu des herbes, et orné d'un encadrement de très-légères guirlandes de feuillages aquatiques. Ces panneaux ont en général 1m50 de large sur 3m50 de hauteur. Des panneaux plus petits représentent une grande figure chinoise ou japonaise, ils sont larges de 1 mètre environ, sur 2 mètres de hauteur. L'étoffe en coton serré offre un aspect pelucheux, grenu, presque bouclé. Elle se fabrique à Tarare, et c'est un produit de pur goût français. On peut faire les rideaux pareils. Mais il est mieux de faire les rideaux en étoffe différente, comme par exemple une très-belle cretonne avec un dessin persan ou indien *authentique* sur fond rouge ou assorti à celui des panneaux.

Le tapis de cette salle à manger sera tout uni, d'une seule couleur gros vert, grenat éteint, ou encore havane clair uni.

Les siéges seront en bois pareil aux gros

meubles et recouverts d'étoffe semblable à celle des panneaux et rideaux. On pourrait se passer a fantaisie de mettre dans cette salle à manger des chaises à bois recouverts, mais alors il faudrait choisir le modèle anglais, de ces sièges profonds à dos bien garnis, où l'on passe volontiers plusieurs heures à se laisser vivre.

V

LE SALON

A la ville, cette pièce peut être sombre ou claire à volonté, mais plutôt sombre, parce que les tentures foncées font davantage ressortir les cadres dorés, les tableaux et les autres objets d'art, bronzes, statues, vases, etc., qui en forment la décoration. Mais à la campagne, un salon clair paraît préférable. A moins d'y être tout à fait fixé, on n'y place pas de tableaux de maître ou d'objets délicats qui se peuvent détériorer en votre absence ; en outre, le jour y est si pur et si franc, le soleil si gai, qu'on doit laisser entrer presque à volonté ces deux aimables hôtes.

Le salon est, avec la salle à manger, la pièce la plus hospitalière de la maison. Chacun y choisit son coin, son embrasure favorite pour faire de la musique, dessiner, jouer, causer ou travailler. On y retrouve tout le monde et l'on s'isole en petits groupes. Gens sérieux, jeunes filles, grands parents, étrangers, invités s'y sentiront à l'aise, si l'ameublement est combiné de façon à ce que chacun trouve à satisfaire ses goûts, ses habitudes, et même ses manies.

L'hiver, à la campagne, on n'a jamais trop chaud. Les grands vents, la brise de mer se faufilent traîtreusement malgré toutes les précautions prises pour les consigner à la porte. Fissures, bourrelets, dessous de portes, fenêtres mal jointes, s'entendent pour leur livrer passage. Un calorifère est donc excellent, nécessaire, indispensable; il est si facile maintenant d'en agencer un dans la pièce voisine, si on n'a pu l'installer dans le sous-sol et le faire rayonner partout. Les bouches s'ouvriront dans le salon. Mais cela ne suffit pas encore. Un grand feu clair et brillant aide puissamment à combattre l'ennemi.

Les cheminées offrent un motif de décoration

qui n'est pas à négliger dans un salon. A la campagne surtout, il les faut vastes. On se réunit avec tant de plaisir autour du grand foyer rempli de braise et de flammes ! Le mot *foyer* n'est-il pas pris comme synonyme de la vie de famille intime et douce? La confiance, la causerie s'établissent toutes seules, quand on est assis dans un bon fauteuil, les pieds sur les chenets. Parlez donc de vos affaires d'intérêt, de cœur, de famille, en face d'une bouche de chaleur ! Cela déplaît, rien que d'y penser.

Si l'on adopte le style d'une époque distincte pour l'agencement d'un salon, la forme de la cheminée sera indiquée tout naturellement. Avec des meubles modernes, elle sera en marbre foncé, rouge, noir, brun, etc. Les carrières des Pyrénées fournissent des brèches de nuances délicieuses et variées. Surtout pas de cheminée en marbre blanc ; à moins que l'ameublement de la pièce ne soit très-clair ; sinon on aurait une tache d'un blanc dur qui serait une vraie faute d'orthographe du goût, au milieu de tentures foncées.

Un parquet point de Hongrie, ou bien à dessins combinés, formé de rosaces à deux ou trois

tons de bois différents est toujours ce qu'il y a de mieux. Hélas! il faudra bien le cirer : les parquets cirés sont un quatrième objet d'antipathie pour moi. Rien de gênant comme cette cire sur laquelle tout fait tache, patte de chien, goutte d'eau, etc., et qui affecte des airs agaçants de prude propreté.

— Essuyez vos pieds avant de marcher sur mon parquet! — Vous allez salir mon parquet! — Prenez garde à mon parquet, on vient justement de le frotter! — On va m'abîmer mon parquet! Voilà ce que disent ou pensent les maîtresses de maison. Volontiers elles vous offriraient une paire d'échasses ou des babouches comme pour visiter les mosquées, plutôt que de vous voir marcher sur « leur parquet ».

Vite, recouvrons ce précieux sol artificiel d'une grande carpette, ou d'un tapis sur lequel on posera si l'on veut, des sentiers en toile sur les passages habituels.

Salon style Louis XV. — Meubles en bois — peints en blanc, — quatre fauteuils, six chaises, un canapé, le tout recouvert de belle cretonne, fond rouge camaïeu blanc. Plusieurs autres fauteuils genre anglais capitonnés, larges, bas et

sans bois apparent. Chaises volantes légères en vieille étoffe d'une seule nuance chacune, et cette nuance prise parmi celles qui dominent dans la cretonne. A la campagne, des siéges de fantaisie confortables peuvent se glisser dans un salon, tels qu'un fauteuil-hamac, un fauteuil-balançoire, un ou deux *rocking-chairs*, etc. Pas d'S. Table Louis XV dont le dessus est recouvert cretonne pareille au meuble, encadrée dans la bordure de bois blanc.

Armoires-étagères vitrées du même style, remplies de bibelots, de curiosités, de souvenirs de voyage, etc. — Grande console, pour placer un énorme vase de fleurs. Piano, cela va sans dire. Quelle femme n'est pas musicienne aujourd'hui ? Et la musique n'est-elle pas une des plus charmantes distractions à la campagne?

Que le mot de cretonne n'amène pas un sourire dédaigneux. Cette jolie étoffe vaut en bonne qualité jusqu'à 13 francs le mètre en grande largeur, imprimée sur des tissus côtelés ou bien à fond d'un rouge très-riche couvert de fleurs bizarres; d'autres variétés, fort belles aussi, offrent un dessin indien ou persan *authentique* d'un grand effet. En outre, ce tissu est

inattaquable par les mites et autres insectes destructeurs des tentures en laine. Cette considération n'est point à dédaigner à la campagne.

Un plafond teinté bleu, orné de guirlandes de fleurs, ou bien un ciel entouré d'ornements, est d'un effet charmant et complète la décoration du salon.

Le modèle du lustre, les flambeaux, les appliques seront choisis avec soin pour être en harmonie parfaite avec le style de la pièce. Baccarat, Saint-Louis, Clichy, ces excellentes cristalleries françaises où les traditions du goût s'unissent à l'excellence de la matière employée, sont toujours les meilleures sources où l'on trouvera ce que l'on veut. Un lustre est indispensable pour occuper le centre du plafond, et peut seul donner cette lumière égale et douce qui répand tant de gaieté sur toutes les réunions.

La science de l'éclairage est un art particulier. Savoir graduer la lumière, la faire tomber d'aplomb sur un point, décroître et laisser un autre point dans un clair-obscur ingénieusement calculé pour faire valoir les objets, est un talent assez rare et qui ne peut guère s'enseigner. Le

seul principe à poser d'une manière absolue, c'est que la lumière doit toujours être disposée de façon à ne pas offenser les yeux au point d'obliger les gens à s'abriter ou à se tourner pour éviter d'avoir « les yeux éblouis », suivant l'expression familière. Je ne connais rien de moins hospitalier. Un des salons les mieux éclairés, était celui d'une grande dame russe bien connue à Paris il y a quelques années. Il y avait une profusion incroyable de lumières, mais tellement bien adoucies, mitigées, maîtrisées en un mot, qu'on en était enveloppé sans savoir d'où elles venaient. Rien n'est déplaisant pour une femme comme de voir sa figure ou sa toilette écrasée par une lumière brutale; chez Mme de S...ne, toutes se sentaient plus jolies à cause de la perfection savante avec laquelle l'éclairage était organisé.

Si le salon est assez grand, on pourra ajouter vers le milieu, et s'il est très-vaste, à la partie la plus convenable de la longueur, un divan de forme circulaire ou ovale orné d'une immense jardinière destinée à recevoir de grandes plantes des tropiques au feuillage élégant. Cette verdure placée au centre d'un salon offre un aspect riant

et gai et relève singulièrement la couleur des étoffes et des bois.

Je ne dois pas oublier non plus un meuble qui reprend de plus en plus droit de cité dans les salons modernes assez vastes pour leur donner asile, le bon vieux paravent, si aimé de nos grand'mères. Il est surtout bien placé à la campagne, où l'on a tant de peine à se défendre des courants d'air.

Dans un grand salon, on peut en mettre deux ou trois de taille différente. Les feuilles mobiles du paravent permettent d'organiser des *coins* et des refuges où l'on a le droit de se grouper en comités intimes. Cela rompt l'uniformité d'une vaste pièce qui prend trop facilement un air de froideur et de cérémonie quand on n'est pas libre de s'y grouper comme il plaît.

Ces paravents se font de différentes façons : les uns simulent, par exemple, une grille en bois noir et or à laquelle une étoffe de soie rouge, à ramage ou unie, servira de doublure ; l'effet en est léger et agréable à l'œil. On en fait de très-beaux en imitation de laque de Chine à dessins d'or, ou bien en tapisseries au petit point, en velours de Gênes ; d'autres sont revêtus d'étoffes

anciennes aux tons passés, de tissus à dessins chinois ou japonais, représentant tout un monde d'oiseaux bizarres, de génies, de serpents fantastiques; c'est surtout ce dernier genre qui s'emploie pour les petits paravents hauts d'un mètre et demi environ, dont on entoure la chaise longue ou la bergère où l'on s'installe pour lire, dormir ou rêvasser.

L'espèce et le nombre des meubles indiqués pour ce salon sera le même pour tous les autres. Cela m'évitera des répétitions inutiles.

Tapis fond gris avec dessin en grisailles contenant très-peu ou même pas de couleurs vives. On pourra faire mettre en cretonne pareille aux meubles les cadres des glaces, notamment celles qui se trouveraient placées au-dessus d'un canapé et de la cheminée. De petites glaces-panneaux avec de très-jolis cadres dorés viendront suffisamment égayer de leurs dorures les coins où l'on aura pu les nicher.

L'or doit être employé avec une excessive discrétion à la ville. Dans un monument comme un Opéra, dans les hôtels très-riches, il peut contribuer davantage à la décoration générale, et encore!... Rien de laid comme l'or trop prodigué.

A la campagne, on ne l'emploiera qu'avec une réserve extrême.

2° *salon.* — En hêtre laqué noir relevé d'un mince filet d'or ; cela fait très-bon effet et donne de l'élégance au noir sans en altérer la simplicité. Le genre laqué se fait en blanc, en noir et en plusieurs autres nuances sombres. Il est solide et de plus extrêmement distingué. On peut prendre aussi un bois de poirier noirci. Presque tous les meubles noirs, qui ne sont ni en ébène ni laqués, sont en poirier. Avec ces deux genres de bois, on peut marier bien des étoffes de nuances chaudes. Ne pouvant toutes les désigner j'indiquerai seulement deux ou trois genres différents parmi lesquels chacun choisira le dessin qui lui conviendra.

La vraie tapisserie ancienne ou moderne, genre Beauvais, à personnages, aux couleurs vives, ou bien aux tons passés, formera toujours de superbes tentures.

On en fait d'excellentes imitations belles et solides.

D'autres tissus de laines à dessins *tissés* et non *imprimés*, offrent des dessins d'un grand goût, style Louis XIII par exemple, fleurs et fruits

bizarres semés, serrés sur un fond sombre rouge brun ou autre.

Mais un tissu très-beau et relativement nouveau c'est la bourre de soie. Le genre *bourre* est fort en vogue. La belle bourre de soie se prête admirablement à l'ameublement. Son grain irrégulier, un peu rude d'aspect, a un cachet de solidité et d'élégance de bon goût. Elle se fait sur 1^{m}30 de large, et répète les plus beaux dessins anciens tissés dans l'étoffe même. Vieux Beauvais, vieux verts, dessins originaux, on n'a que l'embarras du choix. Ce qu'elle rend le mieux, ce sont les motifs indiens, mélange de rouges sombres et clairs, d'un effet riche et doux. Cette étoffe a de plus, le mérite de ne pas craindre les mites.

Le tapis, à la campagne, doit être choisi aussi peu salissant que possible. Pour ce dernier salon, je conseillerai un dessin à énormes feuilles de fougères en gris sur fond noir, ou encore un tapis d'Orient de couleurs et de dessins peu éclatants.

3e *salon*. — Meubles style Renaissance ou Louis XIII, imités ou authentiques. Bahuts, crédences, tables finement sculptées. Tapisserie aux

murs, vraie ou imitée. Les rideaux seront en étoffe pareille ou si l'on veut, en étoffe de couleur différente. Un drap carmélite par exemple, avec bordure, irait bien avec une verdure Beauvais ou encore une vieille étoffe ancienne aux tons passés. On en fait maintenant d'admirablement nuancées. Vases de faïence émaillée, ou vases grand feu : bleus, rouges, bruns, orangés, violacés, mais toujours de ton foncé. Coupes, coffrets, accessoires dans le style de l'époque choisie. Glaces encadrées de chêne foncé.

Tapis d'Orient, à petit dessin, et si le salon est assez haut, on suspendra au plafond un joli lustre en cuivre poli. Ce sera surtout pour un semblable salon que l'on devra viser à n'avoir pas un plafond blanc, mais bien un ton bleu assez soutenu, arrêté par des moulures en tons de chêne rappelant les meubles.

4e *salon*. — Celui-ci, tout de fantaisie, est disposé suivant une gamme de nuances très-claires. Ces mêmes panneaux à fond gris, bis, ou nankin pâle, sur lesquels sont brodés en couleurs vives des oiseaux fantastiques égarés au milieu des plantes aquatiques, ou bien une Japonaise coquette en habit de gala, jouant de l'éventail, cueillant quel-

que fleur étrange, ces mêmes panneaux dont nous avons fait une salle à manger, nous pourrons en faire un charmant salon, très-original et d'un genre tout à fait à part.

Encadrés de bois laqué blanc, réchampi de filets couleur claire et or, ou de tout ornement riche, et placés au-dessus d'un lambris convenablement teinté en deux tons analogues à celui de la tenture, ils seront d'un effet charmant. Siéges, console, vitrine étagère, piano, jardinière, etc., seront également en bois laqué blanc et décoré du même ornement sobrement distribué.

Une lourde étoffe de soie, lampas ou damassé crème ou ivoire, sera employée pour les rideaux. On pourrait aussi choisir une soie persane fond blanc à riches dessins orientaux d'un effet si original et qui aiderait à former un ensemble d'un haut goût, rare et distingué.

Quant aux siéges, il les faut recouvrir en étoffe ancienne du temps de Louis XV ou de Louis XVI, dessins riches, fonds clairs, légèrement teintés; on y joindrait quelques siéges d'étoffe pareille à la tenture, pour conserver l'harmonie nécessaire.

Le plancher sera recouvert d'un tapis de Turquie à couleurs vives, mais aussi peu variées que

possible, ou bien d'un tapis d'un seul ton, gris-russe ou bis, assez soutenu, rappelant celui des tentures. Des vases forme Chine, des coupes de cristal élégamment montées, des pendules style Louis XV ou Louis XVI achèveront la décoration de ce salon.

Indépendamment des meubles-étagères qui le garniront, il sera bien d'y placer une magnifique console dorée, sur laquelle on placera d'énormes vases ou un groupe artistique.

Les glaces doivent être ornées de très-riches cadres de fantaisie finement dorés.

L'élégante simplicité des tentures a besoin d'être relevée par des ornements riches, des objets d'art ou des vases aux vives couleurs.

Un pareil salon convient surtout à une femme élégante et jeune ; il est assurément l'opposé de la banalité. Mais il faut savoir l'apprécier. Celui-là, plus encore que les autres, sera rempli de plantes au riche feuillage, et de fleurs naturelles disposées en gerbes. Une personne de goût saura en faire un nid frais et charmant.

VI

LES FLEURS — LES BOUQUETS

Même à la campagne où l'on est entouré de verdure, il faut remplir son salon de plantes et de fleurs faciles à cultiver. Jardinières variées, beaux vases de Chine ou du Japon, vases grand feu d'un seul ton bleu, rouge brun, jaune, d'une nuance chaude et foncée ou claire et gaie, faïence émaillée, poterie anglaise, Minton, Lambeth, on n'a qu'à choisir et à les remplir de fleurs et de plantes exotiques, plus durables et parfois aussi belles que les fleurs. Voici une liste de végétaux admis dans les salons et pouvant y vivre moyennant certains soins : cactus serpentaire,

— crassule perfoliée ou écarlate, — fraisier de l'Inde, — lobélie érine, — mésembrienthème hispide, — pelargonium à feuilles de lierre, — saxifrage sermenteuse, — sedum de Siebold, — begonia, etc. Parmi les grandes plantes d'ornement, il y a le drocena, l'aloès, et même un simple lierre placé dans une suspension, — le drocena indivisa (à feuilles minces et multiples), — le drocena d'Australie à larges feuilles, — le palmier éventail, — l'aurocaria du Brésil, etc.

Les suspensions remplies de fleurs ou de feuillages retombant avec grâce sont un des plus jolis modes d'ornementation avec les plantes. En Belgique, on pousse ce genre de culture au dernier degré du développement. Rien n'est si charmant quand on passe dans les rues tranquilles de Bruxelles, dans les rues solitaires de Bruges ou de Gand, que toute cette gaie végétation suspendue aux fenêtres ou dans l'intérieur des appartements. Vanilles, géraniums, plantes de l'Asie ou de l'Amérique, acclimatées par d'habiles horticulteurs, tout cela retombe, s'élance et forme la décoration préférée des riches et des pauvres. Nous avons moins le goût des fleurs en France. Est-ce parce qu'elles sont plus chères? Est-ce parce qu'on n'a

pas le temps de s'en occuper à Paris, pas l'idée de les cultiver en province? Cette culture est pourtant amusante et intéressante au dernier point. Ne voit-on pas des gens qui ont eu l'existence la plus brillante se retirer du monde pour vivre au milieu des bêtes et des plantes et se trouver peut-être plus heureux ainsi? Sans pousser les choses aussi loin, je conseille de s'entourer de jolies fleurs. Une femme ne peut que gagner dans ce cadre charmant.

Bien souvent on m'a demandé conseil au sujet de la manière d'arranger les fleurs.

« Mon père, mon mari, m'écrivait-on, m'a dit avec une aimable ironie que mes bouquets, arrangés avec tant de peine, ressemblent à des bottes de foin! Des bottes de foin!... »

C'était humiliant, j'en conviens. Il me faut donc expliquer comment on fait un bouquet. Comment? Mais tout simplement en cueillant des fleurs, et... Ah! voilà, et?... Au fait, ce n'est pas encore si aisé; je m'en aperçois en voulant l'expliquer. Quel esprit, en apparence paradoxal, a donc dit : « Ce n'est qu'avec beaucoup de pratique que l'on arrive à édifier une bonne théorie? »

Ce sage axiome s'applique justement ici.

Très-peu de personnes savent arranger les fleurs avec goût et grâce. A défaut de ce merveilleux instinct naturel, on peut arriver presque au même résultat par l'étude.

Au risque de recevoir une averse de vieilles roses et de cœurs de dahlias, j'aurai l'audace d'affirmer cette apparente énormité : A Paris, on ne sait pas faire un bouquet. On ne peut contempler les boutiques des marchandes de bouquets sans se sentir atteinte dans son amour-propre de Française et de Parisienne.

Quelques rares fleuristes arrivent à savoir composer ce poëme délicat auquel on peut faire dire tant de choses, mais encore faut-il qu'on leur donne des instructions très-précises.

Si, dans un bal, on plaçait sur une chaise, au centre du salon, la femme la plus jolie et la mieux habillée, puis qu'on l'entourât en l'étouffant presque, d'un cercle de toutes les autres femmes vêtues de blanc, bien tassées les unes contre les autres, et celles-ci d'une autre ronde de femmes richement parées de bleu, bien serrées les unes contre les autres, et ainsi de suite, en entourant le dernier rang d'une bande de

velours blanc bien sanglé, et que tout cela fait, les maîtres de la maison se missent à crier : Nous avons su réunir chez nous les plus jolies femmes de Paris. Les voilà rassemblées en un bouquet gigantesque !

On rirait d'abord, puis on s'écrierait que cet amas de beautés est horrible, qu'on ne distingue rien que trois ou quatre ronds de nuances différentes ; les toilettes seraient écrasées, perdues ; les figures confuses, indistinctes ; les individualités disparues, anéanties. Ce serait un massacre... des innocentes.

Eh bien ! c'est ainsi que l'on traite les fleurs ici, dans la capitale du goût.

Une bouquetière commence par choisir une ou deux roses, ou d'autres fleurs, n'importe ; elle en forme le centre de sa botte fleurie, en les ficelant sur des tiges en fil d'archal et en les tenant un peu plus élevées au milieu ; puis elle entoure ces roses d'un rang de malheureux boutons de roses thé, en les serrant le plus possible ; ensuite, elle met autour un rond de réséda bien serré ; ce deuxième rang est cerclé d'œillets panachés collés comme des harengs dans leur tonneau ; s'il y a des fleurs qui se détestent, pas

moyen d'échapper au voisinage déplaisant ; on ne pourrait placer une épingle entre elles...

Et l'habile bouquetière achève ses ronds bien alignés avec l'intrépide confiance d'une longue expérience. Plus elle met de fleurs bien serrées, plus le bouquet sera beau et coûtera cher.

Elle en fait du même genre avec une seule espèce de fleurs.

Et ça s'appelle un bouquet!!...

Malheureuses fleurs qui aimeraient tant à s'épanouir !

Ah! bien oui! la fleuriste, la bouquetière parisienne les a guindées sur des tiges de fer, leur a mis un corset-cuirasse en papier. C'est solidement ficelé.

Qu'avez-vous fait, misérable? Un CHOU-FLEUR, et pas autre chose!

Et voilà l'étrange légume qu'un galant cavalier envoie aux charmantes femmes, la bombe parfumée qu'on jette aux cantatrices, le délicat objet que l'on offre à sa fiancée!... Horreur...

De même qu'au bal chaque femme doit avoir la liberté de se mouvoir gracieusement dans son élégante toilette et garder son individualité, tout

en contribuant par sa beauté à l'ensemble charmant de la réunion, de même, dans un bouquet fait avec goût, chaque fleur doit avoir un espace suffisant pour s'épanouir à l'aise au milieu de son feuillage naturel ou de celui qu'il plaît d'y ajouter.

Il ne faut donc *jamais serrer les fleurs*, mais les disposer légèrement, de manière à leur laisser, autant que possible, l'aspect qu'elles ont sur leur tige. On marie les espèces et les genres différents suivant la dose de goût que l'on possède. J'ai vu faire des bouquets ravissants avec des fleurs très-modestes mélangées à des herbes folles et disposées si gracieusement qu'on les regardait avec cent fois plus de plaisir que les assemblages savants d'orgueilleuses fleurs de serre. D'autres préfèrent les bouquets composés d'une seule espèce de fleurs ou bien de plusieurs variétés de la même famille. A mon avis, ce ne sont pas les moins jolis, les moins élégants. L'œil se pose avec une douceur infinie sur le bleu si doux du myosotis entouré de sa pâle verdure. L'élégant lilas naturel ou d'un blanc pur plaît mieux isolé dans un grand vase. Roses, chrysanthèmes, dahlias aux nuances savamment graduées sont bien plus

décoratifs seuls que mélangés. Tout cela est affaire de goût personnel et ne peut s'indiquer d'une manière absolue.

Il me souvient d'avoir été visiter, aux environs de Paris, la jeune et gracieuse femme d'un de mes amis d'enfance. Elle ne possédait ni serres ni jardin luxueux. La maison, véritable chaumière d'été, ne comptait que deux pièces aux deux étages. Mais la jeune femme était douée d'un goût exquis. Ravie de me faire les honneurs de son cher petit logis, elle avait moissonné dans les champs des brassées de coquelicots et de bluets, les avait disposés dans tous les coins, dans de petites caisses remplies de terre, couvertes de mousse verte et étagées jusqu'à mi-hauteur des murs. Cette décoration d'un rouge si beau, buvant la gaie lumière du jour, avivée ici par le vert de la mousse, adoucie là par le bleu des autres fleurs, produisait un effet d'une incomparable richesse.

Et c'étaient de bien humbles fleurs! Voilà ce qu'on peut faire avec presque rien quand on a un peu d'industrie et beaucoup de goût. Tant il est vrai que de tous les luxes celui des fleurs est le plus délicat, le plus charmant.

La disposition pyramidale est une des plus avantageuses pour le bouquet ordinaire. Le regard s'arrête d'abord sur le motif principal placé au sommet et descend complaisamment sur les fleurs savamment étagées, entremêlées de verdure qui fait ressortir la délicatesse des nuances.

On fait aussi, pour placer sur la table, de très-jolies corbeilles remplies de sable humide, légèrement bombé et couvert de mousse, dans lequel on plante des fleurs à queues courtes. Cela forme une décoration ravissante de petits parterres fleuris qui n'empêchent pas les convives de se voir, chose essentielle pour la gaieté du repas. On peut exécuter cela à la campagne avec les fleurs les plus modestes.

Il y a cent et une manières de disposer les fleurs dans l'appartement. Je conseillerai d'abord de ne pas y introduire de fleurs trop parfumées, à moins que la pièce ne soit très-grande et aérée de façon ce que le parfum n'incommode personne. Quoi de plus splendide et de plus décoratif qu'une énorme brassée de roses aux nuances variées, placées dans un large vase émaillé de couleur bleu sombre ou rouge foncé? La rose est tou-

jours la reine des fleurs, la plus doucement parfumée, la plus richement colorée.

Riche en beauté, riche en vertus, comme la femme parfaite dont elle est le charmant emblème.

VII

ARRANGEMENTS DU SALON

Un autre conseil que je tiens à donner, parce que je le crois nécessaire à beaucoup de personnes, c'est de ne pas faire régner dans un salon l'ordre minutieux qu'on exigerait avec raison dans un parloir de couvent. La vue d'une table rase, sur laquelle pas un livre ou un journal ne s'égare, ou bien qui supporte quatre albums de photographie alignés comme des conscrits, l'aspect d'une rangée de fauteuils collés les uns contre ies autres; enfin, des meubles systématiquement placés à un endroit d'où il n'est pas permis de les déranger, voilà toutes choses souverai-

nement déplaisantes et maladroites. Le visiteur se sent dès l'entrée, gêné, glacé. Les hôtes ne tardent pas à sentir l'ennui étendre sur eux son aile pesante.

Mme de Girardin, la femme aimable par excellence, dit que pour l'arrangement des meubles d'un salon, il faut s'inspirer du désordre laissé par les invités après une soirée. C'est un conseil précieux et dont on fera bien de prendre l'esprit. Ainsi donc, groupez les siéges près de la cheminée, dans l'embrasure d'une fenêtre, auprès du canapé. Des poufs, des chaises volantes seront à portée, prêtes à être glissées à droite et à gauche là où le causeur, l'arrivant voudra se placer.

Liberté, liberté absolue de pouvoir remuer, se caser comme on veut, près de qui il plaît. Semblable liberté se doit accorder entre gens bien élevés qui savent en user sans empiéter sur celle d'autrui.

La table d'un salon doit être chargée, encombrée de livres, de journaux, de gravures, de photographies intéressantes et d'albums contenant des vues de tous les pays, des types étrangers, des reproductions de galeries de tableaux, des portraits, des célébrités contemporaines, etc.;

des loupes, plusieurs stéréoscopes seront à la disposition des invités. Toutes ces mêmes choses aident à rompre la glace entre gens qui se connaissent peu ou point, à distraire les gens âgés, à occuper les enfants.

Ce désordre apparent est toujours surveillé par la maîtresse de la maison qui chaque jour, en faisant sa tournée du matin, saura bien ranger sans en avoir l'air, ôter ce qui n'a plus d'intérêt, remettre quelque nouveauté arrivée de la ville ou de Paris, cette grande source de toutes les distractions utiles et agréables.

VIII

BIBLIOTHÈQUE

Pièce sérieuse et calme avant tout, mais point triste. Elle doit se placer au rez-de-chaussée s'il est possible ; au premier, si on n'a pas de place en bas, donnant sur une jolie vue et loin du passage habituel et du bruit. C'est dans la bibliothèque que les invités de goûts pacifiques se retirent pour faire leur courrier, consulter un livre, se livrer à une douce somnolence loin des bruyantes parties de croquet et des éclats de gaieté de la brillante jeunesse. Cette paisible retraite doit être aménagée au point de vue du confort des gens studieux ; il serait donc fâcheux

d'en faire un endroit poussiéreux, froid, rébarbatif, sentant le bouquin et l'ennui. Le maître de la maison sera enchanté d'y loger ses précieuses éditions et ses belles reliures dans de grandes armoires vitrées à rayons disposés en gradins ; les lourds albums de gravures, les in-folios se placent dans le bas, et l'escadron varié des livres reliés ou brochés s'étagera en montant, suivant son format, les plus petits dans le haut sur double rangée. A la campagne surtout, où il y a tant d'allants et venants, de poussière et d'animaux nuisibles, il vaut mieux pouvoir mettre les livres sous verre et sous clé.

Les murs seront tapissés d'un papier simple, ton sur ton, plutôt foncé, mais pas trop cependant. Nulle obligation de transformer la bibliothèque en chambre sépulcrale. Certes, une tenture en étoffe serait plus belle et d'un plus grand goût, mais coûterait beaucoup plus. Comme siéges, un canapé, des fauteuils, des chaises de forme anglaise, si confortables, si hospitaliers pour le penseur, le rêveur ou l'amateur de sieste ; les uns seront recouverts en drap, les autres en maroquin, afin que tous les goûts soient satisfaits.

Sur la grande table massive en chêne foncé, on posera les livres, brochures et journaux en circulation, et sur la table-bureau les *Sévigné* masculins et féminins feront leur correspondance.

L'éclairage doit être soigné, mais la cheminée se fera, s'il se peut, remarquer par son absence. Cette pièce doit être chauffée avec des bouches de chaleur, afin d'éviter le feu ouvert à moins qu'on ne s'y tienne l'hiver pour travailler. Aux fenêtres, des rideaux épais en étoffe doublée, s'il le faut, de la même nuance que la tenture; pas de portes, mais de lourdes portières interceptant l'air et le bruit extérieur. Il faut qu'en entrant on éprouve une impression de calme profond. La portière refermée, on doit se sentir dans un monde de paix et de douce tranquillité. Un tapis épais, d'un ton éteint en rapport avec la tenture, complètera l'ameublement.

S'il y a une cheminée, on la surmontera d'une pendule à grand cadran et d'immenses candélabres. Tout l'ensemble de cette pièce doit offrir un aspect de sérieuse simplicité.

En dehors de la bibliothèque du maître de la maison, il faut réunir une collection d'ouvrages à l'usage des invités. Faire un choix judicieux où

chacun trouve la pâture qui lui convient n'est pas si difficile. A la campagne, on ne lit guère que quand il pleut, qu'on se sent désœuvré ou fatigué de promenades, de jeux et de conversations. Ouvrages humouristiques, légèrement scientifiques pour les gens du monde, quantité de voyages avec illustrations, les collections du *Tour du Monde*, du *Magasin pittoresque*, deux ou trois des principales revues, de bons romans, des journaux de toutes les opinions, voilà à peu près de quoi se composera la nourriture intellectuelle de vos hôtes. En seront naturellement exclus ces ouvrages, romans ou autres, qui ne doivent jamais se trouver sous la main des jeunes filles ni même des jeunes femmes.

IX

SALLE DE BILLARD

Précieuse ressource pour amuser les invités, excellent exercice pour les hommes, le billard est peu pratiqué par les femmes. Je ne leur conseille pas, je ne leur interdis pas davantage d'y jouer. Cependant il est mieux pour elles de ne le faire que dans l'intimité, avec père, mari, frère ou très-anciens amis. Ce jeu est beaucoup moins favorable que le croquet au développement de la grâce et de l'agilité féminines.

La salle de billard doit être vaste et ne contenir *que le billard seul*. Elle ne sera pas mal, tendue en coutil fantaisie ou mieux en tapisse-

rie imitée, vieux vert représentant des feuillages brouillés sur fond jauni; autour des divans larges et bas recouverts d'étoffe pareille; pas de siéges mobiles, rien qui puisse gêner la circulation aisée, rapide; point de tentures aux fenêtres, mais plutôt une simple galerie avec baldaquin genre Louis XIII, descendant assez bas pour remplacer les rideaux. Tout autour, on posera un tapis en *linoleum* à dessin allant avec celui des rideaux. On en fait exprès pour cette destination.

Il y a deux manières d'arranger une salle de billard, suivant l'espace dont on dispose: l'une est d'y mettre le billard seul, le grand billard de dix pieds et demi, voir même de onze pieds. Cependant la mode revient aux petits billards, et le parti préférable serait d'en choisir un de dimensions moyennes, avec les accessoires nécessaires pour jouer les divers jeux, la poule, etc. Il faut indépendamment des trois boules d'ivoire, une série de petites boules pour le jeu de billard anglais, une bouteille d'osier contenant un jeu de boules numérotées et des petites quilles. En outre il faut avoir soin de réunir un assortiment de queues de longueur et de poids variés. Ces

queues seront munies d'excellents procédés, et il sera bon d'en avoir de rechange, afin de pouvoir remettre soi-même (surtout à la campagne) ceux qu'un accident aurait pu faire sauter.

L'autre façon de disposer la salle de billard est, si la grandeur de la pièce le permet, d'en faire une salle de jeux : toupie hollandaise, billard anglais, jeux d'échecs, de dames, de dominos, etc.

Mais il sera toujours préférable de mettre ces différents jeux dans une salle spéciale, car les promenades des joueurs de billard ne sauraient manquer de gêner les joueurs étrangers, qui eux-mêmes dérangent les amateurs nerveux. Et il s'en trouve bon nombre, comme chacun sait.

X

CHAMBRE DE LA MAITRESSE DE LA MAISON

Cette pièce, particulièrement consacrée à la maîtresse de la maison, doit porter plus qu'aucune autre l'empreinte de son individualité. Aussi est-il plus difficile d'en indiquer l'ameublement. C'est dans sa chambre que la femme rassemble tout ce qui flatte spécialement son goût pour les choses élégantes. Celle-ci aura une chambre d'aspect très-gai, tendue de couleurs claires, étincelante de dorures et de lumière; une autre préférera des tentures sombres, des meubles noirs, quelques objets d'art exquis, un ensemble qui tout entier sera destiné à relever

sa beauté, à lui servir d'écrin. Elle saura que tout dans ce réduit charmant doit tendre à la faire valoir.

L'uniformité des étoffes, la simplicité sévère recommandée pour plusieurs pièces de la maison n'est plus de mise ici. La fantaisie, le caprice, un grain d'excentricité y sont à leur place. Au réveil, dans ce moment où les idées reviennent lentement une à une, où la mémoire encore à demi égarée dans les rêves reprend tout doucement sa place, où l'esprit aime à sortir sans secousse du vague laissé par le sommeil, on aime en ouvrant les yeux à rencontrer une gamme de couleurs variées qui donne une impression de gaieté et de bien-être.

La femme est dit-on le plus impressionnable de tous les êtres. Cela lui donne droit de désirer ne pas rencontrer à son réveil le spectacle d'une aride monotonie, de lignes rigides, inflexibles. Qu'au contraire, en ouvrant les yeux, son regard tombe sur un joli désordre de rideaux remués, de meubles dispersés, de bibelots originaux formant un fouillis de couleurs brillant sous un rayon de lumière et disparaissant dans le clair-obscur. Pouvoir chercher dans les ramages brouillés

d'une tapisserie à bocage ou sur une tenture couverte d'un grimoire de couleurs, des personnages, des combinaisons chimériques, tel qu'on le fait dans les flammes du foyer, est un plaisir délicat et fugitif bien apprécié des rêveurs. Instants rapides de légère satisfaction ! mais la vie ne se compose-t-elle pas de minutes?

Tel doit être l'aspect d'une chambre à coucher embellie par les soins et la présence d'une femme intelligente et de goût distingué. J'indiquerai tout d'abord la disposition de l'ameublement et des tentures d'une façon générale, puis je donnerai un ou deux modèles d'arrangements de meubles et de couleurs, que chacun pourra varier suivant sa fantaisie tout en restant dans les données indiquées.

Commençons par le meuble principal, le lit.

Les grands lits ne se placent plus guère en encoignure, mais bien la tête au mur ou si l'on veut sur une estrade à deux degrés, recouverte d'un tapis d'un seul ton rouge, noir ou vert, assorti au ton principal du tapis.

Ces grands lits se font très-bas, à la hauteur d'une chaise ordinaire. Il est fort gênant d'avoir à faire une gymnastique lorsque l'on veut se

reposer. On doit pouvoir s'étendre naturellement sur son lit en s'y laissant tomber paresseusement. On peut choisir un lit en bois noir ou thuya, bois charmant et toujours très-beau quoique un peu délaissé par la mode, en bronze doré ou en bois laqué blanc relevé de filets de couleurs.

Beaucoup d'amateurs préfèrent souvent à tout autre, le style Renaissance, mais les styles Louis XIII et Louis XIV offrent aussi de très-beaux modèles.

Le lit Louis XV, tout en bois blanc garni d'étoffe à fleurs brochées, le lit Louis XVI en vieil acajou et bronze doré ont également leur cachet spécial. Mais avec ces deux derniers styles surtout, il faut tâcher de réunir un ensemble de la même époque : commode, chiffonniers, petites tables, pendule, coupes, chenets, et même des siéges et des étoffes du temps.

Si l'on n'a pas de préférence pour un ameublement d'une époque déterminée réclamant des étoffes spéciales, on pourra choisir pour les tentures de la chambre à coucher parmi les riches étoffes que l'on fabrique aujourd'hui à des prix variés et parfaitement abordables. Nous indiquerons par

exemple les tentures en bourre de soie qui se font en toutes nuances et en couleurs antiques, les satins, les brocatelles, les étoffes brochées, brodées, les cretonnes même, etc.

L'armoire à glace, meuble économique et meublant, a été inventée pour satisfaire aux exigences de la mesquine existence moderne obligée de se contenter d'un espace strictement mesuré. Elle n'en forme pas moins l'objet de la convoitise de bien des jeunes femmes qui se font une joie enfantine d'essayer devant elle l'effet des premières toilettes élégantes à traîne et à corsage décolleté. Qu'il me soit permis de donner en passant un regret à l'ancienne psyché qu'on plaçait où l'on voulait dans le bon jour, devant laquelle on essayait toilettes nouvelles, sourires et grâces naturelles ou apprises.

Cela dit, mettons donc dans notre chambre, puisque c'est l'usage, une grande et belle armoire à glace à deux corps.

La commode sera forcément du même modèle et du même bois que l'armoire à glace. Mais à ce meuble si malicieusement appelé *commode*, il sera nécessaire d'ajouter quelque accessoire afin de lui enlever son aspect banal et vulgaire.

On peut ajouter l'étagère garnie de miroirs et de petits tiroirs de planchettes formant consoles, sur lesquelles on peut placer des ustensiles de toilette.

Une glace assez grande placée au centre de cette étagère sera très-utile lorsqu'il faudra donner un coup d'œil à la coiffure ou ajouter quelques épingles, un nœud, une fleur.

Après avoir indiqué les principes généraux auxquels il est indispensable d'être initié pour savoir meubler avec goût la chambre d'une femme élégante, je vais donner un modèle d'ameublement de fantaisie pour une jolie chambre à coucher sortant un peu des données ordinaires.

On comprend facilement que l'arrangement d'une pareille pièce sera réussi en raison directe de l'emploi judicieux de belles et riches étoffes. L'industrie est arrivée maintenant à produire de magnifiques tissus tout soie, laine et soie, laine pure, etc., à des prix très-abordables. La variété en est telle qu'il est impossible de les désigner ici. Pourquoi l'un plutôt que l'autre? tous ont leur valeur et leur originalité propre. C'est à chacun à choisir d'après son âge et son goût simple ou

luxueux; considérations à mettre en ligne de compte.

Essayons cependant d'arranger un nid élégant et confortable.

Nous mettrons les portières, les rideaux du lit et des fenêtres en étoffe de soie brochée de blanc sur fond jaune vénitien d'un ton clair.

Quant aux meubles, ils ne seront point de ceux qu'on achète tout faits chez l'ébéniste ou le marchand ; ils seront exécutés d'après des formes spéciales choisies pour donner à la chambre une originalité particulière.

Le lit surtout doit échapper à la banalité des modèles ordinaires. En bois sculpté et doré, ou mieux encore en bois laqué blanc ou à peine teinté, les panneaux seront garnis d'étoffe pareille à la tenture, et la forme du lit sera imitée du style Louis XIV ou Louis XV. Un lit de ce genre doit absolument être placé tête au mur de la façon expliquée précédemment.

La chambre sera suffisamment spacieuse pour être remplie sans encombrement de sièges variés de formes et de couleurs.

Le plus indispensable dans une chambre de emme, est la chaise longue sur laquelle s'allonge

nonchalamment la belle paresseuse pour lire, se reposer ou câliner ses bambins. Cette chaise sera recouverte d'étoffe pareille à la tenture, ou si on le préfère d'une étoffe d'un genre et d'une nuance différents en satin uni ou semé de rayures et de fleurs.

Les meubles de couleurs, d'étoffes et de formes variées produisent un très-agréable effet et chassent l'insupportable monotonie. Mais de pareils siéges doivent être garnis de franges assorties, d'une façon en rapport avec le genre de l'ameublement autrement l'harmonie serait détruite.

Nous ajouterons une grande bergère capitonnée de forme anglaise, où l'on repose si bien quand on est fatigué, puis un charmant petit fauteuil en cachemire bleu turquoise de Perse tout capitonné, un autre de forme différente recouvert de satin noir et deux chaises dites dormeuses à dossier élevé à siége profond recouvertes d'étoffe pareille à celle de la chaise longue. Car tout en aimant la variété il faut éviter de tomber dans l'arlequinade.

La mode actuelle exige que les meubles soient en quelque sorte *habillés* des pieds à la tête ; le bas est orné d'une profusion de franges tordues,

à boules, en chenille, simples ou travaillées de cent façons différentes et qui dissimulent complétement les pieds.

Point de grande table de milieu, mais deux petites pour les verres d'eau et les livres.

Entre les deux fenêtres, la place est indiquée pour un petit meuble-étagère en bois sculpté et doré genre Louis XV ou genre Boule; il renfermera tous les menus souvenirs de voyage et surtout les jolis bibelots récoltés dans une chasse intelligente aux curiosités anciennes et modernes.

Je ne suis pas d'avis de placer une armoire à glace dans une pareille chambre à coucher; cependant si la pièce est assez vaste, on peut y placer une armoire à deux corps avec grandes glaces. Mais dans la chambre que je décris, cette armoire ne pourra être qu'en bois doré ou laqué pareil au lit. Il serait pourtant préférable de placer l'armoire dans le cabinet de toilette; cette combinaison permettra de la remplacer dans la chambre à coucher par une grande glace psyché. S'il reste un coin disponible, on y mettra un joli chiffonnier Boule ou quelque mignon secrétaire. On verra plus loin que ce dernier meuble est souvent placé dans le cabinet de toilette.

La tenture de cette chambre sera en étoffe de soie pareille aux rideaux des fenêtres et du lit, rehaussée de grosses ganses et de belles passementeries.

Une tenture de ce genre revient à un prix assez élevé. Il est facile de lui substituer un beau papier velouté d'un ton analogue à celui des étoffes; bien entendu il faudra fabriquer ce papier tout spécialement, en donnant un échantillon de la couleur exigée.

Une observation me sera permise à ce propos : ceux qui croiront trouver une plus grande économie dans l'emploi du papier, seront à mon avis, dupes d'une véritable illusion. Entre ces deux genres de tentures, il y a bien une différence de prix d'un bon tiers, c'est parfaitement exact. Une chambre tendue en étoffe coûtera je suppose 2,000 francs; mais une tenture en papier, coûtant parfois 500 francs, reviendra avec les enduits préparatoires, la pose, les baguettes, etc., à 1,200 ou 1,400 francs. Et ce ne sera jamais que du papier dont la durée à l'état convenable n'excèdera pas trois ou quatre ans. Tandis que la tenture en étoffe, un peu 'plus chère, sera bien autrement belle et durera dix ans ou quinze

ans solide, élégante et chaude jusqu'à son dernier jour.

La cheminée sera garnie d'une jolie pendule en Saxe ou Louis XVI, de grands candélabres et enfin de ces mille riens innommés et charmants qu'une femme sait y jeter à pleines mains. Quelques raffinées ne mettent plus de pendule sur la cheminée, mais bien une immense coupe en cristal monté en or, ou un très-beau vase rempli de fleurs ou orné d'une plante rare au feuillage capricieux. Dans ce cas, on place une toute petite pendule discrète sur le chiffonnier, dans un coin où elle n'a pas l'impertinence de vous dire l'heure d'une façon bruyante.

Quant au parquet, il sera recouvert en entier d'un tapis à fond clair semé de fleurs. Il doit compléter la gamme des nuances choisies, achever de donner à la pièce une tonalité générale d'un sentiment gai et franc, sans cependant nuire à l'effet de l'ameublement. Le tapis est un accessoire nécessaire au comfort, mais qui ne doit jamais dominer par une insurrection de couleurs violentes. Il ne faut point mettre de etits tapis sur le grand.

XI

LE CABINET DE TOILETTE

Cette pièce n'est que la continuation de la chambre à coucher du genre fantaisie et recherché que j'ai tâché de décrire. Séparé de celle-ci par une simple portière, il pourra contenir certains meubles qu'on n'aura pas pu placer dans la chambre à coucher, et en outre tout ce qui concerne la toilette féminine.

Les robières, les armoires contenant vêtements, chaussures, etc., se placent dans quelque petite pièce attenante ou voisine.

Une manière originale de décorer cette pièce est d'en faire une espèce de tente. L'étoffe choi-

sie sera en tissu soie et coton uni ; nuance maïs, chamois, bleue, ou un joli dessin indien ou persan, arabe. On fabrique aussi pour cet usage une étoffe spéciale en coton, bouclée et pelucheuse, d'un ton écru ou gris pâle. Le plafond est formé d'un velum bouffant retenu sur des câbles, et l'étoffe descend en tapissant les murs. Un divan bas, deux fauteuils bas et le pouf seront recouverts en étoffe pareille. Une lanterne en bronze à verres rouges sera suspendue au centre du plafond.

La toilette, vaste et pourvue de tous les objets nécessaires aux ablutions, est surmontée d'une glace et d'étagères sur lesquelles on range les flacons renfermant les eaux et les parfums de prédilection.

Cette toilette sera en même bois que l'armoire à glace que nous avons conseillé de placer dans le cabinet de toilette. Pour sortir des bois d'ébénisterie ordinairement employés pour ces meubles, nous proposons l'érable, le châtaignier gris, etc.

Une toilette-duchesse est indispensable. Elle se compose d'une table garnie plus ou moins richement de dentelles, et du principal instrument de toilette, du miroir de vérité incliné. A cette table on achève de se parer, de placer une

fleur dans les cheveux et de donner enfin ce dernier coup d'œil du général à ses troupes.

C'est ordinairement dans le cabinet de toilette que l'on place soit un chiffonnier, soit un petit cabinet genre ancien à serrure fidèle et compliquée dans lequel madame serre ses bijoux et ses secrets.

La cheminée sera garnie de candélabres et d'une jolie pendule.

Dans ce réduit discret où tout ce qui concerne la toilette se trouve réuni, une femme peut se livrer au culte jamais exagéré de la propreté, cette qualité qui, dit-on, se rapproche si fort d'une vertu.

XII

CHAMBRE DE BAINS

Du cabinet de toilette à celle-ci, il n'y a qu'un pas. A la campagne, un bain bien installé est indispensable comme santé et bien-être. S'il est possible d'y amener l'eau à discrétion, ce sera parfait.

La baignoire en cuivre étamé ou en marbre se place sur un socle assez bas formant marche. On ajoutera toutes les variétés connues de bains de pieds en faïence blanche, de bains de siége, pluie, petite douche, etc. Chacun pourra goûter le plaisir de ces divers exercices hydrothérapiques,

aussi nécessaires à l'hygiène qu'à la parfaite propreté.

Quand on n'a pas d'appareil spécial, chaudière ou appareil à lessive pour chauffer l'eau du bassin, on emploie simplement le cylindre, instrument très-perfectionné maintenant. Mais ceux qui s'en serviront devront prendre toutes les précautions nécessaires pour éviter les accidents que peut amener le dégagement d'acide carbonique qui s'échappe du charbon. On ne doit donc jamais négliger de tenir une porte ou une fenêtre ouverte dans la pièce où se trouve l'appareil, et il ne les faut fermer que quand le cylindre est emporté au dehors.

Un thermomètre de bain est indispensable pour régler la température de l'eau.

On fait des boîtes spéciales pour faire chauffer le linge de bain, peignoirs, serviettes, etc. Mais un moyen préférable est l'emploi du panier dit Limousin. Il se fait à Limoges et dans d'autres contrées, il est en paille roulée et tressée avec des lanières en bois de châtaignier. Ce panier muni d'un grillage intérieur sur lequel on dépose le linge, n'a pas de fond. On le pose par-dessus un petit fourneau rempli de

braise allumée placé par terre, et le linge chauffe ainsi parfaitement.

Le sol de cette pièce sera recouvert de *linoleum* à dessin simple, à moins qu'on ne préfère un simple dallage ou des carreaux de faïence peinte.

Les meubles indispensables d'une salle de bain sont ensuite une vaste chaise longue, pour s'étendre bien emmaillottée du peignoir chaud et de la robe de laine au sortir du bain, deux chaises basses, un fauteuil bien confortable et une table.

Les siéges seront recouverts d'une étoffe blanche frisée ou bouclée, que l'on fait exprès pour cet usage. Les murs de la chambre de bains y compris le plafond, seront tendus en cretonne à fond écru à dessin indien figurant un semé de grosses fleurs de toutes les couleurs. C'est chaud et gai à l'œil, et plus confortable que toutes les peintures prétendant imiter le marbre ou le stuc.

L'habitude de se baigner n'est malheureusement pas assez répandue dans notre pays. Il me souvient d'avoir vu dans une campagne isolée du centre de la France les paysans fort intrigués à la vue d'une baignoire.

XIII

CHAMBRE DU MAITRE DE LA MAISON

Une chambre d'homme doit offrir un aspect simple et confortable, sans exclure un certain cachet d'élégance artistique. Par terre nous allons donc étendre un tapis haute laine d'un seul ton foncé, et nous y placerons des siéges en drap de soldat, gros bleu ou rouge tout capitonnés. Tentures et rideaux pareils. Comme meubles, mettons d'abord un petit lit en fer vieil argent ou en cuivre doré. Pour relever cette simplicité grande, jetons dessus une couverture de satin rouge ornée d'un immense chiffre magnifiquement brodé en noir et placé au milieu.

Au centre de la chambre, une table rectangulaire en vieux noyer, genre Henri II ; un bahut avec armoire servira pour le linge, et un second bahut pour les habits. Point d'armoire à glace chez Monsieur ; mais une belle glace sur la cheminée pour éclairer, égayer la pièce. Puis encore une petite table de service sur laquelle se pose le verre d'eau en cristal rouge avec une carafe d'énorme dimension.

Et pour achever le décor d'une semblable chambre, il sera bien d'y mettre avec une certaine profusion des objets d'art variés suivant une complète fantaisie : tableaux, bouquins, terres cuites, bronzes, armes de tous systèmes, faïences, bibelots. Et surtout, j'allais oublier l'essentiel, un charmant petit meuble à serrure de sûreté pour enfermer les délicieux *partagas*.

Si l'on veut une chambre plus riche, il n'y a qu'à changer l'étoffe des tentures et à choisir des meubles à sculptures ou d'époques recherchées. En fait de tentures, il faut citer sans parler des tapisseries ou de leurs imitations, les satins ou draps à tons chauds : caroubier, carmélite, gros vert, gros bleu, etc.

En changeant la simplicité de notre chambre

contre un ensemble plus luxueux, il nous faut renoncer aux lits de fer et choisir un beau lit Renaissance ou Louis XIII qui deviendra forcément le meuble important de l'ameublement. Quand j'ai parlé de satin, je ne prétends point transformer la chambre de Monsieur en chambre féminine. Je dois donc bien expliquer qu'il est question ici d'un satin mélangé de laine. Ce genre d'étoffe doit être orné d'une large bordure de couleur tranchée unie ou brodée.

XIV

CABINET DE TOILETTE DU MAITRE DE LA MAISON

Grand divan large et bas. Grande toilette pourvue de cuvette et pot anglais immenses. Une conduite d'eau amenant le précieux liquide et permettant de le prodiguer serait l'idéal. Je ne prétends pas insinuer aux infortunés qui habiteront au milieu d'une campagne peu arrosée qu'il est indispensable de faire construire un aqueduc pour amener l'eau à leur toilette. Je répète seulement que ce serait l'idéal.

Une grande armoire abritant dans ses vastes flancs une armée de porte-manteaux. Par terre un épais tapis en *linoleum* pour que Monsieur

puisse barboter tout à l'aise sans s'inquiéter de rien gâter. Tenture en gros coutil écru bordé d'une ganse deux couleurs, jaune et noire, rouge et verte, rouge et bleu, peu importe. Un ou deux fauteuils en canne et en coutil, bas et profonds; l'un à balançoire pour les siestes parfumées de havane, quelques chaises volantes cannées.

Voilà tout ce qui est nécessaire à Monsieur. Il est libre d'y ajouter ce qui lui plaira, comme raffinements de luxe ou de confort.

XV

CABINET DE TRAVAIL DU MAITRE DE LA MAISON

Ce cabinet de travail sera le *buen-retiro* de Monsieur et lui servira en même temps de fumoir.

Sur le tapis, que je conseille de tendre pareil à celui de la pièce avec laquelle communique ce cabinet-fumoir, on installera en bonne lumière une immense table de travail Louis XIV, Louis XIII ou un bureau Louis XVI. Ce dernier permet d'abriter contre la poussière ou les regards indiscrets, les feuillets d'un travail commencé.

Une bibliothèque à deux corps pouvant contenir tous les ouvrages laborieusement réunis. —

Deux bahuts : l'un renfermant les armes de chasse aussi bien que les armes de fantaisie, l'autre les souvenirs de voyages et surtout la caisse à cigares. Des meubles confortables forme anglaise, garnis en maroquin : grand canapé, grands fauteuils et quelques chaises même genre.

XVI

CHAMBRES D'AMIS

Ces pièces n'étant pas destinées à être habitées longtemps par les mêmes personnes, n'ont pas besoin d'être installées avec la même recherche que celles où l'on vit constamment, mais elles doivent être garnies de meubles solides. Mettons-y des tentures claires, des meubles en bois ordinaires mais gais d'aspect et commodes de formes. S'il y a plusieurs chambres, on les meublera chacune d'une manière différente. Elles s'appelleront la chambre bleue, rouge, japonaise, mauresque, chinoise, persane et jamais le n° 1, 2, 3, etc.

Coutils, cretonnes à ramages, feuillages, oiseaux exotiques, impressions sur coton côtelé, sur toile, sur laine, vieilles verdures, chinoiseries à fond crème ou vert d'eau, bourre de coton unie, phormium tenax orné de bandes en lainage de couleur, telles sont les étoffes qui fourniront de quoi meubler les chambres d'amis de la manière la plus variée, la plus pittoresque et dans des prix véritablement peu élevés pour le résultat obtenu. Point de couleurs foncées, rien de sombre ou de triste. Que l'on garde un souvenir gai et charmant du petit nid où l'on aura passé quinze ou trente belles journées.

Des tapis partout, soit en *linoleum* qui offre une grande variété de dessins très-soignés, soit en tapis ras et feutrés, anglais ou belges, excellents pour cet usage. Le moindre tapis est un luxe agréable même l'été, et les domestiques ne pourraient arriver à tenir d'une manière convenable des parquets cirés auxquels la moindre goutte d'eau, du sable ou de l'humidité rapportée du jardin suffisent pour donner l'air malpropre.

Une commode, une armoire à glace fermant bien, une grande table, des siéges cannés ou capitonnés avec étoffes pareilles aux rideaux, deux

fauteuils, dont un à balançoire, pour les paresseux qui font leur sieste, — un canapé serait encore préférable — voilà pour l'ameublement principal. Ces meubles se font dans d'excellentes conditions en bois variés tels que l'érable, le bois blanc, le sapin verni, le bambou pour les siéges, etc.

La toilette, objet important, peut être en bois blanc garnie d'un marbre long d'environ 1m 20, large de 0m 60; elle sera garnie de rideaux tombants pour cacher les seaux de toilette. Sur la toilette, une grande cuvette genre anglais, imitant le marbre ou des feuillages. Si l'on ne peut avoir l'idéal déjà indiqué, un robinet amenant l'eau à discrétion, on se contentera d'un énorme pot-à-eau et d'une réserve dans un grand broc.

Bien des amis des deux sexes ne seront point du tout fâchés de trouver dans le tiroir de cette toilette quelques parfumeries de bonne marque : savons sans odeur prononcée, eau de toilette et de Botot, eau de Cologne, toujours bienvenue à la campagne, sachets Atkinson pour parfumer le linge, etc. etc.

Les lits en fer sont préférables dans les cham-

bres où l'on n'habite pas constamment; avec eux on est certain de ne pas donner une généreuse hospitalité à ces petits hôtes incommodes qui font le désespoir des invités. On fait maintenant des lits en fer de très-jolis modèles. Le sommier en lames de bois ou de fer les rend très-confortables. On peut n'y mettre que des petits baldaquins suffisants pour abriter sans exiger l'appareil des grands rideaux. Un couvre-pied d'étoffe pareille aux tentures achèvera de donner un air soigné et recherché.

Sur la petite table placée auprès du lit ne pas oublier de mettre une boîte d'allumettes viennoises qui n'ont aucune odeur de soufre.

Pour compléter l'ameublement des chambres d'amis, mettons sur la cheminée une pendule simple et marchant bien, une glace aussi grande que possible, des vases où l'on puisse mettre des paquets de fleurs moissonnées aux champs, et enfin un grand verre d'eau avec sucre et accessoires.

Il est bien évident que l'on ne peut trouver chez les autres tous les raffinements auxquels on est habitué chez soi ; aussi est-il agréable de voir que la maîtresse de la maison a fait son

possible pour que ses invités jouissent de tout le bien-être possible.

Tout le monde n'a pas la sage précaution d'apporter les objets nécessaires à la correspondance. Par une attention délicate, la maîtresse de maison placera donc sur la table ou dans un petit secrétaire tout ce qu'il faut pour que les invités puissent chanter au loin les louanges de son accueil hospitalier : encrier bien garni, porte-plume, papier à lettre de formats variés, voire même une boîte longue de papier japonais avec branche de lotus autour de laquelle on déroule les trésors de son style.

XVII

CHAMBRES D'ENFANTS

Plus qu'aucune autre, celle-ci doit être simplement meublée, mais toujours avec des choses aux formes élégantes, afin que l'enfant ne recueille autour de lui que des impressions agréables et propres à former son goût. Toute la vie on garde le souvenir de sa première petite chambre, où l'on a goûté le sentiment intime du chez soi au retour de pension, ou quand on a été jugé assez raisonnable pour ne plus être soumis à la surveillance directe des parents ou de la gouvernante.

On a reconnu combien il est bon pour la santé des enfants d'avoir un coucher un peu dur. Met-

tons leur donc un lit en fer avec ou sans sommier et un ou deux matelas de varech et de crin.

Une toilette pourvue de tous les objets nécessaires aux ablutions, une table à écrire pour les leçons, des siéges en bois de Vienne solides et proportionnés à la petite personne qui doit s'en servir, une bibliothèque pour ranger les livres d'étude ou de prix et une armoire ou une commode pour serrer avec soin les vêtements, voilà le principal. Suivant l'âge de l'enfant, on y ajoutera des meubles un peu plus confortables ; lui-même saura bientôt décorer les murs avec des trophées d'armes si c'est un garçon, avec des gravures, des joujoux de toutes sortes, si c'est une fillette. — Tapis en linoleum à joli dessin.

Les Anglais s'entendent admirablement à élever les enfants — j'entends sous le rapport physique, n'ayant pas à m'occuper ici de l'éducation morale. Il sera donc intéressant de donner ici un aperçu de ce qu'ils appellent une *nursery*, chambres consacrées aux enfants.

Une *nursery* est généralement composée de deux pièces situées au-dessus de la chambre de la mère de famille. L'une des pièces sert

de dortoir et de cabinet de toilette, l'autre de salle d'études et de jeux. Elles sont meublées avec la plus grande simplicité, sans rien d'inutile, généralement en sapin poli solide, sans ornements; bibliothèques, tables de travail, armoires avec un tiroir de joujoux, qu'on n'a la permission d'ouvrir qu'aux heures de récréation ; siéges dans la nursery de jour; lit, commode, chaises, dans la nursery de nuit; par terre, du *matting*, sorte de jonc tressé, plutôt que des tapis. Jamais de rideaux aux lits; des matelas de crin; on évite autant que possible tout ce qui est laine, plume, duvet, etc. Les fenêtres des dortoirs restent en toute saison ouvertes pendant l'absence des enfants. Comme les fenêtres anglaises s'ouvrent de bas en haut, il arrive souvent qu'on laisse un espace de 15 centimètres ouvert en haut la nuit.

La gouvernante couche dans le dortoir tant que les enfants sont *babies*, c'est-à-dire trop jeunes pour se passer de soins et de surveillance la nuit ; quand ils sont assez grands, elle couche dans une chambre communiquant avec le dortoir.

Les garçons habitent la nursery jusqu'au moment où ils vont en pension. Les filles y restent

plus longtemps; l'usage anglais est de garder beaucoup plus que chez nous les jeunes filles dans la famille, où elles reçoivent des leçons de maîtres étrangers.

Le matin, tous les enfants prennent un bain et font des ablutions complètes. On sait qu'il existe une baignoire dans toute maison anglaise bien montée, mais sans aucun luxe. Ce meuble paraît, en Angleterre, aussi indispensable qu'une cuvette chez nous.

La *nurse* ou la *children's governess*, bonne ou gouvernante a, dans la nursery, un service à thé complet, qui n'en sort jamais, ainsi que plusieurs petites bouilloires ou casseroles pour les infusions, cataplasmes, etc., en cas d'indisposition des bébés.

Le repas principal des enfants grands ou petits a lieu à une heure de l'après-midi. Si la mère ne peut y assister, la gouvernante y préside et veille sévèrement à ce que les enfants y prennent des habitudes de propreté et des manières convenables. Ce repas se compose généralement de viande rôtie, de légumes cuits à l'eau et de pouding. On connaît la simplicité de la cuisine anglaise; la quantité de beaux enfants, aux

joues roses et aux membres solides plaide en sa faveur.

A cinq heures on sert, pour le dernier repas de la journée, du thé, du pain et du beurre ou des confitures, rarement de la viande.

Ensuite, on permet aux enfants de descendre un instant au dessert ou après le dîner chez leurs parents ; à huit heures, ils vont se coucher, avec cette régularité qui donne de si excellents résultats pour la santé et la conduite des enfants.

XVIII

LA CUISINE

Je ne conseillerai pas les cuisines en sous-sol à la campagne. La place n'y est pas ménagée ; pourquoi donc priver de jour et d'air les gens qui font la cuisine, métier fort pénible et qu'on doit pouvoir exercer avec toutes les facilités désirables. Mais ce qu'on peut recommander c'est de placer cet important laboratoire le plus loin possible du salon et pas trop près de la salle à manger. Les odeurs de cuisine, le bruit des conversations et des vaisselles remuées doivent être aussi éloignés que possible des pièces où l'on se tient habituellement. A l'aide de tours

remontants ou latéraux, rien n'est plus facile que d'avoir une cuisine très-séparée de la salle à manger, sans que les domestiques qui servent aient à courir sans cesse de l'une à l'autre.

Une cuisine bien installée doit être saine, claire, propre, aérée. L'eau à discrétion, une parfaite ventilation, des fourneaux d'un système simple et commode, tels sont les moyens principaux d'obtenir ces résultats. Je ne suis pas d'avis de supprimer la cheminée à manteau, à feu ouvert, avec un âtre élevé d'environ 0m10 au-dessus du sol de la cuisine. L'hiver, les domestiques rentrent souvent mouillés ou glacés et ne sont point fâchés de s'y chauffer. J'avoue que le bien-être de ces utiles auxiliaires me préoccupe toujours beaucoup. En outre certaines personnes préfèrent les viandes rôties au feu de bois ; et il est nombre préparations culinaires qui ne s'exécutent bien qu'avec des braises rouges ou une flamme ardente. Demandez aux amateurs ce qu'ils pensent d'une omelette sautée à la flamme !

Dans les campagnes où l'on ne peut toujours se procurer ni houille ni coke, on installera des fourneaux au charbon de bois et un fourneau

économique en fonte chauffé au bois. Leurs avantages sont tellement reconnus maintenant qu'on ne saurait s'en priver. La seule chose à rechercher, c'est le dernier modèle perfectionné. Chaque jour en fait naître de nouveaux.

Après la salubrité, c'est la propreté qui doit régner en souveraine absolue et respectée. Les cuisines soignées sont maintenant entièrement revêtues de carreaux de faïence blanche ou blanche et bleue, joints avec un soin extrême. Le plafond même est en faïence. Grâce à ce système, le moindre coup d'éponge suffit à la maintenir parfaitement propre.

Le fer battu, ou émaillé est employé pour beaucoup d'usages différents, mais jusqu'à présent, il n'a pu remplacer le solide cuivre étamé. J'avoue que je préfère pour ma part, l'aspect d'une resplendissante batterie bien fourbie à celui des casseroles et des plats en fer battu. Les Anglais emploient ce dernier système plus que nous, et j'ai pu faire la comparaison en visitant les sous-sols de Londres.

Malgré l'opinion trop généralement répandue nous entendons la pratique de la vie matérielle pour le moins aussi bien qu'eux.

En France, à la campagne peut-être plus qu'à la ville, les cuisinières regardent une belle batterie de cuivre comme la parure de la cuisine. Dans certaines maisons, on affecte même de garnir le mur de quantité de chaudrons énormes de formes variées, et brillants comme l'or, qui ne s'emploie guère qu'une ou deux fois l'an, mais qui tiennent à la cuisine le même rang que l'argenterie inutile sur les tables ou dans les dressoirs.

L'éclairage d'une cuisine est chose très-importante. Le gaz est assurément ce qu'il y a de plus commode, mais à la campagne, il n'y faut pas songer. Les lampes à essence rectifiée sont un des meilleurs systèmes à employer, comme économie et clarté ; mais les domestiques sont volontiers négligents ou imprudents ; pour éviter qu'ils ne posent ces lampes sur les fourneaux de fonte ou trop près du feu, on fera bien d'installer à proximité suffisante, des appuis fixes ou des bras mobiles sur lesquels ils les poseront ou pourront les accrocher.

Le carrelage, en carreaux rouges ou en carreaux de faïence, sera disposé avec une légère inclinaison. Cette pente presque insensible

conduira les eaux, quand on en répandra, soit par mégarde, soit pour laver le sol, vers une gargouille par laquelle elles s'écouleront au dehors.

Des planches de bois peint en couleur claire et à l'huile, de manière à permettre un lavage facile, sont fixées au mur et disposées pour recevoir les ustensiles s'accrochant ou se posant à plat. Si l'on emploie un fourneau économique, il faut faire poser à un mètre environ du sol une tablette de $0^{m}40$ de largeur, recouverte d'une feuille de zinc, pour y déposer les ustensiles de fonte qui vont à nu sur le feu. Elle se nettoiera ainsi plus facilement.

Une cuisine bien outillée aura au moins un placard et un ou deux buffets munis de serrures en bon état. A la campagne, il vaut mieux n'avoir pas de buffet à dressoir ; les mouches ayant généralement la mauvaise habitude d'y laisser de nombreuses marques de leur présence, on aura tout avantage à faire fabriquer ces meubles dans le pays, en hêtre ou en chêne sur lequel on passera une couche de peinture ou d'encaustique à l'ocre rouge.

La cuisinière peut ainsi serrer proprement

tout ce qui ne doit pas être laissé à la poussière et à l'abandon.

Tout à côté de la cuisine, dans une petite pièce très-claire et dont la porte de communication se supprime pour plus de commodité, on dépose les débarras de toute sorte, évier, panier à vaisselle, combustible, bois de chauffage ou coke, chevalet pour sécher les torchons, etc., etc.

De cette manière, la cuisine gardera un aspect net et propre et sera plus saine. Suivant la grandeur et l'aménagement de cette pièce, on place la table au centre ou contre un des côtés. Cette table sur laquelle se feront presque toutes les opérations préparatoires des repas, doit être longue et faite en madriers de hêtre d'une épaisseur de $0^{m}15$. Ce bois est préférable parce qu'il garde toute sa blancheur quand il est lavé avec soin. Une table de ce genre a généralement $0^{m}80$ de largeur sur au moins 2 mètres de longueur. On la garnit de un ou plusieurs tiroirs qui se peuvent tirer de chaque côté ; sa première condition est une solidité massive. La propreté doit y être maintenue sans jamais craindre d'excès. Près de cette table ou près de la fenêtre se place le billot sur lequel on tranche les viandes

et on coupe les os ou toute autre chose très-dure; il est formé d'une épaisse bille de bois debout, ayant environ 0m75 de hauteur, en hêtre ou bien en ormeau, et monté sur trois pieds trapus et solides. Un mortier de marbre encastré dans un pied massif en bois est aussi un meuble indispensable dans une belle cuisine, ainsi qu'une paire de balances pouvant peser un poids d'environ 25 kilogrammes. C'est un instrument de contrôle qui inspire un certain respect à beaucoup d'honorables fournisseurs.

Le panier à vaisselle, qui sert à faire égoutter la vaisselle à mesure qu'on la lave, peut être remplacé par un râtelier placé au-dessus de l'évier. Mais j'ai remarqué souvent que s'il est placé trop haut, les cuisinières ne s'en servent pas par paresse ou négligence.

On fait maintenant des éviers en fonte émaillée, légers, solides et peu chers. Beaucoup de personnes les préfèrent à l'ancienne pierre à laver, parce qu'ils sont plus faciles à tenir propres.

Il m'est impossible d'énumérer ici tous les ustensiles composant une batterie de cuisine bien outillée. Je ne puis qu'indiquer les condi-

tions générales dans lesquelles une pareille pièce doit être installée, et les meubles principaux qui sont de première nécessité. Chacun est libre de régler les détails suivant ses gouts et d'après sa fortune.

XIX

L'OFFICE

L'office, attenant à la cuisine ou très-voisine doit être placée au nord, autant que possible, afin d'y maintenir une température égale et fraîche. Le sol, carrelé, doit être lavé souvent. La fenêtre se garnit d'un treillage en gros fil de fer qui se recouvre d'une toile métallique, afin qu'aucun animal, gros ou petit, chat ou mouche, n'y puisse pénétrer. Cette fenêtre reste presque constamment ouverte, une parfaite aération étant exigée pour cette pièce, plus encore que pour la cuisine. La porte doit fermer hermétiquement, mais on peut pratiquer dans le haut une ouverture

close par une toile métallique qui permettra d'établir un courant d'air permanent ; les conditions d'aération seront ainsi complètes. On garnira l'office avec une grande armoire à provisions, et de nombreuses tablettes disposées en étagères pour poser la desserte des repas, les objets de verre ou de cristal, la porcelaine de réserve, et les provisions qui ne doivent pas être enfermées. Si l'office est assez vaste, une grande table se place au milieu, pour faire manger les domestiques.

C'est aussi dans l'office que se suspendent les balais, plumeaux, etc., et tous les outils qui servent à entretenir la propreté de la maison.

XX

DOMESTIQUES

En fixer le nombre nécessaire pour une vie de campagne aisée est assez difficile, chacun ayant des exigences différentes et particulières. La présence de parents âgés, d'enfants petits ou grands, peut apporter une foule de modifications. Cependant, je vais donner la liste succincte des domestiques indispensables pour l'entretien et le service d'une belle villa qui ne sera point sur le pied d'un château.

Un cuisinier ou une cuisinière, personnage essentiel, pivot de l'économie domestique.

Une femme de chambre, sachant un peu coiffer, coudre, repasser et arranger les costumes.

Un valet de chambre, maître d'hôtel, sachant découper et servir parfaitement.

Un jardinier concierge.

Sa femme, aide de cuisine.

Un cocher qui aura soin des chevaux et des voitures.

Un gamin groom ou palefrenier pour l'aider.

Je regrette de le dire, mais peu de femmes sont réellement capables aujourd'hui de gouverner et d'administrer une maison et un personnel de ce genre. Peut-être cela vient-il de ce que les mères n'ont pas la sage prudence de mettre leurs filles pendant un an ou deux à la tête de la maison avant de songer à les marier. Ce qu'il y a de certain, c'est que les bons maîtres font généralement les bons domestiques. Une absence complète de familiarité, un grand esprit de justice, beaucoup de calme et de clarté dans le commandement, sont déjà des qualités difficiles à réunir, surtout dans la jeunesse. Quand les domestiques sentent qu'on s'intéresse à eux, et qu'on les traite enfin avec les égards que méritent ceux qui travaillent avec zèle et conscience, il est bien rare qu'ils ne vous le rendent pas sous forme de service agréable, honnête et régulier.

XXI

LA CAVE — LES VINS

L'aménagement de la cave et le soin des vins regardent particulièrement le maître de la maison; mais il est indispensable qu'une femme qui donne à dîner connaisse l'emploi des divers crus, et la manière dont il faut les présenter et les servir.

Les vins, blancs ou rouges, se divisent en quatre grandes familles bien distinctes : les crus du Bordelais, ceux de la Bourgogne et du Rhône, les vins de Champagne et les vins de liqueurs français ou étrangers. Tous les autres vins se rangent comme emploi, dans l'un de ces quatre

groupes suivant les qualités qui les en rapprochent. La France et l'Espagne produisent un grand nombre de vins de second ordre, qui n'en sont pas moins excellents.

A déjeuner, on préfère généralement le vin blanc, Sauterne ou Chablis.

Au dîner, on sert des vins rouges, avec de l'eau pour les crus ordinaires. Beaucoup de personnes aiment à boire après le potage un doigt de vin sec, Zucco, Xérès sec, Marsala ou Madère. De l'avis de tous les gourmets, il faut avoir pris le potage pour que le palais soit en état de déguster les vins et d'apprécier leur arome.

Ne servez jamais le bordeaux et le bourgogne le même jour ; ce sont des vins de qualité et de mérite trop distincts pour être confondus dans le même repas.

Remarque très-importante : les vins rouges (excepté ceux de Bourgogne) doivent toujours passer quelques heures à l'office, au sortir de la cave, avant d'être bus. On ne doit point les approcher du feu pour les chauffer brusquement, mais bien laisser leur température s'élever graduellement. Pour avoir le bordeaux dans un état par-

fait, il faut le monter six ou huit jours d'avance de la cave et le laisser prendre le degré de la salle à manger. Boire du bordeaux sortant de la cave est une grave erreur en fait de gastronomie. Mais cette recommandation s'applique surtout au bordeaux *rouge*.

Le bourgogne rouge est peut-être encore plus délicat et difficile à traiter. Ainsi, mis dans des bouteilles de verre opaque, il gagnera en qualité sur le même vin conservé dans des bouteilles à verre clair. Les fins gastronomes ne sont pas tous d'accord sur la question de savoir si le bourgogne est meilleur sortant de la cave ou monté quelques heures d'avance dans la salle à manger. Je conseille, pour ma part, de boire le bourgogne frais et sortant de la cave; et je pense qu'une chaleur quelconque lui fait perdre facilement une partie de son arome.

Nous avons dit que le vin rouge est généralement adopté pour prélude d'un repas. A ce moment paraissent les vins de Bourgogne, et au premier rang, celui de Mâcon; à défaut de celui-ci, on peut présenter les vins d'Avallon, de Coulange, Tonnerre, Vermenton, Irancy, Chassagne, Mercurey et Auxerre ou les vins orléanais

en première qualité des crus de Beaugency, Saint-Denis et Saint-Ay.

Mais les crus supérieurs parmi lesquels on peut choisir pour leur succéder, sont le Beaune et le Pomard, le léger Volnay, Clos-Vougeot, le Romanée-Conti, le Chambertin, vin favori de Napoléon Ier, Côte-Rôtie, etc.

Autant le beaune est perfide et monte facilement à la tête, autant le chambertin, vin sage et délicieux, se laisse boire sans danger.

Les vins de Bordeaux blancs de Grave et Lur-Saluces et autres vins secs et forts sont servis avec les *entrées* et surtout avec le poisson.

Le second service a pour escorte les crus bordelais de Barsac, Ségur, Médoc, Larose et Lafite, les crus bourguignons de Mont-Rachet, Meursault, les vins excellents de la côte du Rhône, véritables rayons de soleil condensés, le Condrieux, le Saint-Pérey haut-mousseux, l'Ermitage, etc.

Le champagne se place à table à partir du rôti. Les sucreries lui font perdre ses agréables qualités. Cependant quelques amateurs à tête solide boivent du champagne pendant tout le dîner. Quand ce vin est mélangé à tous les aliments, il perd beaucoup de son effet, surtout

s'il a été frappé. Cette opération le rend presque inoffensif pour les femmes.

Au dessert, apparaissent les vins de liqueur du midi de la France, de l'Italie et de l'Espagne : Lunel, Grenache, Frontignan, Rivesalte, Malvoisie, Xérès, Malaga, Asti, Syracuse, Constance, Tokai, etc.

Les vins d'Espagne ne sont malheureusement pas assez appréciés en France, et cependant ils sont bien supérieurs aux vins fabriqués à Cette et autres lieux. Moscatel, Pajarete, (nous disons pacaret) Rota et Pedro Ximenez sont de véritables nectars, aux aromes exquis et fortifiants dont on ne saurait trop garnir sa cave, quand on a l'heureuse chance de connaître une source honnête et sûre.

Les vins de Bordeaux peuvent être débouchés avant de se mettre à table, à condition de bien replacer le bouchon; mais le bourgogne et surtout les vins blancs doivent être débouchés au moment même d'être servis. Le vin ordinaire seul peut être transvasé dans des carafes. Les vins fins *doivent toujours être servis dans leur bouteille*, ainsi que les vins de liqueurs.

Ceux-ci peuvent très-bien se conserver debout

dans des armoires, mais il vaut mieux laisser la provision à la cave, dans les mêmes conditions générales que les autres vins. J'ajouterai que les vrais gourmets n'admettent que trois vins différents pour un repas : un vin blanc sec au commencement, un cru de Bordeaux ou de Bourgogne au milieu, et un vin de liqueur à la fin.

C'est une erreur que de regarder la qualité des vins comme croissant toujours en raison directe de leur vieillesse. Les meilleurs vins ont au bout de huit ou dix ans toute la qualité qu'ils peuvent acquérir; ce temps écoulé, elle ne fait plus que décroître.

QUATRIÈME PARTIE

DIVERTISSEMENTS — JEUX

I

REPAS EN PLEIN AIR — SERVICE DE LA TABLE — LINGE VAISSELLE — CRISTAUX

On n'est jamais mieux installé pour prendre les repas, même à la campagne, que dans une bonne salle à manger pourvue de tout le confort nécessaire. Cependant on peut avoir la fantaisie de dîner ou de déjeuner en plein air, sous les ombrages d'un jardin. C'est toujours une source de menues difficultés pour la maîtresse de la maison, et le service se fait moins bien. La première chose est d'avoir pour le dîner un éclairage bien organisé, dans le cas où le repas se prolongerait après le coucher du soleil. Pour empêcher les bougies d'avoir maille à partir

avec la brise du soir, on les entoure de tulipes de verre dites *verrines*, fabriquées exprès et dont on a fait provision pour la circonstance. Le même système sert aussi quand on veut rester le soir sur la terrasse et que la lune manque à l'appel. Par les chaudes nuits d'été, on ne peut se décider à s'aller renfermer dans sa chambre, et l'on reste volontiers des heures et des heures à paresser sur la terrasse ou dans le jardin. C'est le moment où l'invité qui sait gratter une guitare, sonner du cor dans le bois ou faire gémir l'harmonium, est sûr de remporter un succès d'à-propos.

Mais voilà que je m'écarte singulièrement de mon sujet.

Près de la table, mais hors de la vue, une seconde table sera placée pour poser les plats et la desserte. Si l'on a confiance en ses arbres, et qu'on soit à peu près sûr qu'ils ne laisseront choir dans l'assiette des invités ni chenille indiscrète, ni feuille égarée, on pourra garder pour plafond la voûte céleste et les ombrages épais de la futaie séculaire. Mais dans le cas où les incidents désignés tout à l'heure risquent de se produire, il est facile de faire attacher aux fortes

branches des arbres une grande toile formant velum retenue par de solides cordes.

L'installation dans le jardin devra être aussi confortable que possible : grande table où chacun ait une place spacieuse; même recommandation pour les siéges, les fauteuils en bambous seront parfaits pour offrir une hospitalité élastique autant que complète aux invités. Certaines maisons ont créé une spécialité remarquable pour ce genre de fauteuils où le confortable est poussé jusqu'à mettre, à droite et à gauche du siége, de petites tablettes destinées à appuyer les bras. Cette invention a été empruntée aux fils du Céleste-Empire qui sont passés maîtres dans l'art de s'engraisser agréablement.

A la campagne, on n'est point obligé à n'employer pour la table que du linge blanc. Toutes les fantaisies sont permises, et parmi elles, la plus autorisée par le goût est certainement l'emploi du linge *russe*, c'est-à-dire brodé en couleurs vives, rouge, bleu, etc., sur fond écru, gris ou blanc. Ce linge se fait en France, à Tarare et dans le Nord principalement. Ce sont des imitations du véritable linge russe dont le travail est beaucoup moins beau. Le goût français,

parisien surtout, a su en faire un genre à part très-original et d'un goût recherché. Dessins à la grecque courant autour du bord, sujets bizarres, bonshommes chinois, oiseaux fantastiques, flore de haute fantaisie, franges effilées terminant nappes et serviettes, au lieu du contour sec de l'ancien ourlet, tel est le genre particulier à ce linge.

Pour thé, café, dessert, lunch, on trouve également de charmantes petites serviettes brodées et rebrodées des plus vives couleurs, choisies parmi celles qui résistent au blanchissage.

Les chiffres se brodent grands sur les serviettes, très-grands sur les nappes, en fil de couleur différente du linge. Ces chiffres se placent à volonté au centre ou sur le milieu des côtés.

Même autorisation de choisir la vaisselle de table dans le royaume de la fantaisie. Il y a au moins trois cents modèles de très-grand goût dans les imitations de Rouen et de Moustier anciens fabriqués à Gien, ou dans la fantaisie pure des services décorés de fleurs, de dessins variés et même de scènes comiques. Ces dernières occupent les invités au dessert et fournissent un aliment intarissable à la gaieté. Mentionnons aussi les services anglais qui ont bien leur mérite.

Les verres grands et petits, les carafes, etc., sont toujours préférables en cristal de Baccarat. On choisit entre cent modèles celui qui s'associe le mieux au reste du service. Il s'en brisera plus d'un, c'est bien sûr, mais n'est-ce pas la destinée de toute chose fragile ? Il sera donc prudent d'en avoir une certaine quantité pour remplacer les morts et les blessés, car rien n'a l'air moins soigné sur une table que des verres dépareillés.

L'argenterie de forme simple et solide, marquée au chiffre des maîtres de la maison, est un luxe qui disparaît devant les merveilles économiques du procédé Ruolz. Mais selon moi, rien ne peut la remplacer comme luxe sérieux et de bon goût. Pour le dessert et le café, les petites cuillères en aluminium doré sont d'un usage très-répandu, car elles n'ont pas à supporter le rude service des grands couverts. Cependant le vermeil est toujours ce qu'il y a de mieux.

Le service à dessert se fait sur un modèle plus petit. Les couteaux, coupant bien sans être aiguisés comme un rasoir, sont de trois sortes : ordinaires, à dessert et à lame d'argent ou argentée pour couper les fruits.

A la campagne, on a beau être entouré de verdure et de fleurs, on ne saurait se dispenser d'en placer encore sur la table. Rien n'est charmant comme ce luxe si simple. Une jardinière basse au milieu, remplie de fleurs fraîches, même les plus ordinaires, est donc indispensables pour parer une table. Si on n'en a point sous la main, on fait remplir de sable humide et fin ou de terreau un plat bas, rond ou bien ovale, et on pique dedans la tige de fleurs mêlées de verdure, de manière à faire une très-jolie corbeille dont les bords disparaissent. Du reste, on en fabrique de spéciales. Ce procédé conserve les fleurs mieux encore que l'eau. Aux bouts de table, on peut mettre des vases garnis de plantes ou de fleurs, mais il faut toujours éviter de masquer aux convives la vue de la table et ne pas les obliger à se pencher d'une façon gênante, pour voir ou causer avec une personne placée à l'autre extrémité.

II

LES INVITÉS — RÉCEPTION — EMPLOI DES JOURNÉES

Recevoir à la campagne n'est pas une mince affaire. Il ne faut pas s'imaginer que ce soit tout rose et tout plaisir.

Bien entre nous, c'est souvent une corvée pour la maîtresse de la maison; mais souvent aussi je dois le dire, c'est un plaisir très-vif et très-doux que de pouvoir réunir ses amis sous son toit, dans la liberté et l'intimité de la vie de la campagne.

Cependant il ne faut pas se faire trop d'illusions. Quand on a je suppose, invité Mme de X... à venir avec ses deux filles passer quinze jours,

un mois chez soi, elle a répondu avec effusion :

« Chère, quel bonheur d'être un peu l'une à l'autre, loin des dissipations mondaines! Nous aurons de bonnes causeries. L'amitié a besoin de ces retraites. Et puis vous verrez comme ma Blanchette est bonne musicienne. Ce sera une ressource pour vos invités, chère; nous vous aiderons à recevoir... » etc., etc.

Je ne veux pas dire que Mme de X... n'a point une bonne dose de vraie sympathie pour vous, non, non; mais je connais trop le monde pour être fort certaine qu'elle a pensé à peu près ceci : « Cette chère enfant (vous), quelle bonne idée de nous inviter! Mon hiver m'a bien fatiguée. Mon mari chassera : son humeur sera moins difficile. On reçoit beaucoup de jeunes gens dans cette maison... Ma Blanchette emportera quelques toilettes... »

L'égoïsme humain ne perd jamais ses droits. Ne vous récriez pas. C'est le monde. Heureusement, on a presque toujours une amie de cœur ou d'enfance qu'on éprouve le plus grand bonheur à recevoir. Celle-là viendra pour le vrai plaisir de vivre avec vous dans la plus douce et

la plus sincère des intimités. Une amie solide! quelle richesse! Les autres seront du luxe, comme les plantes d'agrément.

Messieurs les maris invitent également un certain nombre de leurs amis et de leurs relations à venir chasser, pêcher, paresser chez eux. Tous ou presque tous se disent : « Excellente maison, charmante femme qui en fait très-bien les honneurs. On doit être parfaitement chez ces bons amis. Comme je vais me reposer!... ne rien faire et me refaire, aux Bruyères! Vrai, j'ai besoin d'un mois ou deux de *farniente*. Le docteur m'ordonne de respirer l'air salin et celui des pinèdes. L'oxygène champêtre, il n'y a que cela! Quelle bonne idée de m'inviter! »

De leur côté, les jeunes filles pensent avoir un peu plus de liberté qu'à la ville, monter à cheval, aller en bateau, faire des parties en voiture, etc.

Les bons parents comptent bien faire d'interminables parties de whist ou de besigue, raconter à nouveau d'anciennes histoires, et enfin se distraire auprès d'une joyeuse jeunesse. Les enfants voient s'ouvrir une perspective infinie de jeux amusants et pas de devoirs à faire! quel bonheur!

Ainsi chacun pense d'abord au plaisir d'être chez vous pour soi-même. Mais on saura être plus habile qu'eux. Ils seront accueillis de façon à sentir tout naturellement que s'ils ont reçu une si cordiale hospitalité, s'ils se sont amusés, reposés, refait l'esprit et la santé, c'est à la douce influence de la maîtresse de maison qu'ils le doivent, à cet ensemble charmant de plaisirs et de bien-être dont elle a su les entourer.

Si la maison est distante de la station de plusieurs kilomètres, il faut avoir soin d'envoyer poney et panier ou la voiture fermée chercher les invités à l'heure annoncée pour leur arrivée. L'omnibus du chemin de fer, s'il y en a, se chargera d'apporter le gros des bagages, sinon c'est à vous d'aviser à ce qu'ils suivent de près leur maître ou leur maîtresse. Les hommes, tout comme les belles amies, seront très-contents au sortir du wagon, de monter dans une jolie voiture bien attelée, lestement menée, et d'arriver vite chez vous, au lieu d'être entassés dans le campagnard et souvent malpropre véhicule.

A peine les invités arrivés, accolades ou poignées de mains échangées, on aura soin de les conduire ou de les faire conduire dans leur

chambre. La politesse et la discrétion exigent qu'on les laisse au plus tôt se reposer, secouer la poussière du voyage, changer de chaussures, s'installer dans leur nouveau gîte. Bientôt ils redescendront tout rafraîchis, la moustache lissée, ou bien la toilette rajustée et l'édifice chevelu en ordre parfait. De plus, la première impression sera qu'aucune gêne, aucune contrainte ne pèsera sur eux. Cela leur donnera dès l'abord une humeur charmante et la plus parfaite cordialité s'établira de suite, car chacun se sentira déjà *at home*, selon l'expressive locution anglaise.

En sortant du meilleur des wagons on a besoin, surtout quand on vient de loin et qu'on a passé plusieurs heures plié dans un coin, de s'étirer, de plonger sa figure dans l'eau fraîche et de se recoiffer. Personne n'aime à se montrer négligé ou avec des vêtements poussiéreux.

Le meilleur conseil qu'on puisse donner aux maîtres d'une maison de campagne, chaumière ou château, est aussi le plus difficile de tous à suivre.

« Ah! mon Dieu! qu'est-ce que ce peut bien être? »

C'est tout simplement de s'abstenir de la visite dite « de propriétaire » régulièrement infligée à tout arrivant.

On ne peut s'imaginer la récolte de bénédictions que cela vaudra, au lieu du contraire.

« Mais il faut pourtant bien promener ses invités, leur montrer la maison, le jardin, le parc, les bêtes. Ça les amuse et les occupe. »

Croyez-moi, laissez-les tout *regarder*, mais ne les *obligez* à rien voir. Ils auront le plaisir très-grand d'aller à la découverte, de s'arrêter où il leur plaira, de voir les bêtes, de s'en amuser, si cela leur est agréable.

« On a pourtant du plaisir à montrer sa propriété. »

Plaisir cruel pour ceux qui n'en possèdent point, plaisir ennuyeux pour ceux qui ne s'intéressent guère aux choses de la campagne.

Certaines gens, excellents du reste, sont possédés d'un tel amour pour leur propriété, que jamais ils ne se lasseront d'en montrer les moindres recoins, afin de recueillir une savoureuse moisson d'éloges plus ou moins forcés, dont ils jouissent avec autant de satisfaction que s'ils s'adressaient à leur personne même.

Je sais fort bien que tout le monde n'a pas cet amour excessif et un peu ridicule de la propriété; n'importe, je mets en garde, c'est mon devoir.

Hélas! il faut bien le dire, cette manie assez répandue a pour résultat assuré d'ennuyer les autres d'abord, et ensuite de provoquer chez beaucoup un sentiment d'envie ou d'humiliation. Se parer de son bonheur est souvent dangereux; se parer de sa richesse devant ceux qui en sont privés, c'est faire acte d'égoïsme, c'est manquer à la fois de savoir-vivre et de charité.

Occupons-nous maintenant de régler d'une façon générale l'emploi des journées et les heures de repas.

Voici donc comment j'engage à les disposer :

Les invités doivent être laissés absolument maîtres de leur temps jusqu'à onze heures du matin, heure précise où le déjeuner sera servi. Gardez-vous surtout de permettre qu'aucun tapage domestique, qu'aucune cloche indiscrète ne viennent troubler leur sommeil du matin. Il y a des gens âgés ou délicats qui détestent de se lever tôt, même à la campagne. Eh! laissez-les faire ce qu'il leur plaît. La femme de chambre ou le domestique entrera doucement chez eux quand

ils sonneront ou à l'heure qu'ils indiqueront, — vers huit heures probablement; — on ouvrira leurs persiennes; on leur apportera du chocolat ou du café, et de l'eau chaude à discrétion; puis on allumera le feu s'il fait frais; voilà des gens enchantés. Ils pourront paresser encore en écoutant les bruits de la maison, la voix claire et sonore du maître qui donne ses ordres, le rire des enfants jouant avec le chien, les allées et venues des fournisseurs, enfin tout le *ron-ron* d'une maison où l'on prépare la journée. Ensuite on se lève tranquillement, puis on procède à sa toilette avec cette paresse délicieuse aux gens qui n'ont pas à s'occuper des détails de leur vie matérielle. Si l'on n'a rien voulu prendre dans sa chambre, on descend dans la salle à manger, où la bouilloire toujours prête et le plateau à thé vous offrent de quoi attendre le déjeuner sans enlever l'appétit.

Ce régime est à l'usage de ceux qui cultivent la divine paresse. Quant aux jeunes, aux fringants, aux curieux ou curieuses, désireux de savoir si le soleil qui se lève aux champs est pareil à celui aperçu quelquefois au sortir d'un bal, ils seront sur pied à six heures au plus tard.

Eh! laissez-les faire aussi; ne vous en inquiétez en aucune façon. Ils sauront bien occuper leur temps, courir le pays, visiter les bêtes et les gens de la ferme, aller avec le garde-chasse, faire un tour à cheval, cueillir un bouquet diamanté de rosée, croquer des fruits à jeun, etc., etc. « J'aime tant les raisins qui se réveillent, » disait un de nos amis pour exprimer le goût particulier au fruit le matin.

Encore une fois, laissez-les faire. Ils sauront bien s'arranger; l'emploi de leur matinée est laissé à leur responsabilité. Il est convenu que l'emploi de la vôtre vous appartient à vous, maîtresse de maison, pour donner les ordres aux domestiques, aux fournisseurs, préparer la journée, habiller les enfants, etc.

Quant aux invités remuants, ils sauront fort bien: 1° que le premier coup de cloche est sonné à dix heures et demie; 2° que le second est sonné cinq minutes avant le déjeuner; 3° QUE L'ON N'ATTEND JAMAIS PERSONNE. L'appétit venant à l'appui de la politesse, ils arriveront à l'heure dite, gais, contents, affamés et prêts à recommencer indéfiniment. Le récit de leurs aventures matinales, de leurs découvertes, de leur succès à la

pêche ou à la chasse, répandront l'animation pendant le repas ; les gens âgés se rappelleront leurs exploits du même genre et les histoires ne tariront pas.

En résumé, il faut laisser chacun prendre son plaisir où il le trouve, tout en lui fournissant tous les moyens possibles de passer le temps agréablement. La campagne doit être un endroit où règne la liberté la plus complète, tempérée bien entendu par la dose de discrétion que chacun possède. Cependant il y a des personnes qui sont habituées à ce qu'on s'occupe continuellement d'elles. Je ne connais pas de plus grand supplice pour une pauvre maîtresse de maison ; il faut bien alors se sacrifier un peu; mais le remède le plus efficace est de tâcher d'inviter en même temps de ces individualités féminines ou masculines pleines d'entrain, vives, aimant à causer, actives, qui occupent merveilleusement les invitées... absorbantes. Puis il y a les cartes, ressource précieuse pour les personnes qui ont asssez des champs et des bois avec un quart d'heure de promenade par un temps de « demoiselle », car il y a des infortunés — des infirmes selon moi — qui n'aiment pas la campagne.

Tout n'est pas rose dans le métier d'aimable hôtesse.

De onze heures du matin à six heures et demie, la journée sera remplie par les occupations que chacun préfère ou sait se créer, et par les jeux variés que des maîtres de maison entendus savent rassembler. Mais, pour attendre l'heure du dîner, il faut bien installer vers trois heures. un petit *lunch*, — on disait autrefois en bon français, un goûter. — Les enfants sont, à la campagne surtout, comme les oisillons, le cou tendu, le bec en entonnoir, toujours prêts à recevoir la pâture. Les jeunes femmes, tout étonnées de se sentir un appétit inusité, viendront aussi en prendre leur part. Ce lunch se composera de choses légères, petites sandwichs, compotes de fruits, gâteaux, fruits crus, vin sec, etc. Il sera toujours le bienvenu après des promenades à pied, à cheval ou en voiture.

Un grand coup de cloche avertira ceux des hôtes qui sont au dehors d'avoir à rentrer pour « faire un bout de toilette. » Tout en appréciant à l'excès la liberté de la campagne, j'ai toujours eu horreur du sans-gêne, forme moderne de l'égoïsme; j'approuve donc fort qu'on ne paraisse

pas à dîner sans s'être au moins coiffée et avoir mis une robe plus fraîche. Cinq minutes avant six heures et demie, dernier carillon, et à la demie précise, on annoncera le dîner. Cette fois encore chacun doit se gêner pour être exact, car il ne faut attendre personne. Rien ne rend maussades les gens réglés dans leurs habitudes comme d'attendre leur dîner. On avait coutume de dire autrefois que l'exactitude est la politesse des rois. A présent que, moyennant le suffrage universel, chacun jouit d'une parcelle de royauté, tout le monde est obligé, sous peine de passer pour mal élevé, d'avoir cette même politesse. Toute dignité comporte des charges qu'il faut accepter.

III

DIVERTISSEMENTS — CHARADES MUSIQUE

L'emploi des soirées à la campagne est souvent assez difficile dans la saison où la température trop fraîche, ne permet plus les promenades du soir qui pendant l'été sont avec celles du matin, les plus agréables de la journée.

Vos hôtes se sont promenés, ont chassé, pêché, lu, joué tout le jour; chacun a choisi l'occupation qui lui plaisait le plus. Mais le soir après dîner tout le monde est réuni, il s'agit d'éviter : 1° qu'on ne s'ennuie ; 2° que les messieurs ne se mettent à parler politique, ce qui est déplorable. On dit qu'il n'y a pas sur un arbre deux feuilles

identiques ; pour les opinions politiques, il ne se trouve pas deux personnes ayant exactement une manière de voir semblable. Peu de gens savent accepter complétement que les autres ne pensent pas comme eux. La discussion s'élève de suite, d'abord courtoise, — si elle restait toujours dans ces limites, ce serait parfait, car chacun a bien le droit de soutenir son opinion, — mais elle s'anime, s'envenime, dégénère quelquefois en dispute violente. Politesse et courtoisie sont lestement écartées ; les hôtes prennent fait et cause pour l'un ou l'autre champion, et les maîtres de la maison sont vivement contrariés sans pouvoir le témoigner, car ils gêneraient leurs invités.

Une maîtresse de maison doit donc considérer la politique comme le phylloxera de toute causerie, de toute sociabilité. Elle fera prudemment de chercher une distraction qui plaise à tous. On me dira qu'il y a la musique. Excellent. Mais on en a fait dans le jour, et puis on n'a pas toujours parmi ses hôtes ou sa famille des personnes assez bonnes musiciennes pour qu'on puisse réclamer le concours de leur talent. On est très-exigeant maintenant sur ce chapitre. Ensuite, il faut en convenir, il y a nombre de gens qui

n'aiment la musique qu'à dose restreinte. « Sonate, que me veux-tu? » — « Romance, que t'ai-je fait? »

Autrefois, on avait la distraction suprême d'égrener du maïs, de tricoter ou de filer du lin, en écoutant des conteurs qui vous faisaient frémir avec des histoires épouvantables. A présent, — est-ce hélas ou tant mieux qu'il faut dire? — les invités ne sauraient se contenter de ces innocents plaisirs. Bonhomie, sainte simplicité, vous avez disparu avec tout un passé qu'on ne saurait ressusciter. C'est un Lazare endormi pour jamais. On vit plus vite, on veut des émotions, il en faut. Eh bien, fabriquons de jolies petites émotions pour ces chers hôtes. Le théâtre est là.

— Comment! quel théâtre? Il n'y en a pas trace, ici. Où trouver une scène, des décors, des acteurs? On ne peut pas faire venir la Comédie-Française chez soi!

Inutile. Elle y est déjà.

Mme C..., Mlle X... ne font-elles pas une jeune première et une ingénue de premier ordre?

Jouer la comédie est un divertissement très-agréable à la campagne, dans une société intime où tout le monde se connaît, où il règne une

certaine bienveillance. A la ville, c'est tout différent. Une foule de rivalités, de personnalités qui s'imposent changent parfois ce plaisir en ennui.

Il y a maintenant nombre de pièces très-faciles à jouer et très-amusantes, tout en restant dans les limites du bon ton. Quelques auteurs célèbres ont même pris plaisir d'en écrire exprès pour le théâtre de campagne. Bien des jeunes femmes seront enchantées de jouer. Quant aux jeunes filles, c'est au tact maternel à juger si cela doit ou non leur être permis. Cela dépend en général, du milieu où l'on se trouve. On peut même monter des opérettes à deux, à trois, à quatre personnages, quand on réunit un nombre suffisant de musiciens. Il y en a de charmantes, très-gaies, et dont la musique facile s'apprend vite, ce qui est indispensable afin de ne pas se condamner à un trop grand nombre de répétitions.

Mais à mon avis, il y a une chose cent fois plus amusante que la comédie, parce qu'elle a le mérite de l'impromptu : c'est la charade en action. Au premier abord, une charade paraît bien plus facile à organiser et à jouer qu'une comédie. Erreur. Une pièce vous donne un cadre tout fait,

un rôle tout prêt que vous interprétez bien ou mal, suivant votre capacité. L'auteur a préparé le dialogue, les effets, les péripéties, le dénoûment. A vous d'interpréter le mieux possible ses intentions. Tandis que dans la charade, la donnée du scénario est à peine indiquée par le sens du mot.

Chacun sait qu'une charade en action est une pièce improvisée, dans laquelle chaque scène doit exprimer la signification d'une syllabe, faisant partie d'un mot que les spectateurs doivent deviner. La dernière scène doit contenir le mot tout entier.

La petite troupe des *charadeurs*, — qu'on me permette d'inventer ce mot et de m'en servir aujourd'hui pour les besoins de la cause, — convient en grand secret du mot qui doit servir de *tessiture* à la pièce improvisée. Les puristes prétendent qu'on doit profondément respecter l'orthographe; la jeune école, plus indépendante, soutient que la prononciation suffit. Cela n'a pas grande importance. L'attrait d'une charade n'est pas dans la difficulté de deviner le mot, mais bien dans les scènes plus ou moins amusantes, excentriques et drôles dont elle est le prétexte

Il y a plusieurs manières de jouer une charade.

La plus véritablement amusante est celle où tout s'improvise lestement, se joue de même, sans prétentions aux costumes, sans préparation aucune. Mais pour cela, il faut que ceux qui jouent aient une grande habitude, le don de réplique et le plus d'esprit possible. Une autre façon, et qui ne manque pas d'agrément, c'est de chercher dans plusieurs auteurs des scènes qui puissent servir à encadrer, à exprimer une des syllabes du mot convenu. Cela permet d'y introduire un ou deux morceaux de musique ou quelque joli dialogue en vers ou en prose. Ce genre exige plus de talent acquis chez les charadeurs et un certain nombre de répétitions en général fort amusantes ; mais on arrive ainsi à faire de très-jolies représentations. Rien ne saurait occuper plus agréablement les hôtes.

Nous allons examiner comment on peut exécuter ce charmant divertissement.

Occupons-nous d'abord du personnel et des costumes. Parmi les amis de votre mari, admis dans votre cercle intime, il s'en trouvera bien un certain nombre pleins d'entrain, disposés à s'amuser, doués d'un esprit vif et gai et du don de répartie. Voilà des charadeurs excellents.

Quelquefois il est assez difficile de trouver parmi les dames de bonnes partners pour faire des charades en action. Elles aiment mieux jouer des pièces toutes faites où l'on peut arborer une jolie toilette. Les jeunes personnes sont quelquefois trop timides, — à vrai dire ce défaut est devenu rare aujourd'hui, — ou bien les mamans n'aiment pas à leur laisser prendre le petit supplément de liberté nécessaire. Je n'ai pas à discuter ce sujet délicat, ne me plaçant aujourd'hui qu'au point de vue du plaisir du spectateur. Tout dépend ici du milieu où l'on se trouve ; chacun appréciera ce qui doit être permis ou défendu, c'est affaire de tact et de convenance. Quant aux décors, ils sont fort inutiles. Un paravent suffira. Pour les costumes, c'est différent ; ils ajoutent beaucoup à la gaieté de la représentation ; les vieilles robes de bal seront donc d'un grand secours. Il faudra bien aussi se résigner à sacrifier quelques pièces de la garde-robe. S'il reste dans les tiroirs des robes ou des chapeaux d'une grand'tante ou d'une grand'mère, ce sera mirifique. Ajoutez-y quelques draperies rouges, blanches, vertes, jaunes, de vieux schakos à plumet, des sabres de garde nationale, des lattes de cavalier relégués

au grenier, avec d'autres objets du même genre. Nommez un costumier qui veillera à ce que l'on se contente le plus possible de ces ressources, car les *charadeurs* une fois lancés, sont gens dangereux et capables de tout. On en a vu décrocher les rideaux pour se draper à l'antique ou faire des traînes de cour, vider l'armoire à linge pour s'habiller en Bédouins, piller la garde-robe de madame, manger tous les gâteaux préparés pour le thé, sous prétexte de reprendre des forces. C'est charmant pour une fois, mais il vaut mieux leur organiser un petit magasin de costumes, avec perruques, fausses barbes, moustaches de mousquetaires, de Chinois, etc. Voilà qui fera leur joie. Avec un peu de fil de fer, du crin noir, de la filasse blonde, on arrange de magnifiques barbes de jeune premier, de brigand, de tyran, de père noble, d'ermite, etc., et des perruques assorties. On recourbe deux petites branches en fil de fer pour les accrocher derrière les oreilles, absolument comme des branches de lunettes; le fil de fer passe au-dessus de la bouche, et l'entoure en formant un rond; là-dessus on fixe avec un peu de fil, du beau crin noir de matelas ou du crin long; cela forme des côtelettes

de marin, des Barbe-bleue, des moustaches de mandarin, etc. qui s'accrochent instantanément et déguisent tout-à-fait la figure. Même emploi de la belle filasse blonde, de la soie écrue en écheveau ou du coton blanc. Il n'est pas difficile d'établir des perruques avec le même système. On pourrait faire venir barbes et perruques de chez un bon costumier de Paris, mais cela coûterait fort cher et ne serait certes pas plus amusant. Au contraire, la confection mystérieuse de ces accessoires occupera et amusera « la troupe » pendant les jours de pluie. J'ai vu des gens avoir une adresse singulière pour arranger costumes et coiffures; en un clin d'œil ils vous tournaient un énorme turban blanc sur la tête; on piquait de côté le petit plumeau rouge qui sert à épousseter les bibelots, un grand jupon blanc dont le lé de derrière est ramené devant entre les genoux et relevé dans la ceinture faite d'une écharpe rouge; grand vieux sabre, quatre pistolets à pierre trouvés au grenier, passés dans la ceinture, veste chamarrée, barbe formidable, yeux furibonds, et voilà un pacha de première qualité.

Les charades en action ne se peuvent jouer

que dans un cercle très-intime, car il faut que la bienveillance du public donne toute liberté aux acteurs. Charges de gens célèbres, parodies de leurs œuvres, fantaisies, absurdités, tout doit leur être permis, même un grain d'extravagance à l'expresse condition de rester toujours de bonne compagnie. Comme il est impossible de fixer aucune règle à ce genre de divertissement, on doit se contenter de recommander trois choses : 1° ne pas parler en même temps que son interlocuteur, chose que les novices ne manquent jamais de faire et qui gâte tout; 2° tourner le moins possible le dos au public, même réflexion que tout à l'heure; 3° avoir le plus grand soin que les entr'actes entre les trois ou quatre scènes qui composent généralement une charade soient extrêmement courts; sans cela le public s'ennuie, se refroidit, cause d'une foule de choses et oublie le commencement.

La petite troupe doit donc avoir soin de nommer un directeur ou *impresario*, chargé d'organiser les diverses scènes avant de commencer, afin que chacun sache quel personnage il aura à représenter, dans quelle situation il le placera et comment il faudra s'affubler.

Je répète encore que pour ce genre de plaisir, les costumes ont peu d'importance, tandis que les dialogues en ont une très-grande. Tout doit rouler sur l'esprit d'à-propos, de repartie vive et drôle des charadeurs. Ajoutons que pour bien jouer, il faut que la maîtresse de maison soit parfaitement sûre que, même emportés par l'excitation du jeu et du rire, aucun des acteurs ne passera jamais les limites du bon goût.

On a quelquefois l'heureuse fortune de trouver, pour les charades comme pour les pièces, des *sujets* précieux parmi les très-jeunes gens pour jouer les rôles de femme, ingénues, soubrettes et même les jeunes premières. Ce n'en est que plus amusant. Il me souvient d'avoir vu jouer dans un château, et fort bien ma foi, le *Voyage de M. Perrichon*. La dame qui devait jouer le rôle de M[me] Perrichon dut partir subitement. On n'avait donc personne. Grand embarras. Enfin le jour de la représentation arriva. Comment avait-on fait? Qui jouerait? Le plus grand secret avait été gardé, chose déjà étonnante. Enfin on vit paraître une fort jolie personne, très-bien mise et suffisamment majestueuse de tournure et d'allure. Elle joua admirablement. La curiosité

était vivement excitée. Qui était-ce? Aurait on fait venir une actrice de Paris? La société nombreuse et formée, outre les hôtes du château, de tout le voisinage un peu collet-monté, commençait à s'inquiéter. Pour la rassurer, la pièce finie au milieu des applaudissements, le maître de la maison vint présenter au public la débutante qui s'éventait avec grâce, en minaudant : « Mr de X..., le fils d'un de mes amis, élève de l'École de..., en vacances depuis quelques jours. » Personne ne voulait le croire. Il fallut que Mme Perrichon ôtât sa coiffure : bonnet à fleurs, chignon, perruque blonde, etc. Ce furent des étonnements et des rires sans fin. Cette aimable personne voulait même ôter au plus vite ses jupons, sa tournure et surtout son corsage bombé qui, disait-elle, la gênait, faute d'habitude... On l'obligea de garder son costume pendant le souper qui suivit la pièce; les messieurs s'amusèrent à lui faire une cour assidue et Mme Perrichon profita de l'occasion pour faire un peu la coquette, car elle avait infiniment d'esprit. Ce fut un second divertissement qui valait presque le premier. Jamais on ne s'était tant amusé au château. On le voit, il n'est pas si difficile de passer le

temps d'une manière très-agréable à la campagne, grâce aux petits jeux.

Un des plus grands plaisirs à la campagne est d'y organiser de bonne musique pour les après-dîner, les soirées ou les jours de pluie. C'est une occupation et une distraction fort agréables pour les invités musiciens, ainsi que pour ceux qui n'ont d'autre peine que d'ouvrir leurs oreilles. Un bon piano est donc chose indispensable. On y joindra tous les autres instruments de musique qu'on pourra réunir, orgue expressif, harmonium, flûte, violon, etc. Cela peut faciliter l'organisation de concerts amusants. Souvent on a des amis qui savent se servir d'un ou de plusieurs instruments, et qui, en voyage, ne s'avisent pas de les emporter. La bibliothèque ou un meuble du salon offrira donc un asile à toutes les partitions anciennes ou nouvelles qu'il plaira d'y rassembler à la reine du logis. Dans beaucoup de campagnes maintenant, les dames sont enchantées de chanter ou de jouer de l'orgue le dimanche à l'église du village. Curé et paroissiens sont encore bien plus contents. On peut donc apprendre chez soi quelques beaux morceaux de musique religieuse et en faire profiter

tout le pays. J'ai vu des femmes du monde, excellentes musiciennes, éprouver un véritable plaisir d'artiste à déployer toute l'ampleur de leur voix dans le vaisseau d'une église, toujours plus vaste que les salons où elles peuvent se faire entendre. En outre, la musique religieuse est si belle et d'un effet si puissant qu'on est toujours heureux de pouvoir la faire entendre dans son véritable milieu.

IV

SIÉGES DE JARDIN — JEUX

Quand on s'est bien promenée dans la campagne et dans le parc, un siége commode est la chose la plus agréable à rencontrer. Il est assez difficile d'en adopter qui ne soient pas trop facilement détériorables par l'humidité, la chaleur ou les intempéries, et sur lequel on se puisse asseoir sans craindre d'abîmer ou de salir ses vêtements. Troncs d'arbres coupés, bancs de bois, gros champignons en bois peint sont trop susceptibles de s'altérer au grand air. Le mieux est encore le siége en fer à lames flexibles, peintes ou métallisées. Parmi des modèles variés, on peut choisir chaises,

fauteuils, bancs et canapés sur lesquels on adapte des tentes de coutil, et en outre des petits bancs pour poser les pieds et faire asseoir les bambins. Quant aux guérites à une ou deux places, en osier capitonné de coutil, à pompons de laine rouges ou bleus, elles sont agréables et commodes, mais pourrissent promptement à l'humidité, craquent au soleil et demandent des soins continuels. Quels que soient les siéges dont on dispose, la maîtresse de maison devra apporter tout son tact à les placer de manière à ce que les invitées délicates ou âgées puissent en trouver partout à propos quand la fatigue se fait sentir et quand un joli point de vue invite à stationner avec son ouvrage ou un livre.

Il n'est pas de parc ou de jardin où l'on ne puisse agencer entre deux arbres solides un hamac pour les paresseux, une balançoire solide que se disputeront avec un zèle égal, enfants et jeunes filles. Cet exercice fort innocent et sans danger, est un de leurs plaisirs favoris. Hamac et balançoire se trouvent maintenant dans tous les magasins de jeux, mais il ne faut les prendre que très-bien conditionnés et inspecter fréquemment les cordes. Un jeu de barres paral-

lèles sera excellent pour occuper les jeunes garçons.

Le jeu de grâces, le cerceau, le volant et les raquettes, le croquet offrent encore d'agréables distractions à la belle jeunesse, ainsi que les haltères, la gymnastique et les armes plus spécialement réservées aux turbulents garçons.

C'est à nos voisins d'Angleterre que nous devons l'amusant et hygiénique jeu de croquet, le favori des jeunes filles, qui se joue en plein air, sur un terrain *ad hoc*. Il leur permet de quitter un peu l'excès de réserve où les enferme l'éducation française. Jeunes filles et jeunes gens, armés du maillet de bois, guettent les arceaux d'où ils chassent, avec enthousiasme et à grands coups de maillet, les boules de leurs adversaires. Gare de ne pas frapper sur son propre pied.

On se passionne pour les champions du camp dont on fait partie, le cœur palpite aux écarts de la boule ; les cheveux flottent au vent, les joues s'animent, les yeux brillent ; la moins coquette n'est pas fâchée de déployer ses grâces, d'arborer un joli costume court et dégagé, qui cambre la taille, et d'exhiber des pieds finement chaussés. Quel mal y a-t-il dans tout cela ? Le sang circule

mieux, la digestion se fait vite et l'on rapporte un appétit aiguisé par un exercice salutaire.

Les femmes aiment donc ce joli jeu et les messieurs en prennent très-gaiement leur part. Jouons donc au croquet.

Pendant que les invités s'y absorbent des heures entières, la maîtresse de maison est tranquille et heureuse de voir ses hôtes se divertir.

V

LES ARMES — LA CHASSE — LA PÊCHE

A la campagne, même dans la contrée la plus sûre et la plus civilisée, il est toujours prudent d'avoir des armes en bon état, et de savoir s'en servir au besoin. Suivant moi, il n'est pas permis à un homme d'ignorer le maniement d'un fusil ou d'un révolver, et il très-permis aux femmes de l'apprendre.

Tout ce qui peut enseigner la sûreté du coup d'œil, la décision, la fermeté, est un excellent exercice pour les femmes, trop portées à regarder la poltronnerie, la mièvrerie, comme des grâces particulières à leur sexe.

Monsieur possèdera donc un arsenal aussi complet qu'il lui plaira, disposé en trophée sur ses murs, ou soigneusement enfermé dans des boîtes-écrins spéciales. On y comptera au moins deux ou trois fusils Lefaucheux, des pistolets de tir, des révolvers système Lefaucheux, Tranter, Smith et Wesson, Colt, etc.

Il peut y joindre, pour occuper ses amis, bons ou mauvais tireurs, des fleurets et des masques. Aucun exercice plus que l'escrime n'est propre à développer l'adresse et à entretenir la bonne humeur.

Madame, qui est une femme prudente, mais non une Clorinde guerrière, se contentera simplement d'un petit révolver à six coups choisi à son gré dans l'un des systèmes désignés plus haut.

Beaucoup de femmes et même des jeunes filles aiment à partager les plaisirs de la chasse avec leur mari, leur père ou leur frère. On fait donc pour ces Dianes chasseresses des fusils spéciaux. Le fusil de dame est plus petit que celui destiné aux hommes; il est haut de 1 mètre environ, le calibre 28 est suffisant. Une arme de ce genre pèse à peu près cinq livres, poids fort

acceptable quand on doit vivre en bonne harmonie, l'une portant l'autre, pendant plusieurs heures de suite. Le meilleur système est toujours le fusil Lefaucheux, *mais à verrou ordinaire*, et non à sous-garde mobile qui n'est pas d'une sûreté absolue en campagne. En général, se défier beaucoup pour les armes à feu, des inventions compliquées ou peu solides. Plus les armes et leurs outils sont simples de forme et faciles à manier, meilleures elles sont surtout pour des mains de femmes.

Une maîtresse de maison peut avoir à la disposition de ses amies un ou deux autres fusils. Mais chaque chasseresse possède en général le sien, auquel elle est habituée et dont elle n'aime pas à se séparer.

Pour ménager ses forces, il est prudent de se faire conduire en voiture au champ de carnage; cela permet d'être *frais et dispos* pour la bataille. Avoir grand soin de se défier des tireurs maladroits, et en particulier de messieurs les poëtes, rêveurs, et distraits de toutes espèces qui se trompent aisément de cible.

L'exercice un peu rude de ce genre de sport est excellent pour la santé, quand on a soin de

ne pas trop se fatiguer. Il n'est point mauvais qu'une femme ou une jeune fille sache marcher *pour tout de bon*, manier des armes, diriger des chiens ou des chevaux. Tout cela habitue à être prudente, soigneuse, réfléchie, courageuse. Disons tout bas, mesdames, mesdemoiselles, que ce ne sont pas là des qualités qu'on trouve chez vous trop fréquemment.

Voici, d'une manière générale, comment la *chasseresse* doit s'habiller commodément, tout en restant aussi élégante que possible.

Il faut absolument adopter un costume semi-masculin leste et dégagé; une robe ne descendant même qu'à la cheville serait gênante et dangereuse; on peut tomber, s'empêtrer dans les plis; le fusil part et un accident arrive vite sans s'annoncer.

La jupe-gilet, plissée à l'écossaise, doit venir jusqu'aux genoux, on peut ajouter au bas, par-dessous, une ganse élastique qui maintiendra les plis. On passe par-dessus un veston à poches, très-historié de jolis boutons d'argent figurant des têtes d'animaux : chien, cheval, oiseaux etc. Ces boutons doivent être jetés partout avec goût; quantité de poches au veston ; deux pour la mon

tre, deux autres sur la poitrine ; cela orne et puis c'est commode. Le pantalon demi-bouffant jusqu'aux genoux, devient collant au-dessous, bien pris dans des molletières en cuir de la même couleur que les bottines. Les bottes à l'écuyère, en cuir russe rouge foncé ou en cuir fauve, sont encore préférables pour garantir de l'humidité, des ronces, etc. La semelle, détail important, doit être épaisse d'un bon centimètre et *débordant* la chaussure à la façon dite provençale; le pied se fatigue moins dans la marche, et il est très-essentiel de le tenir à l'abri du froid et de l'humidité. Les mains seront garanties par de bons gants en peau de daim grise ou fauve, souples et solides, assez longs pour protéger le poignet.

Ce costume peut être exécuté en trois genres d'étoffes différents : en drap vert foncé, en velours de coton brun ou rouge brun, tissu d'un porter un peu lourd, très-chaud, enfin en *homespun* gris, tissu anglais spécial, souple, chaud et léger. Le costume de chasse doit toujours être d'une seule teinte. Les blondes choisiront le vert, les brunes le brun ou le rouge très-foncé, comme le carmélite ou le grenat. Le gris est bien pour toutes.

Quant à la coiffure, elle doit être simple d'aspect, sans panache ondoyant ni plume au vent. On choisira entre la petite cape anglaise, à bords tombant sur la figure, et le chapeau Louis XIII bas, en feutre épais et souple; dessus, piquez une plume de héron, une plume rouge ou grise, ou bien une aile de perdreau, une fantaisie quelconque courte et droite, bien liée à la forme du chapeau.

Chacune doit choisir ce qui va à sa tournure, à sa figure. N'oublions pas la cartouchière en cuir anglais fauve ou brun; on en fait de spéciales pour les Dianes chasseresses.

Je n'ai guère de conseils à donner au sujet de la pêche, exercice peu pratiqué par les dames, soit parce que la pêche à la ligne exige d'elles une trop forte somme de patience et d'immobilité, soit parce que les autres genres de pêche les obligent à se lever trop matin pour y assister, Les pêcheurs et les manuels spéciaux les renseigneront suffisamment à ce sujet, le cas échéant. De toute manière, je leur recommanderai un costume analogue au costume de chasse : si on se vêt en toile ou en coutil, avoir grand soin de se couvrir de laine par-dessous, sinon gare les rhumes, rhumatis-

mes et toute l'aimable famille des « froids » ; surtout avoir des chaussures imperméables et un grand chapeau pour préserver de la pluie et des coups de soleil.

La pêche aux écrevisses est souvent un but amusant pour la promenade ; bien entendu qu'on va les voir prendre sans s'exposer soi-même à être appréhendé par leurs pinces.

Partout où il s'en trouve dans les frais ruisseaux ou dans les petites rivières, les gens du pays savent admirablement s'y prendre pour reconnaître leur gîte et aller les y dénicher.

Un autre genre de chasse aquatique, amusant de temps à autre et très-praticable pour les dames, c'est la pêche aux grenouilles. Dans la saison chaude, ces gracieux batraciens font volontiers leur sieste à fleur d'eau, dans les mares et les rivières où ils s'installent de prédilection. C'est le moment favorable pour conquérir une friture de cuisses de grenouilles ou bien un potage fait d'une purée des mêmes gigots assaisonnés de beaucoup de cerfeuil. Il y a des amateurs fanatiques de ces deux mets. Quand je vous dis qu'il y a de tout dans le monde !

Les engins nécessaires à cette pêche sont

très-simples. Une ligne, un hameçon ; on en fabrique aisément avec une épingle recourbée, des fragments de drap rouge — le drap d'officier est préférable au drap de soldat par la vivacité plus grande de la teinte, — voilà à peu près tout. Ajoutons un grand pot bien fermé pour éviter les évasions. Comme dans tous les sports de ce genre, un silence profond doit être gardé. Recommandation délicate à faire à beaucoup de femmes, et même à un grand nombre de messieurs.

Armé de la ligne, on fait perfidement flotter et remuer à la surface de l'eau le morceau de drap que les pauvres innocentes prennent immanquablement pour une proie appétissante.

Quand on possède ce talent, assez rare chez les gens du monde, on imite le bruit léger, l'espèce de *ron ron* que font les grenouilles pendant leur sieste. Aussitôt on voit apparaître leur tête à la surface de l'eau : les habiles choisissent les bêtes les plus dodues, et dès que celles-ci ont happé l'hameçon on les tire à soi. Impossible de ne pas rire de leurs gambades désespérées. On doit éviter de prendre les grenouilles avec la main nue, cela peut donner des irritations et

des boutons; on met une paire de gants en peau ou en coton. Comme parmi les carpes, il y a parmi ces inoffensives bêtes de vieilles moustaches qui ne se laissent jamais prendre. On a beau les tenter, secouer devant leurs gros yeux le chiffon rouge, elles le fixent et restent insensibles à la tentation ou piquent une tête pour y échapper.

Quel exemple pour l'humanité!

VI

BATEAUX — ÉCURIE — CHEVAUX — VOITURES

Le genre de bateaux dont on pourra se servir dépendra beaucoup de l'expérience nautique des personnes destinées à les conduire. En somme, pour un bateau de plaisance, il est prudent de choisir une bonne yole à deux ou quatre rameurs assez large pour qu'elle offre à l'eau une assiette rassurante. Dans aucun bateau, et surtout dans celui-là, il ne faut permettre aux imprudents de s'amuser à se balancer sur l'onde perfide. En général, on fera bien de laisser à terre les gens poltrons ou étourdis ; il n'y a pas de petits dangers sur l'eau. En cas d'accident, les nageurs les plus

habiles ne peuvent toujours vous empêcher d'aller très-lestement au fond de l'eau et d'y rester.

Le *skiff* est un bateau destiné spécialement aux jeunes gens qui ont un peu le diable au corps; ce genre de bateau se monte à deux, mais plus souvent à un seul rameur. Le skiff file sur l'eau comme une flèche. L'exercice de la *périssoire* est également réservé aux amateurs adroits familiarisés avec tous les genres de canotage.

Ayons donc outre ces hors-d'œuvre à l'usage des gentlemen, un bon bateau à fond assez plat, d'allure posée et bien conditionné pour promener sur l'eau la famille, les invités, les enfants et surtout les femmes poltronnes, puis un petit canot paisible qui sera sur l'eau le pendant du panier à poney sur terre ferme, et qui ne vous videra pas traîtreusement dans l'eau à la moindre incartade.

L'exercice de la rame est assez fatigant, cependant beaucoup de femmes le pratiquent non sans grâce. Quand même on ne devrait se servir de ce petit talent qu'en de rares occasions, il est toujours bon de le posséder. Je l'ai dit et ne me lasse point de le répéter, les femmes ne doivent rien négliger de ce qui peut leur donner force

et santé, parmi les exercices qui sont à leur portée.

L'installation et la surveillance d'une belle écurie est surtout du ressort d'un maître de maison. Mais une femme ne perd rien de sa grâce et de son charme à s'intéresser directement à ses chevaux, de si belles bêtes et de si bons amis, surtout si elle est amazone, sait parler à un cheval et le caresser sans manifester ces petites peurs et ces effrois un peu ridicules des personnes qui approchent rarement des chevaux.

L'écurie, pour être salubre doit être assez haute et tenue avec une extrême propreté — on calcule généralement quarante mètres cubes d'air par cheval. — Les riches amateurs de chevaux installent leurs favoris avec un luxe approchant de celui dont l'empereur Caligula, d'hippophile mémoire, entourait l'animal de race dont il fit un des meilleurs sénateurs de son royaume, car il était toujours de l'avis de son maître. Mais pourvu qu'un cheval ait un large box, une mangeoire en fonte émaillée pour savourer son avoine noire au parfum vanillé, du foin sans poussière, mélange exquis d'une foule de plantes odorantes, une litière soignée et parée à toute heure du

jour, on peut être sûr qu'il ne sera point à plaindre. Ces soins permettront aux invités de venir souvent voir les chevaux et leur porter des friandises auxquels ils sont très-sensibles. Les chevaux aiment beaucoup à être baignés et à sentir une main exercée promener sur eux l'étrille et l'éponge. Ces soins sont nécessaires à leur santé. Un grand abreuvoir d'abord facile, et voisin de l'écurie leur sera donc ménagé. Il est indispensable que les grooms, palfreniers, cochers, aient sous la main de l'eau à discrétion sans toutefois permettre aux bêtes de s'y abreuver à volonté. L'heure des repas doit être très-régulière pour les chevaux ; on sait qu'en France on ne leur permet de boire qu'environ une demi-heure après leur rentrée de promenade. Les Anglais pratiquent un système différent et font boire les chevaux, même en transpiration. Nous pensons que ce dernier système n'est pas le meilleur, et grand nombre de chevaux ont attrapé pour ce motif une bonne fluxion de poitrine.

Observation importante : le grenier renfermant le foin, la paille et l'avoine, doit être disposé de façon à ce que la poussière n'en

arrive jamais aux animaux. On évitera donc avec soin de le placer au-dessus des écuries; ce serait encore une cause directe d'indisposition pour les chevaux.

Chacun aura autant de chevaux que sa fortune le lui permettra; mais à la campagne une écurie montée sur un bon pied] comprendra au moins deux chevaux de selle pour les maîtres, un trotteur irlandais pour le coupé trois quarts ou la victoria, et deux petits poneys à tous crins pour le panier. Si la fortune le permet, on fera bien de compléter un attelage à quatre; pendant la saison d'été et d'automne, c'est une ressource importante pour les invités et une distraction de haut goût pour le propriétaire, qui est fier de montrer à ses amis comment il mène un *four-in hand.*

Et puis ces quatre chevaux permettront d'avoir, et appelleront même toute une collection de voitures de campagne et de chasse telles que break pour parties lointaines, dog-cart, tilbury, etc.

A ces diverses voitures peut s'ajouter une petite américaine pour le seigneur du logis. Le break devra pouvoir se transformer en omnibus pour joindre la chasse ou s'abriter les jours de pluie.

VII

PARTIE DE CAMPAGNE

Il s'agit donc d'arranger une partie, pour conduire la bande joyeuse des invités déjeuner en plein air à quinze, vingt, vingt-cinq kilomètres de la maison. On choisit pour but soit des ruines intéressantes, un beau point de vue, enfin ce que le pays peut offrir de remarquable.

On peut s'y prendre de deux manières : emmener le ou les domestiques et emporter les vivres, ou bien envoyer à l'avance gens et victuailles. Ce dernier parti me semble préférable. La liberté de rire et de causer est plus complète, et le fidèle Pierre ou Baptiste aura tout le

temps de choisir et de disposer la place la plus favorable pour servir de salle à manger. Le ciel et le feuillage tiendront lieu de plafond, les arbres et les ruines formeront le décor.

De plus, ledit fidèle Baptiste aura le loisir nécessaire pour faire rafraîchir le vin dans la source voisine, et déballer les vivres. Ceux-ci auront été préparés dès la veille au soir par les soins de la prévoyante maîtresse de maison. Rôtis, viandes de boucherie, volaille ou gibier, saucissons, mortadelles, jambon, etc. toutes choses simples et résistantes seront emballées dès le matin, ainsi que les petits pains, des fruits et quelques pâtisseries. Dans tous les magasins d'objets de voyage se trouvent des paniers pour déjeuner de chasse, à l'usage de six personnes. Un ustensile de ce genre contient des petites assiettes en porcelaine plus ou moins bien décorée, des verres gobelets, des serviettes grandes comme des serviettes à thé, des couteaux et des fourchettes à deux ou à trois dents montés en os ou en ivoire. La monture en bois de cerf, plus élégante et plus solide, coûte un tiers de plus. Cela s'appelle un service de campagne ou de chasse.

Le dessous de ces paniers se démonte et forme deux compartiments en fer-blanc où l'on peut mettre des viandes; mais cette invention, séduisante aux yeux inexpérimentés, n'est pas « pratique. » Aussi est-il facile et à mon avis préférable, d'arranger soi-même un panier qui sera bien plus économique et bien plus complet. Les personnes habituées à faire souvent de ces sortes d'expéditions savent bien qu'il vaut mieux emballer les vivres dans un simple panier ordinaire, bien bourré et solidement attaché. On y loge les quantités qui conviennent, sans être limité par la grandeur du compartiment. Quant aux vins, la meilleure façon d'en emporter, toujours pour les gens pratiques, c'est de placer les bouteilles dans un panier spécial à compartiments, auquel on fait très-facilement adapter un solide couvercle en osier fermé à cadenas si l'on veut. Pour douze à quinze personnes, il faut bien une vingtaine de bouteilles de champagne et quelques bouteilles de bon bordeaux pour les gens au régime, qui ne se grisent plus, hélas! que de la gaieté des autres.

Vingt bouteilles de champagne! se griser! voilà mes lectrices tout effarouchées. Jamais

chose pareille ne leur est arrivée ! Eh ! je le crois bien. Qu'elles se tranquillisent, elle n'arrivera pas encore cette fois-ci. D'abord on n'est point obligé de tout boire, il s'en renverse et puis on en fait goûter aux chevaux qui adorent cela, pauvres bêtes ! Et Baptiste, ne faut-il pas qu'il ait aussi sa petite fête avec ses camarades ! Si on venait à manquer de vin, comme ce serait triste pour les invités ! Ensuite, en plein air, après une grande course en voiture le matin, et une promenade à pied pour visiter les ruines ou n'importe quoi, les dames font des exploits surprenants en fait de gastronomie. Les voilà stupéfaites toutes les premières. Mais c'est ainsi ! On n'est pas un peu fou tous les jours. Et quels souvenirs amusants laisse une pareille partie !

On n'ignore pas que le champagne frappé perd en grande partie ses qualités enivrantes. Nombre de personnes le préfèrent réduit à cet état inoffensif. Rien n'est plus aisé maintenant que de produire de la glace artificielle parfaitement pure. Fée chimie en a trouvé le moyen. Les malles-glacières pour 4 à 10 bouteilles sont très-faciles à transporter et du maniement le

plus simple. Naturellement, il faut préparer ladite malle chez soi avant le départ, et lorsqu'elle est prête, on l'accroche sous la voiture afin de la tenir autant que possible à l'abri du soleil. Ce petit luxe de raffinement sera très-agréable aux invités.

Ceux qui ne possèdent point de malle-glacière arriveront au même résultat de la façon suivante : Dans un sac ou dans un grand morceau de laine épaisse on jette une certaine quantité de sciure de bois, et l'on y place de gros morceaux de glace que l'on recouvre également de sciure. Grâce à ce procédé si simple, une grande quantité de glace peut être conservée pendant un temps fort long, une journée au moins.

Un peu avant le repas, on pratique entre les morceaux de glace un trou suffisant pour y placer une, deux ou trois bouteilles en ayant soin d'enlever un peu la sciure du milieu afin que le verre soit en contact direct avec la glace. Un temps très-court suffit pour frapper le liquide.

Si l'on veut avoir de la glace pure à mettre dans les verres, il suffit d'essuyer avec soin la sciure qui entoure les morceaux. A la rigueur, le son peut remplacer la sciure de bois.

Toutes les dispositions nécessaires pour préparer une partie de campagne doivent être arrêtées la veille au soir, afin que le matin, rien ne retarde l'exécution des projets.

A l'heure fixée, on attelle au breack les deux solides trotteurs. Six ou huit personnes se placent à l'intérieur; deux autres se mettent près du cocher. Chacun doit être laissé absolument libre de choisir le voisinage qui lui convient. C'est la condition essentielle de toute joyeuse expédition.

Je conseille fortement aux dames de s'habiller simplement avec une jolie robe de voyage en lainage de couleur écrue, beige, gris fer, feutre, gris-poussière, amadou, ne craignant ni de frôler une broussaille, ni de recevoir quelques gouttes de pluie. La parure indispensable que je leur conseille d'emporter, celle qui les rend toujours cent fois plus charmantes que la plus belle toilette, c'est... la gaieté, la bonne humeur, quoi qu'il arrive.

Autre recommandation tendant au même but, c'est de mettre une chaussure aisée, élégante toujours, mais assez solide pour ne pas craindre un peu d'humidité et la marche

sur les pierres ou les cailloux. Le costume sera complété par un chapeau de voyage coquet, mais bien attaché, et l'indispensable plaid roulé dans une courroie.

Malgré la simplicité de l'habillement, une femme élégante saura toujours s'arranger pour être jolie et mise avec goût.

Si une ou deux personnes ont plaisir à escorter la voiture à cheval, on tâche de leur procurer deux sages chevaux et d'un caractère à l'épreuve de l'inexpérience du jeune cavalier ou de celle de l'amazone novice. Quant au cocher du break, ce sera le châtelain, enchanté de déployer ses talents; mais lui aussi doit avoir un brevet de science et de prudence. En cas d'accident, fondrière imprévue, rencontre qui effraie les chevaux et leur donne velléité de s'emporter, le conducteur peut tenir l'existence de tous entre ses mains.

A ce propos, encore un conseil d'une haute importance.

Rien de courageux, de brave, d'intrépide, d'audacieux même comme les femmes... quand elles veulent bien s'en donner la peine. Certaines d'entre elles le sont souvent plus encore que les hommes. Mais aussi rien de plus misérablement

poltron que beaucoup de femmes, et rien de plus déplorable que celles qui se croient obligées de faire preuve de délicatesse de nerfs. Ces dernières feront sagement de rester au logis.

La plupart des accidents arrivent par leur intermédiaire ou par simple imprudence. Si donc à la vue d'un chien blanc, au bruit d'une ferraille tressautant dans une voiture qui passe, ou bien au passage d'un train, les chevaux commencent à danser ou à partir d'un galop inquiétant, le cocher a besoin de tout son sang-froid pour les maintenir. Les personnes qui sont dans la voiture doivent se taire absolument, rester tranquilles, se bien tenir et ne pas le troubler par des cris complétement inutiles, qui ont pour effet certain d'augmenter la panique des chevaux.

Il y a des femmes qui perdent tout de suite la tête à la moindre alerte. Affolées par la peur d'un danger qui n'existe pas encore, mais que leur imprudence peut rendre réel, elles s'accrochent au bras du cocher, poussent des cris inhumains, exigent qu'on arrête tout de suite, à l'instant, sans vouloir comprendre que c'est impossible. Elles veulent descendre en dépit de

tout, risquent de se blesser pour le moins, et de faire perdre la tête au cocher, qui dans le fond de son âme les envoie à tous les..... saints du paradis.

Voilà donc le break au complet, on rend la main, les chevaux impatients partent, excités par les rires et les exclamations de la joyeuse société. Les cavaliers font caracoler de leur mieux leur monture, suivent ou devancent la voiture. Tout le monde est content. *All right!*

Mais il nous reste quelques invités qui n'ont pas trouvé place dans le break. Les sournois ont tramé une petite partie à part. Ils n'ont eu garde d'en parler la veille au soir, parce que tout le monde aurait voulu aller avec eux. Mise dans la confidence, la maîtresse de maison fait préparer soit avant ou après le départ du break, le panier attelé d'un petit poney excellent, mais qui a ses idées et qu'il faut savoir mener. Une des jeunes femmes a bien envie de conduire. Ces messieurs connaissent très-bien les chemins.

En avant donc! La petite partie ne sera pas celle qui s'amusera le moins; elle vous saura de plus un gré infini de l'avoir laissée faire à sa guise. On s'arrange donc dans la légère voiture,

voiles et rubans flottent au vent, on rit déjà et le poney part d'un train d'enfer.

Pendant qu'il court, faisons encore un peu de morale.

J'ai vu de ces parties qui auraient dû être charmantes gâtées par les exigences et la mauvaise humeur de certaines personnes qui ne savent pas accepter tranquillement ou gaiement un contre-temps, une gêne, un ennui imprévus.

Les maîtres de maison ont tout disposé pour que votre plaisir soit complet, votre bien-être aussi grand que possible. Survient un accident à la voiture, il faut faire une partie du trajet à pied. Mme Y... s'écrie qu'il n'est pas dans ses habitudes d'aller à pied (de marcher). Elle le pourrait très-bien, mais elle ne veut faire aucun effort; elle exige que tout le monde reste auprès d'elle parce qu'elle a peur, pendant qu'on est allé chercher du renfort. Un orage éclate, la pluie vous inonde; Mme Y... trouve moyen d'accaparer plusieurs plaids pour se garantir. Elle est la moins mouillée mais elle se lamente comme si elle était la seule victime, la perpétuelle victime. Bon gré mal gré, elle oblige tout le monde à s'occuper d'elle; malgré cela, son humeur

augmente. On finit par avoir un peu d'envie de se moquer d'elle, ce qui l'exaspère.

Il y a encore la variété très-commune de la petite-maîtresse, enfant gâtée qui ne peut souffrir qu'on s'occupe des autres femmes. Elle a mille petits manéges pour attirer et captiver l'attention ; si un de ses chevaliers est aimable pour une autre femme, elle est furieuse, elle boude. Elle mérite qu'on la laisse bouder. Disons que ces deux types sont heureusement des exceptions, mais la présence d'une personne de ce genre suffit pour gâter le plaisir de tous.

N'est-il pas plus aimable de savoir prendre tout du bon côté, soit avec une douce patience, ou bien avec une franche gaieté qui transformera toutes les mésaventures en une source d'amusement.

VIII

L'ÉQUITATION

Quelques conseils au sujet de l'équitation trouvent naturellement leur place ici. Je n'entends en aucune manière faire un cours ni seulement donner une leçon sur cette matière délicate, qui s'élève à la hauteur d'une science véritable.

L'exercice du cheval est-il bon, est-il mauvais pour la femme? Santé et fortune le permettant, c'est selon moi, un excellent exercice.

L'équitation est beaucoup moins en honneur en France qu'en Angleterre. La femme de race latine paraît moins disposée à pratiquer ce genre de sport, soit par éducation, soit par goût natu-

rel. Je le regrette pour nos Françaises. Savoir diriger et maîtriser un cheval, le monter avec grâce, faire d'un être fier, indocile et fort un serviteur obéissant et doux, n'est point une tâche déplaisante, bien au contraire. Disons-le tout bas : l'esprit de domination est souvent fort développé chez les filles d'Ève ; cette agréable façon de l'exercer ne saurait gêner personne. L'habitude de monter à cheval fortifie le corps, donne à l'esprit de la fermeté et de la décision, et développe chez la femme la présence d'esprit, le sang-froid et l'initiative personnelle qui lui deviennent de plus en plus nécessaires dans notre époque de « struggle for life. »

Elle dissipe également cette mièvre poltronnerie si ridicule, que des esprits très-faux affectent de trouver naturelle et gracieuse chez la femme.

Au bon vieux temps, il n'existait guère de routes passables. Les femmes voyageaient à cheval ou dans de lourds chariots appelés *basternes*, traînés par des bœufs. La belle princesse Galeswinthe, fille du roi visigoth Athanaghild et fiancée du roi franc Chilpérick, mit ainsi près d'un an, au sixième siècle, à venir de Tolède à Soissons.

A cheval, on allait plus vite; pendant plusieurs siècles, les princesses, les hautes et puissantes dames s'asseyaient en croupe derrière leur écuyer; c'est ainsi que la glorieuse Élisabeth d'Angleterre faisait son entrée dans ses bonnes villes. Cependant quelques femmes chevauchaient franchement à califourchon. Dans le musée d'une ville suisse, on conserve religieusement la selle de la bonne reine Berthe aux grands pieds; cette selle, fort curieuse, est munie de deux énormes étuis en cuir solide, dans lesquels Mme Berthe enfonçait chacune de ses jambes, une de ci, une de là. Sa quenouille légendaire était fixée à l'arçon, et la bonne reine s'en allait *filant* visiter ses sujets.

Plus tard, abandonnant l'appui gênant de l'écuyer, les femmes se servirent de la planchette pour voyager à cheval, c'est-à-dire qu'elles s'asseyaient de côté, les deux pieds posés sur une planchette formant étrier; la selle était analogue au harnachement actuel des ânes. Cette façon d'aller, fort commode pour voyager, n'offrait guère de sécurité à l'amazone. Aucune assiette, point de solidité. A la moindre vivacité, au moindre faux pas de la monture, la dame était par

terre, « très-marrie et fort mal en point, » selon le langage du temps.

Ce fut Catherine de Médicis qui, la première, importa d'Italie en France l'usage de la selle à fourche. Excellente écuyère, elle appréciait fort l'équitation ; désireuse de ne point trop perdre de vue son royal époux, la reine Catherine avait coutume de voyager avec la cour et de suivre les chasses à cheval.

Le charmant escadron de ses cent cinquante filles d'honneur tranformées en amazones intrépides la suivait partout.

Depuis cette époque, les femmes ont continué à se servir de cet excellent système pour monter à cheval. Après diverses modifications, le harnachement lourd et compliqué d'autrefois, déjà simplifié par la selle française, a été définitivement remplacé de nos jours par la légère selle anglaise.

A mon humble avis, l'exercice du cheval est amusant, élégant et excellent pour la santé. Quelle bête est plus belle, plus utile et plus amie de la femme ?

L'amazone gagne en force ce qu'elle perd en grâce féminine, dit-on. Erreur ! erreur profonde !

La femme gracieuse le sera quand même et partout, elle le sera plus encore placée sur un beau cheval bien dressé.

Mais l'amazone est moins solide en selle que le cavalier.

Autre erreur! L'amazone, grâce aux deux fourches qui lui maintiennent les jambes, est d'une solidité à toute épreuve, si elle sait conserver son sang-froid et si elle n'obéit pas à la fâcheuse inspiration de dégager sa jambe dans un moment périlleux. C'est presque toujours par peur qu'une amazone est jetée en bas de son cheval. Mais, pour obtenir ce sang-froid si nécessaire, il faut se donner la peine d'acquérir la science de l'équitation en étudiant les principes avec assiduité. Ne pas s'imaginer surtout qu'il suffise de cinq ou six essais pour être apte à se mêler aux parties de chasse et de campagne. Il faut de trente à quarante épreuves suivies pour pouvoir le faire avec l'élégance que donnera une *bonne assiette acquise;* et il faudra *travailler* pendant au moins un an pour devenir une habile amazone.

A présent que j'ai raconté comment voyageaient nos belles aïeules, je vais donner quelques conseils très-généraux, car je le répète, mon inten-

tion n'est point du tout de faire un cours d'équitation. C'est l'affaire du professeur. Tout ce que je dirais ne vaudrait pas une bonne leçon.

La chose la plus importante en équitation, c'est de savoir *jouer* avec les rênes. Amazone ou cavalier peuvent être perdus à un moment donné, s'ils ne savent pas prendre à volonté et séparer rapidement les rênes de bridon et celles de bride pour les faire agir ensemble ou séparément. C'est le gage le plus sûr et le meilleur de leur sécurité.

Une sorte d'entente cordiale s'établit vite entre l'amazone et le cheval qu'elle a l'habitude de monter. Chaque cheval a son caractère particulier ; il faut apprendre à connaître ses qualités, ses défauts, ses goûts et ses manies. De son côté, il sait parfaitement reconnaître le degré d'expérience de la main qui le dirige.

Les animaux intelligents sont — qu'on me passe la comparaison — absolument comme les enfants. Le cheval discerne de suite, avec une finesse et une malice inouïes, la volonté ferme qui le domine sans effort, d'avec la faiblesse ou l'ignorance d'une main inexpérimentée.

La manière dont on prend les rênes en main,

la façon dont on se pose en selle lui apprennent qui des deux sera le maître. Une bête bien dressée comprend à l'instant la volonté de l'amazone. Par un léger mouvement de la main, une pression légère de la jambe ou de la cravache, on télégraphie au noble animal l'ordre de partir, d'arrêter, de reculer ou de changer d'allure. Mais si l'amazone novice ou brusque ne connaît pas le langage muet des rênes et de la cravache, l'animal inquiet, désorienté, s'impatiente, il cherche à se défendre et à se débarrasser de son fardeau. Il est dans son droit.

Je vaïs donner un conseil qui paraîtra bizarre, mais dont l'expérience m'a fait apprécier la valeur très-sérieuse. Toute femme qui aime à monter à cheval, à la campagne surtout, doit avoir soin de faire souvent seller et brider son cheval devant elle, afin d'arriver à connaître parfaitement les détails du harnachement. On est loin, dans la campagne, quelque chose se dérange, une bride se rompt en suivant une partie de chasse, que faire, que devenir? Il est certes fort agréable de trouver toujours près de soi aide et protection, mais il est bon de savoir au besoin se tirer d'affaire toute seule.

Il faut pouvoir expliquer à un paysan complaisant, mais peu habitué à nos chevaux, comment on remet un mors, comment on resserre une sangle.

L'amazone prudente ne doit jamais se mettre en selle sans jeter un coup d'œil à la gourmette, pour voir si elle a été convenablement accrochée au mors, et elle devra passer prestement le doigt sous les anneaux pour s'en assurer. Elle fera également bien de passer deux doigts sous la sangle, afin de savoir si elle est assez serrée. Ces deux points sont très-importants pour sa sécurité. Il ne faut pour cela s'en rapporter qu'à soi.

Il est également bon d'aller de temps en temps voir son cheval à l'écurie, le flatter de la voix et de la main, et lui porter quelque friandise, ce qui maintient les relations amicales.

Encore un avis essentiel : ne jamais *prendre peur* ni se mettre en colère avec son cheval.

Si un cheval s'effraie ou se défend, il faut le maintenir avec fermeté, mais sans violence; tâcher de le calmer avec la voix, au son de laquelle il est très-sensible; enfin, si l'on doit employer la cravache, il faut le faire avec justice

et au moment précis où le cheval a commis la faute. Il faut surtout ne pas perdre la tête.

Généralement, on ne donne aux femmes que des chevaux sages et bien dressés. Le meilleur sera toujours le bon *cob* de six à sept ans, un peu « près de terre, » suivant l'expression consacrée. Il est toujours plus solide et saute mieux que les chevaux trop hauts. Mais en voyage, à la campagne chez des amis, il peut vous tomber en partage quelque bête capricieuse ou poltronne ; on est enchanté si l'on peut montrer qu'on sait réduire une monture difficile et tirer parti d'un piètre animal.

Le costume de l'amazone, approprié au but qu'il doit remplir, n'a pas de raison d'être modifié. La jupe pas trop longue, montante de ceinture, le corsage juste, à petite basque derrière, — les longues basques produisent un effet disgracieux en voltigeant soulevées par le vent, — tel est le costume de lignes très-simples adopté de nos jours. Un pantalon à sous-pieds, de *même couleur* et de *même étoffe* que la robe est de rigueur; la coupe doit en être particulièrement soignée. La chaussure, toujours élégante, doit avoir une semelle assez épaisse pour qu'en trot-

tant à l'anglaise, le pied, qui sert de point d'appui, ne soit pas fatigué. Quant au chapeau, détail important, il doit être attaché très-solidement, fixé par de bonnes épingles dans le chignon, et, précaution utile, attaché à l'épaule par un fin galon, tout comme celui du cavalier. De cette façon on évite le désagrément de le perdre. Inutile de dire qu'à cheval on ne porte pas de faux cheveux, sous peine de les semer en route. Un petit peigne-fourchette en écaille très-douce suffit à fixer le chignon ; d'autres préfèrent ne pas mettre de peigne et croiser les nattes dans un filet serré. L'important pour la tournure de l'amazone, est de n'avoir rien qui flotte et qui rompe la ligne harmonieuse d'une taille élégante.

On s'imagine à tort, selon moi, qu'il n'est permis de se livrer au plaisir de l'équitation que quand on est jeune. Et pourquoi se priverait-on à la campagne de se promener à cheval dans son parc ou dans les champs, quand on n'a plus ni vingt ni trente ans? Tout le monde n'a pas voiture et cocher. Un cheval passe partout. Qui pense à s'étonner quand la première lady de l'Angleterre, la reine Victoria, s'assied tout tran-

quillement sur son bon poney pour faire une promenade de santé? Elle le considère comme un siége ambulant. Voilà tout.

En résumé, il est bon de cultiver l'équitation à la campagne surtout. Celles qui sauront goûter l'ivresse de l'espace dévoré, et boire le pur oxygène des champs, rapporteront au logis des joues roses animées par un sang riche, un appétit robuste et cette franche gaieté qui est le fruit d'une bonne santé. Et puis, dites-moi, le cheval n'est-il pas le plus charmant des compagnons? Il fait tout ce qu'on veut... quand on sait le gouverner.

IX

DES SOINS A PRENDRE POUR LA CONSERVATION DU MOBILIER QUAND ON QUITTE LA MAISON DE CAMPAGNE

La maîtresse de maison soigneuse et prudente qui abandonne sa maison pour passer plusieurs mois d'hiver à la ville, doit prendre une série de précautions très-nécessaires, pour que rien ne s'abîme en son absence.

Quand on ne laisse pas derrière soi une personne de confiance, jardinier ou autre qui continue à exercer une certaine surveillance sur la maison, il faut éviter d'y rien laisser qui puisse tenter les rôdeurs. Disons, à la louange de notre chère France, que le vol dans les maisons de campagne inhabitées est fort rare; mais

enfin, il vaut mieux agir comme si on devait figurer parmi les exceptions.

Je conseille donc d'emporter toute l'argenterie et le beau linge. Quant aux choses précieuses aussi, mais moins tentantes, telles que bronzes, pendules, petits tableaux, belles porcelaines, cristaux, linge ordinaire, le plus sûr est de les enfermer à double tour dans l'office ou dans des armoires solides. Les objets de ce genre tels que les lampes, flambeaux, etc., qu'on ne jugera pas utile de mettre sous clé, devront être recouverts de sacs en toile gommée ou en coutil serrés au bas par une coulisse.

Le lustre du salon, la suspension de la salle à manger sont enveloppés de la même manière, mais alors le sac est fermé en haut et serré autour de la tige.

Les tapis de laine qui pourront être facilement décloués sont battus au dehors, balayés avec des balais de chiendent *mouillés* et roulés avec de gros morceaux de camphre placés de distance en distance; puis on les ficelle et on les range dans une pièce à l'abri de l'humidité. Quant aux tapis qu'on laissera étendus, il faut également les bien balayer, y répandre avec le soufflet quantité

de poudre de pyrèthre garantie véritable, et les parsemer de camphre en morceaux gros comme de petits œufs. Cette substance est encore une de celles dont l'usage est le plus sûr et le plus commode pour éloigner les insectes qui se nourrissent de la laine. A peine enlevé, il suffit d'aérer la pièce pendant quelques heures pour qu'il n'en reste plus trace. Les panneaux en tapisserie ou en tissus de laine sont moins faciles à préserver, mais on peut aussi y déposer de la poudre de pyrèthre en soufflant doucement avec le soufflet spécial et en commençant par le haut : de cette manière la poudre retombe autant que possible sur l'étoffe. On peut encore y piquer de distance en distance des sachets contenant du camphre en poudre ou en morceaux.

Après avoir fortement brossé les meubles en laine, on leur appliquera le même traitement qu'aux tapis avant de les recouvrir de housses en coutil. Les meubles en soie, en velours, en cuir de Russie ou autre, seront également parfaitement époussetés ou essuyés avant de les revêtir de leur habit préservateur. Je conseillerai fortement de couvrir aussi avec de la percaline verte ou du coutil tous les autres meubles, surtout les

étagères, les consoles, les armoires à ornements de cuivre dorés ou sculptés, afin d'éviter le dépôt d'une couche de poussière qui les encrasse et les abîme. Le piano est un instrument trop précieux pour qu'on ne lui fasse pas faire une housse en laine épaisse qui le préserve de l'humidité, si fatale aux instruments à cordes.

Les rideaux sont souvent fort embarrassants à préserver. Les démonter et les serrer dans l'armoire, bien poudrés de pyrèthre et bourrés de camphre est une opération très-ennuyeuse, pour laquelle il faut l'aide d'ouvriers quelquefois difficiles à avoir à la campagne.

Au retour, on est encore obligé de les faire venir pour replacer les rideaux, et c'est pour une maîtresse de maison la source de mille ennuis. Celles qui veulent y échapper pourront faire une chose bien simple : deux personnes montées sur des échelles doubles brosseront les rideaux avec soin, puis commenceront à les rouler d'ensemble par le bas, en y mettant pyrèthre et camphre — pas de poivre ; — le rideau roulé jusqu'à la baguette y sera assujetti par des galons ou des cordelettes; autour on roulera une solide enveloppe en coutil ou en toute autre étoffe conve-

nable, et on ficellera le tout aux deux bouts. De cette manière, on évitera de les faire enlever; il suffira d'ôter l'enveloppe, de les laisser tomber et de les épousseter.

Les objets de toute nature servant aux jeux en plein air, hamacs, balançoires, croquet, etc., doivent aussi être mis à l'abri, afin de les retrouver en bon état, et d'éviter un gaspillage qui coûte toujours fort cher. Toutes ces choses seront faites par les ordres et sous les yeux de la maîtresse de maison, qui ne doit jamais laisser rien en désordre derrière elle.

FIN

PARIS — TYPOGRAPHIE P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE — 26457


45843